



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

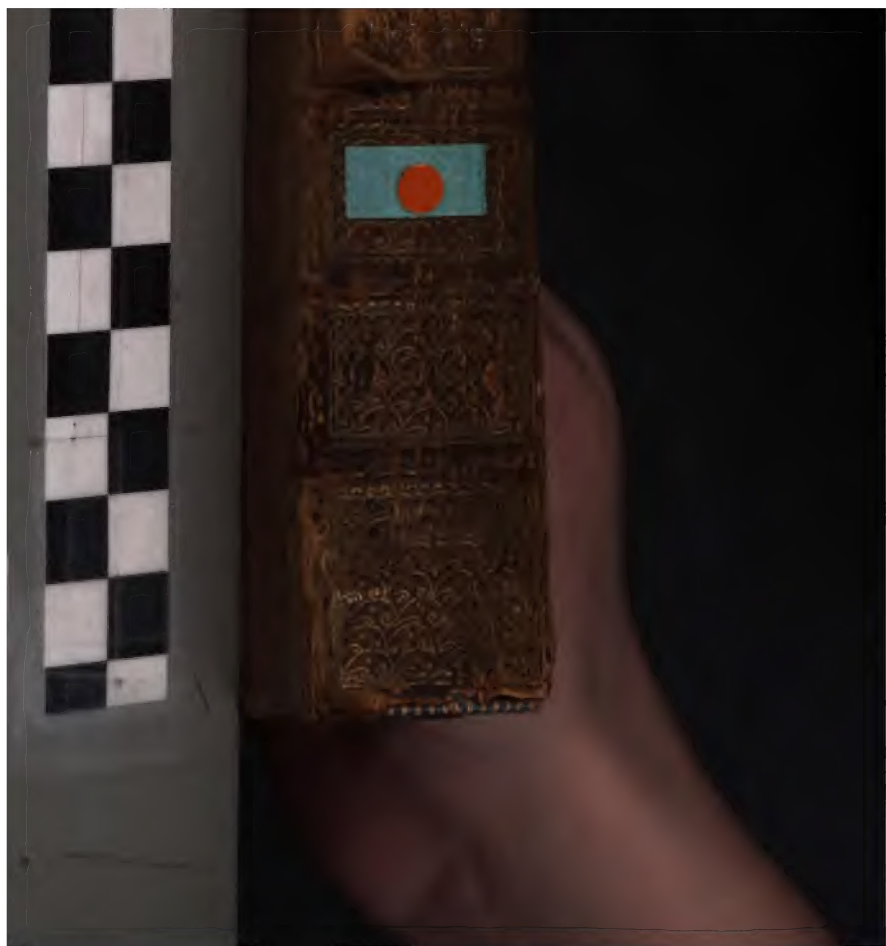
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

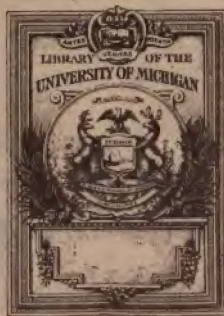
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









cc r

20

1986

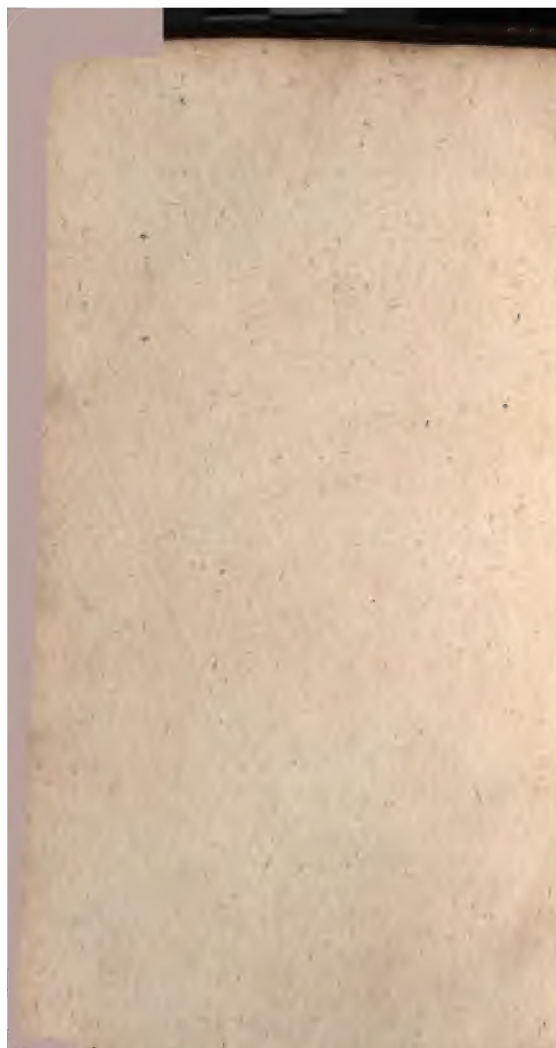


LE
JOURNAL
DES
SCAVANS;
POUR
L'ANNÉE M. DCC. XLVIII.
JANVIER.



A PARIS,
Chez G. F. QUILLAU, Pere, Imprimeur
Juré-Libraire de l'Université, rue
Galande, à l'Annonciation.

M. DCC. XLVIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI

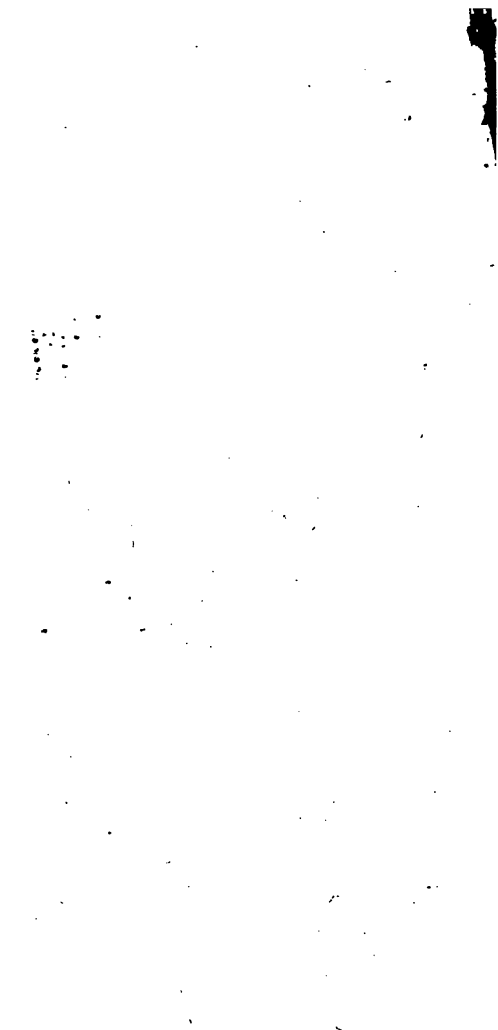


LE
JOURNAL
DES
SCAVANS;
POUR
L'ANNÉE M. DCC. XLVIII.
JANVIER.



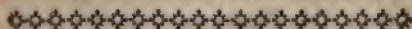
A PARIS,
Chez G. F. QUILLAU, Pere, Imprimeur,
Juré-Libraire de l'Université, rue
Galande, à l'Annonciation.

M. DCC. XLVIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROT,





L E
JOURNAL
D E S
SCAVANS.



JANVIER M. DCC. XLVIII.

INSTITUTIONS NEWTONIENNES, ou Introduction à la Philosophie de M. Newton;
Par M. SIGORGNE, de la Maison & Société de Sorbonne, Professeur de Philosophie en l'Université de Paris, 2 vol. in-8o. 243 pag. pour le premier volume, & 279 pour le second, trois Planches détachées. A Paris, chez Jacques-François Quillau, Fils, Libraire, rue S. Jacques, vis à

A ij

423867

MONSIEUR Sigorgne Professeur de Philosophie dans l'Université de Paris , est le premier de ses Confreres qui ose franchir la barrière , & ouvrir la porte au Newtonisme dans cette même école , qui s'est fait honneur jusqu'à présent de suivre Descartes. Notre Professeur veut tâcher de faire revenir ses Collègues de ces sentimens , qu'il appelle d'anciens préjugés ; il s'attache à former des Elèves qui soient disciples de Newton , & Antagonistes du Philosophe François. Voilà le projet de M. Sigorgne ; c'est là ce qu'on appelle aujourd'hui , répandre le goût de la bonne & saine Philosophie. Langage ordinaire dans toutes les révolutions.

Nous donnerons une courte analyse de cet ouvrage ; ceux qui sont au fait du système de Newton , aimeront mieux connoître

Janvier 1748. 5

l'ordre & la méthode qu'a suivi M. Sigorgne, que d'être instruits d'un détail qu'ils sçavent; ils n'y apprendroient rien de nouveau, puisque l'Auteur avoue (& ce qui est vrai) qu'il n'a fait que rassembler ce qui a été dit par plusieurs Commentateurs, sur les principes mathématiques de la philosophie naturelle de Newton.

Ce sont deux volumes in-8^o. qui composent en tout 15 chapitres. Le premier traite *de la résistance des milieux*. Lorsque Newton a montré la méthode qu'il falloit suivre pour calculer les résistances des différens milieux, ç'a été pour conclure que ces espaces célestes dans lesquels les planetes nâgent, sont privés de toute matière, & ne devoient point résister. Quiconque admet le plein, doit s'appeller Cartésien, & celui qui reçoit le vuide est Newtonien: l'impulsion est le principe de l'un, & l'attraction est le systéme qu'adoptent les Sectateurs de Newton.

On traite dans ce premier chapitre de la force d'Inertie, de la cohésion des parties, de la viscosité, de la grandeur des surfaces, & de la densité de la matière. Toutes les propositions qu'on trouve ici sont des théorèmes de Géométrie fondés plutôt sur des hypothèses que sur des vérités Physiques démontrées par quelques expériences; elles n'ont de solidité dans l'application qu'autant que le Physicien veut bien leur en donner.

Le titre du second chapitre est l'attraction, son mécanisme, & son existence. On connoit plusieurs effets de l'attraction, c'est la cause que les Philosophes ont recherchée. Selon M. Sigorgne, l'attraction est une loi de la nature, une loi primitive; elle est aussi probable (dit-on) que la loi d'impulsion; celle-ci n'a aucun avantage sur la première; elles ont toutes les deux été établies par l'Auteur de la nature. Enfin l'attraction, selon M. Sigorgne, est un supplément à la Phi-

lophilie de Descartes. On rapporte dans ce chapitre plusieurs objections contre les Cartésiens.

On veut prouver dans le troisième chapitre que l'attraction est réciproque ; un Corps ne sçauroit agir ou en presser un autre qu'il n'y ait une réaction de la part du Corps comprimé ; c'est dans ce même chapitre qu'on examine si l'attraction est proportionnelle à la masse de la matière , & à celle du corps attiré ; l'Auteur ne manque pas de rapporter que si un atome vient à tomber il fait un peu soulever la terre. On n'oublie pas de parler des diverses loix que suit l'attraction selon les différentes distances du corps attirant. C'est ici que l'on tire cette fameuse règle du système Newtonien , que l'attraction agit dans le rapport inverse des quarrés des distances. Enfin la même loi qui fait tomber les corps sur la terre soutient la Lune dans son orbite. M. Sigorgne fait le même raisonnement au sujet des autres

Planetes qui tournent autour du Soleil , & qui occupent le foyer de l'ellipse qu'elles décrivent. L'auteur a mis dans le même endroit quelques restrictions dont l'attraction a besoin dans plusieurs circonstances , nous y renvoyons le Lecteur.

Le chapitre quatrième traite de *l'attraction combinée* avec le mouvement de projection. Un Corps poussé par deux forces , l'une variable , & l'autre uniforme décrit une courbe ; c'est un principe employé dans les mécaniques , & qui est d'un grand usage dans cette matière. Newron a examiné & calculé le mouvement de pesanteur & de projection : il a recherché quelles étoient les courbes qu'un corps pourroit décrire suivant les diverses puissances de pesanteur. Nous avons eu plusieurs Auteurs célèbres qui ont traité la même matière d'après le sçavant Géomètre Anglois ; chacun s'est efforcé d'applanir les difficultés que l'on avoit trouvées dans l'Auteur original. Il est ici

Janvier 1748. 9

question de la force centrifuge & centripete : on déduit en même temps tout ce qui regarde la règle de Kepler , loi immuable pour le système de l'Univers. On trouve ici comme dans plusieurs autres ouvrages les proportions que plusieurs Géomètres physiciens ont données sur le même sujet. L'Auteur déclame un peu contre les tourbillons , mais c'est une suite nécessaire du Newtonisme dont il est le partisan.

Les autres chapitres qui finissent ce premier volume , sont une application de la théorie que l'on a établie auparavant : ainsi dès le cinquième chapitre , on considère le mouvement qui se fait dans le cercle , & dans les autres courbes , comme celui qui arrive dans l'ellipse , l'hyperbole & la parabole : ce sont les différentes vitesses de projection qui déterminent le corps à décrire quelques-unes des courbes qui appartiennent aux sections coniques. On sçait même que ces quatre courbes satisfont à

10 *Journal des Sçavans* ;
tous les différens rapports de vi-
tesses , en supposant cependant
que la force centripete agit dans
la raison renversée des quarrés
des distances.

Après ces chapitres M. Sigor-
gne a jugé à propos de donner une
exposition métaphysique de la théo-
rie qui a précédé , c'est le sujet du
chapitre septième. L'Auteur dit que
les démonstrations Géométriques
ont au-dessus des Métaphysiques ,
l'exactitude & la précision , mais ces
dernières lui paroissent plus lumi-
neuses. Ce chapitre est donc une ré-
capitulation de ce que l'on a dit au-
paravant. Cette méthode de pré-
senter le même sujet sous diffé-
rens jours , peut avoir son utilité.
M. Sigorgne finit ce même chapi-
tre par diverses réflexions ; on en
lit une entr'autres : on ne doit
point (dit l'Auteur) *courir si vite
à l'objection contre un homme com-
me Newton* ; ne peut-on pas dire ,
ne courez point si vite après le sy-
stème de Newton.

Janvier 1748. 11

Le dernier chapitre du premier volume , est une explication du mouvement des planetes. M. Sigorgne ne veut point qu'on recherche les causes de l'inclinaison des orbites des planetes , ni celles de leurs axes sur leur plan , ni de leur mouvement de rotation , ni la raison du parallelisme de l'axe de la terre ; il ne faut point enfin demander aux Newtoniens (Selon M. Sigorgne) pourquoi les planetes sont plus grosses les unes que les autres , & ce qui doit avoir déterminé à les placer à diverses distances. Le Newtonien n'est point obligé de pénétrer ces secrets ; c'est notre Auteur qui parle ; il suffit du moins de répondre que s'il y a une cause , on doit l'attribuer à l'inertie des corps , nous ne sommes pas persuadés que tous les Newtoniens admettent ces conséquences. Cependant l'Auteur prétend que si l'on est Cartésien , on est dans l'obligation d'expliquer tous ces phénomènes ; il est donc plus aisé

de se dire Newtonien. On termine ce chapitre qui est le dernier du premier volume, en rapportant les formules que quelques Auteurs ont données, pour déterminer les masses, & les densités des planetes.

Le chapitre dixième commence le second volume; on entretient le Lecteur de la figure des planetes, & particulièrement de celle de la terre. Newton & plusieurs Auteurs après lui, ont cherché à déterminer la figure de la terre suivant les loix de l'attraction. Les uns & les autres ont été obligés de faire certaines hypothèses: ce qu'il y a d'essentiel dans cette matière se réduit à trois problèmes principaux que l'Auteur explique: dans le premier on démontre que les Méridiens de la terre sont des Ellipses; dans le second on recherche quel est le rapport des pesanteurs sur la surface de la terre à différentes latitudes. Enfin dans le troisième problème, on montre comment on a déterminé le rapport des axes, &

Janvier 1748. 131

L'Auteur finit ce chapitre par un examen sur les différentes densités de la matière, dont on peut supposer que la terre est formée. M. Newton a assigné le rapport des axes de la terre de 230 à 229, en supposant la terre homogène; on peut cependant supposer la densité des couches variables, en s'approchant du centre, ou en imaginant vers le centre une espèce de noyau. Dans toutes ces hypothèses la figure de la terre seroit plus aplatie que dans le cas de l'homogénéité; qui est l'hypothèse de M. Newton. Il est aisé de résoudre ces problèmes, après tous les bons ouvrages & les mémoires excellens qui ont paru depuis plusieurs années sur cette matière. Nous aurions pu indiquer les sources où toutes ces questions ont été traitées, mais la chose nous auroit mené trop loin.

La Lune est une planète favorable pour le système Newtonien. Le Géomètre Anglois s'en est servi

16 *Journal des Sçavans*,
terre. Nous serions trop longs si
nous voulions rapporter comment
l'on explique la precession des équi-
noxes, & la rétrogradation des
nœuds. On peut lire tout ce détail
dans le 1^{er}. chapitre du second vol.

Si la Lune est capable par sa
gravitation de produire, selon les
Newtoniens, la précession des
équinoxes, ils déduisent avec bien
plus de vraisemblance le flux & re-
flux de la mer, de la pesanteur ré-
ciproque de la Lune sur la terre, &
de la terre sur la Lune. Les Carté-
siens attribuent la cause de ce phé-
nomène à la Lune, mais ils partent
d'hypothèses bien différentes. New-
ton paroît en ce point l'emporter
sur les Cartésiens; les calculs qu'il a
faits en conséquence sont immenses,
& l'on prétend qu'ils s'accordent
avec les observations; il y a peu de
Physiciens, ou de Géomètres Phy-
siciens, qui n'ayent assez d'habileté
pour faire quadrer ses calculs avec
les observations. Il y a aussi peu
de Géomètres capables de relever

Janvier 1748. 17

Newton dans ses erreurs de calcul ; on ne fait souvent que répéter ce qu'un plus habile que soi a dit avant nous. M. Sigorgne traite la question du flux & reflux, dans le douzième chapitre.

On lit dans le treizième les loix de l'attraction, mais de l'attraction agissante suivant diverses circonstances ; on a vu jusqu'à présent, que le principal ressort du mécanisme de l'Univers, consistoit dans la loi qui établit que l'action de la pesanteur agit en raison renversée des quarrés des distances. Cette même loi ne subsiste plus dans les petites distances suivant les Newtoniens. Ce chapitre treizième est réservé à examiner ou à rapporter, quelles sont ces loix que les Newtoniens veulent admettre pour répondre à divers phénomènes qui se passent sous nos yeux, toujours différens de ceux qui arrivent à ces distances immenses &c. qui souvent nous échapent. Les Newtoniens ont été obligés d'ad-

mettre ces loix , pour expliquer les effets que les diverses opérations de la Chimie nous font voir ; nous nous exemptons de rapporter & les loix & les raisonnemens que fait notre Auteur à ce sujet ; on peut avoir recours à l'ouvrage.

Puisque le système général de l'Univers & les phénomènes particuliers dépendent de l'attraction , comme on vient de le dire : c'est par le même principe qu'on prétend expliquer la dureté, le ressort, la fluidité, &c. Cependant cette attraction, loi mécanique selon les Newtoniens, & établie par l'Auteur de la Nature, agit suivant divers rapports. Dans les opérations Chimiques on déduit leurs effets du rapport des Cubes des distances, & si ce rapport ne convient pas on prend celui des quatrièmes, cinquièmes puissances, &c. Ainsi la dissolution des sels, des végétaux & des minéraux, ne doit provenir que d'une attraction infiniment grande : les détails de

Janvier 1748. 19

cette matière font assez longs , & il est difficile de les lier ensemble , ou d'en parler sans entrer dans une discussion qui n'est point de notre objet , nous renvoyons au treizième chapitre du second volume.

Il faut dire la même chose du quatorzième & quinzième chapitres , ce sont diverses explications qui dépendent de l'attraction. On applique le même principe aux effets des tuyaux capillaires ; enfin il y a peu de phénomènes , peu d'expériences que les Newtoniens ne déduisent de l'attraction. On a fait diverses hypothèses pour trouver la cause de l'élévation des liqueurs dans les tuyaux capillaires , elles ont été presque toutes abandonnées. On a substitué à ces hypothèses l'attraction ; c'est donc l'attraction , selon les Newtoniens , qui soutient & fait élever l'eau au-dessus de son niveau dans les tuyaux d'un diamètre très-petit ; c'est elle qui fait encore un effet contraire , en faisant baisser au-dessous

10 *Journal des Sçavans ;*
de la ligne horizontale le mercure
dans les mêmes tuyaux capillai-
res. Les divers phénomènes de la
lumière , comme la réfraction &
l'inflexion sont dépendans de l'at-
traction. En voilà assez pour don-
ner une idée de cet ouvrage.
M. Sigorgne est fort louable d'a-
voir cherché à se rendre utile ;
nous sommes persuadés que ses in-
tentions sont très-bonnes ; c'est
dans cette vue qu'il a étudié divers
Auteurs qui ont commenté New-
ton ; le Public jugera de la métho-
de & de la manière dont les pro-
positions y sont expliquées : on
peut assurer qu'elles sont très-bien
dans la plupart des ouvrages &
des mémoires qu'il a consultés. Ce
ne sont pas ici des élémens telle-
ment à la portée des Ecoliers, que
les jeunes gens puissent les enten-
dre aisément , à moins qu'ils ne
sçachent la Géométrie composée,
& l'Auteur en a mis dans son ou-
vrage un petit traité à part. Il est
encore nécessaire qu'ils ayent étu-

Janvier 1748. 21
dié la mécanique, & qu'ils soient
au fait du système général du
monde, & des nouvelles expérien-
ces de Physique.

HISTOIRE DU THEATRE

*François, depuis son origine jus-
qu'à présent, avec la vie des plus
célèbres Poètes Dramatiques, un
Catalogue exact de leurs pièces,
& des Notes historiques & criti-
ques, tome onzième. A Paris,
chez P. G. Lemercier, Impri-
meur-Libraire, rue S. Jacques,
au Livre d'or; & Saillant, Li-
braire, rue S. Jean de Beau-
vais, vis-à-vis le Collège, 1747.*

CE volume contient l'histoire
de notre Théâtre pendant
sept années, depuis le mois de Jan-
vier 1670, jusqu'à la fin de 1676.

L'année 1670, offre 16 pièces
nouvelles, onze Comédies & cinq
Tragédies.

Parmi ces Comédies il y en a
deux de Molière, *les Amans ma*

22 *Journal des Sçavans ;
gnifiques , & le Bourgeois Gentil-
homme.*

Le Bourgeois Gentilhomme fut mal accueilli à la Cour. Le silence du Roy enhardit plusieurs Courtisans qui en trouvoient le Comique trop bourgeois, à déclarer tout haut leur sentiment , & Molière n'osa paroître pendant les cinq jours qui se passèrent , depuis la première représentation , jusqu'à la seconde.

Le Spectacle fini , le Roy eut la bonté de dire à l'Auteur qu'il ne lui avoit point parlé plutôt de sa pièce , dans la crainte d'avoir été séduit par la manière dont elle avoit été représentée. Mais qu'aucune de ses autres Comédies ne l'avoit plus amusé , & qu'elle étoit excellente. Dans l'instant la Scène changea , & ceux qui avoient le plus critiqué , furent précisément ceux qui prodiguèrent les éloges avec le plus de profusion.

Dans les recherches sur les Théâtres , il se trouve une anecdote au

Janvier. 1748. 23

sujet de la Comédie du *Gentilhomme Guespin*, que de *Visé* donna quelque temps avant celle du *Bourgeois Gentilhomme*. On y rapporte que sur des murmures qui s'élevèrent dans le Parterre, un ami de l'Auteurs'avança au bord du Théâtre, pour dire ces mots, *si vous n'êtes pas contents, on vous rendra votre argent à la porte; mais ne nous empêchez point d'entendre des choses qui nous font plaisir*. Quelqu'un du Parterre lui répondit,

« Prince, n'avez-vous rien à nous dire de plus ?

Et qu'un autre ajouta,

« Non, d'en avoir tant dit il est même confus.

Nos Auteurs qui ne paroissent pas favorablement disposés pour celui des *recherches*... observent que l'ordre chronologique de son ouvrage devoit suffire pour lui faire découvrir la fausseté de ce fait. Ces deux vers sont pris de la Scène neu-

24 *Journal des Sçavans*,
vième, du quatrième Acte d'*Andronic*, qui ne parut qu'en 1685,
& par conséquent 15 ans après le
Gentilhomme Guespin.

Madame (Henriette d'Angleterre) avoit engagé les deux Rivaux, Corneille, & Racine, à travailler sur le même sujet. *Berenice* de Racine, parut la première sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, le 21 Novembre.

Cet article est ici traité avec assez d'étendue; on y rend compte d'abord de la critique vive que l'Abbé de Villars publia sur le champ contre cette Tragédie. Cette censure est judicieuse en quelques endroits, mais l'envie & la prévention y dominant en général. Si Madame de Sevigné en a fait un éloge flateur, c'est qu'elle étoit à peu près dans les mêmes idées contre Racine.

On y joint la réponse qui fut faite à cette critique par *Subligny*, ce même Auteur qui peu de temps auparavant avoit écrit d'une manière

nière assez peu mesurée contre la
Tragédie d'*Andromaque*. Et après
avoir rapporté un passage de M.
l'Abbé Dubos, où cet Auteur blâme
le choix que Racine avoit fait
du sujet de Bérénice, & le caractère
de Titus, on observe que ces
Censeurs „ n'étoient pas des juges
„ compérens de cette pièce, qu'elle
„ n'est point faite pour les personnes
„ sonnes qui, comme ces Messieurs,
„ n'envisagent la Tragédie que du
„ côté des passions qui sortent au-
„ dehors de l'ame, telles que l'am-
„ bition, la vengeance, &c. & à
„ qui les combats d'un cœur obli-
„ gé de renoncer à ce qu'il aime,
„ & d'y renoncer dans le moment
„ qu'il est le maître de se rendre
„ heureux, paroissent des petites
„ qui vont jusqu'au ridicule.“

Le reproche d'une trop grande
simplicité, dans le sujet de la Tra-
gédie de Bérénice, a été encore
renouvelé par M. l'Abbé Pelle-
grin, dans des lettres insérées dans
le *Mercur* en Octobre & en No-

26 *Journal des Sçavans*,
vembre 1724. M. Racine au con-
traire regardoit cette simplicité
même comme ce qui rendoit ce
sujet un des plus heureux pour le
Théâtre.

On a attribué au grand Condé
deux jugemens bien différens sur
la Tragédie de Bérénice.

Les uns prétendent qu'il appli-
quoit à cette pièce ces deux Vers
où Titus parle de la Reine.

» Depuis cinq ans entiers tous les jours
je la vois,

» Et crois toujours la voir pour la pre-
mière fois,

D'autres racontent, que ce Prin-
ce à qui l'on demandoit son senti-
ment, ne répondit jamais autre
chose que ce refrain de chanson,
*Marion pleure, Marion crie, Ma-
rion veut qu'on la marie.*

La Tragédie de *Tite & Bérénice*
de Pierre Corneille, fut jouée
pour la première fois le 28 du
même mois de Novembre, sur le
Théâtre du Palais Royal.

Janvier 1748. 27

L'Abbé de Villars attaqua la pièce de Corneille encore plus vivement qu'il n'avoit fait celle de Racine. Et on fit une Critique ingénieuse de l'un & de l'autre, dans une pièce en trois Actes qui fut imprimée l'année suivante à Utrecht, sous le titre de *Tite, & Titus, ou les Bérénices*. M. Corneille bien éloigné de convenir de la foiblesse de son Poëme, en rejettoit entièrement le mauvais succès sur celle des Comédiens qui l'avoient représenté. Honoré de votre protection, dit-il au Roy, dans des vers qu'il lui presenta en 1676,

« Agéfilas en foule auroit des Specta-
teurs,

« Et Bérénice enfin trouveroit des
Acteurs.

M. de Fontenelle paroît avoir adopté cette excuse de Corneille; suivant lui » Bérénice ne fut jouée » que par de mauvais Comédiens, » parce que sa rivale avoit eu la

B ij

28 *Journal des Sçavans*,
„ bonheur , ou l'art de lui enlever
„ les bons. “

Nos Auteurs conviennent que la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne passoit pour supérieure dans le genre Tragique , mais ils sont bien éloignés de croire que la pièce de Corneille ne soit tombée que par la faute des Acteurs. Il paroît par le témoignage de Robinet , que les Comédiens du Palais Royal y remplirent parfaitement leurs rôles , & c'est en effet ce dont ils étoient fort capables , entr'autres Mademoiselle *Molière* , Mademoiselle *Beauval* , la *Thorilliére* , & *Baron* qui représentoient les principaux personnages.

L'Année 1671. ne fournit qu'une Tragi-Comédie , une Tragédie , & six Comédies.

Corneille & Quinault , secondèrent , comme l'on sçait , Molière dans la composition de la Tragi-Comédie de *Psiché*.

Cette pièce fut représentée sur le théâtre des Thuilleries , alors

Janvier 1748: 29

· tout nouveau ; nos Auteurs ont
· cru devoir , à cette occasion , nous
· donner deux différentes descrip-
· tions de cette magnifique Salle :
· ils y ont joint les noms des Acteurs
· chantans & dansans dans les inter-
· mèdes ; & ils en usent de même à
· l'égard des autres pièces mêlées de
· musique & de danse , comme les
· *Amans magnifiques* , le *Bourgeois*
· *Gentilhomme* , la *Comtesse d'Esca-*
· *bagnas*. Ces sortes de détails paroîs-
· sent cependant ne tenir que d'as-
· sez loin à l'histoire du Théâtre Fran-
· çois.

· Cette salle des Thuilleries ne
· servit qu'aux représentations de
· *Psiché* ; elle fut ensuite abandonnée
· jusqu'en 1716 , qu'on la raccom-
· moda pour y exécuter des Ballets.

Des six Comédies données en
1671 , il y en a deux de Mo-
lière , les *Fourberies de Scapin* , &
la *Comtesse d'Escaubagnas*.

· On remarque ici au sujet de la
· Comédie des *Fourberies de Scapin* ,
· traitée peut-être trop sévèrement.

30 *Journal des Sçavans,*
par Despréaux, que Molière y a
employé deux Scènes d'une pièce
de Rotrou, qui a pour titre *La Sœur*.
La Comparaison de ces Scènes avec
celles de Molière bien loin de faire
tort à celui-ci, fait sentir la finesse
de son goût, & combien les idées
les plus communes profitoient en-
tre ses mains. On en peut dire au-
tant des deux autres Scènes qu'il a
prises dans *le Pédant joué*, de Cy-
rano Bergerac.

Bajazet parut sur le Théâtre de
l'Hôtel de Bourgogne au commen-
cement de 1672 ; son succès fut
complet. Madame de Sevigné per-
sista cependant toujours dans ses
sentimens peu favorables à l'Au-
teur. » Il y a , dit-elle à sa fille ,
» des endroits froids & foibles , &
» jamais il n'ira plus loin qu'An-
» dromaque.... Racine fait des
» Comédies pour la Champmêlé ,
» & ce n'est pas pour les fiécles à
» venir. Si jamais il n'est plus jeune
» & qu'il ne soit plus amoureux ,
» ce ne sera plus la même chose. «

Janvier 1748. 31

Jamais prophétie ne s'est trouvée plus heureusement démentie, par l'événement, aussi n'étoit-elle dictée que par la prévention.

Au reste Madame de Sévigné n'est pas la seule qui ait blâmé le caractère de Bajazet : bien d'autres ont été choqués qu'un Prince Turc consente à perdre ainsi sa Maîtresse, l'Empire, & la vie, biens qu'il se seroit conservés, en feignant quelques dispositions favorables pour la Sultane, jusqu'à l'exécution.

Cette année fut heureuse au Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. Ariane de Corneille de Lille, y succéda à Bajazet. M. de Visé Panegyriste de tout ce qui n'étoit point Molière ou Racine principaux objets de son envie, en rendant compte du succès bien mérité de cette Tragédie, relève cette circonstance qu'elle avoit été composée en 40 jours. Suivant M. de Boze, dans l'éloge de Corneille

32 *Journal des Sçavans*,
Delisle, ce Poëte n'y en avoit em-
ployé que dix-sept.

Théodat du même Auteur, fut
joué peu de temps après, & tomba
sur le champ. Il y eut encore deux
autres Tragédies, une de Boyer,
& l'autre de Corneille l'ainé, *Pul-
cherie*. Nos Auteurs ne parlent qu'à
regret des derniers ouvrages de ce
grand Poëte, qui voulut l'être trop
long-temps. Cette pièce eut pour-
tant du succès, quoi qu'elle fût ren-
due par les Comédiens du Marais,
les moins estimés des trois Troupes.

Au nombre de huit Comédies
qui furent représentées dans cette
même année, on trouve *La fille
Capitaine* de Montfleury, & *les
Femmes Sçavantes*, de Molière.

On a toujours pensé, & c'est
ce qui paroît en effet être le plus
vraisemblable, que la querelle de
Trissotin & de *Vadius* dans cette
dernière pièce, (Act. 3. Sec. 5.)
avoit pour fondement une dispute
pareille arrivée devant Mademoi-

Janvier 1748. 33

-felle, entre l'Abbé Cotin & Ménage. Cependant dans le Bolæana, c'est Gille Boileau, frere du satyrique, qu'on substitue à Ménage.

Racine occupa encore le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, dès le commencement de 1673, par la représentation de *Mitbridate*. On trouve ici rassemblées une dissertation de M. l'Abbé *Nadal* sur cette Tragédie, & quelques autres remarques de différens Auteurs.

Cette pièce fut suivie de trois autres Tragédies & de quatre Comédies, parmi lesquelles est *le Malade imaginaire*, dernière production de Molière. Jusqu'alors il s'étoit servi de *Lully* pour composer la musique de ses divertissemens. Mais celui-ci ayant obtenu le Privilège de l'Opéra, fit défendre en 1672 aux Comédiens de se servir dans leurs représentations de plus de deux voix, & de six violons. Molière piqué, quitta *Lully* pour *Charpentier*. C'est ce dernier qui a

34 *Journal des Sçavans ;*
fait la musique des divertissemens
du Malade imaginaire.

La mort de Molière occasionna un changement dans les spectacles de Paris. Sa Troupe abandonnée par plusieurs Acteurs qui passèrent dans celle de l'Hôtel de Bourgogne , fut en même temps obligée de céder la salle du Palais Royal à Lully , qui l'obtint du Roy pour la représentation de l'Opéra.

Mademoiselle Molière & ses associés ; obligés de se placer ailleurs , trouvèrent un Théâtre tout construit dans la rue Mazarine , vis-à-vis la rue Guénégaud. C'étoit-là que l'Opéra avoit d'abord été représenté. Mais Lully s'en étant fait céder le Privilège en 1672 , ne s'étoit point accommodé de ce Théâtre , & en avoit fait construire un nouveau rue de Vaugirard proche le Luxembourg. Dans ce même temps le Roy déclara verbalement qu'il vouloit qu'il n'y eut plus à Paris que deux Troupes de Comé-

Janvier 1748. 35

diens François, l'une à l'Hôtel de Bourgogne & l'autre au Théâtre de la rue Mazarine. En conséquence M. Colbert se fit donner un état des Acteurs & Actrices de la Troupe du Marais ; il en choisit les meilleurs sujets pour les incorporer dans l'ancienne Troupe du Palais-Royal, & c'est ce qui composa la Troupe de la rue Mazarine, qu'on appella depuis la Troupe de Guénégaud. Ce Théâtre ouvrit le 9 Juillet 1673.

Nos Auteurs donnent ici à cette occasion les listes de ces différens Acteurs, & quelques faits historiques qui les concernent.

En 1674. on vit paroître six Comédies, & trois Tragédies, *Pirame & Thibé* de Pradon, *Iphigénie* de Racine, & *Surena* de Corneille l'aîné. C'est sa dernière pièce.

La Tragédie de *Pirame & Thibé* fut fort applaudie. Pradon dut apparemment ce succès à l'indulgence qu'on a ordinairement pour les nouveaux Auteurs, & à la bri-

36 *Journal des Sçavans ;*
gue des ennemis de Racine qui
cherchoient à lui susciter des Anta-
gonistes.

Nos Auteurs ont inséré ici dans
l'article d'*Iphigénie*, la comparai-
son qui a été faite de cette pièce,
& de celle d'Euripide, par le fils
même du Tragique François. Ils
y ont joint aussi une dissertation
de M. l'Abbé Nadale.

Un Anonime a prétendu que le rô-
le d'Achille auroit été plus héroïque,
s'il ne s'étoit intéressé à la conserva-
tion d'Iphigénie que par un motif de
générosité, sans que l'amour y eût
part. M. Racine pense bien diffé-
remment dans sa comparaison ; il
croit que cette passion prête aux
mouvemens d'Achille une vivacité
que la seule générosité ne pourroit
pas leur donner ; & il observe en
même temps que cet amour n'a
rien que de grand & de noble,
qu'on ne le voit point soupirer aux
pieds de sa Maîtresse, que quoi-
qu'amant, il est toujours Achille.

L'année 1675. ne présente que

Janvier 1748. 37

trois Tragédies, *Circé* de Corneille
Delisle, *Iphigénie* de le Clerc &
Coras, & *Tamerlan* de Pradon.

Cette Iphigénie n'est guères connue que par l'épigramme qu'on attribue à Racine, & qui finit par ces deux vers,

» Mais aussi-tôt que l'Ouvrage a paru,

» Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni
l'autre.

L'on ne doit pas prendre à la lettre cette plaisanterie : car d'un côté le Clerc bien loin de désavouer sa pièce, a assuré hautement dans sa préface qu'elle étoit de lui, à la réserve d'une centaine de vers que Coras lui avoit fournis ; & d'un autre côté, un ami de Coras la lui a attribuée dans une dissertation qu'il donna dans ce même temps, & dans laquelle après une comparaison de la Tragédie de Racine, & de celle-ci, il a le front de donner la préférence à la dernière.

Il suffit pour donner une juste idée de l'Iphigénie de le Clerc, de

rapporter ces termes de la préface.

» On remarquera aisément que M.
 » Racine & moi avons pris des
 » routes toutes différentes, quoi-
 » que nous ayons traité le même
 » sujet. M. Racine a suivi Euripi-
 » de où je l'ai quitté, & il l'a quit-
 » té où je l'ai suivi.

On peut même observer que vraisemblablement le Clerc n'a pas été chercher si loin un modèle. Son *Iphigénie* n'est autre chose que celle de Rotrou, avec cette différence que la Tragédie de Rotrou l'emporte presque toujours par l'expression & le Pathétique, & n'a d'autre désavantage que d'avoir été composée dans un temps où le langage n'étoit point encore parvenu au point de perfection où il étoit monté, lorsque le Clerc a travaillé.

La seule Comédie qui ait été donnée au Théâtre en 1675, est *l'Inconnu* de Corneille Delille.

On ne trouve ici pour l'année 1676, qu'une Tragédie & deux Comédies.

Janvier 1748. 39

M. l'Abbé Abeille est l'Auteur de cette Tragédie qui a pour titre *Coriolan* : il avoit déjà donné en 1673, une autre Tragédie intitulée *Argelie* ; ces deux Poëmes sont également médiocres, pour ne rien dire de plus.

Ce fujet de *Coriolan* n'a jamais été heureux ; il avoit déjà assez mal réussi entre les mains de Hardy ; de Chevreau, & de Chappoton ; & depuis M. l'Abbé Abeille, deux Auteurs qui l'ont traité en 1688 & 1722, n'ont pas eu un succès plus favorable.

M. l'Abbé Abeille a été remplacé à l'Académie Française, par feu M. l'Abbé Mongault. Dans le discours de M. de Sacy, alors Directeur, on trouve de grands éloges de la Poésie Dramatique du défunt Académicien, en ces termes. » Ne croyez pas, Messieurs, » que j'entende parler ici de *Coriolan*, & de ces autres pièces dont » les Corneilles & les Racines fi- » rent en ce temps des pronostics.

» si avantageux, & qui lui acqui-
 » rent sitôt une réputation si bril-
 » lante. Je parle de *Sylanus*, de
 » *Danans*, & particulièrement de
 » ce *Caton*, dont un Prince plus
 » supérieur encore par son esprit
 » que par son auguste naissance,
 » disoit, que si le *Caton d'Utique*
 » résuscitoit, il ne seroit pas plus
 » *Caton* que le *Caton d'Abeille*.

» Entre ceux qui me font l'hon-
 » neur de m'écouter, j'en vois plu-
 » sieurs qui ont souvent assisté à la
 » lecture de ces charmans ouvra-
 » ges. Qu'ils vous disent de quelle
 » admiration ils ont été saisis, de
 » quel plaisir ils se sont sentis tran-
 » portés, toutes les fois qu'ils les
 » lui ont entendu réciter ? Mais s'il
 » a excellé lorsqu'il s'est exercé sur
 » le Dramatique héroïque, deman-
 » dez leur comment il a réussi,
 » quand, pour se délasser, il s'est
 » amusé au Dramatique Lirique ?
 » Demandez leur ce qu'ils pensent
 » de la conduite, des pensées, des
 » sentimens, du dénouement, des

Janvier 1748. 45

» jeux, des fêtes, de la galanterie
» d'*Hesione* & d'*Ariane*, deux Opé-
» ra que M. Quinault auroit pu
» lui envier? »

Sans prétendre combattre ce jugement avantageux, ce qui ne seroit pas même raisonnable, attendu que les ouvrages qui en sont l'objet n'ont jamais été donnés au Public, tout ce qu'on peut observer, c'est que les pièces qu'on a de M. l'Abbé Abeille, sçavoir *Argile*, *Coriolan*, *Solyman*, & *Hercule*, dont les deux dernières ont été imprimées sous le nom de *la Tuilerie*, Comédien du Roy, répondent peu à cette idée de perfection prétendue. Il n'est pas absolument impossible qu'un Auteur s'élève au-dessus de lui-même; mais dans ce cas il est bien malheureux pour sa gloire, qu'il n'ait montré que son côté foible.

Les deux Comédies qui suivent *Coriolan*, sont le *Volontaire* & le *Triomphe des Dames*.

Le Volontaire est de Rosimont

42 *Journal des Sçavans,*

Auteur de plusieurs autres Comédies : ces pièces sont comiques, mais d'un Comique bas, & forcé.

Rosimont avoit d'abord été Acteur dans la Troupe du Marais. Il passa dans celle du Palais Royal, immédiatement après la mort de Molière, qu'il remplaça dans le rôle du Malade imaginaire.

Rosimont s'étoit attaché à un genre d'étude assez éloigné de sa profession, & qui avoit exigé de lui une très-grande application. Il étoit, sous un nom supposé, le véritable Auteur d'un Livre imprimé à Paris chez Guillaume Desprez, en 1680. in-4°. sous le titre de *Vies des Saints, pour tous les jours de l'année*. Voici comment M. Baillet a parlé de cette espèce de Phénomène. » L'on a vu dans ces » derniers temps des Vies des Saints » que l'on n'a point condamnées, » pour avoir été écrites par des » personnes qui n'ont certainement » pas vécu en réputation d'une » grande Sainteté; un Comédien

Janvier 1748. 43

in de nos jours, en a fait imprimer
» avec de bonnes approbations,
» une qu'il témoigne, avec assez
» d'ostentation, avoir recueillie
» des SS. Peres, des Auteurs Ec-
» clésiastiques, de plusieurs Mar-
» tyrologes, & du Bréviaire Ro-
» main, comme s'il n'eut point fait
» d'autres lectures toute sa vie. Il
» est vrai que la méfiance lui a fait
» prendre le masque pour presen-
» ter plus hardiment cet ouvrage
» au Public. Si cette prudence lui
» a réussi pour rendre son présent
» moins suspect, il se peut faire
» aussi qu'elle l'ait privé d'une par-
» tie de sa récompense, & que si
» l'Eglise avoit reconnu le fleur
» de Rosimont sous le masque de
» *J. B. Dumesnil*, Auteur d'une
» Légende si édifiante, elle auroit
» pu lui accorder au moins le Sa-
» crement des morts, c'est à-dire;
» les honneurs publics de la sépul-
» ture Ecclésiastique qu'elle a cou-
» tume de refuser aux Comédiens.

Rosimont étant mort subitement

44 *Journal des Sçavans*,
en 1686, le premier Novembre,
fut enterré sans Clergé, sans lumi-
naire, & sans aucune prière, dans
un endroit du Cimetière de S. Sul-
pice, où l'on met les enfans morts
sans Baptême. Les choses s'étoient
passées différemment à la mort de
Molière. Son enterrement avoit été
fait par deux Prêtres qui avoient
accompagné le corps sans chanter.
Il avoit été mis dans le Cimetière
de S. Joseph, & tous ses amis y
avoient assisté ayant chacun un
flambeau à la main.

La Comédie du Triomphe des
Dames, tire son titre d'un *combat*
à la Barrière, qui se fait à l'avanta-
ge des Dames, dans le cinquième
Acte. Corneille Delisle, ayant
donné à un de ses personnages le
caractère d'un homme entêté des
spectacles de l'antiquité, en a pris
occasion de faire voir un combat
dans toutes les règles, en y réunis-
sant tout ce qu'il avoit trouvé de
plus galant dans les différentes des-
criptions que nous en avons.

Janvier 1748. 43

Corneille Delisle n'a fait imprimer que l'argument qui contient le plan de la Comédie, & le détail du spectacle qu'elle presentoit. Nos Auteurs en insérant ici cet *argument* qui est fort long » ont supprimé » l'explication du combat à la barrière, les devises des combattans, » & d'autres choses inutiles à l'intelligence de la pièce. « Ils auroient pu y faire encore des retranchemens plus considérables, sans s'écarter par là de l'exactitude qu'on est en droit d'exiger d'eux, en qualité d'Historiens du Théâtre François.

ANTI-LUCRETIVS SIVE DE
Deo & Natura, Libri novem.
Eminentissimi S. R. E. Cardinalis
Melchioris de Polignac opus
Posthumum; Illustrissimi Abbat
is Caroli d'Orléans de Rothelin
curâ & studio editioni mandatum,
&c. C'EST-A-DIRE, *l'Anti-Lucrece ou les neuf Livres de Dieu & de la nature, Ouvrage*

46 *Journal des Sçavans,*
posthume de son Eminence M. le
Cardinal de Polignac, publié par
les soins de feu M. l'Abbé d'Or-
léans de Rothelin. A Paris, chez
les Freres Guerin, rue S. Jac-
ques à Saint Thomas d'Aquin,
1747. vol. in-8°.

TROISIEME EXTRAIT.

DANS le quatrième Livre M.
le Cardinal de Polignac con-
tinue de réfuter la doctrine d'Epi-
cure sur les Atomes. Il y prouve
premièrement, que les Atomes ne
peuvent avoir une pesanteur qui
leur soit propre & essentielle; 2°.
en accordant à Epicure que les
Atomes out par eux-mêmes le
mouvement qu'il leur attribue, le
Poète prouve qu'on ne peut en
conclure que les Atomes ayent
pu se joindre, ni qu'ils ayent pu
former par leur union les différens
corps qui composent cet Univers,
ni y causer les effets que nous leur
voyons produire. Il combat les

Janvier 1748.

47

raisons sur lesquelles Gassendi avoit
cru pouvoir étayer l'ancienne do-
ctrine des Atomes , & répondre
aux argumens qu'on lui oppose.
M. le Cardinal essaye ensuite d'ex-
pliquer les vraies causes de la
pesanteur des Corps. Voici com-
me il commence cette explica-
tion.

*Nunc autem cum Materia sint omnia
plena ,*

*Idcirco Terram versum properare videmus
Corpora. Nam præter , quæ nos circumfluit ,
auram ,*

*Aura fluit longè subtilior , incita miris
Et tenuata modis , velut aëris ipsius aër.*

*Salve Elementorum pars subtilissima ,
summa*

*Dexteritatis opus , summi simul instrumen-
tum*

*Artificis , gaudens humanos fallere sensus ,
Us fabri manus ipsa , & solâ mente videri
Materia flos & sanguis , diffusus in omnes
Corporis immensi venas : Tu filia primùm ,*

48 *Journal des Sçavans.*

*Nunc genitrix motus ; Tu cunctis dedita
membris*

*Vaso vivere das , animalis spiritus , Orbis.
Te sine nullus honos rebus : procul iret in
auras*

*Diffiliens Tellus : firmâ tu mole revinctam
Comprimis ; ac si quo terrestria corpora
nifu*

*Deserta sursum effugiant statione , retundis ,
Et pulsata suo festinas reddere centro :*

A te pondus habent ; à te gravitatis origo est.

Depuis le vers 541 jusqu'au 560.

» * Tout est plein dans l'Univers ,
» & ce plein est la véritable cause
» de la chute des corps. En effet
» notre Atmosphère est pénétrée
» d'un fluide beaucoup plus subtil ,
» qui mù sans cesse & toujours di-
» visible , est en quelque sorte l'air
» de l'air même.

» Soyez à jamais célébrée , mer-
» veilleuse Substance , Chef-d'œu-

* C'est toujours de la Traduction de M. de
Bougainville dont nous faisons usage. Elle est
actuellement sous presse.

» Vre ,

» vre , instrument d'une industrie
 » Souveraine. Invisible , comme la
 » main qui vous employe , vous
 » échappez aux sens & ne vous
 » montrez qu'à l'esprit. Vous êtes
 » la partie la plus déliée des éle-
 » mens , la fleur de la matière , le
 » sang répandu dans toutes les vei-
 » nes de ce corps immense. Pro-
 » duite d'abord par le mouvement,
 » c'est vous qui le faites naître au-
 » jourd'hui. Distribuée dans toutes
 » les parties du vaste Univers , vous
 » en êtes la vie , vous en êtes l'ame.
 » Sans vous la nature n'auroit au-
 » cune beauté. Les portions de no-
 » tre globe se séparant les unes des
 » autres , s'iroient perdre au loin
 » dans les airs. C'est vous qui par
 » une force invincible les compri-
 » mez , les enchaînez de toutes
 » parts : & lorsque les corps placés
 » sur la terre s'élèvent en quittant
 » sa surface , vous les rabattez aussî-
 » tôt , vous les rendez à leur centre.
 » Ils vous doivent leur poids : vous
 » êtes la cause de la pesanteur. «

Il emprunte ce qu'il vient de dire de Descartes ou des Disciples de ce Philosophe , & fait voir par un grand nombre de preuves que les Corps n'ont ni pesanteur ni légèreté absolue. Il montre contre Newton que l'attraction est une chimère. Il renverse le système de Spinoza qui prétend que la matière est éternelle & qu'elle est essentiellement & par elle-même en mouvement. Il conclut de tout ce qu'il vient de dire , qu'il faut de toute nécessité que le mouvement ait été communiqué aux corps par un Etre qui ne soit pas la matière. Voici une comparaison par laquelle il prouve qu'un corps est toujours le même dans quelque position qu'il soit.

*Sic Anio , postquam de rupibus orta Sabinis
Flumina tranquillus vexit sub Tiburiz
arcem ,*

*Deficiente solo confestim , alveique ruinâ
Precipitatur , & in barathri prœcipia fra-
gus*

Janvier 1748. - 51

*Mergitur ; ac nivo despumans imbræ
resultat :*

Unde levem tollit nebulam ; surgitur Iris.

*Rursum & vorticibus per concava saxa
retortis*

Infremis ; & cacas fluctu subeunte cavernas

Ingressus , vallem crebris mugitibus implet.

*Hinc redit ad lucem : dein per jugæ collis
amœni*

Labitur in centum rivos divisus ; & imæ

Cum tetigit , subito dispersas colligit undas ,

Et placido Latios interluit agmine campos.

*Sed nihil ipse novi tot moribus accipit
usquam ,*

*Non primum à lapsu , præceps cum decidit
omnis ;*

*Nil quoque dum resilit ; nec , dum sorbenti-
bus antris*

Ingeritur ; nec dum variis amfractibus exit ;

Aut ubi declivi tacitus prolabitur alveo.

Depuis le vers 1459 jusqu'au 1477.

*„ Suivez l'Anio * dans son cours.*

** Le Teverone.*

» D'abord paisible , il coule avec
 » lenteur depuis les montagnes des
 » Sabins ; jusqu'au pied du château
 » de * Tibur. Là tout-à-coup la
 » terre se dérobe sous lui : son lit
 » cesse de le soutenir ; il tombe avec
 » un horrible fracas dans un abîme,
 » d'où ses flots forment en rejail-
 » lissant un nuage peint des bril-
 » lantes couleurs de l'iris. Précipi-
 » tés dans de nouveaux gouffres ,
 » ils s'y brisent contre des rochers ,
 » roulent avec furie dans un laby-
 » rinthe tortueux de cavernes inac-
 » cessibles à la lumière , & font re-
 » tentir le vallon de leurs mugisse-
 » mens. Ce fleuve reparoit ensui-
 » te : on le voit sur le penchant
 » d'une riant colline se diviser en
 » cent ruisseaux. A peine a-t-il
 » touché le vallon , que ses eaux
 » dispersées se rassemblent , & d'un
 » pas tranquille reprennent leur
 » cours à travers les campagnes du
 » Latium. Ces mouvemens oppo-
 » sés ne changent rien à sa nature.

* *Tivoli,*

Janvier 1748. 53

„ Il est toujours le même , & quand
„ il se précipite avec l'impétuosité
„ d'un torrent , & quand il rejail-
„ lit ; toujours le même lorsqu'il se
„ perd dans les cavernes qui l'en-
„ gloutissent , lorsque ses eaux en
„ sortent par différentes issues ;
„ lorsqu'enfin elles coulent avec
„ un doux murmure entre des
„ bords plus paisibles.

Livre cinquième.

Dans les livres précédens M. le
Cardinal a parlé des Corps ; dans
celui-ci il traite de l'Ame ou ce
qui est la même chose de la sub-
stance pensante. Il établit d'abord
l'existence d'une telle substance ,
il tire ses preuves de ce qui se passe
en nous , lorsque nous concevons ,
que nous raisonnons , & que nous
voulons ; il soutient que la matiè-
re ne peut avoir d'autres manières
d'être , que le repos , le mouve-
ment , la masse , la figure , & la
position : or , dit-il , nos pensées
n'ont rien de commun avec ces

54 *Journal des Sçavans,*
différens modes , d'où il résulte
évidemment que l'Ame est une sub-
stance essentiellement différente du
Corps. Il tache de donner quel-
qu'idée de Dieu par la comparai-
son qu'il en fait avec notre ame.

*Aspice suspensum sublimi è fornice Solem ,
A primâ jussum nascentis origine Mundi ,
Ætheris immensi diffusa per aquora , lucens
Subjectis quoquæ versus dispergere terris :
Ille quidem ignivomâ radios fornacis li-
quentes*

*Vibrat inexhaustus , vas admirabile : Solis
Se tamen effigies quadam spectantibus offert
Cerea fax , tremulâ quam cernis luce mi-
cantem ,*

*Dum lustrat tenui loca circumflamma flam-
mâ.*

*Sic etiam fugiens per florea gramina rivus ,
Qui vitreo nitidos objurgat rore lapillos ,
Quamvis pauper aqua , magni tamen exhi-
bet instar*

Fluminis exiguum : sic largas lata per arva

Janvier 1748. 55

*Volvens flumen aquas , parva est immanis
imago*

*Oceani , vastum qui circumplectitur Orbem,
Limitibus fundoque carens ; quò præpetæ
cursu*

*Fluviorum è variis regionibus agmina mille
Præcipitant , tot aquis nil vectigalibus
auctus.*

Depuis le vers 695 jusqu'au 713.

» Contemplez le Soleil, cet astre
» suspendu dans le firmament ,
» chargé dès l'origine du monde
» d'éclairer tous les globes dans la
» vaste circonférence du tourbillon
» qui l'environne. Il brille sans
» jamais s'épuiser ; c'est une source
» intarissable d'où coulent de tou-
» tes parts des torrens de lumière.
» Toutefois le moindre flambeau ,
» cette lampe qui répand à peine
» autour de vous une lueur pâle
» & tremblante , offre en quelque
» sorte l'image du Soleil. Ainsi ce
» filet d'eau qui serpente dans la
» prairie , & dont le murmure sem-

„ ble reprocher aux cailloux qu'il
 „ lave l'obstacle qu'ils mettent à
 „ son cours , ce ruisseau vous repré-
 „ sente en petit un grand fleuve.
 „ Ainsi ce fleuve qui roule dans un
 „ lit large & profond à travers les
 „ campagnes que ses eaux fertili-
 „ sent , est une image , quoique
 „ foible de l'Océan , de cet immen-
 „ se bassin dont la profondeur ne
 „ connoit point de bornes , dont
 „ l'étendue embrasse toute la terre ,
 „ & qui sans rien devoir au con-
 „ cours de tant de rivières , voit
 „ de toutes les contrées se perdre
 „ dans son sein leur multitude in-
 „ nombrable «.

Les mouvemens de notre corps
 sont de deux sortes , les uns sont
 indépendans de notre volonté , les
 autres se font dès que nous le vou-
 lons , & ainsi que nous le voulons.
 Nous ne pouvons douter que notre
 Ame ne soit la cause , au moins en
 quelque façon , des mouvemens vo-
 lontaires de notre Corps , nous ne
 pouvons douter non plus que les

Janvier 1748. 57

mouvemens qui ne sont pas en notre pouvoir, ne soient l'effet de la volonté d'une substance qui ordonne tout pour une fin & avec intelligence; donc cette substance qui veut & qui conçoit existe, & c'est elle qui imprime aux corps le mouvement. M. le Cardinal répond ensuite aux objections qu'Epicure a proposé contre l'existence d'une Ame immatérielle, & il explique de quelle manière cette Ame est unie au Corps, & quels sont les effets de cette union. Il fait voir que l'Ame est une & simple, incapable d'être décomposée, & par conséquent qu'elle est immortelle; Locke avoit avancé que ne connoissant point la nature de la matière, nous ne pouvons sçavoir au juste si elle n'étoit pas capable de penser. M. le Cardinal prouve que nous ne pouvons ignorer qu'aucune des propriétés de la matière, ne peut convenir à la pensée, & qu'ainsi l'Ame & le Corps sont deux substances essentiellement différentes.

38 *Journal des Sçavans*,
il tire la même conséquence de ce
que l'homme est libre, & fait voir
que Dieu seul qui est un Esprit est
la seule cause première & efficien-
te de tout mouvement, & même
des mouvemens volontaires de no-
tre corps.

Livre sixième.

Il s'agit de l'ame des bêtes dans
tout le Livre sixième. M. le Car-
dinal s'y propose & réfute cette
objection favorite des Epicuriens.
Les bêtes ont une ame comme nous
en avons une : or l'ame des bêtes
est matérielle, donc notre ame est
matérielle aussi. Pour mettre l'ob-
jection dans toute sa force, M. le
Cardinal s'est plu à accumuler les
faits que l'on apporte en preuve
de l'intelligence des animaux, &
assurément cet endroit est un des
plus agréables de tout le Poëme.
En voici deux morceaux qui pour-
ront faire plaisir à nos Lecteurs.

*Cernis, ut uvidulos libans Apis aurea flores
Decerpit lentum humorem, & salsugine
dulci*

Janvier 1748. 59

*Telluris medicatum adipem , pretiosaque
cæli*

*Munera , purpureis sparsim gemmantia
mappis ;*

*Et rorem exsugit , quem concoxere tepentes
Primitia radiorum & blanda exordia lucis.
Inde domum revolat spoliis fragrantibus uda,
Serpylloque, thymoque gravis , prædâque su-
perbit.*

*Tum lætas partitur opes ; sexangula primum
Horrea ductilibus ceris , cratesque favorum
Per forulos & cancellos quincunce politâ
Ædificans. Credas musivum opus , ordine
contum*

*Dadaleo ; Euclidisque omnes didicisse fi-
guras ,*

*Fabrilesque diu docilem excuvrisse per artes ;
Sic ad libellam concinne , sic ad amussim
Cuncta ; caris aded vaginis limpida forma
est*

*Et nitor ; ingeniumque & mira industria
lucent.*

His tandem dites epulas , præfago futuri ;

60 *Journal des Scavans ;*

*Condere amat ; cùm tristis hyems nudaverit
Orbem ,*

*Omniaque ingrata torpedine capta jacebunt,
Melle suo tacitos inter saturanda penates.*

*Præterea , si qua latebris peraguntur in illis
Investigare est , quot erunt memoranda ?
Foveatur*

*Publica res ; fraternus amor , mens omni-
bus una.*

*Sunt mores apibus , sunt jura , ducemque
sequuntur ,*

*Et sua quemque manent obeunda negotia
civem.*

*Est quoque militia labor ac decus ; arma
capeffunt*

*Pro patria exiguisque focis : sunt agmina
sapè*

*Missa colonorum , nova qui procul oppida
condant ;*

Et gentis leges , ritus , nomenque propagent.

*Quid majus meliusve hominum sapientia
præstat ?*

Janvier 1748. 61

Depuis le vers 103 jusqu'au 134.

» Voyez avec quelle légèreté l'A-
» beille voltigeant sur la surface
» humide des fleurs, en tire une
» gomme parfumée, pompe la sève
» qui s'y porte du sein de la
» terre, & leur enlève ces perles
» liquides & transparentes, qui ré-
» pendent un si vif éclat sur le
» bord de leurs calices. Voyez
» avec quelle ardeur elle recueille
» les brillantes larmes de l'Aurore,
» échauffées par la douce chaleur
» des premiers rayons du Soleil.
» Chargée de serpollet & de thym,
» elle revole ensuite vers la ruche,
» & fière du succès de sa course,
» elle y dépose une moisson qu'elle
» n'a pas faite pour elle seule.
» Pour la renfermer elle bâtit avec
» une cire qui s'étend à son gré
» des cellules exagones, qui s'ap-
» pliquant les unes aux autres,
» forment un échiquier dont les
» cases sont séparées par des cloi-
» sons. On prendroit cet ouvrage

61 *Journal des Sçavans ,*

» digne du génie de Dédale , pour
 » le chef-d'œuvre d'un habile Ar-
 » chitecte consommé dans la scien-
 » ce d'Euclide , & qu'une longue
 » étude instruisit à fonds de tous
 » les arts. Telle est la propor-
 » tion , la justesse qui régne dans
 » toutes les parties de l'édifice :
 » tant le dehors des alvéoles est
 » clair & transparent , le dedans
 » uni : tant il brille de dessein &
 » d'adresse dans leur merveilleuse
 » structure. L'Abeille prévoyante
 » y fait avec soin de grandes pro-
 » visions de miel : elle vivra de ce
 » nectar , fruit de ses travaux ,
 » lorsque les frimats auront dé-
 » pouillé la terre , & que toute
 » la nature languira sans ame &
 » sans vie. Que fera-ce si vous
 » portez un œil attentif dans l'in-
 » térieur de la ruche ? Que vous
 » découvrirez d'objets dignes d'ad-
 » miration ! On travaille avec ar-
 » deur pour le bien de la société :
 » une vive tendresse en unit les
 » membres ; un même esprit les

Janvier 1748. 63

» anime. Les Abeilles ont des
» mœurs, des loix, un chef. Cha-
» cune d'elles fait partie d'une ré-
» publique, a son département,
» ses fonctions à remplir. L'art
» militaire a pour elles des char-
» mes : sensibles à la gloire qui
» l'accompagne & peu touchées
» de ses dangers, elles s'arment
» pour la défense de leur patrie.
» Souvent de nombreuses colo-
» nies en sortent pour fonder au
» loin de nouvelles Villes, pour
» étendre les loix, le nom & les
» usages de la nation. Que peut
» faire de plus grand, de plus beau
» toute la sagesse des hommes !

Quadrupedum. Vidi quâ turbidus ire Da-
nastvis

Incipit, ac patulos Dacorum adlambere
campos,

Ucraniâ in pingui, quâ non felicior olim
Terra fuit, dum bello acres habuere Cosaci,
Nunc sias iners nulloque exercitu vomere
tollit ;

64 *Journal des Sçavans,*
Vidi belligeras acies & castra ferarum,
Quis color haud cunctis annus ; nigrantia
terga

Sunt aliis , fulvaque aliis per corpora seta ;
(Baubates patriâ dixerunt voce Poloni)
Vulpinum genus ; innocuo ni vivere pastus
Mos esset , penitusque animanti ignoscere
præda.

Nam virides populantur agros , specubusque
profundis
Suffodiunt ; ac de latebris & gramine cer-
tant.

Quales inter se populi quos flumine magno
Dissociat Rhenus , campos & littora propter
Bella gerunt : acuit totas hinc Gallia vires ,
Atque illinc toto Germania robore pugnat.
Ergo ubi villosas pecudes excivit ad arma
Laudis amor ferus , & vincendi cæca libido,
Plebem iracundam vomit undique terra ca-
vernis.

Ociùs ecce fremunt : vasto micat aquore
miles

Agminibus primum sparsis atque ordine
nullo ;

Janvier 1748.

65

Tum varias ineunt, certo rectore, cohortes,
Utraque in optatis metatur castra vires,

Expandisque suos acies adversa maniplos;
Quin & utrinque pares animos, eademque
videres,

Non sine terrifico strepitu, praeludia pugnae.
Ut Mars accensus cantu, signumque ulu-

latus,

Ceu tuba rauca, dedit; concurritur impetu
magno,

Miscenturque agiles turma; furit hostis in
hostem

Discolor, effusoque madens rubet herba
crnore;

Speisque metusque modo hanc, modo partem
deserit illam.

O quot solertesque dolos & sortia facta
Observantem oculis admittit certaminis hor-
ror!

Altera pars tandem fato meliore triumphat;
Vicia fugit, secuta procul sibi pabula qua-
rens.

Nec sequitur susam, at deserta cubilia us-
atrix

66 *Journal des Sçavans,*
Occupat ; & partis grassari gaudet in arvum.
Verum in captivos , Dominorum provida
miras

Savitia exercet pœnas : mœsta agmina con-
dunt

In foreis ; coguntque omnes servire per annos.
Atque ubi tempestas brumâ veniente rigescit,
Et complenda monet secto cellaria fœno ,
Protinus ad messem ducunt servata seren-
dam

Mancipia ; inversisque solum premere atque
supinis

Corporibus , tum crura jubent attollere sur-
sum ,

Quatuor erectis perstent ut gramina palis :
Inde onerant caudâque trahunt animantia
planstra ,

Erasoque vias miserorum tergo verrunt.

Depuis le vers 178 jusqu'au 227.

» J'ai vu dans ces contrées où le
» le rapide Danastris prend sa sour-
» ce , pour arroser les vastes plai-
» nes des Daces ; dans la fertile

Janvier 1748. 67

» Ukraine, terre à présent inculte,
» mais où regna l'abondance, tant
» qu'elle eut les belliqueux Cosa-
» ques pour habitans ; j'ai vû ran-
» gées en bataille des troupes nom-
» breuses d'animaux sauvages, en-
» nemis irréconciliables, quoique
» d'une même espèce, & distin-
» gués seulement par la couleur.
» Les uns sont fauves, les autres
» noirs. En Pologne on les appelle
» *Baubagues*. C'est une sorte de
» renards ; mais ils ne vivent que
» des productions de la terre. Ils
» se contentent de moissonner de
» vertes campagnes, d'amasser dans
» leurs retraites souterraines des
» provisions de fourages ; & c'est
» la possession de ces cavernes ou
» de ces prairies qui fait l'unique
» sujet de leurs querelles. Ainsi les
» peuples que sépare le large &
» profond canal du Rhin, se dis-
» putent par de sanglantes guerres
» l'empire de ses bords. D'un côté
» l'Allemagne rassemble toutes ses
» forces : la France oppose de l'au-

» tre tout le poids de sa puissance ;
» Lors donc qu'un amour farouche
» de la gloire , & qu'une aveugle
» passion de vaincre s'empare de
» ces féroces animaux , la terre du
» sombre creux de ses cavernes vo-
» mit un peuple de combattans
» furieux. Leur fremissement an-
» nonce l'ardeur qui les anime.
» Ils se répandent d'abord dans la
» plaine , divisés par pelotons &
» sans ordre ; mais bientôt on les
» voit former sous un chef différens
» bataillons. Les deux armées tra-
» cent leur camp dans la prairie
» dont la conquête est l'objet de
» leur ambition , & chacune se
» range sur une ligne opposée. De
» part & d'autre vous verriez les
» mêmes transports : le combat est
» précédé par les mêmes préludes
» qu'accompagne le bruit le plus
» terrible. Un cri guerrier donne le
» signal. Animés par ces sons ef-
» frayans , ils se livrent pour lors à
» leur impétueuse fureur. Tout se
» choque , tout se mêle en un in-

„stant : les coups se confondent :
 „la couleur montre à chacun l'en-
 „nemi sur lequel doivent tomber
 „les siens , & la terre rougit inon-
 „dée de sang. L'espérance & la
 „crainte passent tour à tour d'un
 „parti dans l'autre. Combien de
 „ruses , combien de traits d'une
 „bravoure héroïque l'horreur du
 „combat ne dérobe-t'elle pas aux
 „yeux des Spectateurs ? Enfin la
 „victoire se déclare : les vaincus
 „prennent la fuite , & vont cher-
 „cher loin de là des paturages
 „plus surs. L'armée victorieuse ,
 „sans les poursuivre, s'empare au-
 „sitôt des cavernes abandonnées ,
 „& se borne à ravager les prairies
 „qu'elle vient de conquérir. Mais
 „la prévoyante cruauté des vain-
 „queurs fait subir à leurs prison-
 „niers des peines d'une espèce sin-
 „gulière. Ils ne se contentent pas
 „de les enfermer dans des fosses
 „profondes , & de les condamner
 „aux rigueurs d'une prison qui
 „ne finit qu'avec leur vie. Lorsque

70 *Journal des Sçavans,*
» les premiers frimats annonçant
» le retour de l'hyver, les avertis-
» sent de remplir leurs magasins.
» ils mènent dans la prairie ces
» esclaves uniquement conservés
» pour le transport des provisions,
» les obligent de se renverser, &
» de tenir leurs pattes élevées de
» peur que le foin ne s'échappe,
» les chargent ensuite, tirent par
» la queue ces chariots animés, &
» labourent toute la route avec le
» dos ensanglanté de ces malheu-
» reux. «

M. le Cardinal répond à ces faits
& à tous les autres semblables par
ce Dilemme, ou les bêtes ont une
ame ou elles n'en ont point, si
elles en ont une, leur ame est in-
corporelle : mais il y a grande ap-
parence qu'elles n'en ont point &
que ce ne sont que de pures ma-
chines. M. le Cardinal a fait usage
ici de toutes les raisons que les
Cartésiens ont imaginées pour éta-
blir cette assertion. Il fait voir en-
suite que ceux qui sont d'un senti-

Janvier 1748. 72

ment opposé prouvent trop, par ce qu'on doit conclure des faits qu'ils rapportent, que les bêtes ont une ame beaucoup supérieure à celle des hommes. Ce qui est absurde & ce qu'eux-mêmes ne voudroient pas avouer. M. le Cardinal convient qu'à la vérité, il y a une intelligence infinie dans les actions des animaux, mais cette intelligence n'est point dans les animaux même, elle réside dans l'Etre qui les fait vivre & qui les fait agir. Il entre dans un grand détail de la structure intérieure des animaux de toute espèce, il en conclut que ce n'est point le hazard qui les a produits; mais que c'est Dieu qui les a faits tels qu'ils sont, soit qu'ils soient doués d'intelligence, soit qu'ils en soient privés,



ESSAI SUR L'ETUDE*des Belles-Lettres, in-12. p. 271.*A Paris, chez Louis - Etienne
Ganeau, Libraire, rue S. Jac-
ques, 1747.

QUOIQUE la matière que l'Au-
teur entreprend de traiter au-
jourd'hui, ait été, comme il le dit
lui-même, déjà maniée & presque
épuisée par d'habiles Ecrivains; il
prouve qu'elle ne l'est pas telle-
ment, qu'il ne soit possible de l'en-
richir encore par des vues nouvel-
les, ou du moins de proposer sur
ce sujet une méthode, qui sans
avoir la prolixité de celles qu'on a
déjà publiées, puisse en réunir la
solidité. Il nous assure en même
temps que celle dont il s'agit ici,
doit sa naissance à des expériences
réitérées en fait d'éducation.

Son but est d'y tracer une voye
simple & facile pour former le goût
des jeunes gens, dont la plûpart
se remportent, au sortir du Col

lège, qu'une idée confuse & superficielle des Belles-Lettres, & d'aimer même les personnes du Sexe, nées avec de l'esprit, mais qui rebutées par la longueur & la sèche-
resse des méthodes ordinaires, se plaignent de n'en pas trouver, où elles puissent apprendre à mettre du choix & de l'ordre dans leurs lectures.

Il entreprend donc dans ce traité de donner une idée précise, quoique générale, des Belles-Lettres, de faire connoître les Auteurs, qu'il faut consulter sur chaque matière, & surtout de montrer l'ordre qu'on doit mettre dans ses lectures.

Si les longues méthodes sont quelquefois effrayantes, celle-ci, dit-il, aura du moins le mérite de la brièveté. Cependant comme on pourra le voir par le compte que nous allons en rendre, il nous a paru qu'il n'y a rien omis d'essentiel, & qu'on y trouve, ainsi qu'il le dit lui-même, non tout ce qu'il

faut sçavoir absolument, mais ce qu'il est le moins permis d'ignorer dans une matière si intéressante.

Après avoir averti que sous le nom de Belles-Lettres, il comprend l'étude de la Grammaire en général, celle de la langue Françoisise en particulier, de la Rhétorique, de la Poétique, de l'Histoire & de la Philosophie, parce que toutes ces parties de la Littérature ont entr'elles un lien commun, l'Auteur entre dans le détail de chacune de ces connoissances, & prescrit une méthode aisée, claire, exacte, & soutenue de quelques réflexions qui en faciliteront la pratique.

Il commence d'abord par la Grammaire, & montre qu'envisagée de son véritable côté, elle vient une étude absolument nécessaire, & digne d'un Philosophe veut qu'on s'attache d'abord à la Grammaire Françoisise, qu'il y aille avec raison comme un p

naire nécessaire à celle des langues mortes, qu'on enseigne ordinairement aux enfans.

Pour ce qui concerne le Grec & le Latin, loin d'approuver » tant » de systêmes imaginés depuis quelques années par des charlatans » en fait d'éducation, il déclare » qu'il s'en tient à celle de l'Université, & soutient que les nouvelles découvertes que l'on a faites en ce genre, ou n'ont pas » subsisté long-temps, ou n'ont » abouti qu'à un éclat passager » dans certains enfans, qui ayant » d'abord paru des prodiges, ont » fini par être de médiocres sujets. « C'est, ajoute-t-il, » le vice de notre » siècle de se prévenir pour les » choses nouvelles, & d'être quelquefois la dupe de la singularité. «

Suivant l'engagement qu'il a pris, il indique ici non seulement la manière qu'il juge la meilleure, pour apprendre utilement & promptement la Grammaire, la langue

Françoise, la Grecque, la Latine, l'Italienne, l'Espagnole & l'Angloise; mais à l'égard de ces trois dernières, & surtout de l'Angloise, il n'en conseille l'étude qu'avec de sages restrictions. Il croit en général que les jeunes personnes du sexe peuvent se passer d'étudier les langues sçavantes, ou étrangères, mais non pas de prendre une connoissance générale de la nôtre, pour être en état de la parler & de l'écrire correctement.

Il indique les Grammaires & les livres qui lui paroissent les plus propres à donner les principes & le vrai goût de ces langues, & veut par rapport à la Françoise, qu'avec les ouvrages qui en contiennent les règles & les principes, on fasse marcher d'un pas égal la lecture de quelques endroits choisis de nos meilleurs Ecrivains: comme M. Bossuet, Messieurs Flechier, Racine, Pellisson, & qu'en s'accoutumant à rendre raison des règles des exceptions, & de leurs fond

Janvier 1748. 77

niens , on remarque le tour & la construction des phrases , la propriété , l'élégance , la justesse , l'assortiment & l'harmonie des expressions , en un mot tout ce qui concerne le style.

Comme selon l'Auteur , l'étude de la Grammaire doit être suivie de celle de la Rhétorique ; il montre avec assez d'étendue la route qu'il faut prendre , pour en donner aux jeunes gens une connoissance suffisante. Il avertit que par Rhétorique , il entend ici , » non » ces traités sans choix & sans » goût , qui ne parlent que de tro- » pes , de figures , de périodes , de » lieux communs & dans lesquels on » ne parvient qu'à penser confu- » sément , & à parler sans justesse ; » mais les règles prises dans la na- » ture & formées sur la pratique » des excellens Orateurs. « Il déclare qu'il seroit à souhaiter , qu'on pût en puiser les principes , dans les originaux & dans les sources mêmes , c'est-à-dire , dans les écrits

78 *Journal des Sçavans* ;
des anciens Orateurs ; mais comme cette lecture demanderoit un temps considérable , il marque ici les ouvrages des Orateurs anciens & modernes qu'il faut consulter par préférence , & nous donne en peu de mots un jugement critique sur le caractère qui distingue chacun de ces Auteurs. C'est ainsi qu'il en use presque toujours en pareille occasion.

Nous voudrions pouvoir rapporter ici ce qu'il dit sur l'art & les moyens de remuer les passions , & sur l'unité du discours. Il remarque à ce sujet que les grands Orateurs ont pris différens moyens pour y parvenir , & que l'ordre & les divisions sont moins marquées dans les anciens que dans nos Auteurs modernes , où la méthode se fait sentir à chaque pas. Cependant quoiqu'il observe ici que M. de Fénelon se soit déclaré pour l'ancienne , & que M. Bossuet n'ait pas fait difficulté de la suivre , il avance qu'il n'ose s'expliquer sur

la prééminence d'une de ces méthodes sur l'autre , parce qu'elles ont toutes deux l'avantage de s'éloigner également de la confusion qu'on a vû régner dans notre éloquence , avant l'établissement de l'Académie Françoisé.

De la Théorie , de la Rhétorique qu'il explique avec autant de goût que de netteté, il passe à la pratique de cet art & veut qu'on la puise dans les grands Orateurs de l'antiquité , tels que Démosthènes & Cicéron ; & dans nos François , parmi lesquels il cite le P. Bourdaloue , M. Bossuet , M. Flechier , M. Massillon , le P. de la Rue , &c. on lira avec plaisir & utilité tout ce qu'il en dit ici , & les jugemens qu'il porte du genre d'éloquence particulier à chacun d'eux. Il en rapporte même quelques exemples choisis pour rendre plus facile l'application des règles & des principes qu'il établit , tant sur l'éloquence de la chaire que sur celle du barreau.

Il conseille aussi la lecture des
recueils de l'Académie François.
» Parmi les discours de réception ,
» quoiqu'ils roulent tous , dit-il ,
» sur les mêmes sujets , il en est
» plusieurs excellens & presque
» tous renferment de grandes beau-
» tés. Quant à ceux qui ont rem-
» porté les prix (s'il m'est permis de
» dire ce que j'en pense) je les re-
» regarde plutôt comme des mo-
» déles d'exactitude & d'élégance ,
» que comme de véritables pièces
» d'éloquence.... la comparaison
» de quelques-unes de ces pièces
» avec les écrits d'un Bourdaloue
» ou d'un Bossuet , mettront les
» jeunes gens à portée de sentir au
» vrai la différence qu'il y a entre
» un homme difert , & un grand
» Orateur. «

Il ajoute ici quelques mots sur
le dialogue & sur le genre épisto-
laire qui ont leur éloquence.

Pour ce qui regarde la Poésie ,
il avertit que s'il ne paroît quel-
quefois ici qu'en effleurer les prin

Janvier 1748. 81

cipes , on lui permettra de renvoyer les Lecteurs à ceux qu'il a donnés sous le titre de *principes pour la lecture des Poètes*. Comme nous avons déjà parlé de cet ouvrage dans notre Journal du mois de Juillet 1745 , & que l'Auteur convient , pour me servir de ses termes , qu'on en trouvera ici nécessairement quelques nuances , nous nous y arrêterons d'autant moins que l'étendue & la multiplicité des matières qu'il a embrassées dans cet essai , ne nous permettent qu'à peine de les faire connoître.

Nous nous contenterons de dire qu'il trace d'abord un parallele de la Poésie & de la peinture , & qu'il souhaiteroit qu'on eût de cette dernière une théorie générale , d'ailleurs fine & exacte , quoique moins approfondie que celle qui convient aux Praticiens en ce genre. Cette connoissance disposeroit , selon lui , à mieux goûter les beautés de la Poésie , & mettroit en état d'en juger avec plus de pré-

cision. On sçait, dit-il, que ces deux arts s'éclairent merveilleusement l'un l'autre, & que la Poésie est une peinture harmonieuse, comme la peinture est à son tour une poésie vivante. Il enseigne les livres & les moyens d'acquérir la théorie de la première, aussi bien que celle de la seconde ; mais en y ajoutant tout ce qui est nécessaire ou pour juger, ou même pour composer dans les différens genres, comme l'Epopée, la Tragédie, la Comédie, l'Ode, l'Eclogue, l'Élégie, la Satyre, &c. & toujours en marquant ce qu'on doit penser des Ecrivains, tant anciens que de notre temps, qu'on peut & qu'on doit se proposer pour modèles dans quelque'un de ces genres.

En parlant de la Comédie nous sçavons par quelle raison il c
que les Guêpes d'Aristophane se
blent avoir fourni l'idée des Pla
deurs de Racine, ce célèbre Po
assure en propres termes qu'il
fait la Comédie des Plaidew

Janvier 1748. 83

dans la vue de faire voir sur notre Théâtre un échantillon d'Aristophane. Notre judicieux Auteur termine cette partie des Belles-Lettres, par l'histoire de la querelle des anciens & des modernes au sujet de la préférence. Comme au jugement des meilleurs esprits cette querelle est restée indécise à beaucoup d'égards ; il propose quelques réflexions, où, sans prétendre concilier parfaitement les deux partis, il indique les moyens de les rapprocher.

Dans l'article qui roule sur l'étude de l'histoire, l'Auteur entreprend de tracer aux jeunes gens, » une route abrégée & sûre dans » un pays qui leur est peut-être in- » connu, & dans lequel peut-être » aussi n'ont-ils osé pénétrer, » que parce que n'ayant point de » guides, ou ayant négligé de con- » sulter ceux qui en ont parlé ; ils » l'ont conçue sous l'idée d'un dé- » sert sauvage où l'on s'égare aisé- » ment. »

Après avoir fait sentir l'utilité & la nécessité de l'Histoire, il soutient avec raison qu'on ne doit attendre ni fruit, ni plaisir même de cette étude, si l'on n'a pris d'avance la précaution d'y répandre de la clarté par des notions au moins générales de la Chronologie & de la Géographie. Il enseigne donc les sources où il croit qu'on doit les puiser, & propose par rapport à la Géographie, un moyen, qui selon lui, peut en faciliter extrêmement l'intelligence; il faut le voir dans l'ouvrage même, d'autant plus que l'Auteur assure que ce moyen a été pratiqué avec succès par de jeunes Seigneurs qu'on destinoit à la profession des Armes, dans laquelle, comme on sçait, ces notions ne sçauroient, dit-il, être trop exactes par l'importance des suites qu'elles peuvent avoir.

Il touche en passant ce qui regarde l'étude des Généalogies & de la politique, d'où il revient au fondemens, à la certitude, au

Janvier 1748. 85

loix de l'Histoire , à l'usage qu'on en doit faire , & à la méthode qu'on y doit suivre pour ne point accabler inutilement la mémoire.

Cette méthode consiste à s'attacher aux époques marquées par les événemens qui ont produit ou suivi les grandes révolutions , & surtout à s'accoutumer en même temps à prendre l'idée la plus nette & la plus étendue , qu'il se pourra de l'état , où se trouvoient au temps de ces époques, les diverses nations connues , & principalement celles qui ont eu des intérêts communs , ou des affaires à démêler. Ainsi , dit-il , l'histoire des Perses se trouve-t'elle souvent mêlée avec celle des Grecs ; & celle d'Angleterre a des liaisons très-intimes avec une partie de l'histoire de la Monarchie Françoisé.

Dans la vue de montrer l'avantage qu'on retire de cette méthode , pour retenir les faits généraux , l'Auteur en fait ici l'application à l'Histoire Romaine , jusqu'à la pri-

86 *Journal des Sçavans* ;
se de Constantinople par Mahomet II. & plus bas à l'histoire de France ; mais c'est un détail où la brièveté qui nous est prescrite ne nous permet pas d'entrer.

A l'égard des Histoires particulières, anciennes & modernes, il ne fait, comme il en avertit lui-même, presque qu'indiquer les Auteurs qu'on peut lire pour s'en instruire. Il dit même, comme par tout ailleurs, avec assez de liberté son sentiment sur ces Auteurs, mais cependant sans sortir des règles que la modération & la bienséance prescrivent à tout Ecrivain qui entreprend de juger les autres, surtout quand il s'agit d'Auteurs encore vivans, ou qui du moins ont vécu de nos jours.

Lorsque dans l'histoire tant ancienne que moderne, on rencontre dans la première des morceaux intéressans, & des événemens qui ont une grande conformité avec les faits plus récents, il pense qu'il seroit très-utile de s'exercer à en

faire la comparaison , celle du siècle d'Auguste par exemple , avec le siècle de Louis le Grand , l'histoire de Charles XII. que nous a donnée M. de Voltaire , avec celle d'Alexandre , par Q. Curce ; on apprendroit , dit-il , par ces parallèles à juger sainement & du mérite du Héros , & de celui des Historiens. Dans la vue d'en donner un exemple aux jeunes gens pour lesquels il écrit , dit-il , principalement , il leur en propose ici un essai. C'est le parallèle de la conjuration de Catilina contre Rome écrite par Saluste , avec la conjuration de Venise en 1618 , d'après M. l'Abbé de S. Réal ; ce morceau nous a paru très-digne d'être lu.

Pour achever ce qui regarde l'Histoire , l'Auteur traite de ses dépendances sous lesquelles il comprend la connoissance des médailles , celle de l'antiquité profane & sacrée. Mais loin de pouvoir nous étendre sur ces matières , quelque curieuses qu'elles soient , à peine

pouvons nous indiquer toutes celles qu'il a fait entrer dans cet ouvrage. Ainsi nous ne dirons qu'un mot de ce qu'il y a rassemblé sur l'étude de la Philosophie.

C'est selon lui la partie des Belles-Lettres sur laquelle il est le plus difficile de tracer un plan fixe, parce que de tous les systèmes qui ont paru jusqu'ici, il pense qu'il n'y en a pas un seul, qui se soutienne dans toutes ses parties. Cependant comme toute incertaine que soit la Philosophie, elle a son utilité, il propose ses vues pour en étudier avec fruit les différentes parties, c'est-à-dire, la Logique, la Morale, la Métaphysique & la Physique. Il en fait de même pour ce qui concerne les Mathématiques. Il montre assez au long qu'elles perfectionnent les quatre opérations de l'esprit, de qu'elle manière elles les perfectionnent, & répond solidement aux objections qu'on allégué contre la certitude de cette science.

Janvier 1748. 89

Pourn'omettre aucun des moyens
qui peuvent former & entretenir
le goût des Belles-Lettres, il n'ou-
blie pas ce qui regarde l'histoire
Littéraire, & finit par remettre
sous les yeux, l'utilité qu'on peut
retirer de son ouvrage, soit qu'on
veuille tenter en entier, ou soit en
partie, le plan qu'il y a proposé. Il
déclare qu'il est bien éloigné de la
vanité de le croire suffisant pour
former un bon Poète, un grand
Orateur, & un excellent Historien ;
mais il se flatte qu'il pourra être de
quelque utilité à la jeunesse, & ga-
gner à la République des Lettres,
de nouveaux Citoyens & des Ama-
teurs éclairés. A quoi nous ajoute-
rons que nous ayant paru écrit avec
autant d'ordre que de sagesse &
respirer par-tout la Religion & la
probité, nous le croyons non seu-
lement très-utile aux jeunes gens
& à ceux qui sont chargés de leur
éducation, mais encore très-propre
à apprendre aux gens du monde, à
faire un bon usage de leur loisir.

**HISTOIRE DES SACRE-
MENS**, ou de la manière dont
ils ont été célébrés & administrés
dans l'Eglise, & de l'usage qu'on
en a fait depuis le temps des Apô-
tres jusqu'à présent ; par le R. P.
Dom C. CHARDON, Religieux
Bénédictin, de la Congrégation
de S. Vannes. A Paris, chez
Guillaume Desprez, Imprimeur
& Libraire ordinaire du Roy ;
& P. Guillaume Cavelier, Fils,
Libraire, rue S. Jacques, à S.
Prosper & aux trois Vertus,
1745. six Volumes in-12. avec
Approbation & Privilège du
Roy.

LE grand nombre de Livres
dont nous avons été obligé de
rendre compte dans le cours de
ces deux dernières années, a été
cause que nous n'avons pas annon-
cé plutôt celui-ci. Nous croirions
cependant faire tort au public, si
nous différions plus long-temps à

lui en donner une notice. Il mérite son attention par l'importance de la matière & par le soin avec lequel il est exécuté. Le titre déclare suffisamment le dessein de l'Auteur & le plan de l'ouvrage. Le R. P. Dom Chardon ne se propose pas d'expliquer la doctrine de l'Eglise sur la nature & l'usage des Sacremens. Son objet est seulement d'exposer en Historien les différentes manières dont on les a administrés depuis le temps des Apôtres jusqu'aujourd'hui. Il a évité autant qu'il lui a été possible les discussions Théologiques, & s'il y est quelquefois entré, ce n'est que lorsqu'il les a trouvées inséparables de l'histoire.

La lecture des traités que le P. Morin a composés sur les Sacremens, a fait naître à Dom Chardon l'idée de cet ouvrage; il a cru qu'il feroit une chose utile à tous les fidèles, s'il rédigeoit en une histoire suivie tous les faits concernant l'administration des Sacre-

mens, qui se trouvent épars dans les œuvres de ce sçavant Théologien. En effet rien n'est plus instructif ni plus édifiant qu'un tel ouvrage, ni plus propre à manifester la sainteté de l'Eglise & la pureté de sa morale. On y voit cette importante vérité solidement établie, sçavoir que si l'Eglise a varié dans sa discipline, son Esprit a toujours été le même. Les ouvrages où D. Chardon a trouvé le plus de secours, sont ceux des Peres Morin & Martène & de M. l'Abbé Renaudot. Mais il ne s'est pas tellement attaché à ces trois Auteurs, qu'il n'ait consulté les Peres de l'Eglise, les Conciles & les Decrets des Papes comme les sources les plus pures, & on peut remarquer par les citations, qui sont à la marge ; que c'est des originaux mêmes qu'il a emprunté la plupart des faits qu'il raconte. D. Chardon avoue qu'il a senti par sa propre expérience, combien les sçavantes éditions des PP. de l'

glise, qu'on a données au Public depuis un siècle, & les dissertations dont on les a enrichies, sont utiles à ceux qui travaillent sur les matières Ecclésiastiques.

Il ne se contente pas de représenter les divers changemens survenus dans les cérémonies des Sacrements suivant l'usage de l'Eglise Catholique; il expose aussi la manière dont on les administre encore aujourd'hui dans les Communions Chrétiennes qui se sont séparées depuis long-temps. Par là il satisfait la curiosité des Lecteurs, qui verront avec plaisir ce qui se pratique chez les Chrétiens Orientaux, & il fait une chose avantageuse à l'Eglise Catholique en montrant que les peuples de ces Communions conservent les Rits essentiels des Sacrements, qui nous sont communs avec eux; rien n'étant plus propre à convaincre tout esprit raisonnable, que l'Eglise n'a rien innové en ce genre, que de lui faire voir, que ceux qui depuis

plusieurs siècles se sont séparés d'elle, conviennent dans la pratique des choses qui supposent une même créance. Il espère qu'on aura d'autant moins lieu d'en douter, que s'il est arrivé dans quelques-unes de ces Communions, que l'on ait abandonné sur quelques points l'ancienne discipline Sacramentelle, il a pris soin de fixer l'époque de ce changement.

Comme il n'est pas possible de donner dans cet extrait une idée détaillée de l'histoire de chaque Sacrement, nous nous attacherons au Sacrement de Pénitence, comme à celui qui fournit la matière la plus abondante, & que l'Auteur a traité avec le plus d'étendue. Le Lecteur pourra juger par ce que nous en dirons de l'esprit qui régné dans tout l'ouvrage & de la méthode que l'Auteur a suivie à l'égard des autres Sacremens.

Dom Chardon divise l'histoire du Sacrement de Pénitence en quatre sections. Dans la première

Janvier 1748. 95

sert d'introduction à celles qui suivent, il parle de l'autorité de l'Eglise pour lier ou absoudre le pécheur. Dans la seconde il traite de la confession des péchés. Dans la troisième il fait voir quelle a été dans tous les siècles de l'Eglise, ce que les anciens appelloient l'action de la pénitence, c'est-à-dire, les peines satisfactives & médicinales, qu'on imposoit au Pécheur pour le disposer à recevoir l'absolution & à le rétablir dans tous les droits qui lui étoient acquis par le Baptême, & dont il étoit déchu par son péché. Enfin il est question dans la quatrième des différentes manières ou formules, par lesquelles les Ministres de l'Eglise donnoient l'absolution aux fidèles, qui s'étoient soumis à la Pénitence.

Après avoir montré que l'autorité de l'Eglise pour lier ou absoudre le Pécheur est fondée sur les paroles de Jesus-Christ, l'Auteur dit de quelle manière l'Apôtre S. Paul exerça cette autorité à l'égard

96 *Journal des Sçavans,*
de l'incestueux Corinthien. Il rap-
porte avec d'autant plus de soin
toutes les circonstances de la con-
duite que l'Apôtre a tenue dans
cette occasion, qu'elle a servi de
modèle aux Ministres de l'Eglise
pendant les cinq ou six premiers
siècles, en ce qui regarde l'impo-
sition de la pénitence & la récon-
ciliation des Pécheurs.

Il parle ensuite des Hérétiques
qui ont contesté à l'Eglise le pou-
voir de remettre les péchés. Mon-
tan est le premier que nous con-
noissons, qui ait enseigné, que l'E-
glise n'avoit pas le pouvoir d'ab-
soudre des grands péchés. C'est ce
que nous apprend Tertullien dans
le livre de la pudicité, qu'il écrivit
depuis sa chute. Après avoir rap-
porté quelques exemples des pé-
chés légers, Tertullien parle ainsi :
» on peut obtenir le pardon de
» ceux-ci par la médiation de Je-
» sus-Christ auprès de son Pere ;
» mais il en est d'autres plus grands
» & plus dangereux, pour lesquels
» il

» il n'y a point de pardon. Tels
» sont l'homicide , l'idolatrie , la
» fraude , le reniement , le blasphème ,
» aussi bien que l'adultère &
» la fornication , & tous les autres
» crimes par lesquels on viole le
» Temple de Dieu. « Il paroît cependant par d'autres passages du même livre, que Tertullien reconnoissoit dans l'Eglise un véritable pouvoir de remettre les péchés même sans distinction des plus ou moins grands , mais il pensoit que l'Eglise ne devoit point s'en servir pour ne pas donner lieu à une licence effrénée de pécher , & qu'elle ne pouvoit user de ce pouvoir que par le ministère des hommes spirituels , tels qu'étoient selon lui ceux de sa secte.

Novat renouvella quelque temps après la même erreur. Notre Historien donne en cet endroit une idée de la secte des Novatiens , & il rapporte d'après les sçavans Editeurs des œuvres de S. Ambroise , l'origine , les progrès & l'état de

cette hérésie, jusques vers la fin du quatrième siècle. Il fait observer, que ce qui a pu accrédi- ter les hérésies des Montanistes & des Novatiens, c'est la grande horreur que les premiers Chrétiens avoient du crime, & la rigueur dont ussoient quelques Eglises à l'égard de certains Pécheurs, à qui elles refusoient les Sacremens ou la réconciliation même à la mort; mais il montre en même temps que cette rigueur n'avoit rien de commun avec les erreurs de ces Hérétiques.

En commençant la deuxième section, l'Auteur suppose tous les dogmes communément reçus dans l'Eglise sur la nécessité de la confession, soit auriculaire, soit publique, & il ne s'attache qu'à rapporter historiquement les différens usages qui ont été observés à ce sujet. Il montre que pendant les six ou sept premiers siècles de l'Eglise, non seulement on confessoit en secret les péchés cachés, mais

Janvier 1748. 99

qu'il arrivoit souvent qu'on s'en accusoit publiquement ; il cite plusieurs exemples de cette pratique par lesquels il paroît que la confession publique se faisoit en présence de l'Evêque, du Clergé & même du peuple qui compatissoit à la douleur des Pénitens & joignoit ses prières aux leurs pour obtenir de Dieu & de ses Ministres la grace de la réconciliation. Dans les cas où il y avoit à craindre, que la confession publique ne portât préjudice aux Pénitens & ne les exposât à la rigueur des loix civiles, l'Eglise prenoit les précautions les plus sages. Par exemple elle n'obligeoit pas les homicides & les voleurs à s'accuser publiquement de leurs péchés, non plus que les femmes qui étoient tombées dans l'adultère, ou les hommes qui auroient commis ce crime avec des femmes beaucoup au-dessus de leur condition, pour ne point les exposer aux inconvéniens qui auroient été la suite d'une pa-

100 *Journal des Sçavans*,
reille déclaration. Il paroît même
par un passage d'Origène cité par
notre Historien , que les confes-
sions publiques des crimes secrets
ne se faisoient que de l'avis des
Prêtres à qui on les avoit dit en
particulier.

L'Auteur raconte ensuite le scan-
dale, que causa la confession d'une
femme Noble dans le quatrième
siècle, du temps de Nectaire Ar-
chevêque de Constantinople, &
qui au rapport de Socrate & de
Sozomène engagea ce Prélat à abo-
lir la charge de grand Pénitencier.
Les Protestans ont inféré de ce
fait aussi bien que des réflexions
que les deux Historiens Ecclési-
astiques y joignent, que la confes-
sion fut abolie par Nectaire & que
l'exemple de ce Prélat fut suivi
par tous les Evêques d'Orient.
Notre Auteur discute ce point de
controverse & il prouve par plu-
sieurs témoignages & entr'autres
par les Ecrits de S. Jean Chryso-
stome successeur de Nectaire, que

Janvier 1748. 101

l'abolition ne tomba que sur l'emploi de grand Pénitencier, & que la pénitence publique continua d'être en usage dans tout l'Orient. Ce ne fut que sur la fin du septième siècle, que la ferveur des Chrétiens diminuant & les inconvéniens de ces sortes de confessions se faisant sentir de plus en plus, la pratique s'en perdit insensiblement. Et si dans les temps postérieurs on en voit quelques exemples, ils sont très-rares, & on ne peut pas en conclure que la coutume de s'accuser ainsi publiquement fut encore en usage.

L'Historien observe que les Chrétiens des premiers siècles, avoient une telle horreur du vice & du péché, qu'ils concouroient tous à le bannir de l'Eglise. Ils regardoient, dit-il, comme un devoir de déférer à l'Evêque ou au Prêtre, celui qui étoit tombé dans quelque faute considérable. Ils suivoient à la lettre l'avis de l'Apôtre, qui recommande aux fidèles de ne

point prendre part aux œuvres de ténébres, mais plutôt d'ôter le mal du milieu d'eux, de peur que comme un mauvais levain il ne corrompe toute la masse; c'est conformément à ces vues que les Saints Peres & les Conciles ont fait plusieurs Statuts & Canons par lesquels il est ordonné que ceux qui auroient été convaincus de péchés ou de crimes, seroient plus rigoureusement punis, qu'ils les avoient eux-mêmes volontairement déclarés. L'Auteur apporte plusieurs exemples de cette pratique & il cite les Canons qui l'ordonnent. Il montre que l'obligation de déferer les coupables a été observée dans l'Eglise pendant plus de mille ans, & quoique cet usage ait cessé avec celui de la pénitence canonique, „ nous voyons, dit-il, encore „ aujourd'hui quelque chose qui y „ a rapport, & on peut considérer „ comme un reste de cette ancienne discipline, les Monitoires „ qu'on publie pour obliger de ré-

Janvier 1748. 103

» véler les Auteurs de certains dé-
» lits qu'on a intérêt de connoître.
» L'ancienne pratique dont nous
» parlons, ajoute-t'il, étoit plus di-
» gne de l'Eglise, que ce qui se
» pratique dans ces sortes de Mo-
» nitoires, par lesquels l'accusa-
» teur & le Juge ne cherchent qu'à
» assurer quelque intérêt tempo-
» rel, au lieu qu'autrefois les Evê-
» ques & les autres Supérieurs
» Ecclésiastiques, n'avoient en vue
» en recherchant les auteurs des
» crimes, que leur conversion,
» se considérant plus comme les
» Médecins de leurs âmes que
» comme leurs Juges.

L'Auteur décrit ensuite la ma-
nière de se confesser chez les an-
ciens, tant en Orient qu'en Oc-
cident, la posture du Pénitent,
& ce qui se pratique encore au-
jourd'hui chez les Grecs & les
Orientaux. Il marque le temps où
la confession fut abolie parmi les
Cophes & autres peuples de l'O-
rient. Il recherche à qui apparte-

noit le droit d'entendre les confessions dans les différens temps de l'Eglise. Quoi que , dit-il , la puissance de lier & de délier soit inséparable du Sacerdoce , tous ceux néanmoins qui en sont revêtus ne sont point en droit de l'exercer. C'est de Jesus-Christ que les Prêtres tiennent cette puissance , mais c'est à l'Eglise à en régler l'usage , à prescrire aux Prêtres les règles qu'ils doivent suivre dans l'exercice de ce pouvoir , & à leur assigner les sujets sur lesquels ils doivent l'exercer.

Dans la primitive Eglise les fidèles étant gouvernés par l'Evêque conjointement avec les Prêtres , c'étoit devant l'Evêque & toute la Communauté des Prêtres qu'on appelloit le Sénat ou le Presbytère que se faisoit la confession. Dans la suite l'Evêque étant trop chargé d'autres occupations , on établit un Prêtre dont l'emploi particulier étoit d'entendre les confessions. Enfin le peuple Chrétien

Janvier 1748. 105

s'étant extrêmement multiplié, on fut obligé d'établir des Prêtres particuliers pour gouverner les Paroisses premièrement dans les grandes Villes comme à Rome & à Alexandrie, & ensuite dans la Campagne. Depuis cet établissement ce fut aux Curés que les Pénitens s'adressèrent pour la confession secrète, & on ne souffroit pas que d'autres Prêtres usurpassent ce ministère, parce que les Curés veillant continuellement sur la portion du troupeau qui leur étoit confiée, ils étoient bien plus à portée de connoître les fautes des fidèles, & d'y apporter les remèdes convenables.

L'Eglise a maintenu longtemps cette discipline, & notre Historien rapporte plusieurs Statuts qui l'autorisent, & entr'autres le fameux Decret du grand Concile de Latran, qui ordonne que tous les fidèles de l'un & l'autre sexe, sitôt qu'ils auront atteint l'âge de discretion, confessent tous leurs pé-

chés à leur propre *Prêtre* au moins
 une fois chaque année. Il semble,
 dit notre Auteur, » qu'après une
 » décision si authentique en-faveur
 » des Pasteurs, il ne devoit ja-
 » mais y avoir aucune dispute sur
 » cette matière, mais il n'en fut
 » point ainsi. Ce fut vers ce temps
 » que les Ordres Mendians des FF.
 » Prêcheurs & Mineurs commen-
 » cérent à paroître dans l'Eglise.
 » Ces Religieux par leur Institut
 » se destinoient à l'instruction des
 » fidèles, que la négligence des
 » Pasteurs laissoit dans l'ignorance.
 » Leur zèle les portoit à venir au
 » secours des ames qu'ils voyoient
 » ainsi abandonnées. Ils s'étoient
 » mis en état de leur être utiles :
 » ils s'appliquoient à l'étude, &
 » ils avoient parmi eux un grand
 » nombre de personnages illustres
 » par leur science & leurs talens.
 » Ils crurent, que tous ces avanta-
 » ges leur donnoient droit d'en
 » prendre de conduire les fid
 » les dans la voye du salut f

» avoir besoin pour cela de l'agré-
 » ment des Pasteurs ordinaires, &
 » qu'en conséquence ils devoient
 » entendre les confessions des fi-
 » déles quand même les Pasteurs
 » n'agréeroient pas leurs services».

L'Historien rapporte au long les différens que le Clergé séculier eut avec les FF. Mendians au sujet de la confession. Et il termine cette section par l'exposition des Régles, que suivoient les Confesseurs, en imposant les peines dues aux péchés. Ces règles n'étoient point arbitraires & on ne les laissoit pas à la discretion des Confesseurs, mais elles étoient fondées ou sur les textes formels de l'Ecriture Sainte, ou sur les Canons des anciens, ou sur les Coutumes des Eglises, qui faisoient remonter leur origine jusqu'aux Apôtres ou à leurs Disciples. C'est ce que l'Auteur prouve par plusieurs témoignages tirés des SS. Peres & des Conciles.

La troisième section regarde l'Am-
 E vi

ction de la Pénitence, ou la Discipline que l'Eglise a observée depuis les premiers siècles jusqu'à présent à l'égard des Pécheurs, tant Clercs que Laïques; l'Historien divise cette section en quatre parties à cause de la vaste étendue des matières qu'elle renferme; il observe que les divers changemens survenus dans la discipline de la Pénitence ne se sont pas faits tous en même temps. Certaines pratiques ont cessé plutôt, les autres plus tard. Les unes ont été abolies dans certains pays, tandis qu'elles se maintenoient dans d'autres. Il s'en est même trouvé qui sont devenues plus rigoureuses dans les siècles postérieurs, qu'elles n'étoient auparavant. Ce grand nombre de pratiques qui ont duré plus ou moins de temps, est cause que l'Auteur n'a pas pu suivre exactement l'ordre chronologique. Il est obligé de parler dans certains temps de pratiques qui ont duré bien au-delà de celui auquel

Janvier 1748. 109

il réduit chaque partie, il en avertit, afin qu'on ne prenne pas le change.

Il traite dans la première partie de la discipline, de la Pénitence observée dans l'Eglise depuis les Apôtres jusqu'aux hérésies des Montanistes & des Novatiens.

La seconde représente la conduite que l'on a tenue à l'égard des Pécheurs, depuis ces hérésies jusqu'à la fin du septième siècle.

La troisième comprend la discipline que l'on a observé depuis ce temps jusqu'à la fin de l'onzième siècle.

Dans la quatrième l'Auteur fait voir par quels degrés & à quelles occasions la discipline de l'Eglise s'est relachée depuis la fin de l'onzième siècle, jusqu'au treizième.

L'Auteur fait observer que la manière de faire pénitence, pratiquée dans les deux premiers siècles de l'Eglise, ne nous est pas aussi connue que celle des siècles suivans. La plupart des Ecrivains

110 *Journal des Sçavans,*
Ecclésiastiques, s'appliquoient alors
plutôt à combattre le Paganisme,
qu'à nous faire connoître ce qui se
pratiquoit parmi eux. Cependant
on n'est pas entièrement dépourvu
de moyens, pour sçavoir quelle
étoit alors la discipline de la pénitence.
On peut s'en former une
idée, tant par ce qu'en ont dit les
anciens Auteurs, que par ce que
nous en apprennent ceux qui sont
venus après eux. Il paroît par les
monumens qui nous en restent que
les anciens Chrétiens partageoient
les péchés en trois classes, sçavoir
les péchés légers, les grands péchés,
& ceux qu'ils nommoient
très-grands, *gravissima*.

Ils avoient établi trois espèces
de remèdes pour la guérison de
ces péchés; l'habitude dans les
moindres fautes étoit punie par la
privation de l'Eucharistie. Ceux
qui avoient commis des crimes
étoient non seulement privés de
la participation du Saint Sacrifice,
mais on les éloignoit de la vue &c

Janvier 1748. **111**

de la présence de ce Mystère , & on les condamnoit à des jeûnes rigoureux & à diverses macérations. Pour ce qui est des Pécheurs incorrigibles & réfractaires, & de ceux qui s'étoient abandonnés aux derniers défordres , on les chassoit des assemblées des fidèles , & on ne leur permettoit pas même l'entrée des Eglises.

L'Auteur fait voir que les péchés soumis à la pénitence publique , s'expioient publiquement , soit qu'ils fussent secrets , ou publics , avec cette différence que les Pécheurs publics & scandaleux , aussi bien que ceux qui étoient juridiquement convaincus de crimes , étoient contraints de s'y soumettre par l'excommunication , au lieu que ceux qui n'avoient péché qu'en secret , ne pouvoient y être contraints que par le refus de l'absolution. Il montre encore que dans les premiers siècles , on n'accordoit qu'une seule fois la pénitence publique pour les grands péchés .

non plus que la réconciliation solemnelle ; mais que l'Eglise ne s'étoit pas tellement assujettie à suivre ces règles générales, qu'elle n'usât quelquefois d'indulgence envers les Pécheurs. L'Auteur a trouvé dans les écrits des anciens, trois occasions principales où l'Eglise avoit coutume de dispenser en partie de la pénitence publique, sçavoir 1°. lorsque les Pénitens par une ferveur extraordinaire se livroient sans réserve aux travaux qu'on leur avoit prescrits ; 2°. à l'approche de la persécution, afin de pouvoir donner aux Pénitens la Sainte Communion, comme un préservatif contre les dangers auxquels ils étoient exposés dans ce temps d'orage ; 3°. lorsqu'ils apportoit des libelles des Martyrs, qui prioient les Evêques de remettre aux Pénitens une partie des peines canoniques.

Dans la seconde partie l'Historien explique ce que l'on doit entendre par les quatre stations, de-

grés ou classes de la pénitence qui furent établies dans l'Eglise à la fin du troisiéme siècle. La première station étoit des Pleurans , la seconde des Auditeurs , la troisiéme des Prostrernés , & la quatrième des Consistans. Il décrit les exercices laborieux qui y étoient attachés. Après quoi il parle de la pénitence des Clercs , qu'il a réservé pour cette partie , afin que l'on puisse voir d'un coup d'œil ce qui s'est passé à cet égard dans les beaux siècles de l'Eglise.

Nous souhaiterions pouvoir suivre notre Historien dans tout ces détails , faire connoître la discipline Ecclésiastique depuis le septième siècle jusqu'au douzième , & montrer à quelles occasions elle est enfin déchue de son ancien état & comment elle a été amenée au point où nous la voyons aujourd'hui ; mais la trop grande abondance de la matière & l'étendue que nous avons déjà donnée à cet extrait , nous obligent de finir.

L'Auteur avertit que pour ce qui regarde les causes de la chute de la pénitence Canonique , il a fait usage du quatrième & du sixième discours de M. Fleuri ; il attribue cette décadence en partie à la coutume qui s'étoit introduite de racheter par une somme d'argent quelques jours destinés à la pénitence Canonique. D'abord , dit-il , on usa de ce rachat avec beaucoup de précautions : mais dans la suite non seulement on racheta les jours , mais les mois & les années entières , & on fixa les sommes auxquelles montoient ces rachats. Les Croisades & la remise des peines Canoniques moyennant que l'on contribuât de ses deniers à quelques ouvrages pieux donnèrent aussi occasion au changement de la discipline. Il faut voir dans l'Auteur même comment toutes ces causes contribuèrent à l'abolition de la pénitence Canonique.

L'histoire de la Pénitence est terminée par un appendice où sont

Janvier 1748. 115

rapportées les pièces originales ,
dont l'Auteur s'est servi dans le
corps de l'ouvrage. On y trouve
pour les premiers temps de l'Eglise
la traduction des trois Lettres Ca-
noniques de Saint Basile si célèbres
dans l'antiquité ; pour le moyen
âge , l'ancien Pénitentiel Romain
tiré de ses Archives , & publié il y
a environ 900 ans par Halitgaire
Evêque de Cambrai ; pour les der-
niers temps les Status Synodaux de
Wari Evêque de Verdun.

TRAITE' DE L'ORTHOGRAPHE
*Françoise en forme de Dic-
tionnaire , enrichi de notes cri-
tiques & de remarques sur l'éty-
mologie & le genre des mots , la
conjugaison des verbes irréguliers ,
& les variations des Auteurs ;
nouvelle édition revue , corrigée
& considérablement augmentée ,
sous les ordres de S. A. E. M.
Le Cardinal DE ROHAN. A Poi-
tiers , chez J. Felix Faucon ,
Imprimeur de M. l'Evêque .*

116 *Journal des Sçavans ;*
Clergé & de l'Université , Place
& vis-à-vis Notre-Dame la
Grande, 1747. avec Approba-
tion & Privilège du Roy. Vol.
in-8°. pag. 617.

ON est si peu d'accord en Fran-
ce sur la manière dont on doit
orthographier , que nous n'avons
peut-être pas deux Livres dont
l'orthographe soit exactement la
même , si ce n'est ceux qui ont été
corrigés par un seul & même Cor-
recteur. Il paroît même que tous
les jours on innove & que l'on va-
rie en cette matière , c'est ce qui
a fait penser à feu M. le Roy qu'il
seroit utile de rechercher & de
renfermer dans un Ouvrage les
vrais principes de l'orthographe , &
de les établir & par raison & par
autorités. M. le Roy communiqua
son idée à M. le Nain , alors In-
tendant de Poitiers. Ce grand Ma-
gistrat , non seulement approuva
ce projet , mais encouragea l'Au-
teur à l'exécuter , & lui donn

Janxier 1748. 117
pour cela toutes sortes de secours.

Cet ouvrage parut pour la première fois en 1744 , & il fut si bien reçu du Public , que peu après il fallut en faire une nouvelle édition. M. le Cardinal de Rohan à qui il tomba entre les mains , le jugea extrêmement utile : mais il pensa en même temps qu'on pouvoit extrêmement le perfectionner , & le mettre en état de servir aux Etrangers comme aux François , à quoi il paroît que M. le Roy avoit fait moins d'attention. M. le C. de Rohan a bien voulu exposer sur cela ses vûes à un Homme d'esprit qui lui étoit attaché , celui-ci a employé ses soins & ses talens à les remplir , & c'est à son travail que nous devons cette troisième édition du Traité de l'orthographe que nous annonçons aujourd'hui.

On y a suivi l'ordre Alphabétique qui régné dans les premières éditions ; on y a aussi conservé toutes les notes de M. le Roy , & l'on n'a retranché des mots qu'il

118 *Journal des Sçavans*,
avoit employé que ceux qui ont
paru inutiles; mais on en a ajou-
té beaucoup d'autres qu'il avoit
omis, principalement ceux des
Sciences & des Arts, & les noms
des Villes. On a encore augmenté
le nombre des notes, mais on ne
s'est pas attaché scrupuleusement
à l'orthographe de M. le Roy; on
a pesé ses raisons, on a jugé de ses
décisions, & l'on s'en est écarté
lorsqu'on ne les a pas trouvée suffi-
samment fondées. L'on a déferé à
l'autorité du Dictionnaire de l'A-
cadémie Françoisse plus qu'à tout
autre.

L'Auteur dans sa Préface expo-
se les principes, d'après lesquels il
a établi ses règles. Quelques No-
vateurs ont osé avancer qu'il fal-
loit écrire les mots comme on les
prononce. Leur principale raison
est de faciliter aux Etrangers la
lecture du François: mais des rai-
sons supérieures obligent à contre-
dire ce principe & à s'en éloigner;
1^o. il paroît judicieux de suivre

l'ancienne orthographe dans tous les mots , ou sans cela ils seroient confondus avec des mots qui ont déjà le même son , & qui ont cependant une signification toute différente. C'est pourquoi bien que les lettres doubles qui ne se prononcent point puissent être supprimées. Il faut écrire *ville* , *urbs* par deux ll , pour le distinguer de *vile vilis*. Il faut aussi écrire *poids* , *pondus* ; *poix* , *pix* , & *pois* , cicer ; 2^o. il faut avoir égard au rapport des mots dérivés l'un de l'autre : par exemple si on écrivoit *tems* au lieu de *temps* en ôtant le *p* , on ne verroit plus le rapport du mot *temps* aux mots *temporel* , *temporiser* , &c. 3^o. il est important de suivre une orthographe qui conserve les étymologies , & qui fasse connoître de quels mots Latins ou Grecs viennent certains mots François ; 4^o. enfin on ne doit point s'éloigner de l'usage généralement reçu. Par exemple on doit toujours écrire , *Paan* , *Faan* , *Laon* , *Août* , *Sauat* .

&c. quoi qu'on prononce *Fan*,
Fan, *Lan*, *Oût*, *Sone*, &c. il en est
 ainsi d'une infinité d'autres mots.

L'Auteur entre ensuite dans le
 détail des règles particulières. Il
 traite 1^o. des accens; par rapport à
 l'accent circonflexe, il remarque
 qu'il n'a été admis que pour mar-
 quer les syllabes longues, qui
 avoient autrefois un *l*, & que l'on
 retranche: ainsi on doit écrire.

lâche		lasche
même	<i>au lieu de</i>	mesme
maître		maistre
thrône		throsne
ajouter		ajoulter

Il fait voir les autres cas où l'ac-
 cent circonflexe doit avoir lieu, &
 pour quelles raisons. Il remarque
 les abus que l'on a faits de cet ac-
 cent, & dit pourquoi on doit le
 retrancher de certains mots où il
 s'est introduit mal-à-propos.

L'accent grave n'a lieu en Fran-
 çois que sur ces trois voyelles *à*,
é, *ù*, sur l'*à* proposition, infinitif
 ou datif, comme *à* Paris, *à* Pierre,

à faire, &c. pour le différencier de l'*a* qui marque un passé, comme il *a* été, il *a* aimé, & de l'*a* qui marque le présent, comme il y a, il a, qui doit toujours être un *a* simple.

L'*è* grave ne doit être placé que dans les mots dont la dernière syllabe a le son très-clair & très-ouvert, ainsi il faut écrire *absès*, *accès*, *après*, *auprès*, *procès*, *succès*, *excès*, & leurs semblables.

L'*ù* grave n'a lieu & ne doit être admis que dans le seul mot *où*, lorsqu'il peut se tourner en Latin par la particule *in*, ou lorsqu'il désigne quelque question de lieu, *ubi*, *unde*, *quo*, & *quà* : car lorsque le mot *ou* signifie *ou bien*, en Latin *vel*, il faut toujours l'écrire avec un *u* simple, c'est l'usage général.

L'accent aigu ne doit être mis en François que sur l'*é* clair, & principalement quand il est final comme en ces mots, *Abbé*, *bonié*, *charité*, *donné* & semblables.

Il est encore absolument nécessaire

Janvier,

E

Yao J.

de. qui

Fan, Lee,

ainsi d'une

L'Auteur

détail des

traite 1^o. de

l'accent cir

qu'il n'a été

quer les syll

avoient autre

retranche : a

lâche

même

maître

throse

sièder

Il est not

cant circ

pour quel

les ails

onc. &

remacher

soit nre

L'acce

gon au

o, o, la

ga dail,

Janvier 1748. 113

Enfin l'é aigu est encore admis au commencement au milieu & à la fin de tous les mots où il se trouve suivi d'une voyelle, telle qu'elle soit, pourvu qu'il n'y forme point une diphtongue. Par exemple *Créateur, néanmoins, réel, suppléer, obéissance, théorie, réunion, réussir.*

On peut juger par ce qui vient d'être dit des accens, de quelle manière l'Auteur a traité de l'orthographe; nous ne nous étendrons pas davantage sur cette matière peu susceptible d'extrait. Nous nous contenterons de dire que l'Auteur continue dans sa Préface d'établir ses règles au sujet des Tréma ou voyelles qui portent deux points; de l'apostrophe, de la division de chaque lettre en particulier, tant voyelle que consonne, du pluriel, des noms de nombre, des mots terminés en ion, des adjectifs, des adverbess, des participes, des verbes, de la ponctuation; en sorte qu'il n'a plus qu'à appliquer dans

124 *Journal des Sçavans*,
son dictionnaire, les règles aux
mots dont il fixe l'orthographe.

*ESSAIS ET OBSERVA-
TIONS de Medecine de la So-
cieté d'Edimbourg, Ouvrage tra-
duit de l'Anglois; suite du Tome
V. Tome VI. & VII. A Paris,
chez Hyppolite-Louis Guerin,
& Jacques Guerin, rue S. Jac-
ques, à S. Thomas d'Aquin;
1747. in-12. Le Tome VI con-
tient 573 pp. sans la table des
memoires compris dans les VI
& VII. volumes, qui est de 8,
& le Tome VII en contient
372, sans la table generale des
matieres contenues dans les sept
volumes, qui en fait 151.*

NOUS commencerons suivant
notre usage, par indiquer le
sujet de chacun des memoires, ou
articles.

43. & 44. Abstinences extraor-
dinaires.

45. Remarques sur la sympathie

des parties du corps entr'elles.

46. Avantage qu'il y a quelquefois à abandonner certains malades à leur genre de vie, quelque mauvais qu'il soit.

47. Guerisons inespérées.

48. Des fièvres nerveuses.

49. Fièvres anormales.

50. Remarques sur le traitement de la petite verole.

51. Observation sur la rage.

52. Observation sur une apoplexie causée par une chute de cheval.

53. Abscès dans le cervelet, accompagné de rupture du sinus latéral.

54. Dissection d'un œil cataracté.

55. Observation sur un homme mort en apparence, & qu'on a fait revivre en lui soufflant de l'air dans les poumons.

56. Extravasation du sang dans le pericarde.

57. Phthisie guérie après avoir rejeté un os en toussant.

58. Ulcère des poumons avec

126 *Journal des Sçavans ;*
épanchement d'eau dans la poitrine.

59. Remarques sur l'hydropisie de poitrine , sur l'asthme , & sur les tumeurs hydropiques du bas ventre.

60. Phthisie occasionnée par une tumeur située au-dessous de l'omoplate gauche.

61. Convulsion extraordinaire du tronc.

62. Tumeur extraordinaire du bas ventre , & hydropisie.

63. Hydropisie ascite causée par une tumeur attachée intérieurement au nombril.

64. Hydropisie ascite survenue une femme grosse.

65. Guérison du *cholera*.

66. Substances grasses vuidées par les selles après un violent effort des reins.

67. Détachement de la tunique veloutée du canal intestinal.

68. Observation sur des urètres obstrués par de petites pierres.

69. Essai sur la découverte d'u

Janvier 1748. 127

remede très-sur pour dissoudre la pierre.

70. Ouverture du cadavre d'une personne attaquée de pierre.

71. Tumeur extraordinaire située autour de la partie inférieure de la vessie.

72. Urines sanguinolentes causées par un ver dans la vessie.

73. Observation sur une hydro-pisie, & sur de grandes vésicules dans l'ovaire.

74. Quatre observations sur des tumeurs dans les ovaires.

75. Ulceres causés par des Dragonneaux.

76. Histoire d'une maladie que les Africains appellent le *Taw*, avec la vraie maniere de la traiter.

77. Essai sur la cause de la chaleur animale, & sur quelques-uns des effets du chaud & du froid sur nos corps.

78. Exposition des decouvertes les plus remarquables, & des progrès faits en Medecine, ou propo-

128 *Journal des Sçavans* ;
fés , depuis le commencement de
l'année 1735.

79. Liste des livres de Medecine
publiés depuis le commencement
de l'année 1735.

80. Livres annoncés , & autres
nouvelles de Medecine.

Ces trois derniers articles sont
renvoyés au Tome VII. Nous al-
lons donner l'extrait de quelques-
uns de ceux du sixieme , & nous
commencerons par les 43 & 44.

Il s'agit dans le premier d'une
jeune fille qui , ayant perdu le plus
tendre de tous les peres dans des
circonstances où les révolutions
sont souvent mortelles aux per-
sonnes de son sexe , après plu-
sieurs accidens fut attaquée d'une
difficulté d'avaler si considérable ,
que toutes les fois qu'elle vouloit
essayer de prendre quelque ali-
ment , même liquide , elle tomboit
dans des mouvemens convulsifs
affreux , qui se terminoient cons-
amment par une convulsion de

Janvier 1748. 119

tout le corps. En consequence elle resta sans boire ni manger depuis le 15 de mai jusqu'au 15 de juin suivant. Quelques remèdes que lui fit M. Eccles, Medecin qui fut alors appelé, rendirent la deglutition libre pendant environ trois semaines, après lesquelles l'etirement convulsif de l'esophage augmenta tellement, qu'elle fut cinquante-quatre jours sans boire & sans manger, & dans un etat d'insensibilité.

Il est à remarquer que pendant le premier jeûne, & les trente premiers jours du second, on lui donna des lavemens nourrissans, mais depuis cette époque jusqu'à la fin on ne put plus le faire, parce que la moindre agitation de la malade étoit suivie d'un *tetanus*, ou convulsion universelle.

Cette malade mourut au bout de quelque temps sans aucun mouvement convulsif ni effort, & lorsqu'on s'y attendoit le moins. On ne trouva rien d'extraordinaire

dans la partie de l'œsophage qui avoit été attaquée de convulsion.

On est très-authorized à croire que la cause de cette étrange maladie est un emetique donné mal à propos, & réitéré encore plus mal, dans l'idée de rappeler l'évacuation menstruelle, qui s'étoit supprimée pendant deux mois, en conséquence de la révolution qui avoit été la cause originaire de la maladie. Cet état spasmodique auroit dû détourner de l'usage d'un remède qui n'agit qu'en procurant des mouvemens convulsifs.

L'abstinence, qui fait le sujet du second article, est bien plus extraordinaire. Elle doit, comme la précédente, son origine à une révolution arrivée à une fille à l'âge de dix-huit ans, laquelle pendant nombre d'années la réduisit à ne vivre que d'une petite quantité de lait coupé, de petit lait, de lait entier, ou d'eau de fontaine. Lorsque l'Auteur du mémoire fut la voir, en l'année 1727, il y avoit environ

Janvier 1748. 131

seize mois qu'elle n'avoit mangé ni viande, ni poisson, ni volaille, ni farine, ni bouillon, ni herbes, ni racines, ni aucune autre sorte d'alimens.... elle a été pendant seize ans sans aller à la garde-robe qu'une fois chaque année, ce qui arrivoit toujours dans le mois de mars. Elle a vécu dans cette situation environ jusqu'au mois d'Août 1734, qu'un cours de ventre qui lui survint la mit en état de manger un peu de gruau d'avoine; mais elle a peu survécu à ce changement. Cette abstinence extraordinaire a duré cinquante ans.

Ces deux articles sont plus curieux qu'utiles, mais il n'en est pas de même du quarante-cinquième, qui est un mémoire de M. Jacques Crawford, Professeur de Médecine dans l'Université d'Edimbourg, qui contient des remarques pratiques sur la sympathie des parties du corps. C'est ainsi que les Médecins nomment le rapport qu'elles ont entr'elles.

Il y a déjà long-temps que la connoissance de ce rapport, sur lequel M. Rega, Professeur dans l'Université de Louvain, a composé un excellent traité, a éclairci la théorie medicinale; mais M. Crawford fait voir que cette connoissance est fort utile pour la pratique. Car si vous appliquez le remède sur une partie qui n'est affectée que sympathiquement, le remède devient inutile, ou même il devient nuisible. Pour faire juger du fond du memoire, nous en allons transcrire un article entier.

» A la suite d'un coup, ou d'une
» tumeur sur la poitrine, il est
» survenu une douleur qui s'est
» fait sentir à l'os pubis & aux testicules, avec une difficulté de
» mouvoir le bras en dedans. Le
» muscle oblique externe du bas
» ventre étant meurtri ou distendu
» vers les attaches qu'il a sur la
» poitrine, a causé une douleur
» très-vive vers l'os pubis, où il
» s'insere, & son tendon a donné

Janvier. 1748. 133

» lien à la douleur des testicules
» par son tiraillement, & par la
» compression qu'il exerçoit sur
» les vaisseaux spermatiques, & sur
» le muscle crémaster, qui passent
» à travers ce tendon. Quant à la
» difficulté de tourner le bras en
» dedans, elle dependoit de ce
» que le muscle pectoral étoit aussi
» affecté. Dans ce cas le remede
» doit être appliqué à l'origine du
» mal. «

Cette reflexion de l'Auteur est
evidente, & il ne faut pas être
Medecin pour s'appercevoir que
des anodins appliqués à l'os pubis
& aux testicules, & des emolliens
ou des toniques sur le bras, ne pro-
duiront aucun effet qui aille à la
cause du mal. Mais reprenons la
suite de l'article.

» Un coup ou une tumeur sur
» la cinquieme vertebre du dos,
» où se trouve l'origine du nerf
» qui se distribue au muscle pecto-
» ral, & à l'oblique externe du
» bas ventre, peut causer les mêmes

134 *Journal des Sçavans* ;

» mes accidens qui se feront sen-
» tir dans les mêmes endroits que
» dessus ; mais alors le deltoïde,
» le petit pectoral , le grand dor-
» sal , & le petit oblique , qui re-
» çoiwent des rameaux du même
» nerf, se trouveront aussi affectés. »

Il y a dans le memoire quelques autres cas , où l'on trouve les signes diagnostiques de plusieurs accidens sympathiques ; mais comme ils perdroient trop dans un extrait , nous invitons les Lecteurs à recourir à l'ouvrage même.

Les reflexions de M. Monro, Professeur d'Anatomie à Edimbourg, nous paroissent encore meriter beaucoup d'attention dans la pratique. Il résulte de trois observations, que contient son memoire, qu'il y a de l'avantage, peut-être même de la nécessité, à abandonner certains malades à leur regime de vie, quelque mauvais qu'il soit. Il a remarqué qu'en voulant les conduire raisonnablement & methodiquement, il leur cau-

Janvier 1748. 139

soit un préjudice réel , qui cessa quand on leur eut donné la liberté de suivre, au moins en partie leur regime ordinaire, comme par exemple de boire une assez grande quantité d'eau de vie, de maniere que le retablissement des forces fut promptement suivi de celui de la santé. D'où M. Monro conclud que l'ancien axiome de Medecine, *tous les changemens considerables & subits sont dangereux*, merite qu'on y ait quelque egard, malgré le sentiment de certains Medecins qui conseillent d'abandonner tout à coup les mauvaises habitudes.

M. Monro auroit trouvé sans peine dans les loix de l'economie animale d'excellentes raisons en faveur de l'ancien axiome. Il paroît qu'il est en etat d'en établir la verité sur un plus grand nombre d'observations, & nous le serions d'en joindre aux siennes.

M. Simson, Professeur en Me-

decine dans l'Université de Saint André, fait dans l'article 50 des reflexions utiles sur la pratique de Sydenham dans le traitement de la petite verole , & prouve fort bien que ce grand Praticien employe mal à propos le diacorde dans le temps de la suppuration , dans la vue d'entretenir le gonflement de la tête & des mains. L'Auteur prouve au contraire que cet usage est très-abusif , & qu'il est bien plus conforme aux loix de l'œconomie animale , & à celles d'une pratique éclairée , & confirmée par des succès constans , de tenir le ventre libre , au moins par des lavemens emolliens. Cet article mérite toute l'attention des sectateurs de la pratique de Sydenham dans le traitement de la petite verole.

Les occasions de faire usage de l'expérience faite avec succès par M. Tossach , Chirurgien à Alloa en Ecosse , étant plus fréquentes que bien des gens ne se l'imagi-

Janvier 1748. 137

nent, nous croyons devoir la donner en detail.

Au mois de novembre 1732, le feu ayant pris dans une mine de charbon, on fut obligé de l'éteindre, & on laissa la mine bouchée pendant vingt & tant de jours, au bout desquels on la rouvrit. Les Marchands à qui elle appartenoit s'étant hazardé d'y descendre, furent obligés de remonter à la hâte presque hors d'haleine. Ils y laissèrent pour mort un des leurs, qui n'en fut tiré qu'au bout d'environ trois quarts-d'heure. *Il avoit les yeux & la bouche ouverts, il étoit froid, & il ne fut pas possible de sentir le moindre battement au cœur & aux artères, ni d'appercevoir aucune respiration; de sorte qu'il avoit toutes les apparences d'un homme mort.*

M. Tossach ne crut point se donner un ridicule en essayant de le ressusciter. Il lui pinça le nez, & lui souffla de toute sa force dans la bouche, & soulevant par

là la poitrine, il sentit tout à coup
fix ou sept battemens precipités
du cœur. La respiration continua
en conséquence, & peu après on
sentit battre les arteres. Alors il
ouvrit la veine du bras, le sang
coula goutte à goutte pendant un
quart d'heure, après quoi il sor-
tit librement. On remua, frotta,
secoua le corps, on lui mit du
fel volatil sur les levres & dans
les narines; & au bout d'une heu-
re il commença à bâiller, & à re-
muer les yeux, les mains, & les
pieds. On continua de lui don-
ner des secours, & ils furent si
efficaces que cinq heures après il
fut en état de retourner chez lui,
& de reprendre au bout de quatre
jours ses fonctions ordinaires.

Voilà un nouvel exemple pro-
pre à confirmer la doctrine que
M. Bruhier a établie dans sa *Dis-
sertation sur l'incertitude des signes
de la mort* sur l'utilité de donner
des secours à ceux que l'on croit
morts, & sur l'efficacité de l'in-

Janvier 1748. 135

Insufflation pour ranimer les mouvemens vitaux. Il y a tout lieu de croire qu'elle réussiroit également pour les noyés, & dans bien d'autres cas qu'on peut voir dans l'ouvrage cité. Avant que de passer à un autre article, nous observerons qu'on lit dans le cinquante-huitième, qu'une jeune fille a resté un quart d'heure sous l'eau sans se noyer. Ce fait est tiré des transactions Philosophiques, N°. 454. §. 3, & confirme encore une des propositions avancées dans l'ouvrage de M. Bruhier; nouveau motif pour engager à faire les épreuves qu'il indique pour rappeler à la vie ceux qu'on a droit de regarder comme morts.

Nous terminerons cet extrait par ce qui regarde l'article 77, qui concerne la cause de la chaleur animale, & quelques-uns des effets du chaud & du froid sur nos corps. Il est de M. Stevenson, aggregé au College des Medecins d'Edimbourg.

Les Physiologistes ne sont pas encore d'accord sur les causes de la chaleur animale, & comme cette question a paru jusqu'à présent n'intéresser que la théorie, il faut pardonner à ceux qui l'ont traitée de ne l'avoir pas fait avec toute l'exactitude possible ; quoique, suivant la judicieuse remarque de M. Stevenson, *il faille, autant qu'on peut, raisonner juste dans les choses mêmes qui sont de pure théorie, quoiqu'on n'en déduise aucune conséquence utile, parce que ce qui nous paroît n'être qu'une simple speculation peut dans la suite devenir le fondement d'une pratique avantageuse.* Mais l'Auteur prétend que la connoissance des causes de la chaleur animale n'est rien moins qu'indifférente dans la pratique.

Il y a quatre sentimens principaux sur la cause de la chaleur animale. Les uns l'attribuent au frottement qui se passe entre les artères & le sang ; d'autres veu-

lent que la source se trouve dans les poudrons ; d'autres disent qu'elle depend du frottement des solides les uns contre les autres ; d'autres enfin l'attribuent aux changemens que subissent continuellement nos alimens & nos liqueurs.

Les partisans du premier sentiment se fondent sur des observations , & des raisonnemens. Les observations prouvent que la vitesse de la circulation est suivie d'une augmentation de chaleur , & son ralentissement d'une diminution. Le raisonnement est fondé sur la disposition conique des arteres , & la force de leurs membranes , deux causes qui augmentent la difficulté que le sang trouve à passer dans les veines,

M. Stevenson repond aux observations par d'autres qui prouvent qu'il n'y a point une proportion exacte entre la chaleur & le battement des arteres , puisqu'il y a des maladies où la chaleur est fort grande & le pouls petit &

d'autres où il y a un froid considerable & un pouls assez plein. Quant à la preuve tirée de la structure des arteres, il nie tout net que les arteres soient coniques, en prenant ce terme dans la rigueur geometrique; & il a raison, puisqu'il est démontré que l'aire de deux branches dans lesquelles une artere s'est divisée, est beaucoup plus considerable que ne l'étoit l'aire du tronc. Loin donc que le sang passe d'un canal large dans un plus étroit, c'est tout le contraire; par conséquent le frottement diminue dans le sang à mesure qu'il s'éloigne du cœur. Ajoutez à cela, poursuit notre Auteur, la lenteur de la circulation dans les dernières ramifications arterielles, il resultera évidemment que la chaleur du sang n'est pas l'effet du frottement.

Voici les raisons de ceux qui prétendent que les poumons sont la source de la chaleur animale.

Ils disent que l'artere pulmonai-

re souffre autant de divisions & de sousdivisions que la trachée artère, & que dans les changemens que le mouvement alternatif des poumons cause aux vesicules, sur la surface desquelles rampent les arteres pulmonaires, il est necessaire que le sang soit divisé, & que son frottement reciproque soit augmenté,

A cela M. Stevenson repond ; 1°. en employant ce qu'il vient de dire contre le premier sentiment ; 2°. que la conservation de la vie & de la chaleur depend principalement de la disposition de l'air reçu dans les poumons ; 3°. que l'action des vesicules pulmonaires sur le sang n'est necessaire ni à la circulation, ni à la chaleur ; puisque, suivant l'experience du Docteur Hook, l'une & l'autre subsistent quand on tient les poumons toujours distendus ; 4°. qu'il est contraire à toute hypothese, & meme à toute conjecture raisonnable, que

le sang s'échauffe dans le poumon, où il est exposé de toutes parts au contact d'un air plus froid que lui. Et d'ailleurs l'abord d'un air frais dans les maladies inflammatoires soulage & diminue la chaleur, &, loin que la respiration devienne plus fréquente dans un air froid que dans un air plus chaud, ce qui seroit inevitable si le sang devoit s'échauffer dans le poumon, elle diminue, & se ralentit. Enfin la chaleur du poulet dans l'œuf, & du fœtus dans le sein de sa mere, est une preuve qu'elle ne vient pas des poumons.

Le troisieme sentiment, que la chaleur animale vient des frottemens des solides contr'eux-mêmes, ne plait pas à l'Auteur; 1°. parce que les solides ne sont ni durs, ni secs, qualités nécessaires pour qu'ils s'échauffent par le frottement; 2°. parce que ces parties n'ont point de mouvemens assez prompts pour produire la chaleur; 3°. parce que les frottemens

Janvier 1748. 145

temens des solides ne se font pas dans une grande etendue de leur surface ; 4°. parce que toutes les fibres sont entourées de liqueurs qui empêchent qu'elles ne s'échauffent par le frottement.

Le sentiment qu'adopte M. Stenonson, quoiqu'il ne soit pas aussi accredité que les autres, pour employer ses paroles, est que la chaleur vient de la suite non interrompue de changemens que souffrent nos alimens & nos fluides.

Pour mettre les Lecteurs au fait de ce sentiment, il suffira d'exposer à ses yeux ce principe de l'Auteur, qu'il est conforme aux loix de la bonne Physique de raisonner sur la chimie du corps humain de la même manière que nous raisonnons sur les operations (de chimie) qui se passent sous nos yeux. Or deux operations de chimie produisent la chaleur en produisant l'alteration des mixtes qui y sont exposés ; c'est la fermentation & la putrefaction. M. Ste-

Janvier.

G

venfon en decrit les effets , les compare à ce qui se paffe dans les corps animés , & en conclud que la chaleur est l'effet d'une espece de putrefaction qui s'y fait. Il ne nous est pas possible de suivre l'Auteur dans le detail de ses preuves , il faut les voir dans son memoire même.

Il se propose ensuite trois questions , en quel endroit se paffe l'operation dont il s'agit , quand elle commence , & où elle finit.

Il repond à la premiere , qu'il ne sçait pas où elle se fait principalement , mais que c'est constamment par tout où il y a du sang , & par conséquent plus dans les veines que les arteres , puisqu'elles en contiennent environ quatre fois autant , & surtout dans l'oreillette droite du cœur , ce qu'il etablit sur quelques observations d'Harvey.

Pour resoudre la seconde & la troisieme , il prend le fœtus dans ses premiers commencemens , & le

conduit successivement jusqu'au
 terme de cette operation, ou à la
 mort; & comme la vie consiste
 dans un flux & un reflux du sang,
 des esprits animaux, & de l'air, il
 conclud qu'on doit regarder com-
 me mort un homme chez qui rien
 de semblable ne se fait sentir. En
 consequence, dit l'Auteur, „ la
 „ pratique generale est qu'aussitôt
 „ que ces signes de vie ont dispa-
 „ ru, on perd toute esperance,
 „ & on cesse tous les moyens qui
 „ pourroient entretenir ou fortifier
 „ les foibles restes de la vie, & le
 „ sujet qu'on ne regarde deja plus
 „ que comme un cadavre, est aban-
 „ donné & livré au Juré-Crieur.
 „ Pour moi, continue-t'il, je ne
 „ scaurois approuver cette doctri-
 „ ne, & j'abhorre la pratique qui
 „ en est la suite, etant persuadé
 „ qu'après que les mouvemens du
 „ cœur, des arteres, & des pou-
 „ mons sont cessés, il reste *souvent*
 „ une petite portion du principe
 „ vital qui merite encore de l'at-

» tention, & dont la negligence a
» eu plus d'une fois des suites fu-
» nestes. Or nous avons eu parmi
» nous des gens qui ont vécu des
» années après avoir été enterrés.
(Le Lecteur observera que dans
les Isles Britanniques, on n'en-
terre au plutôt qu'après deux jours
revolus, & une visite du corps
reputé mort.) » Par le nombre de
» ceux qui ont été preservés par
» des accidens heureux (car la plû-
» part n'ont dû leur conservation,
» ni à l'art, ni aux soins) nous pou-
» vons conclurre que si on avoit
» recours à temps à des moyens
» vifs & douloureux, on pourroit
» en sauver un plus grand nombre
» qui finissent leurs jours par une
» mort à laquelle on ne peut pen-
» ser sans horreur. »

M. Stevenson ne s'explique pas
davantage au sujet des secours
qu'on peut donner aux reputés
morts, mais ils sont discutés fort
au long dans la dissertation de M.
Bruhier que nous avons citée plus

Janvier 1748. 149

haut, de laquelle il résulte, ainsi que de l'observation de M. Tossach, que les plus utiles ne sont peut-être pas les plus vifs & les plus douloureux, ou du moins que ceux-ci ne sont pas les seuls.

A la suite des réflexions de l'Auteur, on trouve la manière dont il conçoit les résurrections naturelles, qu'il regarde comme possibles tant que nos fluides conservent une disposition à se raréfier, & que nos solides sont susceptibles d'une nouvelle irritation ; ce qui peut dépendre de la disposition précédente du sang, de la température de l'air, & de plusieurs autres choses que l'Auteur n'a point examinées, bien qu'elles soient pourtant dignes de nos recherches. Il ajoute, & prouve, qu'il y a lieu de croire que ces dispositions peuvent subsister longtemps dans le corps, pourvu toutefois qu'on ne le traite pas de manière à les détruire.

Il explique ensuite le sommeil des animaux pendant l'hiver, & l'e-

1750 *Journal des Sçavans*,
tat d'un homme qui paroît mort, ou
qui l'est réellement pendant quelque
temps, mais qui retient encore en lui
un principe de vie, & il passe à l'ex-
amen des effets du bain chaud &
froid des pieds. La longueur de
notre extrait nous obligera de
nous reduire à une simple idée de
cet article du memoire, où tout
merite l'attention des Lecteurs.

Les plus habiles Praticiens ont
toujours pensé que l'effet du bain
chaud des pieds étoit d'y attirer
une plus grande quantité de sang,
en augmentant le diametre des
vaisseaux qui s'y distribuent; d'où
ils concluoient que ce bain detour-
noit le sang des parties superieures;
& par consequent qu'il étoit re-
vulsif de la tête. M. Stevenson est
bien éloigné de penser de même.
Plusieurs observations lui ont ap-
pris qu'il le determine vers cette
partie en plus grande quantité;
d'où il suit que ce n'est qu'avec
beaucoup de circonspection qu'on
peut l'employer dans les engor-

Janvier 1748. 158

gemens des parties superieures. Au reste ce n'est pas specialement vers les parties superieures que le bain chaud des pieds determine le sang. Son effet est d'en rarefier toute la masse, comme l'augmentation de frequence dans les pulsations, de chaleur dans tout le corps, & de plenitude dans tous les vaisseaux, le prouve. Nous nous bornons à ces seules reflexions qui doivent faire juger du merite & de l'importance de tout ce morceau.

M. Stevenfon promet un ouvrage plus etendu sur le sujet qui a donné lieu à son memoire, & n'attend, à ce qu'il paroît, pour le rendre public, que le jugement que les Sçavans en porteront. S'il nous est permis de juger de l'impression qu'il fera sur tous les Lecteurs par celle qu'il a faite sur nous, nous croyons qu'un ouvrage plus etendu ne peut qu'être favorablement reçu. Au reste son sentiment sur les causes de la cha-

152 *Journal des Sçavans*,
leur & de la vie ne lui est point
particulier. Il se trouve dans un
ouvrage dont nous avons rendu
compte dans notre Journal du
mois d'Août 1742, intitulé *nou-*
veau traité de Physique sur toute la
nature, &c. ouvrage qui n'est que
l'abregé d'un autre qu'on va dans
peu mettre sous la presse.

Nous observerons en finissant
que c'est à M. Demours, Medecin
de Paris, que nous avons obliga-
tion de ces nouveaux volumes de
la Societé d'Edimbourg, comme
des precedens. L'utilité reconnue
de cette collection, lui acquiert
toujours un nouveau droit sur la
reconnoissance du public.



Janvier 1748. 153

DISSERTATIONS PRELIMINAIRES sur l'Histoire Civile & Ecclésiastique du Diocèse de Sais, par M. l'Abbé ESNAULT.
A Paris, chez Guillaume Desprez, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy; & P. Guillaume Cavelier, Libraire, rue S. Jacques, à S. Prosper, & aux trois Vertus, in-12. 1746.

LA première des trois dissertations qui sont contenues dans ce volume, est sur les *Osismiens*, & le Pays qu'ils habitoient, & par occasion sur la plupart des Peuples des Provinces Armoriques, c'est-à-dire, des Provinces de Normandie & de Bretagne.

Il seroit inutile de chercher des Auteurs qui eussent parlé des *Osismiens* avant César. C'est à lui proprement que commence l'histoire & la géographie de notre Gaule, surtout pour la partie septentrionale. César en faisant l'énuméra-

154 *Journal des Sçavans*,
 tion des peuples qui entrèrent dans
 la ligue dont ceux de *Vanne*.
 étoient les chefs, indique les *Ossif-*
miens, *Ossifini*, ou, selon la leçon
 qu'on prétend ici devoir être sub-
 stituée à celle de la plupart des
 imprimés, *Ossifmi*, & *Ossifini*; à la
 vérité il ne s'explique point claire-
 ment sur la position des lieux que
 ces peuples habitoient, si c'étoit
 sur les côtes de la *Bretagne*, ou
 dans la *Normandie*; mais *Strabon*,
Plin l'ancien, & *Ptolomée*, ainsi
 que tous les autres Géographes
 tant du moyen âge, que du nôtre,
 les ont placés sur les côtes de la
Bretagne; de sorte qu'il paroît d'a-
 bord que c'est avancer un Para-
 doxe, que de soutenir que c'est en
Normandie, & non en *Bretagne*,
 qu'il faut placer ce pays des *Ossif-*
miens.

Cependant on trouve aussi en
Normandie une contrée d'une étendue
 considérable, appelée *Oximenfis*,
Oxinus, noms Latins qui
 sont les mêmes que ceux qu'on

Janvier 1748. 155

donne au Pays des *Osismiens* de Bretagne. Aussi M. Huet dans ses origines de Caen, n'a-t'il point fait de difficulté de s'écarter de l'opinion commune, & de prendre les *Osismiens* de César, pour un peuple de Normandie, auquel il attribue cette contrée qui avoit pour Ville principale *Oximum*, ou *Oximum*, aujourd'hui *Hièmes*, ou *Exmes*.

Ce sentiment que M. Huet n'avoit fondé que sur la ressemblance du nom qui est resté au pays d'Hièmes, est adopté par M. l'Abbé Efnault, qui se propose ici de l'appuyer par les conjectures les plus fortes. Ces conjectures sont tirées principalement du texte même de César, du détail de sa narration, & des noms qu'il donne à différens peuples voisins, ou même dépendans des *Osismiens*, & qu'il n'est pas possible de placer en Bretagne.

M. L'Abbé Efnault entreprend ensuite d'indiquer quelles étoient

156 *Journal des Sçavans* ;
les bornes de ce pays des *Ofs-*
miens, ou de l'*Hiemois*, en Nor-
mandie, & d'après plusieurs titre
qui contiennent les noms encore
reconnoissables de différens lieux
situés *in Oximenfi pago*, *in Oximen-*
fi diacefi, il lui donne une très-
grande étendue en lui attribuan-
même plusieurs Villes considéra-
bles, telles qu'*Alençon*, *Caen*, *Fa-*
laise, *Argentan*, *Sais*, &c.

M. l'Abbé Esnault ne conteste
cependant point l'existence con-
stante des *Ofsismiens* de Bretagne
mais ces derniers ne sont, selon lui
qu'une colonie des *Ofsismiens* Nor-
mands. Il suppose donc que le
Vannois, après la défaite qui suivit
de près leur révolte, ayant été
pour la plupart vendus, dispersés
ou mis à mort, les Romains, pour
repeupler ce pays, y transporté-
rent une partie des peuples de
Normandie, tant pour les punir
de s'être joints à ceux de Vannes
que pour les affoiblir en les divi-
sant ; qu'à la vérité il est probable

Janvier 1748. 157

que tous les petits Etats qui composoient cette Province, depuis la Seine jusqu'aux bords du *Contantin* (nous suivons l'orthographe de l'Auteur) & même quelques-uns du pays du *Maine*, contribuèrent à cette peuplade; mais que les *Osismiens*, comme étant le Peuple le plus nombreux, furent regardés comme les chefs de la Colonie qui prit leur nom. Ce nom est absolument le même en *Normandie*; & en *Bretagne* *Osismenses*, *Osismii*, *Oximenses*: & une pareille ressemblance, qui ne sçauroit être attribuée au hazard, ne peut avoir aucun autre fondement que celui qu'on indique ici.

M. l'Abbé Esnault, pour confirmer cette proposition, que ces différens Peuples qu'on a attribués à la Bretagne, appartennoient du temps de César à la Normandie, insiste encore sur ce que, dans le système contraire, il faudroit supposer dans la première de ces Provinces un trop grand nombre d'ha-

158 *Journal des Sçavans* ;
bitans , & trop peu dans la se-
conde.

Enfin cette circonstance que le nom des *Osismiens* a toujours subsisté en Normandie , & s'est perdu en Bretagne , fournit à M. L. Esnault une nouvelle raison pour en conclure que c'étoit la Normandie qui étoit leur patrie véritable. Il remarque que des Peuples transplantés ne conservent pas longtemps leur nom originaire ; bientôt il s'altère , il se défigure , & enfin il se perd tout à fait. Pourquoi les Peuples de Vannes , de Rennes , de Nantes , quoique remplacés par les *Osismiens* , portent-ils encore leur première dénomination , quelles qu'ayent été les révolutions de leur Pays ? C'est que ces trois anciens Peuples étoient originairement de Bretagne , au lieu que les Normands y étoient étrangers ? Par la même raison , les *Osismiens* de Normandie qui sont restés dans cette Province , ont conservé leur nom sans interrup-

Janvier 1748. 159
tion, & sans altération, quoique
Hém: leur ville principale ait perdu son ancien éclat, & que son ancien district ait été réduit presque à rien. En un mot, lorsque malgré le grand nombre de siècles qui se sont écoulés, malgré les révolutions qui ont bouleversé un Etat, malgré le changement de Souverain, de Loix, de Coutumes, de Langage, un Peuple particulier conserve toujours son nom, il faut en conclure que le Pays qu'il habite est son pays originai-
re & naturel, qu'il a toujours habité, & où il a toujours été connu sous cette dénomination de toute antiquité.

La deuxième dissertation de M. L. Esnault a pour objet, *le lieu où le Siège Episcopal de Sais a été établi d'abord, & les Villes d'Hièmes & de Sais.*

Depuis que le Pere Sirmond a cru que le Siège Episcopal de *Sais* avoit d'abord été placé à l'ancienne Ville d'*Oximum*, *Oximum*, ou

160 *Journal des Sçavans*,
Oximus, en François, *Hiêmes*,
ou *Exmes*, cette opinion a été sui-
vie par tous les Auteurs des collec-
tions de Concile, & tous ceux qui
nous ont donné des Catalogues
des Evêques de France en général,
ou de la Normandie en particulier,
sans cependant que personne ait
osé fixer l'époque précise de cette
translation. On a été plus loin. On
a assigné une cause à ce prétendu
changement. Une ancienne tradi-
tion porte qu'un Comte d'*Hiêmes*
ayant donné un soufflet à l'Evê-
que, celui-ci pour s'en venger,
avoit abandonné la Ville, & trans-
féré son Siège à *Sais*. C'est ce que
notre Auteur traite d'*historiette fri-
vole*, d'autant plus qu'on ne mar-
que ni le nom de ce Comte, ni ce-
lui de cet Evêque.

D'autres Auteurs en petit nom-
bre, ont reconnu que c'étoit une
erreur que de mettre à *Hiêmes* le
siège des premiers Evêques de ce
Diocèse. Mais comme ils ont sup-
posé que quelques-uns de ces Evê-

Janvier 1748. 161

ques avoient pris le titre d'Evêques d'*Hiêmes*, ils ont cru qu'il résul-
toit du moins de cette qualification,
que les Evêques de *Sais* faisoient
de temps en temps leur séjour à
Hiêmes.

M. L. Esnault soutient au con-
traire que le Siège Episcopal de
Sais n'a jamais été établi à *Hiê-
mes*, & que jamais les Evêques de
Sais n'ont pris la qualité d'Evêques
d'*Hiêmes*, où ils n'ont d'ailleurs
jamais eu de Domaines, ni de mai-
sons où ils pussent faire leur rési-
dence.

Pour prouver que le Siège Epif-
copal de *Sais* n'a jamais été à *Hiê-
mes*, il se fonde sur ce que depuis
la destruction de cette dernière
Ville, qui arriva, selon lui, quel-
que temps après les guerres de
César, elle n'a jamais tenu un rang
distingué parmi les Villes de la Pro-
vince, ni porté le titre de *Cité*,
lequel étoit cependant nécessaire
pour l'établissement d'un Siège

262 *Journal des Sçavans*,
Episcopal, au lieu que *Sais* a tou-
jours joui de ces avantages.

M. L. Efnault s'objecte qu'*Ai-
moin*, qui vivoit dans le huitième
siècle, met *Oximus* entre les prin-
cipales Villes de la Gaule: & il ré-
pond que ce terme *Oximus*, qui
est un adjectif, & qui suppose le
mot *civitas* sous-entendu, doit si-
gnifier, non la Cité d'*Hiêmes*, mais
la Cité de l'*Hiemois* des *Ofismiens*,
ce qu'il applique à la Ville de *Sais*,
la seule qui dans ce Pays portât le
titre de *Cité*.

M. L. Efnault se livre ensuite
au détail historique de la Ville
d'*Hiêmes* & de ses Seigneurs, ou
Gouverneurs; & le résultat de
cette discussion, c'est d'en con-
clure contre l'opinion commune,
adoptée en dernier lieu par l'Au-
teur du long mémoire qui se trou-
ve dans le Dictionnaire de la *Mar-
tinière* au mot *Sées*, qu'*Hiêmes* n'a
pas eu plus de Comtes que d'Evê-
ques. Les termes *Comes Oximes*

Janvier 1748. 163

qu'on trouve dans différens titres, se devant rendre par ceux-ci, Comte de l'*Hiemois*, & non Comte d'*Hiêmes*.

Si Litarede en 511, a souscrit au second Concile d'Orléans, avec cette qualité d'*Episcopus Oximensis*, notre Auteur donne à cette objection la même solution. Il n'en résulte point que Litarede ait pris le titre d'Evêque d'*Hiêmes*, mais seulement celui d'Evêque de l'*Hiemois*, ou des *Oxismiens*, ce qui n'est point contradictoire avec l'établissement du Siège Episcopal à *Sais*. Et c'est en effet ce qui paroît clairement établi par une chartre du onzième siècle, où Yve de Bellême est qualifié *Prasul Oxismorum*, & son Diocèse est appelé *Diocesis Oxismorum*, termes absolument pareils à ceux d'*Episcopus Oximensis*. Yve de Bellême y prend cependant dans sa signature le titre d'*Episcopus Sagiensis*.

M. l'Abbé Esnault expose à la fin de cette dissertation les rai-

164 *Journal des Sçavans,*
sons qui l'ont engagé à changer
l'orthographe ancienne & ordinaire,
en écrivant *Sais* au lieu de
Sées, ou *Sééz*; comme on prononce
actuellement ce nom, de même
que la particule *mais* ou la finale
de *jamaïs*, il a cru que l'orthographe
devoit s'y conformer. Autrefois on
pouvoit écrire *Sées* ou *Sééz*, parce
qu'on prononçoit ce mot comme la
finale de *pensées*. Le son ayant
changé, il en doit être de même
des signes destinés à l'exprimer.

Dailleurs le nom Latin de cette
Ville est *Saium*, *Sagius*, *Saius*, &
Sagium, & par conséquent, comme
l'on doit suivre dans l'orthographe
la *dérivation* du nom, il faut
conserver l'*a* dans le François. Tel
est le génie de notre langue
relativement aux mots qui dans
le Latin ont cette lettre *a* dans la
syllabe initiale ou finale.

La troisième & dernière dissertation
est sur l'établissement de la
Foi dans les Gaules en général, &

Janvier 1748. 167

en Normandie en particulier, & sur
les premiers Evêques de Saïs.

M. L. Esnault, pour prouver que
la Foi Chrétienne a été prêchée
dans les Gaules dès la naissance
du Christianisme, employe les ter-
mes de S. Paul, qui dans son Epî-
tre aux *Colossiens*, les félicite de ce
que la parole de la vérité étoit
parvenue jusqu'à eux, & y croîs-
soit, & fructifioit, *comme dans le*
reste de l'Univers. Pervenit ad vos,
sicut & in universo mundo est,
& fructificat & crescit, sicut in
vobis.

C'est ce qui paroît encore clai-
rement dans la lettre que sept Evê-
ques de France écrivirent en 530.
à la Reine Radegonde. Ils y pla-
cent le commencement de la Foi
dans les Gaules aux premiers
temps de l'établissement de la Re-
ligion. *In ipso Catholica Religio*
exordio.

Le Pape Innocent I. antérieur
de plus d'un siècle à ces Evêques ;
suppose comme eux, dans son Epî-

166 *Journal des Sçavans,*
tre à Decence, Evêque de Gubio,
que la Foi a été annoncée dans les
Gaules, en Espagne, en Afrique,
en Sicile, & dans les Isles adja-
centes, du temps de S. Pierre mê-
me, puisqu'il assure qu'il n'y eut
que ceux qui avoient reçu leur
mission de l'Apôtre S. Pierre, ou
de ses Successeurs, qui fondèrent
des Eglises dans ces différens Pays.
*Manifestum est in omnem Italiam,
Gallias, &c. nullum instituisse Ec-
clesias, nisi eos quos venerabilis Apo-
stolus Petrus, aut ejus successores,
constituerint Sacerdotes.*

M. L. Efnault observe cepen-
dant que les plus anciens témoigna-
ges que nous ayons d'un établisse-
ment stable & solide de la Foi dans
les Gaules, ne remontent guères
au-delà de l'an 150, ou 180, de
l'ere Chrétienne, du temps de S.
Pothin & de S. Irenée; & il remar-
que en même temps, que ces deux
Saints ne tenoient leur mission, ni
de S. Pierre, ni d'aucun de ses Suc-
cesseurs, Evêques de Rome: que S

Janvier 1748. 167

Irenée étoit venu d'Asie, & avoit été envoyé par S. Policarpe Evêque de Smirne, Disciple de l'Apôtre S. Jean: qu'en effet c'est aux Eglises d'Asie, & non à celle de Rome, que les Eglises de Lyon & de Vienne ont écrit, pour leur rendre compte de la constance & de la mort glorieuse de leurs Martyrs; ce qu'elles n'ont pû faire, qu'en les regardant comme leurs meres, & comme les Eglises dont elles tiroient leur origine.

Notre Auteur ne trouve qu'un moyen de concilier ces différentes autorités. C'est de dire que S. Pothin, S. Irenée, & les autres Martyrs de Lyon & de Vienne, ont été effectivement les premiers, qui, dans les Gaules, ayent été attachés à une Eglise particulière: qu'avant eux, suivant les rémoignages du Pape Innocent, & des sept Evêques, il avoit paru des Prédicateurs Evangéliques, mais qui ne s'étoient fixés à aucun lieu particulier, à peu près comme nos Missionnaires

168 *Journal des Sçavans*,
Apostoliques dans le nouveau monde. Ainsi il n'y a aucun siège Episcopal dont on puisse faire remonter l'antiquité au-delà de S. Pothin & de S. Irenée.

Suivant M. L. Efnault, Rouen n'a commencé à avoir des Evêques que vers la fin du troisième siècle, & les autres Sièges de la Province ont été établis vers le commencement du siècle suivant. On n'a aucun éclaircissement particulier sur l'Eglise de *Sais*, dans ces premiers temps; mais lorsqu'il est prouvé qu'il y avoit dès le commencement du quatrième siècle des Sièges dépendans de la Métropole de Rouen, il est naturel d'en conclure l'existence commune de tous ceux qu'on voit paroître dans la suite, attendu qu'il n'y a point de raison de préférer les uns aux autres.

On ne commence à connoître la suite constante des Evêques de *Sais*, que depuis que ce *Litaredé* qui a souscrit au Concile d'Orléans en 541. L'ancienne tradition sup

Janvier 1748. 169
pose que *Sais* avoit déjà eu cinq
Evêques , dont on rapporte les
noms , mais sans indiquer dans
quels temps , ni même suivant quel
ordre, ils ont tenu ce Siège. Ainsi
si l'on admet l'établissement de
l'Eglise de *Sais* dès le commen-
cement du quatrième siècle , il
faut supposer que ces cinq Evê-
ques ont rempli un espace de
200 ans ; ce qui n'est guères vrai-
semblable ; ou qu'il y a eu en-
tre eux plusieurs vacances considé-
rables.

M. L. Esnault nous donne à
la fin de cette Dissertation , un
plan abrégé de la méthode qu'il
se propose de suivre dans l'histoi-
re du Diocèse de *Sais* à laquelle
il travaille. Ceux qui auront lu
l'ouvrage préliminaire dont nous
venons de donner une idée , atten-
dront cette histoire avec impa-
tience.



Janvier.

H

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ITALIE.

DE ROME.

COMPONIMENTO *dramatico per le felicissima nozze di Luigi Delfino di Francia con la Principessa Maria Guiseppe di Sassonia, da cantarsi per ordine dell' Eminentiſſimo Sig. Card. de la Rochefoucault, miniſtro di ſua Maieſta Criſtianiſſima preſſo la S. Sede,* 1747. l'Auteur de cette pièce eſt le ſieur Abbé Flamminio Scarſelli Profefſeur en humanités dans l'Univerſité de Boulogne, connu dans la République des Lettres par pluſieurs autres Ouvrages qu'il a donnés.

DE NAPLES.

Le ſecond & le troiſième Tome delle *Orazioni ſacre* du P. Bern. Maria Giacco Capucin de cette Ville, paroiffent depuis peu.

Janvier 1748. 171

Ces discours sont pour la plupart des panégyriques de Saints, des éloges d'Ordre Religieux, des discours ou Sermons prononcés à la prise d'habit de quelque Religieuse. On trouve à la fin du troisième tome, trois Lettres qui en contiennent une approbation; deux de ces Lettres sont de M. le Cardinal Passionei, & la troisième est de M. Ant. Franc. Gori,

Delle arti & scienze tutte divise nella Giurisprudenza. Opera di Antonio d'Orimini Napolitano, Patrizio Brindesino, in tre parti distinta, Nella prima delle quali si tratta delle arti liberali ed ingegnose; nella seconda delle arti fabrilì & meccaniche; nella terza di tutte le scienze nella legale contenute, in Napoli, 1747. in-4°. On marque que cet ouvrage est véritablement curieux & sçavant. On voit en effet par la table, qu'il n'y a point de genre de connoissance qui ne trouve sa place, & dont il ne soit parlé dans l'une

172 *Journal des Sçavans*;
des trois parties que cet ouvrage
contient.

DE LUCQUES.

*Della natura de Mostri, lettera
del Dottore Giambattista Sormani,
all' illust. Seg. Ranieri Buonaparte,
Publ. Professore di Medicina nell'
Universita di Pisa. In Lucca, per
il Cappurri, 1747. in-4°. Cette
Lettre est une réponse que le Do-
cteur Sormani fait à plusieurs que-
stions qui lui avoient été propo-
sées par le Docteur Ranieri Buon-
naparte, à l'occasion d'un mon-
stre qui est né depuis peu dans
le voisinage de cette Ville.*

*De suprema unctione liber histo-
rico-dogmaticus, auctore Benedicto
de Gaëtanis Patritio & sacerdote
Pisano, Illustr. ac Rever. D. D,
Franc. ex Comitibus Guidis Pa-
triarchæ Pisanæ Ecclesiæ Archipræ-
fuli dicatus. Luccæ, 1747, in-8°. Ce Traité est regardé ici comme
une Bibliothèque de tout ce qu'on
a écrit sur le Sacrement de l'Ex-*

Janvier 1748. 173
trême Oction , soit pour ce qui
regarde la partie historique , soit
pour ce qui regarde le dogme &
les cérémonies qui ont toujours
été observées dans l'administration
de ce Sacrement , soit pour ce
qui concerne les disputes des Héré-
tiques des derniers temps.

On continue toujours à travail-
ler ici à la nouvelle édition des
annales Ecclésiastiques , & les deux
premiers volumes de la continua-
tion de ces annales , par Od. Ray-
nauld , paroissent depuis quelque
temps avec les remarques de M.
Dominique Mansi , suivant le plan
que nous en avons annoncé dans
son temps , *in-fol.* 2 vol.

DE MILAN.

*Catalogo di libri che si possono
avere in Mitano à miglior prezzo
che altrove , per mezzo di Giuseppe
Bonacia Mercande de libri vicino
alla chiesa di san Matteo , 1747.
in-8°. Ce Catalogue comprend
des livres de tout genre , en*
H iij

174 *Journal des Sçavans*,
grand nombre, & imprimés dans
tous les Pays. Le Libraire pro-
met qu'il publiera tous les six mois
un supplément à ce Catalogue. A
l'égard des livres prohibés, on
avertit qu'on ne les délivrera qu'à
ceux qui ont droit de les lire.

On travaille presentement ici
à donner une Bibliothèque com-
plette des Traducteurs Italiens,
c'est-à-dire, de tous les Auteurs
qui ont traduit de quelque lan-
gue des Ouvrages en Italien. M.
Argilati fait des recherches de tous
côtés, pour enrichir cette Bi-
bliothèque. Personne n'étoit plus
propre que lui à entreprendre un
ouvrage de ce genre, & après la
Bibliothèque des Auteurs Mila-
nois qu'il a donnée, il y a lieu
d'espérer qu'il ne manquera rien à
celle qu'il nous promet.

DE VENISE.

*Istoria di un Sonnambulo Scrit-
ta da Gio. Maria Pigatti Dottore
di Filosofia, & di Medicina à S.*

Janvier 1748. 174
Excel. il Sig. Conte Antonio Abate Conti, Patrizio Veneto. In Venezia, per Giuseppe Bettinelli, 1745, in-8°. Cette Histoire qui a été écrite à Vicenze dès le mois de Décembre 1743, a été imprimée, parce qu'elle contient plusieurs singularités également plaisantes & curieuses.

On a traduit en Italien l'exposition Anatomique de la structure du corps humain de M. Winslow, 1747. in-12. 4. vol.

On a publié les Tomes XI. XII. & XIII. de l'ouvrage intitulé : *Esposizioni letterali e morali Sopra la Sacra Scrittura.* Opera di F. Orazio da Parma della più stretta osservanza di S. Francesco, in Venezia, 1746. in-4°.

Dictionarii Theologici Epitome, complectens indicem Historico-Chronologicum Conciliorum generalium, Paparum, Antipaparum, Patrum & scriptorum Ecclesiasticorum, nec non Hæreticorum, quorum in scriptis Théologicis mentionem habent

176 *Journal des Sçavans*;
non raro contingit. Item & com-
pendiosa juris utriusque dispositio;
ad usum Sacrae Theologiae Candida-
torum. Venetiis, 1747. in-4°.

Theatro Italiano, o sia scelta
di Tragedie per uso della Scena,
in Vinezia, 1747. in-8°. 3 vol.
On a mis au commencement du
premier vol. l'histoire & la défense
du Théâtre. Voici les pièces qu'on
a employées dans ce recueil. Vo-
lume I. 1°. *la Sofonisba del Tris-
fino*; 2°. *l'Oreste dei Rucellai*,
non encore imprimée; 3°. *l'Edi-
po di Sofocle*, traduite par Justi-
niani; 4°. *la Merope del Torelli*.
Volume II. 1°. *Il Torrismondo
del Tasso*; 2°. *l'Astianatte del
Gratarolo*; 3°. *la Semiramide del
Manfredi*; 4°. *le Gemelle Capa-
povane del Ceba*, non encore im-
primée. Volume III. 1°. *Il Soli-
mano del Bonarelli*; 2°. *l'Alcipo
de Ceba*; 3°. *l'Aristodemo del Dot-
tori*; 4°. *la Cleopatra del Cardi-
nal Delfino*, non encore impi-
mée.

Janvier 1748. 177.

F R A N C E.

D E P A R I S.

Bibliothèque choisie de Médecine, tirée des Ouvrages périodiques tant François qu'Etrangers, avec plusieurs autres Pièces rares & des Remarques utiles & curieuses; par M. Planque D. M. chez d'Houry Pere, Imprimeur-Libraire de Monseigneur le Duc d'Orléans, rue de la vieille Bouclerie, 1747. in-4°. L'ouvrage que nous annonçons formera au moins six ou sept volumes de la même forme & aussi bien fournis que celui qui vient de paroître. Ce premier volume est encore enrichi d'un grand nombre de figures en taille-douce dessinées & gravées très-proprement; on en rendra compte incessamment dans ce Journal.

Il paroît depuis peu une nouvelle édition des Œuvres de M. de la Fosse, revue, corrigée, & augmentée de ses Poësies diverses.

H v.

178 *Journal des Sçavans;*

Chez la Veuve de Pierre Gandonin; J. L. Nyon, Pere, Quay de Conty, J. C. Nyon, Fils, Quay des Augustins; J. M. Huart; J. F. Quillau, Fils, M. Borderlet, L. F. Prault, L. E. Ganeau, M. Damonville, L. Durand,

1747. in-12. Les pièces contenues dans le premier volume de cette édition, sont Polixène, Manlius Capitolinus, Thésée: celles du second sont, Corefus & Callirhoé, Odes d'Anacreon, & les Poësies diverses de l'Auteur.

Charles-Antoine Jombert, Libraire, Quay des Augustins, a publié depuis peu une brochure de 32 pages d'impression, in-4°. contenant un *système nouveau de Cosmographie & de Physique générale.*

1747. L'Auteur promet de donner incessamment un traité dans lequel il prétend expliquer Physiquement & d'une manière détaillée le plan général de l'Univers. Il a jugé à propos de donner par avance l'analyse raisonnée de ce

Janvier 1748. 179

grand ouvrage , & le résultat des principes qui y seront employés ; principes , dit-il , qui ne peuvent être contestés par les Physiciens d'aucun parti. Ainsi l'abregé que nous annonçons , est moins un traité qu'une préface ou un discours préliminaire sur la Cosmographie , & sur le système moderne de Physique générale qu'il propose. Il y explique sommairement l'ordre des corps célestes , & l'harmonie de leurs mouvemens , soit vrais , soit apparens. Ce nouveau système est fondé sur la compression universelle des couches d'Ether , qui est la cause , suivant l'Auteur , de la pesanteur des corps graves , & sur l'électricité , qui par l'action & la réaction des rayons du Soleil , produit à la fois & la splendeur des Astres & leurs mouvemens.

L'esprit du commerce pour l'année 1748 , rendu aussi curieux que nécessaire ; par M. Roslin , ancien Syndic des Experts Ecrivains Ju-

H vj

180 *Journal des Sçavans* ;
rez de Paris. Chez la Veuve Ga-
neau, Libraire, rue S. Jacques, &
la V. Lamesle, rue de la vieille
Bouclerie, 1748. in-16.

Recueil de Jurisprudence Canonique & Bénéficiale, par ordre alphabétique : avec les Pragmatiques, Concordats, Bulles & Indults des Papes, Ordonnances, Edits, & Déclarations de nos Rois ; Arrêts & Réglemens intervenus sur cette matière dans les différens Tribunaux du Royaume jusqu'à présent. Par M^e. Guy du Rousseaud de la Combe, Avocat au Parlement ; sur les mémoires de feu M^e. Fuet, aussi Avocat au Parlement. Chez Paulus-Du-Mesnil, Moucher, Huart, Guerin l'aîné, de Nully, Ganeau & Saugrain, Libraires de cette Ville, 1747. in-fol. On a mis à la tête de ce Dictionnaire une institution au droit Canonique, & à la pratique bénéficiale du Royaume, pour servir de préface ; ensuite une table des mots dont les matières sont traitées par ordre alpha-

Janvier 1748. 181

bétique dans la première partie de cet ouvrage. On a placé suivant l'ordre des temps les Pragmatiques, Concordats, Bulles, Ordonnances de nos Rois, qui forment la seconde partie. On rendra compte de ce livre dans un des Journaux suivans.

L'histoire générale d'Allemagne composée par le P. Barre Chanoine Régulier de Sainte Geneviève, & Chancelier de l'Université de Paris, est en vente, ainsi qu'on l'avoit annoncé, du Lundi 18 Décembre dernier, chez Charles-Jean-Baptiste Delepine, & Jean-Thomas Hérissant, Libraires, rue S. Jacques. Elle est en 10 Tomes, dont le huitième comprend deux parties, on a mis à chaque volume deux tables, l'une chronologique pour marquer l'ordre successif des Souverains, l'autre pour les matières. On doit dire à la louange des Libraires qui ont fait cette importante entreprise, qu'ils n'ont rien négligé de tout ce qui pouvoit

1782 *Journal des Sçavans* ;

contribuer à la porter à sa perfection. L'ouvrage qu'ils présentent au Public est très-bien exécuté soit pour la correction des épreuves, soit pour la beauté de l'impression. Les Vignettes dont il est encore enrichi, sont très-belles, & toutes assorties avec goût aux divers endroits où elles sont placées. Nous ne manquerons pas d'en rendre un compte exact dans les Journaux suivans.

On a publié en cette Ville plusieurs Calendriers pour l'année 1748, comme ils contiennent tous quelques singularités capables ou d'amuser ou d'instruire, nous en donnerons les titres.

Tablettes & Etrennes généalogiques, historiques & chronologiques, contenant la succession des Papes, Empereurs, Rois, Ducs, Comtes, & autres Souverains depuis Jesus-Christ jusqu'en 1748, &c. chez le Gras & Grangé, Libraires au Palais, & chez de la Guettée rue S. Jacques, 1748. in-12.

Janvier 1748. 183

*Almanach de poche, ou abrégé
très-curieux & très-utile au com-
merce du monde, pour l'année
1748. Chez Lesclapart, Pere &
Fils, Libraires, rue S. André des
Arts, & Quay de Conty, 1748.
in-24.*

*Nouvelles Etrennes utiles &
agréables, contenant un recueil de
chançons morales & d'emblèmes
sur de petits airs, & Vaudevilles
connus, notés à la fin pour en fa-
ciliter le chant, avec un Calendrier
pour l'année 1748, chez Lottin
& Buttard Libraires, rue S. Jac-
ques, 1748. in-12.*

*Almanach généalogique, chrono-
logique & historique pour l'année
Bissextile 1748, contenant la suc-
cession des principaux Souverains
du Monde, tant anciens que mo-
dernes, les Princes & Princesses,
Ducs & Duchesses, avec leurs en-
fans & Collatéraux, les Maréchaux
de France, Grands d'Espagne Fran-
çois, Chanceliers, Gardes des
Sceaux, & Secretaires d'Etat, &c.*

184 *Journal des Sçavans*;
Ambassadeurs de France dans les
Cours Etrangères , ceux de ces
Cours en France , les Doges de
Venise & de Gênes , les Grands
Maîtres de Malthe , les Stathou-
ders de Hollande , les Conciles
Œcuméniques ; les victoires & les
Traités de paix mémorables de-
puis 1600. par M. l'Abbé *** avec
cette sentence : *in tenuitate copia.*
Chez Ballard , Fils , rue S. Jean de
Beauvais , in-24.

*Calendrier Historique & Chro-
nologique de l'Eglise de Paris*, con-
tenant , sous le titre du Saint de
chaque jour , l'origine & la fonda-
tion des Paroisses , Abbayes , Mo-
nastères , Collégiales , Prieurés ,
Communautés , Chapelles , Ora-
toires & Hôpitaux de Paris : la
mort des Evêques , Archevêques
& des Hommes Illustres du Dio-
cèse : les événemens remarquables ,
les Conciles qui ont été tenus à Pa-
ris , les Hérésies qui y ont été con-
damnées. On ajoute sous le titre
de Prélature Parisienne , un Cata-

Janvier 1748. 185

logue , non seulement des Evêques & Archevêques de Paris , mais aussi des Doyens de cette Eglise , des Abbés , Abbeſſes , Supérieurs généraux d'Ordres , Congrégations , Séminaires de ce Diocèse ; avec des remarques Historiques. On y a joint une table alphabétique très détaillée pour les matières. Par M. A. M. le Fèvre , Prêtre de Paris , &c. chez Claude Hérissant , Libraire , rue neuve Notre-Dame , à la Croix d'Or & aux trois Vertus , 1747. in-12. L'Auteur prie ceux qui auroient quelques pièces intéressantes sur la matière de son Livre , de lui en donner communication ; on pourra les adresser au Libraire.

F. Simon , Fils , Imprimeur de la Reine , & de M. l'Archevêque , a imprimé depuis peu le *Calendrier général de la Flandre , du Brabant , & des conquêtes du Roy*. Contenant l'Etat Militaire , Civil & Ecclésiastique de ces Provinces , la description des Villes & endroits.

186 *Journal des Sçavans*,
remarquables ; les Bureaux des
Traites & des Domaines, &c.
1748. in-12. Cet Almanach se
trouve à Lille, chez André-Joseph
Panckoucke, Proche l'Hôtel de
Ville.

*Catalogue raisonné des Bijoux,
Porcelaines, Bronzes, Lacques, Lu-
stres de cristal de Roché & de Por-
celaine, Pendules de gout, & autres
meubles curieux & composés ; Ta-
bleaux, Dessins, Estampes, Co-
quilles, & autres effets de curiosité,
provenans de la succession de M.
Angran, Vicomte de Fompertuis.
Par E. F. Gerlaint. Chez Pierre
Prault, Quai de Gesvres, & Jac-
ques Barrois, Quay des Augu-
stins, 1747. in-12. L'Auteur
avertit qu'on trouvera à la fin de
son Livre, un supplément qui fait
une suite à ce qui est dit au com-
mencement à l'article de la Por-
celaine, il n'a pu le faire imprimer assez tôt, pour le placer en
son lieu. Il prie les Curieux de
de lire ce morceau qu'après avoir*

Janvier 1748. 187
sur ce qui doit précéder. La vente
des Bijoux est indiquée dans le li-
vre aux premiers jours de Décem-
bre ; celle des autres effets cu-
rieux ne commencera que le pre-
mier Lundi de Carême 4. Mars
prochain.

*Les Epîtres & les Evangiles
avec les Oraisons, Secretes & Post-
Communions qui se disent à la Sainte
Messe pendant toute l'année. Par le
sieur de Bonneval, Prêtre, nou-
velle édition à l'usage de Rome &
du nouveau Brevaire de Paris, en
deux parties, l'une pour l'hiver,
l'autre pour l'été ; où l'on trouve
l'ordinaire de la Messe & les Pré-
faces pour toutes les Fêtes. Chez
Guillaume Desprez, & Guillaume
Cavelier, Libraires, rue S. Jac-
ques, 1748. in-12. 2 vol.*

Ph. N. Lottin, & J. H. Buttard,
Imprimeurs-Libraires, rue S. Jac-
ques, ont mis au jour depuis peu
le premier Tome d'un ouvrage in-
titulé : *Traité sur la manière de
lire les Auteurs avec utilité*, 1747.

188 *Journal des Sçavans* ;
in-12. Tome I. L'Auteur entre-
prend dans cet ouvrage de donner
des règles sûres pour profiter des
lectures qu'on veut faire en quel-
que genre que ce soit.

Desaint & Saillant, Libraires ;
rue S. Jean de Beauvais, & Vin-
cent, Fils, rue S. Severin, ont
publié un Livre où l'on réduit en
système tout ce qui regarde la re-
presentation Théatrale des pièces
dramatiques. Il est intitulé : *le Co-
médien, ouvrage divisé en deux par-
ties.* Par M. Rémond de Sainto
Albine, 1747. petit in-8°. avec
plusieurs Vignettes.

*Observations nouvelles & extra-
ordinaires ; sur la prédiction des
crises par les pouls, faites première-
ment par le Docteur D. Francisco
Solano de Luques, Espagnol, en-
suite par différents autres Médecins,
enrichies de plusieurs cas nouveaux,
& de remarques ;* par M. Nihell
Docteur en Médecine, traduites de
l'Anglois par M. Lavirotte, D. M.
de la Faculté de Médecine de

Janvier 1748. 189
Montpellier. Chez Debure l'aîné,
Libraire, Quay des Augustins,
1748. in-12.

Les Tomes XI. & XII de l'histoire du Théâtre François depuis son origine jusqu'à présent, avec la vie des plus célèbres Poètes Dramatiques, &c. paroissent depuis peu en cette Ville, chez P. G. le Mercier, & Saillant Libraires, 1747. in-12. 2 vol.

Le Jardinier Fleuriste & Historiographe, ou la Culture universelle des Fleurs, Arbres, Arbustes & Arbrisseaux, servant à l'établissement des Jardins; ensemble la manière de dresser toutes sortes de parterres, berceaux de verdure; des bosquets, des boulingrins, portiques, pates d'Oye, colonnes & autres pieces qui pour l'ordinaire accompagnent les Jardins des maisons de Campagne les plus magnifiques, le tout enrichi de beaucoup de figures; par le Sieur Liger d'Auxerre, Chez Paulus-dumefnu, Libraire au Palais, 1748.

190 *Journal des Sçavans,*
in-12. 2 vol. On trouve dans cet
ouvrage beaucoup de choses cu-
rieuses & amusantes, non seule-
mens sur l'histoire des fleurs &
des plantes & de ceux qui se sont
appliqués à les cultiver, mais en-
core sur la manière & sur le temps
de semer & de planter les fleurs
& les Arbustes; l'Auteur entre sur
cette matière dans un grand détail.
Il auroit été à souhaiter que les
planches qu'il employe dans son
traité, eussent été en cuivre.

*Consultations choisies de plusieurs
Médecins célèbres de l'Université de
Montpellier, sur des maladies aiguës
& chroniques.* Chez Durand, Li-
braire, rue Saint Jacques à S. Lan-
dry & au Griffon, & Pissot Fils,
Quay des Augustins à la Sageffe,
1748. *in-12. 4 vol.*

*Morale des Apôtres, ou concorde
des Epîtres de S. Paul & de toutes
les Epîtres Canoniques du nouveau
Testament.* Chez la Veuve Rondet,
& Labottière, Libraires, rue S.
Jacques; Jean Desaint & Charles

Janvier 1748. 194

Saillant, rue S. Jean de Beauvais,
1747. in-12. l'Auteur qui donne
cette concorde, est le même qui
donna il y a quelque temps la
concorde des livres Sapientiaux de
l'ancien Testament. Dans la con-
corde des livres Sapientiaux, il
avoit pris pour son sujet les devoirs
de l'Homme en vers Dieu, en vers
soi même, & en vers le prochain.
Dans la concorde des Epitres de
S. Paul, & des Epitres Canoniques,
il s'est particulièrement attaché
aux vertus Théologiques, la
Foi, l'Espérance, & la Charité.
C'est sous ces deux points de vue,
qu'il a rapproché & réuni tout ce
que contiennent d'une part les li-
vres Sapientiaux, & de l'autre les
Epitres Canoniques, & celles de
S. Paul. On trouvera dans ces deux
Ouvrages la même méthode, &
plusieurs passages de ces livres de
l'Ecriture Sainte, d'ailleurs très-
difficiles, expliqués avec beaucoup
de clarté.

T A B L E

DES ARTICLES CONTENUS .

dans le Journal de Janv. 1748.

<i>I</i> NSTITUTIONS Newton- niennes , &c.	pag. 3
<i>H</i> istoire du Théâtre François , &c.	21
<i>A</i> nti-Lucretius sive de Deo & Natura , &c.	45
<i>E</i> ssai sur l'étude des Belles-Lettres , &c.	72
<i>H</i> istoire des Sacremens , &c.	90
<i>T</i> raité de l'orthographe Françoisè , &c.	115
<i>E</i> ssais & observations de Médecin- ne , &c.	124
<i>D</i> issertations préliminaires sur l'hi- stoire Civile , &c.	153
<i>N</i> ouvelles Littéraires , &c.	170

Fin de la Table.

**LE
JOURNAL
DES
SCAVANS;
POUR
L'ANNÉE M. DCC. XLVIII.
FEVRIER.**



A PARIS,
Chez G. F. QUILLAU, Pere, Imprimeur,
Juré-Libraire de l'Université, rue
Galande, à l'Annonciation.

M. DCC. XLVIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI

100

21A V A 02

RECEIVED



ALL INFORMATION CONTAINED
HEREIN IS UNCLASSIFIED
DATE 11-14-2001 BY 60322 UCBAW



L E
JOURNAL
D E S
SCAVANS.

3



FEVRIER M. DCC. XLVIII.

LE Journal des Sçavans étoit autrefois en possession d'annoncer à la République des Lettres, la perte des sujets distinguez que la mort lui enlevoit, & d'y consacrer leur mémoire par de justes Eloges; il ne s'est insensiblement relâché sur cet article que depuis l'établissement des différentes Académies, dont la plupart de ces Hommes célèbres sont devenus Membres, & où ils ont aussi

tôt acquis le droit d'être louez publiquement après leur mort, d'une manière encore plus étendue & plus recherchée que ne le comportent la forme & le style ordinaire du Journal.

Mais, s'il est peu de règles qui ne souffrent quelque exception, on en trouvera sans doute une bien fondée dans l'estime & la reconnaissance des Journalistes pour M. Burette, qui a partagé, soutenu & animé leur travail pendant plus de trente années consécutives.

PIERRE-JEAN BURETTE né à Paris le 21 Novembre 1665, eut pour pere Claude Burette, grand Musicien, & un des meilleurs Maîtres de Clavecin de son temps; il jouoit aussi parfaitement, & du Luth & de la Harpe, & Louis XIV. qui avoit goûté l'harmonie de ce dernier instrument, alors peu connu en France, le faisoit venir presque tous les mois à S. Germain, pareilloit prendre toujours un nouveau plaisir à l'entendre, & le lui

Février 1748. 197

marquoit par de fréquentes gratifications.

Le parti qu'il tiroit de ses talens, ne lui fit rien négliger de ce qui pouvoit les transmettre à son jeune fils; il lui enseigna la Musique en lui montrant à lire; & à l'aide d'une petite Epinette proportionnée à sa taille, il lui apprit à en jouer avec tant de grace & de justesse, qu'à l'âge de huit ans il passoit pour un prodige en ce genre, & que Louis XIV. en ayant oui parler, voulut que son pere l'amenât quelquefois avec lui; il les fit concerter en sa présence, & eut à la fin la satisfaction de les voir se disputer ses applaudissemens sur deux harpes égales.

Le goût du Prince décide ordinairement celui de la Cour & de la Ville, jusque dans les moindres choses; on ne croyoit donc pas donner à ses enfans un bon Maître de Musique vocale ou instrumentale, si on ne leur donnoit un des deux Burettes, & le bon air étoit

198 *Journal des Sçavans*,
encore , de vouloir le fils par pré-
férence ; bientôt il ne put suffire
au nombre d'écoliers qui se pré-
sentoient , quoiqu'il fut très-diffi-
cile dans le choix de ses élèves , &
qu'il mit ses leçons à un très-haut
prix.

Cependant , cette réputation
brillante , acquise de si bonne heu-
re , & soutenue par des talens si
agréables , laissoit un grand vuide
dans le cœur du jeune Musicien ,
il aspirait à quelque chose de plus
élevé , & tomboit peu à peu dans
une langueur dont on craignoit
d'autant plus les suites , qu'on en
souponnoit moins la cause ; il la
déclara enfin , quand son nouveau
plan fut formé , & qu'il se vit en
état de le remplir. Alors , il dit
hardiment que sa plus grande pas-
sion étoit de devenir homme de
lettres , & que dans la nécessité
d'embrasser une profession qui y
eut beaucoup de rapport , il se de-
stinait à être Médecin ; il ajouta
que sa santé , que le bonheur de

Février 1748. 199

sa vie dépendoient de l'exécution de ce projet, & ses larmes achevèrent d'arracher en partie le consentement de son Pere, qui d'ailleurs, avoit heureusement fait lui-même d'assez bonnes études, & en étoit volontiers les restes.

Il se contenta donc de représenter très-sérieusement à son fils, qu'à son âge de dix huit ans accomplis, il n'étoit plus temps de commencer à étudier, moins encore d'espérer faire jamais de grands progrès dans aucun genre de Littérature.

Il ne sçavoit pas, & ce ne fut qu'alors qu'il apprit avec une joie mêlée d'étonnement, qu'il y avoit déjà près de cinq ans que le jeune Musicien avoit prévu & commencé à vaincre cet obstacle ; qu'ayant rassemblé par ses petites épargnes, des Grammaires & des Dictionnaires, les meilleurs Auteurs Grecs & Latins, avec leurs versions les plus estimées, un travail assidu, auquel il donnoit sans qu'il y pa-

rut, une partie de la nuit, lui avoit rendu ces deux langues si familières, qu'il ne lui restoit qu'à faire un cours de Philosophie dans quelque Collège de l'Université, pour être reçu Maître-ès-Arts, & passer de là aux écoles de Médecine où il n'auroit pas plus de peine à fournir honorablement sa carrière.

Les représentations tombèrent l'intérêt même se tut à la vue d'un plan que la sagesse sembloit avoir inspiré, & dont la portion la plus difficile se trouvoit déjà remplie par une intelligence supérieure toutes les méthodes.

Ainsi, M. Burette le fils livré son génie & à ses espérances, n'employant plus la Musique que pour son délassement particulier, brillait tout à coup entre les jeunes Philosophes du Collège d'Harcourt où après avoir soutenu ses Thèses avec applaudissement, il passa Maître-ès-Arts. Il acquit ensuite avec la même distinction, les grades de Bachelier & de Licentié en Médecine.

cine de la Faculté de Paris , & y reçut enfin en 1690 , le bonnet de Docteur Régent , n'étant encore que dans la vingt-cinquième année de son âge.

Il passa les deux suivantes à accompagner régulièrement dans leurs principales visites, divers Médecins accrédités qui avoient de la bonté pour lui; au retour de ces visites, il avoit coutume de rédiger par écrit ses observations sur la nature & les symptômes des maladies qu'il avoit vues, sur la diversité des avis qu'il avoit ouï proposer, la différence des traitemens & celle des succès; & ce ne fut qu'après avoir recueilli tous les avantages d'un pareil noviciat, qu'il se chargea du soin des malades de plusieurs charités de Paroisses, & ensuite de ceux de la Charité des hommes du Fauxbourg S. Germain, qui est un des plus considérables Hôpitaux de Paris, & qu'il a gouverné en chef près de trente cinq ans sans interruption.

On est assez généralement persuadé , & il n'est peut-être que trop vrai, que les jeunes Médecins qui au sortir des Ecoles , se jettent précipitamment dans la pratique courante de la Médecine , n'en approfondissent guères la Théorie qui demande une étude suivie , presque incompatible avec le soin des malades & l'amour d'un gain journalier ; M. Burette y donna tout le temps nécessaire , & l'employa si utilement , qu'en 1698 , la Faculté voulant remettre en honneur les leçons de matière Médicale , que ses statuts l'obligent de donner aux jeunes Etudians , elle en chargea M. Burette qui s'en acquitta avec une distinction toute particulière ; il en composa en Latin un traité complet , dont il dictoit chaque jour un ou deux chapitres , accompagnés de la démonstration de toutes les drogues simples , & de toutes les plantes usuelles dont il y étoit parlé ; il avoit traduit exprès & réduit en tables , les élé-

Février 1748. 203

mens de Botanique que M. de Tournefort avoit d'abord publiez en François, & il y avoit réussi au point, que l'Auteur voulant quelque temps après donner lui-même une version latine de son ouvrage, il eut recours à ces tables manuscrites, sans lesquelles, comme il l'avouoit ingénument, il lui auroit été difficile de transporter d'une langue à l'autre, une infinité de termes singuliers, avec autant d'énergie & de propriété que l'avoit fait M. Burette.

En 1703. la Faculté le nomma encore Professeur en Chirurgie Latine, & il se donna pour ce nouvel emploi, la même peine qu'il s'étoit donnée pour professer la Théorie de la Médecine; il composa un autre Traité des opérations Chirurgicales, qui mérita l'attention de ses anciens Confreres, comme celle des plus fameux Chirurgiens, & qui fut trouvé si exact, si méthodique, que ses successeurs se déterminèrent à le di-

204 *Journal des Sçavans,*
éter à leur tour , & à le répéter
encore mot à mot dans l'Amphi-
théâtre Anatomique des Ecoles ,
pour rendre plus sensibles les dé-
monstrations de Chirurgie qu'on
y fait tous les ans.

Enfin , en 1710. M. Burette
fut nommé par le Roy à la chaire
de Médecine , vacante au Collège
Royal, par la mort de M. Engue-
hard , célèbre Médecin de la Fa-
culté; & si le discours qu'il pro-
nonça en prenant possession de cet-
te Chaire, donna une grande idée
de l'excellence de son Art, il en
donna une plus grande encore de
l'élégance & de la facilité avec la-
quelle il sçavoit en développer les
principes; idée juste qui s'est tou-
jours accrue pendant les trente ou
trente-deux années qu'il a exercé
ce ministère : aussi , quoique M.
Burette ne cultivât ni M. Fagon,
ni aucun Médecin de la Cour, il
fut un de ceux qu'on y appella au
mois d'Août 1715, pour la der-
nière maladie du feu Roy.

Voilà les traits les plus marquez de la vie de M. Burette en tant que Médecin; ceux qui caractérisoient spécialement en lui l'homme de lettres, ne lui font pas moins d'honneur.

Nous avons observé qu'à l'âge de dix-huit ans, avec le seul secours des livres étudiez, ou plutôt dévorez dans le sein des nuits, il avoit acquis une assez grande connoissance des langues Grecque & Latine, pour entrer de plein fait dans un des premiers Colléges de l'Université, & s'y distinguer entre les meilleurs écoliers; il faut ajouter que cette étude ne remplissant pas à beaucoup près toute l'étendue de son application, il alloit encore au Collége Royal prendre des leçons d'Hébreu, de Syriaque & d'Arabe, pour n'être point arrêté dans la lecture qu'il se proposoit de faire des Historiens sacrez & profanes, des œuvres d'Avicenne, d'Averroès, & de quelques autres Médecins Arabes.

206 *Journal des Sçavans* ;
que pendant qu'il étoit sur les bancs
de la Faculté, il fit le même usage
de ses heures de loisir pour appren-
dre en son particulier & sans Maî-
tre, l'Espagnol & l'Italien, l'Alle-
mand & l'Anglois, sinon assez bien
pour pouvoir écrire en toutes ces
langues, ou pour les parler, du
moins assez pour les traduire &
les entendre couramment dans les
livres.

Ces préparatifs annonçoient ce
que M. Burette devoit être un jour,
& ce qu'il devint en effet. Ne trou-
vant rien, soit dans l'antique soit
dans le moderne qui fut inaccessi-
ble à ses recherches, il les étendit
à tout ; & pour les rendre aussi
agréables qu'elles étoient utiles, il
leur procura ce double avantage
en se ménageant des liaisons & un
commerce réglé avec la plupart
des personnes distinguées par le
même goût & les mêmes talens.

L'Académie des Belles-Lettres
se prêta à son empressement, elle
le reçut en 1705, sur la propo-
sition

tion de M. Dacier : peu de temps après , M. le Chancelier de Pontchartrain le nomma Censeur Royal des Livres ; l'année suivante , il fut admis à travailler au Journal des Sçavans auquel présidoit alors M. l'Abbé Bignon , neveu de M. le Chancelier de Pontchartrain , & en 1718 , il fut commis à la recherche des livres de Médecine & d'histoire Naturelle , dont on pouvoit augmenter la Bibliothèque du Roy.

S'il est rare de trouver un homme de Lettres qui fût lui seul à tant d'emplois différens , & qui les remplît avec autant d'exactitude & d'intelligence que M. Burette les remplissoit , combien devoit-on être plus surpris encore de les lui voir allier à une profession aussi sérieuse & aussi fatigante que celle de Médecin qu'il continuoit d'exercer avec le plus grand succès. Mais , loin que ces occupations se nuisissent par leur concours , il passoit des unes aux autres com-

me à des délassemens variez qui devoient naturellement se succéder , & qui se trouvoient dans une dépendance réciproque.

Il donnoit à l'examen des manuscrits qu'on lui renvoyoit en qualité de Censeur , la même attention qu'il auroit donnée à un livre fait pour sa propre instruction ; souvent il en corrigeoit jusqu'aux moindres fautes , plus souvent encore , quand le fond de l'ouvrage en valoit la peine , il y ajoutoit ce qui lui paroissoit y manquer pour une plus grande perfection.

Ses Extraits pour le Journal , étoient remarquables par la fidélité & la précision des Analyses ; on pouvoit se passer de la plupart des Livres dont il rendoit compte , parce qu'il n'oublioit rien de ce qu'ils enfermoient de bon & d'utile.

Les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres , rendent aussi un témoignage authentique de la profonde érudition de M. Burette ;

Février 1748. 209

on y trouve de lui plus de vingt morceaux travaillés avec un goût & un soin dignes de l'approbation des plus grands Critiques. Les huit ou dix premiers ont pour objet la Gymnastique des anciens, c'est-à-dire, l'art suivant lequel ils dirigeoient leurs principaux exercices, tels que le Pugilat, la Lutte, le Pancrace, la Course, la Danse, le Saut, le Disque & une infinité d'autres; & si on ne peut douter que cet Art qui prescrit les mouvemens les plus propres à communiquer, ou à entretenir dans le corps humain, la force, l'embonpoint, la souplesse & la légèreté, ne soit originairement du ressort de la Médecine; d'un autre côté, on ne sçauroit disconvenir, qu'il y en a peu qui offrent un plus vaste champ aux découvertes des Sçavans, curieux de connoître & d'approfondir les différens usages que les Anciens faisoient de ces mêmes exercices dans les cérémonies Religieuses, dans les évolu-

210 *Journal des Sçavans*,
tions militaires, ou pour le simple
spectacle. Les autres Dissertations
de M. Burette roulent sur une ma-
tière dont l'importance égale la
difficulté, mais dont très-peu de
gens sont en état de juger, & que
lui seul étoit capable de bien trai-
ter ; ces Dissertations réunies ne
laissent rien à désirer de ce que
l'on peut sçavoir sur la théorie &
la pratique de l'ancienne Musique
comparée avec la moderne ; M.
Burette les possédoit foncièrement
l'une & l'autre, il y avoit apporté
en naissant les plus heureuses dis-
positions, & dans le cours de ses
lectures immenses, nul ouvrage,
nul fragment, nul passage, nul
terme d'Auteurs Grecs & Latins
qui y eut rapport, ne lui étoit
échappé ; enfin, c'est par là qu'il
a terminé ses travaux Littéraires, à
l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Il mourut le 19 Mai dernier,
des suites d'une attaque d'apoplé-
xie qui le fit languir près de deux
mois ; il en avoit eu une plus lé-

gère quelques années auparavant, & dès-lors il s'étoit lui-même jugé si sévèrement, qu'il avoit aussitôt renoncé, même pour ses plus intimes amis, à tout exercice de la Médecine, persuadé qu'il n'en est point qui demande plus de force, plus de présence d'esprit & de mémoire, & que ceux en qui les organes se trouvent affectez par ces sortes d'accidens, sont communément les derniers à s'en appercevoir, ou les premiers à se faire illusion.

N'ayant jamais voulu se marier, il avoit borné ses soins domestiques à une collection d'excellens Livres qui forment aujourd'hui une Bibliothèque choisie de douze à quinze mille volumes; il n'y en avoit aucun qu'il n'eut collationné, & plutôt deux fois qu'une, surtout quand il étoit obligé de les faire passer par les mains des Relieurs dont il redoutoit également l'impéritie & la négligence; Il ne les prêtoit point,

212 *Journal des Sçavans*,
il n'y touchoit lui-même qu'avec
beaucoup de circonspection & de
ménagement, & c'étoit pour cet
objet seul qu'il sembloit avoir ré-
servé l'amour, & toute la jalousie
qu'on peut pardonner à un Philo-
sophe.

CATALOGUE RAISONNE'
*des Bijoux, Porcelaines, Bron-
zes, Lacqs, Lustres de cristal
de Roche & de Porcelaine, Pen-
dules de goût, & autres meubles
curieux ou composés; Tableaux,
Dessains, Estampes, Coquilles &
autres effets de curiosités prove-
nans de la succession de M. An-
gran, Vicomte de Fonsperuis.*
Cette vente se fera seulement pour
la partie des Bijoux, dans les
premiers jours du mois de Décem-
bre, 1747. Les autres effets ne
seront vendus que le premier Lun-
di de Carême 4 Mars 1748,
& jours suivans. Par E. F.
Gersaint. A Paris, chez Pierre
Prault, Quay de Gèvres, & Jac-

Février 1748. 213.

ques Barrois , Quay des Augustins , 1747. vol. in-12. pages, 353.

VOICI le sixième Catalogue dans ce goût que publie M. Gerfaint: ces sortes d'ouvrages sont fort utiles, ils forment des connoisseurs en tout genre de curiosité, ils intéressent les familles en les mettant en état de n'être point trompées sur le prix d'effets peu connus, & empêchent les Etrangers d'avoir pour rien & d'emporter hors du Royaume des curiosités qu'ils nous revendroient ensuite fort cher.

Pour donner à nos Lecteurs quelque idée du mérite de ce Catalogue, nous allons extraire les principales remarques que M. Gerfaint a faites sur chacun des articles qu'il a eu à traiter, & nous renvoyons au Livre même ceux qui voudront s'instruire dans un plus grand détail.

Porcelaines.

Le Cabinet de M. de Fonsper-tuis étoit riche surtout en Porcelaines & en Tableaux. La plus grande partie de ces Porcelaines sont de l'ancien Japon & de la Chine. M. Gersain observe que la Porcelaine de Saxe après laquelle on court aujourd'hui avec tant de fureur ne peut entrer en comparaison avec celle des Indes ; les vrais connoisseurs, dit-il, ne peuvent s'habituer avec la Porcelaine de Dresde à qui ils n'accordent que l'agrément des formes & le choix des figures qui ont plus de goût que celle des Indes, & qui nous sont plus familières. Ils lui refusent avec raison la qualité qui est essentielle à la Porcelaine ; pour qu'elle en puisse porter le nom ; ils ne la regardent enfin que comme une matière de verre dont on a arrêté les progrès au milieu de sa vitrification ; leur grand éclat qui séduit

ordinairement ceux qui recherchent cette Porcelaine est pour les vrais connoisseurs, la partie qui leur plaît le moins comme la plus opposée à ce bel accord si ami de l'œil & qui régné dans celle du Japon.

M. Gersaint remarque encore que la Porcelaine de Saxe déchoit tous les jours de sa première beauté; on s'est donné d'abord dans cette manufacture toutes les peines nécessaires, & on a poussé jusqu'au scrupule l'attention pour mériter l'estime des curieux; mais dès qu'une fois elle a été accréditée on s'est négligé, & on a mieux aimé dépêcher l'ouvrage & aller au gain que de tendre à la perfection. Il ne doute point que nos ouvriers en France ne puissent beaucoup mieux faire; nous avons des matières plus propres à faire de belles Porcelaines qu'on n'en a en Saxe, & ce sont nos desseins qui font le principal mérite des ouvrages de ce pays étranger.

Pour mettre ces vérités à portée d'être entendues de tout le monde, M. Gerfaint a joint à ses propres réflexions & à ses recherches, les analyses des trois mémoires que M. de Reaumur a communiqués à l'Académie des Sciences. Ce grand Naturaliste y examine la qualité de la Porcelaine de la Chine & de celle de nos manufactures de l'Europe; il y propose des moyens surs pour faire de la Porcelaine parfaite, & n'y dit rien qui ne soit appuyé par des expériences répétées & bien constatées.

Bronzes.

Les Bronzes sont un des plus grands ornemens des appartemens & des Cabinets, quand ils y sont placés avec goût & avec intelligence, surtout lorsqu'ils se trouvent mêlés avec des Tableaux & des Porcelaines, qui par la gayeté & le brillant de leurs couleurs servent à les faire valoir & corrigent ce

son

ton triste qu'on leur reproche ordinairement.

Les Bronzes de la Chine ont toujours été d'une assez grande rareté en France ; il n'y a que depuis quelques années qu'ils y sont devenus un peu plus communs. Les Chinois ne réussissent pas moins dans le Bronze du côté de l'imagination & du singulier que dans la Porcelaine , mais les figures n'y sont pas mieux dessinées ; & le même goût maniéré y régne toujours. Il n'y a que les animaux , les fruits & les plantes , qu'ils rendent avec vérité dans tous leurs ouvrages. Ils paroissent cependant l'emporter sur nous du côté du *grand fini* , & du *beau poli* qu'ils donnent à leurs Bronzes , indépendamment de la qualité du verni qu'ils savent y mettre , & qui est bien plus agréable à l'œil que le nôtre ; après plusieurs épreuves M. Gerfaint s'est convaincu que nos Ouvriers ne pourront jamais égaler les Chinois à cet égard.

Février.

Y.

*Ouvrage de Lacqs & Emaux sur
cuivre faits à la Chine.*

Suivant les relations le Lacq est un verni qui se fait avec une gomme naturelle, que l'on fait couler d'un arbre pendant la nuit, par le moyen d'une incision que l'on fait à l'écorce ; soit que les Japonnois aient cette gomme d'une meilleure qualité, soit qu'ils possèdent le secret de la mieux employer, il n'y a point de comparaison du verni de la Chine à celui du Japon : cependant soit que les Japonnois aient perdu le secret, soit qu'ils se négligent, les ouvrages qui nous viennent aujourd'hui de chez eux sont très-éloignés de la perfection & de la qualité des anciens, on en doit dire autant de leur Porcelaine.

Les Chinois émaillent un morceau de cuivre quelque grand qu'il soit, concave ou convexe avec la même propreté & le même *uni*, que le plus petit qui seroit à surface

plane, on n'y apperçoit même aucun défaut ; leurs couleurs outre cela y donnent un éclat & un agrément dont nous ne sçaurions approcher, c'est un art qu'ils possèdent seuls.

*Lustres de Cristaux de Roche, & de
Porcelaines, Pendules de goût,
& autres meubles curieux & com-
posés.*

M. Gersaint sur cet article, vante l'habileté, le goût, & l'adresse de nos Ouvriers, dont le mérite supérieur est si généralement reconnu par les Etrangers, qu'il faut qu'ils fassent venir de France les meubles, les bijoux, & les autres ouvrages qu'ils veulent avoir parfaits. Il reconnoit avec raison que nous devons cet avantage à la protection dont le Roy honore les Arts & à ses libéralités qui excitent l'ardeur & l'émulation de nos Artistes.

Tableaux.

M. Gersaint donne ici plusieurs

avis très-sensés à ceux qui veulent former des Cabinets de Tableaux. C'est un abus, dit-il, de croire que tout Tableau qui n'est pas d'un grand prix ne peut avoir un mérite suffisant pour trouver place dans un Cabinet, sous prétexte de n'y vouloir faire entrer que du rare & du distingué; à la vérité les chefs d'œuvres des grands Maîtres sont toujours fort chers, & même dans la plupart des ventes leur prix augmente plutôt qu'il ne diminue, il semble même qu'ils ne soient destinés que pour les Cabinets des grands Princes. Mais il en est d'un très-grand mérite, quoique d'un ordre inférieur, que l'on rencontre plus aisément & à meilleur marché, & qui cependant méritent qu'on en fasse beaucoup de cas. Parce qu'un Peintre aura peu travaillé & qu'à cause de cela ses Tableaux sont rares, ils n'en sont pas pour cela plus à rechercher. Un vrai Connoisseur s'attache moins au nom du Peintre & à la rareté

Février 1748. 221

de ses ouvrages, qu'à ce qu'il peut avoir fait de beau; pourvu qu'un Maître tel qu'il soit ait réussi supérieurement dans le genre qu'il a embrassé, ses ouvrages méritent d'être recherchés, & si un Tableau a des beautés supérieures qu'importe qu'on ignore le nom du Peintre.

Estampes.

L'Auteur d'un petit Dictionnaire de Peinture & de Sculpture qui parut ici en 1746, a prétendu relever M. Gerfaint sur quelques jugemens que ce dernier a porté de *la Belle, de Calot, & de Wateau*. Notre Auteur répond à cette critique d'une manière qui nous a paru très-satisfaisante; non content d'avoir repoussé les traits qu'on avoit lancé contre lui, il attaque lui-même son adversaire, & quoi qu'il l'ait traité avec beaucoup de politesse & qu'il l'ait fort ménagé, il n'a pu cependant se refuser à cette réflexion tout-à-fait judicieuse; si l'on ne sent pas par soi-même

222 *Journal des Sçavans* ;
les talens particuliers de chaque
Artiste , il est bien difficile de les
pouvoir faire connoître d'après
les autres , & d'en parler avec ju-
stesse & précision.

Coquilles.

M. Gerfaint nous avertit que
M. de Fonspertuis avoit pris le
goût des Coquilles , depuis trop
peu de temps pour avoir pu se four-
nir de ces morceaux *fins & rares* ,
qui seuls distinguent un Cabinet
& attirent les yeux des Curieux.
Lors , dit-il , qu'on commence à
donner dans quelque espèce de cu-
riosité que ce soit , on trouve bon
tout ce qui se présente , & même
on ne soupçonne pas qu'il y ait
des précautions à prendre pour
faire un choix , tout paroît égal
alors. Mais à mesure qu'on fré-
quente les amateurs , & qu'on voit
chez eux , du beau , de l'exquis ,
& du rare , on se dégoûte du mé-
diocre & du commun que l'on
possédoit , & on prend de l'ardeur

& de la passion pour l'excellent à mesure que l'on perfectionne ses connoissances & son goût ; rien ne flatte tant un Amateur que de pouvoir montrer à un autre Amateur quelque chose que l'on ne voit point ailleurs , ou qu'on ne voit pas si parfait. Il paroît que M. de Fonspertuis auroit pu, pousser la curiosité des Coquilles assez loin, puisque dans la quantité qu'il en avoit & qui forme quatorze tiroirs bien remplis, il y a de très-belles choses & qu'il n'y manque que de ces pièces rares que le hazard seul peut faire rencontrer.

Tels sont les articles qui composent ce Catalogue ; nous n'avons pu pour ainsi dire que les effleurer, M. G. parle en particulier de chaque morceau qui composoit le Cabinet de feu M. de Fonspertuis ; il en relève les beautés ou en fait connoître les défauts s'il y en a ; il fait l'histoire des Peintres & des Graveurs que nous connoissons peu en France. Il parle de leurs talens , de leurs

ouvrages, & a soin de marquer en quoi chacun a excellé. Si quelque-fois on trouve qu'il n'a point assez éclairci certaines choses, c'est qu'il n'a pas voulu répéter ce qu'il avoit déjà dit dans ses Catalogues précédens; on peut les consulter.

Nous finirons en disant qu'il nous a paru que soit pour le fond des choses, soit pour la manière de les dire le dernier Catalogue est supérieur à ceux qui l'ont précédé, & nous ne pouvons nous empêcher de marquer notre regret, de ce que l'Auteur nous dit lui-même, qu'il a eu trop peu de temps pour composer cet ouvrage, & qu'il a été obligé de passer légèrement sur beaucoup d'articles, qu'il auroit souhaité d'approfondir davantage. Ce qu'il a fait nous donne une idée bien avantageuse de ce qu'il auroit pu faire s'il avoit travaillé avec plus de loisir.

LA VIE DE S.-CHARLES

*Borromée, Cardinal & Archevêque de Milan, par Messire Antoine GODEAU, Evêque de Ven-
ce, nouvelle Edition, corrigée
dans le style, & augmentée de
notes nécessaires pour l'intelligen-
ce des faits.* A Paris, au Palais,
chez Grangé, Libraire dans la
Gallerie des Prisonniers, à la
sainte Famille, 1747. deux To-
mes in-12. le premier 478.
pages sans compter la Préface,
le second 398 pages.

LA Vie de S. Charles Borro-
mée par M. Godeau, étoit de-
venue extrêmement rare, c'est ce
qui a engagé M. Sepher Docteur
de la Maison & Société de Sorbon-
ne, à en procurer au Public une
nouvelle édition. Cet ouvrage le
méritoit à toutes sortes d'égards;
S. Charles a été un des plus grands
Evêques qui ait paru depuis les
temps Apostoliques, Dieu le fit

naître pour instruire & pour réformer son Eglise, & comme le dit M. Godeau, pour donner aux Evêques & aux Prêtres l'exemple de toutes les vertus Episcopales & Sacerdotales, dont ils doivent être ornés. Les places éminentes où sa naissance, ses talens, & ses vertus l'élevèrent de bonne heure, lui firent avoir la meilleure part aux plus grandes affaires de la Religion, en sorte que sa vie est remplie d'objets d'instruction, aussi bien que d'objets d'édification; d'un autre côté personne n'étoit plus propre à mettre en œuvre une si riche matière que M. Godeau; très-versé dans l'histoire & dans les matières Ecclésiastiques, il en a parlé en Maître; Evêque lui-même, & pénétré des obligations de son état qu'il connoissoit à fond, il a sçu présenter dans tout leur jour les vertus Episcopales de S. Charles, & joignant encore à ces qualités celles d'Homme de Lettres & d'Ecrivain poli, il a réussi à faire de

cette Histoire un des bons ouvrages que nous ayons en François.

La Maison des Borromées est une des plus illustres de l'Italie dans le Duché de Milan où elle possède de grandes Terres. Gilbert fils du Comte Frederic Borromée, épousa Marguerite de Médicis, sœur de Jean-Jacques de Médicis, & du Cardinal Ange de Médicis qui fut Pape sous le nom de Pie IV. de ce mariage naquit Charles Borromée, le second jour d'Octobre de l'année 1538. Il donna dès sa plus grande enfance des marques de ce qu'il seroit un jour ; sa douceur, son application à l'étude, & surtout sa piété déterminèrent ses parens, à lui faire embrasser l'état Ecclésiastique. Après avoir achevé ses études que l'on appelle d'humanité, on l'envoya à Pavie pour y faire son droit, il y prit les leçons d'Alciat, le plus fameux Jurisconsulte de son temps, & qu'il fit Cardinal sous le Pontificat de son oncle, Charles dans la

jeunesse avoit de la peine à s'expliquer , & plusieurs l'estimoient d'un esprit pesant & peu propre aux Lettres & aux affaires. Mais on a vu dans la suite combien ce jugement étoit mal fondé. Il perdit son Pere de très-bonne heure ; après la mort de Paul IV. le Cardinal de Médicis fut élu Pape la nuit d'après Noel de l'an 1559, il ne tarda pas à revêtir son neveu des plus grandes dignités de l'Eglise ; Charles n'avoit que vingt-deux ans, lorsqu'il fut fait Prototaire du nombre des Participans & Référéndaires , & créé Cardinal & Archevêque de Milan ; & le Pape ayant reconnu son application & sa suffisance , le fit encore chef de la Consulte & le chargea de tout le gouvernement de l'Eglise , lui donnant pouvoir de souscrire les Mémoires & de signer les dispenses en son nom , & ne se réservant presque du Pontificat que l'honneur & le titre. » Si l'intérêt dit notre Historien , est le maître de toutes

» les Cours , on peut dire qu'il
 » étoit le Dieu de celle où vivoit
 » S. Charles , & qu'y voir un ne-
 » veu du Pape qui méprisoit les
 » richesses , étoit une chose si rare
 » qu'elle passoit plutôt pour folie
 » que pour un exemple extraordi-
 » naire de magnanimité.

» La qualité de neveu du Pape
 » & les revenus presque immenses
 » que tiroit S. Charles de ses bé-
 » néfices & de ses charges l'obli-
 » geoient & lui donnoient moyen
 » d'entretenir une Maison , plutôt
 » d'un Prince , que d'un Cardinal
 » de la Sainte Eglise ; il avoit donc
 » un grand Palais , les meubles
 » étoient somptueux , les Tableaux
 » rares , les autres ornemens ma-
 » gnifiques , la famille nombreuse ,
 » & remplie de beaucoup de gens
 » de qualité , de doctrine & d'es-
 » prit. Toutes les délices y abon-
 » doient..... cette vie molle &
 » voluptueuse eut aisément porté
 » S. Charles à quelque dissolution
 » dangereuse , si Dieu ne l'eut tou-

230 *Journal des Sçavans.*

» jours comme tenu par la main ,
» & n'eut conservé dans son cœur
» de grands sentimens de piété &
» l'amour des devoirs d'un Cardî-
» nal & d'un Archevêque.....
» Pour s'empêcher de devenir un
» homme de délices , il se rendit
» un homme de travail , écrivant
» beaucoup de sa main , dépêchant
» les affaires , donnant une favora-
» ble audience à tous ceux qui la
» demandoient..... il prenoit du
» temps , ou plutôt il le déroboit
» à son sommeil pour étudier ; &
» il avoit établi dans sa maison
» une Académie de Belles-Lettres ,
» qui étoit composée d'hommes
» choisis , lesquels s'exerçoient tou-
» tes les semaines à faire des dis-
» cours sur divers sujets d'éloquen-
» ce , de poésie , de politique , &
» de morale. Il parloit à son tour
» comme les autres , & se rendoit
» le compagnon de ses domesti-
» ques dans les exercices , où le
» plus habile doit-être considéré
» comme le Maître , & où les Mu-

» les mettent une parfaite égalité
 » entre ceux qui les servent d'une
 » façon plus noble & plus tran-
 » quille, que l'amour ne le fait en-
 » tre les amans. Cette coutume
 » de parler en public, ouvrit son
 » esprit & fortifia sa mémoire qu'il
 » n'avoit pas fort heureuse; & la
 » société de tant de personnes
 » doctes, lui fit acquérir une
 » grande solidité de jugement,
 » pour connoître le prix des ou-
 » vrages des Auteurs Ecclésiasti-
 » ques & Profanes..... plusieurs
 » de ses Académiciens furent faits
 » Evêques, & quelques-uns obtin-
 » rent la Pourpre & le Cardinalat;
 » & il y en eut un qui fut élevé au
 » Pontificat sous le nom de Gré-
 » goire XIII. « Au milieu de tant
 d'occupations importantes, Saint
 Charles ne négligea point sa famil-
 le, & se montra aussi bon parent
 que grand Prélat; il maria ses
 Sœurs & leur servit de Tuteur &
 de Pere.

Le Pape connoissant de plus

232 *Journal des Sçavans* ;
en plus ses talens le chargea
de nouveaux emplois , il le nom-
ma grand Pénitencier. La Pénit-
tencerie Romaine avoit besoin d'é-
tre réformée en bien des choses.
Le Pape sur les mémoires du Pé-
nitencier , fit dresser le 4 de May
de l'année 1562 , une Bulle de
réforme qui remédia aux princi-
paux abus.

S. Charles fut encore créé Légat
de Boulogne , de la Romagne &
de la Marche d'Ancone. Le Roy
de Portugal le demanda pour pro-
tecteur de son Royaume & de
l'ordre de Christ , dont il est le
Grand Maître. La Basse Allema-
gne , les Cantons Catholiques des
Suisses , les Ordres des Carmes ,
de S. François , des Humilies ,
des Chanoines Réguliers de Sainte
Croix de Conimbre , & celui des
Chevaliers de Malthe se mirent
aussi sous sa protection.

Le Comte Frédéric son Frere
mourut à la Fleur de son âge ; le
Pape & ses Parens furent inconsola-

bles de cette perte ; toute la Cour croyoit que Charles laisseroit le Chapeau , & qu'il se marieroit. Plusieurs personnes de grandes qualités l'en pressèrent par ordre du Pape qui le souhaitoit avec passion, pour le soutien de sa famille. Mais Charles que Dieu conduisoit pour se délivrer d'une tentation si forte , se lia à l'Eglise par les Ordres Sacrés qu'il reçut peu de mois après la mort de son Frere. Dès qu'il fut Prêtre il prit la résolution de mener une vie bien plus religieuse encore & bien plus recueillie , que celle qu'il avoit menée jusqu'alors.

Ce fut le Pere Ribera , de la Compagnie de Jesus , qui se chargea de l'initier & de le conduire dans les voyes les plus intérieures de la vie Spirituelle ; & malgré les murmures & les oppositions de sa famille & de toute la Cour Romaine , il se livra tout entier aux exercices de cette haute piété qu'il fit paroître depuis dans tout le

234 *Journal des Sçavans* ;
cours de sa vie. » Alors il eût été à
» souhaiter, dit notre Historien,
» que les autres Cardinaux eussent
» voulu l'imiter, pour ôter le sujet
» aux Hérétiques de crier comme
» ils faisoient contre les abus & la
» corruption de la Cour de Rome ;
» & de se servir de ce mauvais pré-
» texte pour corrompre la foi des
» Peuples éloignés, qui n'étant pas
» capables de juger de la Doctrine,
» sont très-disposés à juger des Do-
» cteurs, & à soupçonner la vérité
» de l'une par le désordre de la
» vie des autres. «

M. Godeau nous instruit dans un grand détail de tous les avantages que S. Charles procura à l'Eglise pendant la vie de Pie IV. mais le plus grand service qu'il lui ait rendu, est certainement d'avoir fait convoquer de nouveau le Concile de Trente qui avoit été interrompu, d'en avoir fait suivre les séances, de l'avoir fait conclure, & de l'avoir enfin fait confirmer par le Pape. M. Godeau reprend l'hi-

Histoire de cette sainte Assemblée dès l'origine, & cette histoire est un des beaux morceaux de cet ouvrage, & bien digne d'un Evêque qui avoit déjà écrit l'histoire des premiers siècles de l'Eglise, & qui en connoissoit si parfaitement la Doctrine.

Les bornes prescrites à nos Extraits, ne nous permettent pas de nous étendre sur cette matière autant que nous le voudrions, mais nous ne pouvons nous refuser de transcrire ici le témoignage que notre Auteur rend à ce Concile. » Il faut avouer, dit-il, que ce Concile est le plus docte, le plus éloquent & le mieux ordonné qu'aucun autre qui se soit tenu dans l'Eglise, il n'a rien laissé à régler dans la discipline; & si on l'observoit à la lettre, l'Eglise seroit florissante, & la vie des Ecclesiastiques tout à fait exemplaire..... il y a eu des brigues, des adresses & des passions humaines, je le confesse. Mais y a

» r'il jamais eu de Concile où ces
» choses ne se soient trouvées. Il ne
» faut que lire l'histoire qui nous
» reste des Conciles tenus dans
» les siècles les plus purs, pour
» connoître que les hommes por-
» teront partout les sentimens de
» de l'humanité, & que les affaires
» les plus Saintes & les plus Reli-
» gieuses ne s'en peuvent exemp-
» ter : mais le S. Esprit qui ne ré-
» forme pas tous les cœurs, unit
» tous les esprits pour la décision
» des questions controversées. En-
» fin il faut acquiescer aux résolu-
» tions de ces Assemblées, où il
» n'y a plus de moyen d'extermi-
» ner les erreurs que les Hérétiques
» publient & d'appaïser les Schis-
» mes qui se forment dans l'Eglise.
» Un autre grand bien que S.
» Charles procura à l'Eglise, & qui
» est une suite du premier, est d'a-
» voir fait composer le Catéchisme
» du Concile. Il se servit par-
» ticuliérement du P. François Fo-
» rieri Dominicain Portugais, pour

» achever cet ouvrage qui est le
 » plus accompli en son espèce,
 » qu'aucun qui se soit fait depuis
 » les écrits des Saints Peres. Le
 » style en est élégant, l'ordre beau,
 » la clarté merveilleuse, la solidité
 » admirable, les passages choisis,
 » & la piété très-sage & très-spiri-
 » tuelle, de sorte qu'on peut nom-
 » mer cet ouvrage un abrégé
 » parfait de la Théologie Chré-
 » tienne, « & que depuis ce temps
 là on n'a rien fait en ce genre qui
 puisse lui être comparé.

Il faut lire dans le Livre même
 une infinité d'autres sages régle-
 mens, de réformes & d'établisse-
 mens que fit alors S. Charles pour
 le bien de toute l'Eglise Catholi-
 que. Mais en pensant à réformer
 les autres, il ne négligea pas de
 se réformer lui-même. L'applica-
 tion qu'il avoit donnée aux besoins
 de l'Eglise, l'instruisit de plus en
 plus des obligations de son état,
 & quoique sa vie fût déjà très-ré-
 gulière, il crut devoir tendre à une

238 *Journal des Sçavans,*
plus grande perfection. » il quitta
» la soye en ses habits , il com-
» mença à pratiquer l'Oraison Men-
» tale , à jeuner plus souvent , à
» mortifier son corps par les haïres
» & par les disciplines , à visiter les
» Eglises de la Ville , & à faire de
» plus grandes aumônes publiques
» & secrettes Il congédia qua-
» tre-vingt Domestiques de sa sui-
» te , ils étoient presque tous Gen-
» tilshommes de naissance & doués
» de belles qualités pour le mon-
» de ; mais il ne jugea pas qu'é-
» tant tous Laïques & capables
» seulement des exercices des Ca-
» valiers , il pût en conscience les
» retenir dans sa maison , qu'il vou-
» loit rendre tout à fait Ecclési-
» stique ; il se montra néanmoins
» très-libéral dans les présens
» qu'il fit à tous en les congédiant. «
Il commença aussi alors à s'exer-
cer à la prédication.

Inquiet pour son Troupeau dont
il avoit toujours été éloigné depuis
qu'il en avoit eu la charge , il ré-

Février 1748. 239

solut de le visiter ; il en obtint la permission du Pape , qui même le nomma son Légat à Latere dans toute l'Italie pour lui donner plus d'autorité. Il alla donc à Milan & y tint son premier Concile Provincial.

Pie IV. mourut le 10 Décembre 1565 , & le Cardinal Alexandrin , Religieux Dominicain , fut élevé Pape , ce qu'il dut principalement aux sollicitations de S. Charles , & par reconnoissance il prit le nom de Pie V. quoi qu'il dût son Cardinalat à Paul IV. de la Maison des Carafes.

Quand le nouveau Pape fut élu , & que S. Charles lui eut donné les avis qu'il jugea nécessaires , il sollicita vivement la permission de retourner dans son Diocèse , où effectivement il se rendit quelques temps après , & dont il ne s'éloigna presque plus pendant tout le reste de sa vie.

Il mourut le trois de Novembre 1584. On ne peut lire sans éton-

nement tout ce qu'a fait S. Charles pendant environ dix-neuf années qu'il gouverna par lui-même l'Eglise de Milan, pour la réforme du Clergé, pour l'instruction & l'édification des Peuples, pour le soulagement des Pauvres, pour la suppression des abus, pour la décoration des Eglises, pour le culte & l'honneur des Saints. Nous pouvons assurer nos Lecteurs qu'ils liront avec beaucoup de satisfaction, le détail d'une vie si remplie & si exemplaire, écrite d'un style noble & plein de dignité, & tout à fait convenable, & à la sainteté de celui qu'on fait connoître, & à la dignité de celui qui parle. C'est dommage que le langage en soit un peu vieilli. M. Sepher pour cette raison a changé quelques expressions, & a ajouté quelques notes, qui expliquent quelques termes usités à la Cour de Rome, & que plusieurs personnes n'entendroient point en France.

***OBSERVATIONS SUR**
les Remarques de l'Anonyme, au
sujet de la Dissertation de M. le
Marquis POLENI, sur le Tem-
ple de Diane d'Ephèse.

IL y a quatre ans qu'il parut dans les Mémoires de l'Académie de Cortone, une Dissertation sur le Temple de Diane d'Ephèse, ouvrage de M. le Marquis Poleni, Professeur dans l'Université de Padoue. Ce Sçavant a donné une description très-exacte de ce Temple, selon l'idée que les anciens Ecrivains nous en ont laissée, & il y a ajouté les mesures & le plan de cet Edifice, suivant les loix de la critique la plus scrupuleuse. Messieurs du Journal des Sçavans ne manquèrent pas d'en rendre compte, dans le mois de Mars 1745, pag. 132. & ils publièrent le plan dressé par M. le Mar-

* Ces Observations nous ont été envoyées par un ami de M. le Marquis Poleni.

quis Poleni. Deux mois après ils inférèrent dans ce même Journal, quelques remarques, qui leur avoient été envoyées, disoient-ils, par un Anonyme, au sujet de ce même mémoire. Elles roulent principalement sur l'examen de la figure intérieure, que M. Poleni a crû devoir donner à son Temple de Diane d'Ephèse. L'illustre Académicien avoit lu dans Pline que ce Temple étoit orné de cent vingt-sept colonnes : il a sur cela tâché de les distribuer dans son plan, tant en dehors, qu'en dedans, de la façon qui lui a paru la plus vraisemblable. Le Critique Anonyme s'opposant à ce plan, prétend qu'il faut corriger le texte de Pline ; & où il est écrit CXXVII. Colonnes, il veut que l'on écrive LXXVI, en changeant le C en L, & en ôtant une unité. Après quoi il place ces 76 Colonnes dans l'extérieur du Temple, ainsi que M. Poleni, assurant que dans l'intérieur il n'y en a jamais eu.

Qu'il me soit permis de suivre de plus près la critique. Je le ferai avec d'autant plus de plaisir, qu'il paroît qu'elle part d'un Homme fort versé dans l'ancienne Architecture, & qu'elle est écrite avec tous les égards imaginables & toute la politesse qui est si propre aux véritables Sçavans.

L'Auteur en premier lieu est un peu fâché que M. Poleni ait confondu M. Perrault, avec ceux qui ont donné un plan *imparfait, insuffisant & inutile* du temple d'Éphèse, & il ne doute pas, que sans le secours de M. Perrault, M. Poleni n'eût trouvé plus de difficulté à donner les mesures de l'extérieur de son Temple. Pour moi, qui connois la capacité & le sçavoir de M. Poleni, dont il a donné des preuves au Public, qui ne sont point équivoques, quelque respect que j'aye d'ailleurs pour M. Perrault, je suis fort porté à croire que le premier ne s'est pas fort aidé des talens de ce dernier.

Il ne faut pas non plus s'imaginer, que c'est par faute de réflexion, que M. Poleni n'a point pris garde, *si le texte de Plin ne seroit pas fautive sur le nombre des Colonnes du Temple d'Ephèse*; & qu'il s'est trop légèrement abandonné au témoignage de cet Auteur, *pour se jeter dans l'embarras d'employer cinquante-une Colonnes dans l'intérieur de son plan, nombre qui lui restoit après soixante-seize qu'il avoit employés dans l'extérieur.* Monsieur Poleni n'est pas dans le goût de ces Littérateurs, qui à la moindre difficulté qu'ils trouvent dans la lecture des Anciens, ont recours aux changemens, & aux corrections du texte. Ces hardis Réformateurs ont déjà fait assez de ravage dans le pays des Lettres, semblables à des Chirurgiens inhumains qui employent le fer & le feu sans une extrême nécessité. Il est vrai qu'en admettant la correction de l'Anonyme toute disputée seroit finie; mais il y resteroit

toujours ce scrupule d'avoir attenté sur l'ouvrage d'un ancien Ecrivain. Aucun Editeur n'a ôsé le faire, aucun ancien manuscrit ne nous y autorise ; le texte est clair & précis ; le nombre enfin des Colonnes y est écrit en caractères ordinaires, & point en chiffres Romains : * *Columnæ centum viginti septem à singulis Regibus facta, LX. pedum altitudinis, &c.*

Saumaïse étoit choqué du long espace de temps, qu'on dit avoir été employé à bâtir le vieux Temple d'Ephèse, & au lieu de 220 ans marqués dans le texte de Plinè, il trouva un manuscrit qui n'en marquoit que 120. M. Poleni a trouvé de même 120. dans un manuscrit du Cardinal Bessarion, qui se voit aujourd'hui dans la Bibliothèque publique de Venise, il n'a pas cependant ôsé, dit il, *faire violence* au passage de Plinè, tant il est réservé & délicat sur ces sortes de matières.

* *Edit. Harduini.*

Mais Pline, ajoute l'Anonyme, ne parle du Temple d'Ephèse, que d'après *Mucianus*, & *Mucianus* peut bien s'être trompé sur le nombre des Colonnes. Il faut bien que Pline eut quelque garand; n'étant pas témoin oculaire lui même, il est vraisemblable qu'il avoit lû nombre d'Auteurs, qui avoient écrit sur ce Temple, une des merveilles du monde. Mais que l'Anonyme me permette de lui demander, où il a trouvé que Pline ait emprunté de *Mucianus* tout ce qu'il dit des Colonnes du Temple? C'est dans le Livre 36 chap. 16 que cet Historien descend dans le détail du Temple d'Ephèse, de sa longueur, de sa largeur, de ses Colonnes, & des pierres énormes qu'on y employa. Il ne nomme point du tout *Mucianus* dans cet endroit. Mais au Livre 16 chap. 4. §. 79, à propos de l'Ebène, & du Cyprès, & du bois de la statue de Diane d'Ephèse, il dit, que *Mucianus* trois fois Consul,

fondé sur le témoignage de ceux qui avoient vû cette statue de plus près , assuroit qu'elle étoit de bois de vigne. Il révoque ensuite en doute, si Mucianus ne s'étoit pas trompé sur le nom de l'ouvrier de cette Statue , & sur le besoin qu'on prétendoit qu'elle avoit d'être humectée de temps en temps pour tenir les parties jointes. Voilà tous les éclaircissemens que Plinè a tiré de *Mucianus* ; en quoi même l'on voit qu'il ne s'en rapportoit pas aveuglément à ce qu'il avoit écrit sur le Temple d'Ephèse. Il n'est point question ni de son Architecture , ni de ses colonnes.

Le nombre impair de cent vingt-sept Colonnes, réplique l'Anonyme, n'est jamais entré dans un Edifice, qui étoit cité même par Vitruve, comme un chef-d'œuvre d'Architecture. Cela nous paroît extraordinaire ; j'en tombe d'accord : mais quoi ? Faut-il pour cela s'inscrire en faux contre Plinè ? Nous avons cent exemples où les Architectes

248 *Journal des Sçavans*,
se sont écartés des règles générales
de l'Art. Témoin le temple admirable
qui existe encore tout entier
à Nîmes, où les pierres qui for-
ment les corniches du fronton,
sont en fausse coupe, & leurs
joints perpendiculaires à l'horizon,
au lieu qu'elles devroient être po-
sées quarrément, & leurs joints à
plomb sur le plan incliné, qui for-
me le tympan. Les Modillons sui-
vent de même cette fausse coupe;
manière désapprouvée dans l'ordre
des bâtimens; mais qui ne laisse
pas de faire un assez bon effet, se-
lon le jugement qu'en a porté un
habile * Architecte moderne. Et
dans ce même Temple d'Ephése
Philon de Byzance ne nous dit-il
pas, que les marches par où l'on
montoit au Temple étoient au
nombre de dix? Cependant, Vi-
truve, rapporté par M. Poleni,
donne pour règle générale, que
dans cette espèce d'Edifices les

* M. Gautier. *Antiquités de Nîmes*,
&c.

marches doivent-êre en nombre impair : *gradus in fronte constituen- di ita sunt , ut sint semper impares ,* & il en donne la raison ; *namque cum dextro pede primus gradus ascendatur , item in templo primus est ponendus.* D'où il suit que les Architectes n'étoient pas toujours exacts observateurs de ces règles. Après tout , comment sçavoir si ce nombre impair de Colonnes n'étoit point nécessaire dans le Temple d'Ephèse , dont-il ne nous reste aujourd'hui presque aucun vestige ? Ce nombre n'a point déplu à Pline à qui l'on ne sçauroit refuser du bon goût pour les beaux Arts sans une injustice manifeste.

Mais Vitruve , dit l'Anonyme , donnant le Temple d'Ephèse comme un exemple des Temples *Diptères Octostyles* , c'est-à-dire , à doubles ailes ou portiques avec 8 Colonnes de face & 8 Colonnes sur le derrière , *in pronaos* , & *in postico* , qui avec celles des côtés font le nombre de 76 Colonnes , ne parle point de Co-

lonnes dans l'intérieur. Je réponds que ce qui constituoit précisément les Temples *Diptères Octostyles*, étoient les Colonnes en dehors; ainsi Vitruve n'avoit pas besoin de parler des Colonnes en dedans, qui étoient un ornement de surrogation dans cette espèce de Temples. D'ailleurs il n'avoit pas pris à tâche de faire la description du Temple d'Ephèse; mais seulement d'en remarquer ce qui fesoit à son sujet.

Pourquoi donc, réplique l'Anonyme, le même Vitruve donnant peu après des exemples des Temples *Hypéthres*, que les Latins appelleroient *sub dio*, à découvert, où il y a des Colonnes dans l'intérieur, ne parle-t-il pas du Temple d'Ephèse, mais seulement de celui de Jupiter Olympien à Athènes? C'est que ces deux Temples, celui d'Ephèse, & celui d'Athènes, étoient des édifices d'une structure différente, & l'un ne pouvoit servir d'exemple des Temples *Hypéthres*, comme l'autre.

Février 1748. 251

Non, reprend l'Anonyme, si les autres espèces de Temples avoient été susceptibles de ces mêmes portiques en dedans, cet Architecte, un des fameux de son temps, dans un livre Dogmatique sur tout ce que l'Art pouvoit embrasser, & dans lequel il est tombé dans de grands détails, n'auroit pas oublié de parler de ces Colonnes dans l'intérieur du Temple d'Ephèse, qu'il porte pour exemple des Temples Diptères, pendant qu'il s'en souvient si bien deux lignes après, au sujet des Temples Hipathres. Non il n'en parle pas, parce qu'il n'y en avoit point. L'on sçait assez que de pareils argumens négatifs en fait d'Histoire ne prouvent rien. Il étoit essentiel aux Temples Hipæthres d'avoir de doubles Colonnes en dedans, pour soutenir le toit, qui étoit ouvert par le milieu, au lieu qu'elles n'étoient point, absolument parlant, nécessaires pour les Temples périphtères, ou diptères, qui pouvoient quelquefois s'en passer. C'est pour

cela que Vitruve n'en parle pas.

Le Critique paroît s'attendre à cette réponse, & pour couper court, il établit que jamais on n'a vu des Colonnes au dedans des Temples Diptères; *que tous les plans & descriptions qu'on a donné jusqu'ici des Temples Grecs Diptères & périp-tères avec des Colonnes en dedans, ou ce ne sont pas des Temples, ou ce sont des rêveries des Voyageurs.* Je ne voudrois pas aller si vite dans de semblables décisions.* Pline parlant en général de l'usage des Colonnes, dit, qu'il ne doit point son origine au Luxe, mais à la nécessité de soutenir solidement ces édifices: *Columnis demùm utebantur in templis, non lautitia causâ, nondum enim ita intelligebantur, sed quia firmiora aliter statui non poterant.* Ce qui ne sçauroit s'entendre que des Colonnes en dedans, car celles qui sont en dehors ne soutiennent pas les temples, mais les portiques.

* *Hist. Nat. lib. 36.*

Mais revenons aux choses moins générales. Le Temple somptueux que l'on voit encore à Athènes, dédié autrefois à Minerve, & situé dans l'*Acropolis*, ou Citadelle est diptère Octostyle dans son *pronaos*, & dans son *posticum* avec des Colonnes tout au tour, d'ordre dorique; lesquelles, selon la description de * Spon, sçavant Antiquaire, font en tout le nombre de 46. Ce fameux Voyageur à qui l'on ne peut reprocher (comme l'Anonyme fait à tous les autres) d'être un de ceux, *qui se dédommagent aux dépens de la crédulité des autres, des fatigues qu'ils ont essuyé pour aller voir de grands riens*; Ce Voyageur, dis-je, a vu des Colonnes dans l'intérieur de ce Temple: voici ses paroles, *Au dedans de ce Temple (du Parthenon) on voit tout autour deux rangs de Colonnes de marbre, qui font une manière de Gallerie: il y en a 23 en*

* *Voyag. du Levant. Tome I. pag. 143. Seqq.*

254 *Journal des Sçavans,*
haut & 22 en bas ; car on n'en a
pas mis devant la porte pour ne pas
*embarrasser le passage : * Voici donc*
un Temple Grec , très-ancien ,
puisque Périclés commença à y fai-
re travailler vers la quatrième an-
née de l'Olympiade quatre vingt-
cinquième , qui n'est point Hypo-
stère , & qui a néanmoins des Co-
lonnes en dedans & en dehors ,
& , ce qui est encore remarquable ,
en nombre non pair. On pourroit
me répondre que ces Colonnes en
dedans avoient été ajoutées par
l'Empereur Hadrien , qui l'aura
peut-être fait réparer , pendant
qu'il prenoit grand soin de rendre
à la ville d'Athènes son ancienne
splendeur : que Spon même avoit
crû reconnoître l'effigie de cet Em-
pereur , & de sa femme Sabina
dans le beau bas relief du Fron-
ton de ce Temple. Mais Pausanias,

** Plutarch. in vit. Pericles. Vitruve en*
parle , lib. 4. c. 7. & dans la Préf. du
liv. 7. Dicaearchus dans la description de
la Grèce l'appelle splendidum opus.

Février. 1748. 255

qui vivoit du temps d'Hadrien, & qui ne manque pas une occasion de flater son Maître, faisant mention de toutes les réparations que ce Prince fit dans Athènes, ne parle point qu'il en ait fait au Parthenon; quoiqu'il n'ait pas oublié ce Temple dans sa description de la Grèce. D'ailleurs quand même M. Spon ne se feroit point trompé (ce qui pourroit bien être arrivé) en reconnoissant la tête d'Hadrien & de Sabina dans ce bas relief, personnages qui n'ont rien à faire avec la naissance de Minerve, représentée sur le timpan du fronton de ce Temple, cela ne prouveroit pas qu'Hadrien ait ajouté au plan de l'ancien Architecte 45 Colonnes dans l'intérieur, puisqu'il auroit autant valu, pour ainsi dire, bâtir ce Temple de nouveau; & Spon nous assure, *que tout le reste, si l'on excepte, selon lui, le fronton, n'a pas été touché.*

Voici un autre exemple, sans sortir de la Citadelle d'Athènes,

On voit encore au-delà des Propylées un reste de Temple d'ordre dorique par dehors, avec des Colonnes ioniques en dedans; * parce que (c'est M. Spon qui parle) ces dernières étant plus hautes de toute l'épaisseur de l'architrave, pour en soutenir le lambris, la proportion de l'ordre ionique, qui fait la Colonne plus haute, que le dorique, lui convenoit mieux. On ne peut refuser l'honneur de la plus grande antiquité à ce Temple, que Pausanias dit avoir été orné de plusieurs peintures par Polignote, qui vivoit avant la 90^e. Olympiade **.

Après cela il est inutile de citer l'ancien Temple qui subsiste encore dans Babec, qui est l'*Heliopolis* de Syrie, que plusieurs Voyageurs nous disent être très-magnifiquement orné de Colonnes tant dans son extérieur, que dans son intérieur. Mais l'Anonyme s'est déjà déclaré contre le plan qu'ils en ont donné,

* *Ibid.* pag. 140.

** *Plin. Hist. Nat. l. 3, c. 8.*

Fevrier 1748. 257

par la seule raison qu'il est opposé aux idées qu'il s'est formé des Temples anciens.

Il ne fait pas peut-être plus grand cas de l'autorité de *Nardini*, le meilleur des Auteurs, qui ont donné des descriptions de l'ancienne Rome. Cet Antiquaire nous représente le temple de Jupiter Capitolin octostyle diptère, avec 72 Colonnes en dehors, & 14 en dedans. Il me semble que cela devoit répondre admirablement bien à la simétrie de ce Temple, dont l'intérieur étoit terminé par trois chapelles, de Jupiter, de Junon, & de Minerve, auxquelles les trois allées, formées par les Colonnaes auroient conduit de front.

Et pour parler sans prévention, n'est-il pas vraisemblable, que des Temples qui fesoient l'admiration du monde, ne devoient pas être destitués de l'ornement des Colonnaes intérieures, qui de tout temps

ont rehaussé la beauté des autres édifices ? Nous sçavons que du temps même d'Homère, où l'Architecture étoit encore dans le berceau, on avoit songé à orner de Colonnes les Sales, & l'intérieur des Palais, comme il paroît par le 18^e. livre de l'Odyssée. Or voyant le bel effet que cela fesoit, s'en seroit-on passé pour les Temples, qui étoient le dernier effort de la magnificence des Grecs ? Car enfin si vous ôtez de l'intérieur des Temples les Colonnes, les peintures, & tout autre ornement, comme l'Anonyme prétend peu de lignes après, il faut avouer que ces vastes édifices, qu'on nous vante tant, auroient fort ressemblé à des Granges immenses. Ajoutez que les poutres & les solivaux de ces grands toits, auroient eu de la peine à supporter leur poids sans se casser, si l'on établit qu'ils étoient privés de l'appui des Colonnes.

Le Temple d'Ephése, selon le

calcul de M. Poleni , avoit 80
pieds * de largeur. Il falloit donc
un toit d'une pareille mefure , &
des poutres encore plus longues.
Elles étoient de bois de cédre , fe-
lon Pline ; mais pouvoient-elles
être affez folides dans cette lon-
gueur , pour n'avoir pas befoin du
foutien des Colonnes , qui auroient
diminué l'effort du poids. Cette
précaution étoit d'autant plus né-
ceffaire , que le pays d'Ephéfe étoit
fujet aux tremblemens de terre.
C'eft dans cette vue qu'on avoit
bâti le Temple dans un fol maré-
cageux , comme Pline nous l'affu-
re : l'Architefte jugea que cela le
garantiroit des plus violentes fecouf-
fes ; auffi lorsque ce fameux trem-
blement de terre arriva dans l'Asie ,
fous le règne de Tibère , la Ville
d'Ephéfe fut renverfée avec 14 au-
tres Villes , mais nous ne favons
pas que fon Temple en ait fouffert.
Il y a apparence que ce ne fut pas
feulement la nature du fol qui le

* Cela s'entend du corps du Temple.

sauva ; mais plutôt les Colonnes qui eurent assez de force pour soutenir les poutres contre la violence des secousses.

Je finis cet article par une réflexion tirée du passage de Pline, cité ci-dessus. Il remarque que parmi les Colonnes de ce Temple il y en avoit trente-six sculptées en bosse ; ce qui fait justement la moitié de 72 ; dont l'Anonyme accorde la distribution en dehors. Or dirons-nous que l'on avoit placé dans cet arrangement une Colonne sculptée à côté d'une toute unie ? Cela auroit formé une Architecture d'un goût bien bizarre. Ne vaut-il pas mieux croire, que les Colonnes sculptées, comme plus nobles & plus riches étoient réservées pour la *Cella* du Temple ?

Je conviens avec l'Anonyme que M. Poleni auroit de la peine à nous prouver que dans les Temples les plus anciens de la Grèce, il y eut des fenêtres. Tout paroît s'y opposer. En revanche son Critique

sera autant embarrassé, à nous prouver, comme il a avancé, qu'il n'y avoit que les Ministres, & les principaux personnages qui entrassent dans la Cella, & que le peuple étoit spectateur des sacrifices par les deux portes opposées du Temple. Outre que cela paroît contre toute vraisemblance, on pourroit citer quantité de passages des anciens, par lesquels il est constant, qu'il étoit permis à tout le peuple d'entrer dans la Cella : mais je ne veux pas que mes remarques aient l'air d'une dissertation. Par *Cella* on entend en Architecture, ce que nous appellons la nef du Temple, & que les Grecs appelloient *Naos*. Elle étoit très-vaste, occupant une grande partie du corps des Temples les plus fameux. A la mort de Jules César plusieurs proposèrent d'ériger son bucher dans la Cella de Jupiter Capitolin. Et Cicéron nous dit, que la Cella de la Déesse Concorde contenoit plusieurs centaines d'hommes armés,

Mais parlant de *Cella* je suis persuadé que le Critique a voulu entendre la partie du Temple que l'on nommoit proprement, *adytum*, *penetrabile*, *ibalamum*. Lucien ou l'Auteur quel qu'il soit, du Traité de la Déesse de Syrie nous parle de ce dernier, dans la description du Temple de *Hierapolis*: *Imaginem igitur*, dit-il, *ad eam omnibus ingredi licet; sed in ibalamum solus sacerdotibus*; pour l'autre nom, Pollux nous l'explique ainsi: *templi parvè locum quem adire non licet, adytum nominaveris*.

Il est toujours assuré, poursuit l'Anonyme, que les anciens n'ornoient pas beaucoup le dedans de leurs Temples, qui devoient être fort noirs de la fumée des sacrifices, &c. Les Auteurs anciens ne nous parlent cependant d'autre chose, que des ornemens intérieurs de leurs Temples. La plupart avoient des lambris dorés: les Poètes ne disent rien plus fréquemment, que Tem-

De Onomastica

*pla aurea, aurata templa, auro
radiantia templa.* * Les Sculptures
en bas relief des plus habiles Maî-
tres, y étoient très-communes ; les
Peintres les plus célèbres ambition-
noient la gloire d'immortaliser leur
nom par les ouvrages qu'ils y con-
sacroient. ** Platon faisant la des-
cription d'un Temple de Neptune,
renchérit sur tout cela : *Exteriusque*,
dit-il, *præter summa fastigia, ar-*
gento omnia exornarunt ; culmina
verò et apices auro. Intus verò la-
quearia tota eburnea..... relin-
quarò omnia, parietes, columnas et
pavimenta, Aurichalco exornarunt.
Pline enfin observe qu'il lui fau-
droit plusieurs livres, pour décrire
les ornemens du seul Temple d'E-
phèse.

Quant à la fumée, dont parle
l'Anonyme, il n'est pas sûr qu'a-
dans les Temples aussi fréquentés,
que l'étoit le Temple d'Ephèse,
on brûla les Victimes dans l'in-

* *Lucr. Propert. Ovid.*

** *Le Crésus.*

264 *Journal des Sçavans*,
 térieur. Il est plus naturel de croire
 que l'on n'y offroit aux dieux que
 des fruits, des odeurs, & des liba-
 tions ; & que pour les Victimes,
 on les bruloit dans un Autel erigé
 exprès en dehors, devant la porte
 du Temple. *Pronaos*, dit un Sça-
 vant Antiquaire, *est vestibulum tem-
 pli, ubi ara plerumque stabat*. Je
 pourrois citer plusieurs autorités,
 qui confirment cette opinion : je
 me contenterai de deux. * Elien
 parlant du très-ancien Temple de
 Venus d'*Erice* en Sicile, dit : *Ara
 maxima sub dio est* : dans le Tem-
 ple de Iéropolis dit Lucien : *foris
 Ara posita est, magna ara*. On
 sçait que dans celui de Jérusalem
 l'Autel des Holocaustes étoit situé
 dans la cour des Prêtres, vis-à-vis
 la porte Orientale du Temple. Si
 l'on y fait réflexion, il faut conve-
 nir, que la fumée, & la puanteur
 d'un *Hecatombe*, par exemple,
 auroit étouffé tous les assistans de-
 dans un Temple, couvert d'un toit,

* *Hist. Animal. lib. 10. cap. 50.*

& dépourvû de fenêtres. Ainsi si l'on portoit souvent laver les Simulachres aux rivières ; si on les ciroit , si on les huiloit , ce n'étoit pas à cause de la fumée , comme dit l'Auteur ; mais parce que les Brêtres avoient attaché d'autres idées de superstition à ces cérémonies , que *Potter* dans son *Archæologie Grecque* & d'autres *Philologues* ont scavamment expliquées. Cela étant , il n'est plus nécessaire de renvoyer , comme fait l'Anonyme , tous les tableaux au dehors , sous les portiques des Temples , où ils auroient certainement autant & plus souffert des injures de l'air & des saisons , que de la fumée des sacrifices en dedans.

Notre Critique Anonyme conclut enfin , que le plan , que *M. Poléni* nous a donné du Temple d'Ephése , n'est qu'une simple conjecture , fondée sur un passage altéré de *Pline* : j'ai trop bonne opinion de mon illustre Confrère , pour croire qu'il ait voulu donner au-

tre chose qu'une simple conjecture; mais une conjecture aussi ingénieuse, qu'il n'y a personne qui ne voulût conjecturer de la sorte. La distribution des parties de son Temple est admirable, magnifique, majestueuse, distincte; elle n'est point opposée au peu que les Auteurs anciens nous en ont laissé par écrit, particulièrement Pline, dont le texte, selon moi, ne doit pas être corrigé sans de plus fortes raisons.

Je ne dissimulerai pas pourtant que le raisonnement de l'Anonyme a quelque vraisemblance lorsqu'il dit, *qu'il se peut faire qu'on aura compris dans le nombre des Colonnes du Temple, celles des autres édifices qui y avoient été joints dans la suite.* On sçait qu'il y avoit plusieurs de ces dépendances dans les plus grands Temples de la Grèce; entr'autres celle que l'on nommoit *Opisthodomos*, qui étoit un bâtiment séparé & bien clos, où l'on gardoit les trésors & les dépôts de l'argent.

J'avouerai aussi ma surprise de ce que Monsieur Poleni, ayant pour ainsi dire épuisé sa matière, n'ait pas fait mention du portique de pierre de la longueur d'un stade qui menoit au Temple d'Ephèse. Il n'a peut-être pas jeté les yeux sur Boulanger, Auteur cité par l'Anonyme, dont à la vérité, l'autorité ne seroit pas d'un grand poids, s'il n'avoit pas allégué un bon garand: c'est Philostrate dans la vie de Damien, Sophiste d'Ephèse, qui vivoit dans les premières années de l'Empereur Sévère, & qui parle de ce portique. S'il avoit des Colonnes, comme il pouvoit en avoir, le nombre de 127. Colonnes auroit été bientôt employé dans l'espace d'un stade, qui fesoit 625 pieds Romains. Mais cela prouveroit trop contre le plan de Monsieur Poleni, & par conséquent rien.

Je passe à la seconde partie de la Critique de notre Anonyme. Elle traite de la porte principale

268 *Journal des Sçavans*,
de la *Cella*. On doit faire beaucoup d'attention à ses remarques : je crois qu'il ne sera point inutile de commencer par répéter un fait que Pline nous a conservé , & que l'on donnoit pour miraculeux.
* L'Architecte du vieux Temple pour faciliter la collocation des Architraves dessus les chapiteaux des Colonnes d'une hauteur surprenante, se servit d'une façon qui doit paroître tout-à-fait singulière. Il remplit de sable quantité de sacs tissus de jonc , qu'il entassa les uns sur les autres , tellement qu'ils formoient une espèce de colline , un peu plus haute que les chapiteaux des Colonnes. On montoit au sommet par une pente douce. Il traina en haut ses pierres immenses , par cette espèce de plan incliné , & parvenu à la hauteur des chapiteaux , les ayant posées perpendiculairement au lieu , où elles devoient être assises , il vuida par en bas les sacs inférieurs qui

* *Lib. 36. cap. 14.*

faisant abaisser doucement les supérieurs, les posoient sur le lit destiné. Cette manœuvre lui réussit à merveille pour son premier usage : mais lorsqu'il voulut s'en servir pour un autre, c'est-à-dire, pour poser le linteau supérieur de la porte, il trouva des difficultés insurmontables, à cause de la grandeur extraordinaire de la pierre qu'il vouloit placer. Ce qui le mit dans un tel desespoir, que plutôt que de succomber à la honte de n'avoir pas réussi, il prit le parti de se tuer. S'étant endormi dans cette résolution, Diane lui apparut, & le consolant lui promit qu'elle auroit soin de placer sa pierre ; & réellement il la trouva le matin à sa place, *pondere ipso correctus*, dit l'Historien, y étant descendue d'elle-même par son propre poids. Ceux qui connoissent la mécanique expliqueront aisément comment cela peut être arrivé sans miracle.

L'Auteur Anonyme prétend que

270 *Journal des Sçavans*,
le plan que M. Poleni a donné ne
répond point à ce récit, & qu'il
en exclut toute sorte de prodige.
Car, dit-il, ni M. Poleni, ni M.
Perrault n'accordant point un Por-
che ou Pronaos au Temple d'E-
phése, comme d'autres Temples
en avoient, ils ont été contraints de
rétrécir la porte; de façon que cet-
te pierre miraculeuse n'ayant pas
chez eux plus de treize à quatorze
pieds de roy de longueur, elle
auroit pû être très-bien posée sans
le secours de Diane. Mais l'Au-
teur a vu lui-même comment M.
Poleni tâche de *conserver la décence*
du miracle: il suppose que cette
pierre portoit son chambranle, sa
frise, sa corniche & son fronton,
en dehors & en dedans du Tem-
ple, & que le bout étoit pris dans
un seul bloc de marbre: aussi tout
autre Architecte que Ctésiphon
eût tremblé d'avoir à poser une
telle masse. Ici l'Anonyme se récrie
disant que si cet Architecte avoit
eu un pareil dessein, il ne méritoit

pas la bienveillance de Diane, ayant pu faire de plusieurs morceaux, ce qu'il vouloit faire d'une seule pièce de marbre.

Mais ne sçait-on pas que les Architectes ont eu de tout temps la manie de vouloir se faire admirer par des entreprises extraordinaires ? Celui-ci croyoit peut-être, que pour répondre à la magnificence des autres parties de son Temple, il lui falloit du merveilleux même dans la Porte.

Mais la peine, ajoute l'Auteur, *qu'on devoit avoir en à tirer cette masse énorme de la carrière, & à la mener sur le lieu, ne devoit-elle pas lui faire prévenir l'impossibilité de la monter à sa place ?* Je réponds qu'il faut supposer plus de courage aux anciens Architectes, que nous n'en trouvons dans les nôtres. Ne faisoit-on pas porter de l'Egypte à Rome ces Obélisques immenses, & on les dressoit d'une façon aisée & si commune, qu'aucun Auteur n'a daigné d'en informer

la postérité. On peut assurer sans crainte que les anciens avoient plus de ressources dans les mécaniques que nous n'en connoissons aujourd'hui. D'ailleurs cette difficulté, dont parle l'Auteur, diminue beaucoup, lorsque l'on sçait que pendant que les Ephésiens songeoient à faire venir des Pays lointains les marbres nécessaires pour bâtir leur Temple, le hazard fit, qu'un Berger nommé *Pixodorus* en découvrit une carrière tout près d'Ephèse. * Vitruve qui nous a conservé ce fait, rapporte aussi la manière ingénieuse dont *Ctesiphon* se servit pour transporter les grands fûts des Colonnes au Temple. Métagènes son fils sur le modèle de la machine inventée par son pere, en fit une autre pour amener les Architraves. ** On me permettra de la rapporter ici, suivant la traduction de M. Perrault.

Il fit des roues de douze pieds, on

* *Vitr. lib. 10. c. 7.*

** *Vitr. Ibid. ch. 6.*

environ, & il enferma les deux bouts des Architraves dans le milieu des roues : il y mit aussi des boulons & des anneaux de fer ; en sorte que lorsque les bœufs tiroient la machine, les boulons mis dans les anneaux de fer faisoient tourner les roues , & ainsi les Architraves qui étoient enfermés dans les roues , comme des effieux , furent trainés , & amenés sur le lieu , de même que les fûts des Colonnes.

Pourquoi donc l'Architecte n'auroit-il pu amener la grande pierre avec cette même machine, ou une semblable ? * Vitruve remarque , qu'il y avoit fort peu de distance depuis les carrières jusqu'au Temple , par une campagne égale , où il n'y a ni à monter , ni à descendre. Tout cela facilite la possibilité de mener la pierre supposée par M. Poleni. L'Architecte se servit de la même invention pour la monter à sa place , dont il s'étoit servi pour monter les Architraves sur les chapi-

* *ibid.*

274 *Journal des Sçavans*,
teaux des Colonnes, & s'il se trou-
va plus embarrassé, c'est qu'il lui
fallut pour la porte un tas de ces
sacs pleins de sable moins élevé,
& pour le moins aussi large dans
sa base, que les premiers; & celui-
ci dut faire une telle résistance,
qui ne put être vaincue, que par
l'énorme poids de la pierre.

Après tout, comment l'Anony-
me voudroit-il que l'on fit pour
ne pas démentir le prodige ? Il
voudroit *supposer un pronaos*, mal-
gré Messieurs Perrault & Poleni,
qui donnant la facilité de faire la
porte plus large que l'entrecolonne-
ment du milieu, eût besoin d'un
plus grand linteau. Mais puisqu'il
ne trouve pas prodigieuse la porte
du Panthéon, qui a 18 pieds & 4
pouces de roy en dedans les ta-
bleaux, quelle largeur voudroit-
il donner à sa porte du Temple
d'Ephèse, qui ne fut pas dispropor-
tionnée au reste de l'édifice: c'est
ce qu'il n'a pas jugé à propos de
déclarer. Mais il passe tout de suite

Février 1748. 275.

à sa remarque sur les escaliers, par où l'on montoit au toit du Temple.

Pline nous avoit instruits, que ces escaliers étoient faits de bois de Vigne. * *Etiam nunc scalis rectum Ephesia Diana scanditur, unâ è vite Cypriâ, ut ferunt.* ** M. Perrault a tiré de ce passage le sens suivant : *Pline dit qu'on montoit au-dessus du Temple par un escalier de bois de Vigne, qui étoit tout d'une pièce & fait d'un seul sep.* M. Poleni trouve que ceci n'est point le sens de ce passage, & que l'on veut mettre du merveilleux là où il n'y en a point. Car quoi de plus merveilleux, dit-il, *que de former d'un seul sep de Vigne un escalier, lequel si nous déterminons la hauteur du Temple proportionnée à sa longueur & à sa largeur, devoit avoir environ deux cens marches ? Unâ è vite Cypriâ, veut dire, de seul bois de Vigne de Chypre.* Cette explication paroît fort

* Lib. 14. cap. 1.

** Vit. Archit. liv. 3. chap. 1. pag. 71.

276 *Journal des Sçavans*,
juste, fort naturelle, & préférable
à celle de M. Perrault. Notre Ano-
nyme cependant ne la trouve pas
telle; le *ut ferunt*, dit-il, suppose
quelque chose d'extraordinaire;
M. Perrault ne s'est point trompé;
& si ce sep de Vigne paroît trop
énorme pour en former tant de
marches, il faut croire au moins
que le noyau de l'escalier étoit
d'un seul sep de Vigne.

Le *ut ferunt* suppose l'incer-
titude de la vérité du fait, & point
du tout l'extraordinaire. Sans cher-
cher le merveilleux, la chose mé-
ritoit d'être remarquée par un na-
turaliste. Il s'agissoit d'un bois,
qui n'est pas d'un usage ordinaire
pour des constructions; d'un bois
qui entroit dans le nombre de
ceux qui sont moins sujets à la
corruption, tel que l'Ebène, le
Cédre, & le Cypres dont Pline
avoit déjà parlé. Car, à dire vrai,
j'aurai toujours de la peine à m'i-
maginer un sep de Vigne de la
hauteur de soixante & douze pieds

de roy d'une épaisseur proportionnée & capable de servir de noyaux à un escalier ; & il n'en falloit pas moins , accordant même au Critique cent quarante-quatre marches à six de nos pouces , où M. Poleni en avoit placé deux cens.

Ce que l'Anonyme dit après , au sujet des bas-reliefs que M. Perrault suppose sur le tympan du fronton du Temple , & que M. Poleni condamne , ne doit pas intéresser beaucoup : il pouvoit y en avoir , & n'y en avoir point. Il est bien sûr que ceux que M. Perrault a fait mettre dans son dessein , sont de l'imagination de son Peintre. Je conviens que les médailles ne peuvent nous aider pour en établir , ou en rejeter. J'ajouterai même que celles où le tympan du Temple paroît orné d'une étoile ou d'un petit bouton , ne doivent pas suffire à M. Poleni pour supposer une fenêtre de pareille figure dans son Temple. Il y a toute apparence qu'il n'y en avoit point

278 *Journal des Sçavans*,
dans les Temples les plus anciens
de la Grèce , & que ces petites
marques font un caprice du Mon-
étaire.

Je ne reviendrai point avec
l'Anonyme à un nouvel examen
du premier article au sujet des Co-
lonnes du Temple : ce que j'en ai
dit me paroît suffisant. Sa nou-
velle façon de corriger les chiffres
du passage de Plin en XXCIV,
supposant quatre Colonnes dans
le *Pronaos* , & quatre dans le *Posti-
cum* , ou en XXCVII. supposant
seize Colonnes par les côtés au
lieu de quinze , ne doit pas nous
arrêter davantage quoique l'on
ait quelquefois marqué quatre-
vingt par XXC. dans les anciens
monumens : puisqu'il est décidé
que l'on ne doit en aucune ma-
nière toucher au texte de Plin.

Il me reste à me justifier , de
ce que je me suis mêlé dans cette
dispute littéraire. Les Journaux
de France ne parviennent que fort
tard en Italie, M. Poleni est mon

Février 1748. 279

Confrère à l'Académie de Corto-
ne ma Patrie. Il est occupé dans
d'autres études ; il pourra peut-
être un jour employer ses rares ta-
lens avec plus de succès que je
ne l'ai fait , pour chercher la vé-
rité , unique but que je me suis
proposé dans ces observations.

ESSAIS ET OBSERVATIONS

*de Médecine de La Société d'É-
dimbourg , Ouvrage traduit de
l'Anglois. A Paris, chez Hypo-
polite - Louis Guerin , & Jac-
ques Guerin, rue S. Jacques, à
S. Thomas d'Aquin, Tom. VII.*

NOUS avons remarqué dans
l'extrait du Tome VI. de cet
ouvrage inséré dans notre Journal
du mois de Janvier dernier , que
les trois derniers articles, dont l'un
contient l'exposition des découvertes
les plus remarquables , & des pro-
grès faits en Médecine , ou proposés
depuis le commencement de l'année
1735 ; un autre comprend les

280 *Journal des Sçavans*,
liste des livres de *Medecine* pu-
bliés depuis le commencement de l'an-
née 1735 ; & un troisieme , où il
s'agit des livres annoncés , & autres
nouvelles de *Medecine* , ont été ren-
voyés au present volume. Les mê-
mes raisons qui nous ont empêché
de parler de ces articles en donnant
l'extrait des volumes precedens
subsistant encore aujourd'hui , nous
n'entretiendrons les Lecteurs que
de deux morceaux qu'on s'est
trouvé dans la nécessité d'ajouter à
l'original Anglois , parce que le
fixieme volume auroit été mon-
strueux pour la grosseur si l'on eut
voulu qu'il contint , outre le texte
de l'original , la table generale
des matieres contenues dans les
sept volumes , & que le texte &
la table ne suffisoient pas pour fai-
re deux volumes d'une grosseur
raisonnable. Les morceaux ajou-
tés sont deux *Essais* du Docteur
George Martin , l'un sur les perio-
des & les crises des maladies , l'au-
tre sur l'opération specifique des pur-

Février 1748. 281

gatis. Ils ont été tirés d'un recueil d'essais de Medecine & de Physique que ce sçavant Medecin fit imprimer à Londres en 1740, & traduits par M. Boyer de Pebrand, Docteur en Medecine de la Faculté de Montpellier, déjà connu par d'autres traductions en ce genre. Ces essais ont été préférés à d'autres ouvrages parce qu'ils sont dans le goût dans lequel ceux d'Edimbourg sont écrits, & que d'ailleurs ils méritent d'être traduits dans notre langue.

Quoique l'essai sur les périodes & les crises des maladies, soit le fruit d'une lecture immense des Medecins anciens & modernes, il fournit très-peu de choses pour un extrait. Nous en donnerons une juste idée en copiant un seul passage de cet ouvrage, dont la plus grande utilité, & elle n'est pas petite dans le temps présent où la Philosophie dont tout le monde se pare jette dans la Medecine plus d'incertitude que les observa-

tions de tous les siècles n'y ont porté de lumieres, dont, on le répète, la plus grande utilité est de rappeler les Medecins à l'étude des anciens, plus curieux d'observer la nature, & plus exacts à le faire, que jaloux de dérober ses secrets. Si l'on doutoit qu'elle a presque toujours affecté de couvrir de tenebres impenetrables la cause des effets qu'elle produit, il suffiroit pour s'en convaincre de lire l'essai dont nous parlons. Ne seroit-ce pas une leçon tacite qu'elle auroit voulu donner à ceux qui l'étudient de se borner aux seuls effets, parce que c'est eux seuls qui nous intéressent ? Quoiqu'il en soit, voici ce que l'expérience a appris aux anciens sur les périodes & les crises des maladies.

» Les crises des fievres peuvent
 » arriver quelque jour que ce soit
 » de la maladie, mais l'expérience
 » & l'observation nous ont appris
 » qu'elles se font ordinairement
 » dans certains jours particuliers,

Février 1748. 283

» & que si elles arrivent quelque-
» fois dans d'autres temps, elles
» sont rarement heureuses, etant
» suivies ou de la mort du malade,
» ou d'une guerison imparfaite, ou
» du danger d'une rechute. Ainsi
» Galien, qui s'est donné beaucoup
» de peine à recueillir tous les pro-
» ceptes & les observations d'Hip-
» pocrate; & qui a été copié ensui-
» te par tous ceux qui sont venus
» après lui, Galien, dis-je, a ob-
» servé que le plus grand nombre
» des fievres se termine plus favo-
» rablement le septieme jour, que
» dans aucun autre temps de la
» maladie. Il y en a plusieurs aussi
» qui se terminent au quatorzieme;
» après quoi viennent dans leur
» ordre le neuvieme, le onzieme,
» le douzieme, le vingtieme (ou
» le vingt & unieme) le dix-sep-
» tieme, le cinquieme, le quatrie-
» me, le troisieme, le dix-huitieme,
» le vingt-septieme (vingt-huitie-
» me) le quarantieme, le trente-
» quatrieme, le vingt-quatrieme.

284 *Journal des Sçavans,*

» le trente & unieme, & le trentes-
 » septieme. Les crises peuvent arri-
 » ver aussi quelquefois dans d'au-
 » tres jours. Tel est particuliere-
 » ment le fixieme; mais alors elles
 » sont rarement favorables, & ne
 » se font que d'une maniere fati-
 » guante, obscure, ou imparfaite;
 » de sorte que si elles ne tuent pas
 » le malade, elles laissent le plus
 » souvent quelques restes de la ma-
 » ladie, ou une disposition à quel-
 » que autre incommodité. Le hui-
 » tieme, le dixieme, le douzieme;
 » le seize, & le dixneuvieme, ap-
 » prochent de la nature du fixieme;
 » quoiqu'ils ne soient peut-être pas
 » si mauvais. Le treizieme n'est pas
 » estimé aussi heureux que ceux
 » de la premiere classe, ni aussi
 » malheureux que ceux de cette
 » derniere, mais il tient en quel-
 » que sorte le milieu. A la premiere
 » classe des jours heureux Diocles
 » ajoutoit le premier & le deuxie-
 » me, preferant avec Archigene
 » le dix-huitieme ou dix-septieme,

Février 1748. 285

» & par conséquent le vingt &c
» unieme au vingtieme , le vingt-
» cinquieme au vingt-quatrieme ;
» le vingt-huitieme au vingt-sep-
» tieme , &c.

» Les fievres qui se terminent
» dans l'espace de quatorze jours ;
» ont leurs symptomes violens ; ils
» ne le sont gueres moins dans cel-
» les qui vont jusqu'au vingtieme ;
» depuis ce jour jusqu'au quaran-
» tieme , les symptomes perdent
» leur force.

» Les jours les plus remarqua-
» bles après ce periode sont le
» soixantieme , le quatre-vingtie-
» me , le centieme , & le cent-vingt-
» tieme , vers lesquels à peu près ,
» & non précisément ces jours là
» même , la maladie prend une
» tournure extraordinaire. «

L'objet de M. Martin est de
prouver que c'est avec raison que
les epoques reprises dans le passa-
ge cité sont réellement critiques ,
ou periodiques , dans différentes
maladies de toute espece , même

286 *Journal des Sçavans*,
factices, comme la petite verole
produite par l'inoculation, les fie-
vres contagieuses & pestilentielle,
& même dans des maladies acci-
dentelles, comme des fractures; &
c'est ce qui résulte évidemment du
depouillement qu'il fait des ouvra-
ges de tous les observateurs les plus
exacts, qu'il cite scrupuleusement;
& la preuve que les crises & les
périodes appartiennent à la nature
de chaque maladie, c'est que l'âge,
le genre de vie, le sexe, la saison,
n'y apportent aucune différence,
à moins que l'opération de la na-
ture n'ait été dérangée par des re-
medes faits à contretems. Le ce-
lebre Sydenham étoit tellement
persuadé de cette vérité que de
son aveu il n'étoit presque que
spectateur dans les commencemens
des constitutions epidemiques,
pour connoître la marche des ma-
ladies dominantes, les crises salu-
taires qui les terminoient, & leurs
périodes; ou, si la nature des acci-
dens l'obligeoit d'employer les re-

medes generaux , c'etoit toujours avec tous les menagemens convenables pour ne point détourner la nature de son objet.

S'il n'est point donné à tous ceux qui exercent la Medecine d'être aussi maîtres d'eux-mêmes que l'etoient l'Hippocrate Grec , & l'Hippocrate Anglois, il appartient encore à moins des personnes de deviner la cause des crises & des périodes des maladies. M. Martin avoue de bonne foi que c'est une enigme pour lui ; plus judicieux en cela que ces Auteurs dont la ridicule vanité leur a mieux aimé faire nier leur existence que d'avouer une ignorance qui devoit d'autant moins humilier leur amour propre que les plus grands génies la partageoient avec eux. Il se borne donc à expliquer comment les *periodes & les crises des maladies d'une constitution donnée se passeront à peu près de la même maniere & dans le même temps chez les enfans & chez les adultes, chez les hom-*

288 *Journal des Sçavans ;*
mes & chez les femmes , chez les
nains & chez les geans , &c ; &c
voici le principe dont il part.

Les liqueurs qui circulent dans les
corps des animaux de même espece
passent par des vaisseaux homologues
& parcourent des espaces homologues
dans le même temps.

D'ou il suit 1^o. que les temps que
le sang employe pour sortir du cœur
& y revenir par les vaisseaux cor-
respondans sont egaux dans les ani-
maux semblables : 2^o. que quelle que
soit la cause des maladies periodi-
ques , il est aisé de voir pourquoi les
retours de celles qui ont le même ca-
ractère & la même disposition se fait
régulierement dans des temps deter-
minés dans les sujets grands ou petits ;
à moins que l'ordre de la nature ne
soit troublé par quelque cause etran-
gere : 3^o. comment les maladies epi-
demiques regulieres d'une espece don-
née parcourent leurs periodes dans
presque les mêmes espaces de temps ,
& finissent aussi dans des temps de-
terminés ; ce qui ne vient que de ce
que

que la nature sépare dans un temps déterminé, & fait sortir dans l'ordre & par la voie convenables la matiere morbifique qu'elle a digérée.

C'est bien dommage que ces conséquences, qui fournissent une explication si naturelle d'un phénomène très-obscur, partent d'un principe faux. Car il est démontré que le temps que le sang qui sort du cœur employe à y revenir, non seulement est différent dans les différens sujets, mais dans les différens âges de ces mêmes sujets, & même dans les différens temps de la journée. Peut-être même observeroit-on dans l'état de maladie des altérations causées par la différence du régime, comme on l'observe dans l'état de santé. Concluons donc que les causes des crises & des périodes des maladies sont encore couvertes d'une nuit obscure; mais gardons nous de conclure de la rareté des crises dans notre temps, & de l'irrégularité qu'on remarque peut-être dans

290 *Journal des Sçavans*,
les periodes , qu'il n'y a rien de
certain sur cette matiere , & n'at-
tribuons qu'à une pratique qui
derange la marche de la nature
le desordre que nous remarquons
quelquefois dans ses operations ;
& , pour terminer notre extrait par
les propres paroles qui finissent l'Es-
sai , disons avec Bacon , *homo natu-
ra minister & interpretes tantum facit
& intelligit quantum de ordine natu-
ra opere vel mente observaverit.*

Le même principe reçoit égale-
ment son application à la do-
ctrine de l'opération spécifique des
purgatifs , qui fait le sujet du se-
cond Essai. Les anciens en distin-
guoient quatre classes correspon-
dantes aux quatre humeurs , qu'ils
nommoient bile , atrabile ou me-
lancholie , phlegme , ou pituite ,
& eau. La bile , selon eux , est une
humeur jaunâtre , d'une viscosité
moyenne ; la melancholie , une hu-
meur plus épaisse & noirâtre ; le
phlegme , un suc visqueux , gluant &
blanchâtre ; & l'eau , une liqueur se-

reuse & fluide. Ils nommoient cholagogues, melanagogues, phlegmagogues, & hydragogues, les remèdes propres à faire sortir chacune de ces humeurs. Cependant ils ne s'imaginoient point que chaque espece de purgatif ne fit sortir que l'humeur qu'ils lui croyoient analogue; mais ils pensoient que leur effet principal se faisoit sur elle, & qu'il ne s'étendoit jusqu'aux autres que par l'impossibilité de les faire sortir dans toute leur pureté, ou quand, ces humeurs étant totalement évacuées, il restoit encore de l'activité dans le purgatif. Ils fondonient leur doctrine sur l'expérience qui fait voir que les purgatifs des quatre classes produisent des évacuations d'humeurs assorties aux noms que portent chaque classe. Quant à la cause première de ces phénomènes, c'étoit, selon les anciens, une force d'attraction fondée sur quelque rapport de nature.

Cette doctrine ne fut pas reçue

292 *Journal des Sçavans,*
sans contradiction dans l'antiquité même. Erasistrate & Asclepiade ne trouvant point l'attraction suffisamment prouvée, aimerent mieux dire que les purgatifs, selon la différente nature, donnoient de nouvelles formes aux liqueurs qu'ils trouvoient dans les premières voyes au-delà desquelles les anciens ne pensoient pas que s'étendit leur action; ainsi elle se bornoit entièrement, selon eux, à évacuer une partie de la serosité du sang, d'où ils concluient que le choix des purgatifs étoit fort indifférent.

Des Médecins modernes se sont également élevés contre la doctrine d'Hippocrate & de Galien sur la vertu spécifique des purgatifs. Thomas Erasme la réduit à une simple irritation, au moyen de laquelle ils excitent l'estomac & les intestins à chasser les matières contenues dans leurs glandes. Ainsi ils ne diffèrent essentiellement, selon lui, que dans le degré d'acrimonies, Erasme & ses sectateurs, e

Février 1748. 293

adoptant la doctrine des anciens en ce point que les purgatifs commencent par evacuer les liqueurs les plus mobiles & les plus fluides, s'en sont encore éloignés en pre-
tendant que la liqueur la plus fluide est la bile. Ils ont donc regardé les cholagogues comme les purgatifs les plus doux ; ils ont mis au second rang ceux qui evacuent la pituite, & un troisième ceux qui font sortir la melancholie & les eaux.

Van-Helmont a encore été plus loin : car il conteste aux purgatifs la vertu d'emporter les impuretés du sang, & il en fait des poisons destructeurs de la substance de ce fluide, & même des solides.

Le sentiment d'Erasme, mis dans un nouveau jour par Pechlin, s'est fait tant de prosélites, que la doctrine d'Hippocrate est tombée dans le mépris. La raison y trouvoit son compte. Elle a encore fourni une explication assez plausible des différentes couleurs des

matieres evacuées par les purgatifs. Les liqueurs intestinales, a-t elle dit, ressemblent à la bile, quand l'aloë ou la rhubarbe leur a donné une teinture jaune; à l'atrabile par la teinture que leur donnent le polypode, le fené, les acides vitrioliques, &c. Les modernes en appellent de plus à l'experience, qui leur a fait voir souvent qu'un cholalogue ne faisoit sortir que de l'eau, &c.

S'il en est ainsi, dit M. Martin, que devons-nous penser des anciens, si ce n'est que ce sont des observateurs negligens, ou infideles? C'est pourtant ce qu'on ne s'est jamais avisé de leur reprocher, & Galien nous assure, d'après ses propres observations, que tout purgatif, quel qu'il soit, supposé même assez fort, n'evacue pas indifféremment toutes les humeurs; & que ceux de chaque classe agissent d'abord sur l'humeur dont ils portent le nom, c'est-à-dire, qu'ils evacuent d'abord la bile, si c'est

Février 1748. 295

un cholalogue ; après quoi viennent les autres humeurs, suivant la nature du purgatif, & la disposition de la personne à qui on l'a donné.

La teinture du purgatif, ajoute M. Martin, a même peu de part à la couleur des évacuations. Car peut-on se persuader que quelques grains de scammonée donnent à quelques livres de liqueurs excrémenteuses un jaune plus foncé qu'une pareille quantité d'elaterium ou de coloquinte ?

Quelque mérite que puissent avoir tes raisonnemens, l'expérience demande encore plus de considération. Or voici ce qu'elle a appris à de Graaf. Il ouvrit plusieurs animaux dans le temps de l'opération de purgatifs de différentes classes qu'il leur avoit fait prendre, & vit que la bile couloit en plus grande quantité dans les intestins de ceux qui avoient avalé des cholagogues, & le suc pancréatique dans ceux qui avoient usé d'hydragogues.

L'observation anatomique de de Graaf, ajoute M. Martin, s'accorde parfaitement avec la pratique des anciens. Hippocrate dit que si l'on donne un hydragogue, par exemple, quand il s'agit d'évacuer une autre humeur que l'eau, on sera trompé ; puisqu'outre que l'évacuation sera fatigante & difficile, le malade ne sera pas débarrassé de l'humeur qui l'incommode ; & Galien assure qu'il rendra en peu de jours la couleur naturelle à une personne attaquée de jaunisse en employant un cholagogue.

Ce qu'il y a de singulier, comme le remarque notre Auteur, c'est que la pratique des modernes n'est point d'accord avec leur théorie, puisqu'ils emploient les purgatifs conformément aux observations des anciens ; c'est ce qu'il prouve par un passage d'Erasme. Il prouve ensuite par Van-Helmont même que la pratique des anciens doit être suivie, puisque ce dernier bla-

Février 1748. 297

me ceux qui employent les chologogues dans l'hydropisie, ajoutant que la difference qu'il y a entre eux & les hydragogues, est que ceux-ci font desenfler le ventre, & ne procurent point d'évacuations fœtides. Au reste Erasme lui-même n'étoit revolté que par l'attraction électrique que les anciens attribuoient aux purgatifs, & convenoit que, suivant les variétés de leur temperature, ils pouvoient irriter & exciter differemment la vertu expultrice des intestins; sentiment que Bellini, plus Physicien, a expliqué plus mechaniquement par les differens degrés d'irritation, que les purgatifs des différentes classes causent dans les fibres du canal intestinal, quand même cette irritation s'y borneroit, ce qui n'est pourtant pas. Car les purgatifs agissent sur le sang même, & sur les organes des secretions où ils se distribuent avec lui. C'est une propriété que les anciens ne connoissoient pas dans ces remèdes, &

298 *Journal des Sçavans*,
qui est prouvée par bien des ob-
servations, & surtout par l'effet de
leur application extérieure.

M. Martin renvoye aux Phyi-
ciens les recherches sur la vraie
maniere d'agir de ces remedes. Il
observe seulement que differens
purgatifs affectent plus sensible-
ment différentes parties de la bou-
che ; que si cette operation depen-
doit d'une irritation uniforme, ou
d'un ferment uniforme, chaque
purgatif augmenteroit également
la quantité de chaque secretion ; ce
qui est absolument contraire à l'ex-
perience. Il observe que, comme il
faut des remedes de propriétés dif-
ferentes pour evacuer les humeurs
par des excretoires differens, il
semble qu'il faille des purgatifs
specifiques pour chasser les diffe-
rentes humeurs qui font la matiere
des evacuations par les selles ; en-
fin il prouve par des passages d'E-
raсте & de Willis, que *la force de
la verité a conduit les adversaires de
la doctrine des anciens sans y penser*

Février 1748. 299
à la doctrine injustement bannie de
l'action des purgatifs par election.

L'usage des purgatifs est si nécessaire dans la cure des maladies, que nous avons cru devoir nous étendre sur l'ouvrage de M. Martin. Cependant quelque attention que nous ayons apportée pour n'en rien omettre d'essentiel, il n'en est pas moins de l'intérêt des Médecins d'avoir recours à l'ouvrage même.

Nous remarquerons en finissant que la société d'Edimbourg a changé de forme & d'objet; qu'elle s'est associée des personnes versées dans les différentes parties de la Physique & des Mathématiques, & se propose de donner des mémoires sur ces différentes sciences. Quelque estime que les Médecins aient pour elles, comme elles ne font point leur objet direct, ils ne peuvent manquer de souhaiter qu'on extraie seulement des nouveaux *Essais* ce qui a rapport à la Médecine, pour la donner com-

300 *Journal des Sçavans* ;
me une suite de cette collection ;
ce qui n'empêchera pas de donner à part la traduction des mémoires de Physique & de Mathématiques ; & nous sommes persuadés qu'en parlant comme nous faisons au nom des Medecins , nous suivons aussi le goût des Physiciens & des Mathematiciens.

HISTOIRE GENERALE
des Voyages , &c. Liv. I X^e. A
Paris, chez Didot, Libraire ,
Quay des Augustins, à la Bible
d'Or, 1747.

C E Livre contient la description géographique & l'histoire Naturelle & Civile, d'une partie de la Guinée Méridionale, qu'on divise ordinairement en six Côtes :
1^o. la Côte de Malaguettes ; ou du Poivre ; 2^o. la Côte d'Yvoire ;
3^o. la Côte d'Or ; 4^o. la Côte des Esclaves ; 5^o. La Côte de Benin ; 6^o. la Côte des Biafaras.

Les Géographes ne font pas

Février 1748. 301

d'accord sur les limites de la Côte de Malaguette ; les uns la font commencer à Sierra Leona , & la terminent à Growa , qui est à deux lieues du Cap das Palmas , & lui donnent 160 lieues d'étendue. D'autres n'en prennent le commencement qu'au Cap Mesurado , d'autres à la rivière de Sestro , & la réduisent par là à un plus petit espace. Les Auteurs de ce recueil en donnent une exacte description , sur les mémoires des meilleurs Voyageurs. Nous n'entreprenons pas de les suivre dans ces détails ; nous nous contenterons de rapporter ce qu'ils disent des endroits les plus remarquables.

Le Cap Monte est un des lieux les plus fréquentés par les Marchands Européens. C'est une terre haute , qui s'avance assez loin dans la mer & qui en est tellement environnée qu'elle a la forme d'une péninsule. La rivière du Cap Monte coule au Nord-est & au Sud-ouest par quantité de détours qui

302 *Journal des Sçavans*,
lui font arroser un pays très-fertile.
A cent pas de la mer on trouve
une vaste plaine couverte de toutes
fortes de bestiaux, & remplie
de Villages, où la volaille est fort
abondante. Le miller, le maiz, les
légumes y croissent merveilleusement.
Le vin de Palmier y est excellent,
& l'eau fort pure & très-fraiche.
Les deux Voyageurs qui ont le plus
exactement observé cette contrée,
Schock & Desmarchais, nous donnent
une idée avantageuse du caractère
de ses Habitans. Ils sont, disent-ils,
généralement bienfaits, industrieux,
fidèles & défintéressés. Leurs principales
occupations consistent à planter le riz
& à faire le sel. Ils sont si soumis
à leur Roy, qu'ils se font gloire d'en
être les esclaves. Ils connoissent peu
la guerre, parce que s'ils ont quelques
différens avec leurs voisins, ils préfèrent
toujours la voye d'un paisible accommodement
à celle des armes. Les hommes ont la
liberté de prendre au

tant de femmes qu'ils peuvent en nourrir, & comme les femmes sont extrêmement laborieuses, elles ne sont pas à charge à leurs maris. L'union est admirable dans les familles. L'administration de la justice, & du Gouvernement est entre les mains des Kabaschirs qui décident de tout à la pluralité des voix. Ces Officiers de l'Etat sont en même temps les chefs des Villes. Ils ne doivent leur élévation aux premières Charges, qu'à leur expérience dans les affaires, & à leur courage.

L'habit des Nègres du Cap Monte est une sorte de chemise, ou plutôt de surplis avec de grandes manches qui tombent jusqu'aux genoux. Les femmes portent une espèce de corset qui leur serre la taille, avec un pagne soutenu d'une ceinture au-dessus des hanches. Elles portent des colliers à plusieurs rangs & des brasselets de rassade aux bras, aux poignets & jusqu'aux chevilles des pieds.

où elles attachent aussi des grelots d'argent, qui rendent un son fort agréable dans leurs danses. Elles sont passionnées pour cet exercice, & l'émulation est extrême parmi elles pour imiter les danses de l'Europe. Les enfans des deux sexes sont nuds jusqu'à l'âge de treize à quatorze ans, & ne portent que des ceintures de raffade ou de cristal. En sortant de cet âge les mâles de quelque distinction prennent un pagne de coton, mais ceux du commun ne couvrent point leur nudité. Il n'y a que le Roy & ses Officiers qui soient continuellement vêtus.

Ils entretiennent beaucoup de propreté dans leurs maisons : les cuisines sont toujours séparées de l'habitation, & les Voyageurs ont observé que les habitans du Cap Monte sont moins mal propres dans leurs alimens & dans la manière de manger que la plupart des autres Nègres.

Le langage des Nègres change

un peu à mesure qu'on avance au long de la Côte. Comme les sciences & les arts sont inconnus parmi eux , leur langue ne consiste que dans un petit nombre de mots qui expriment les principales nécessités de la vie. C'est du moins ce qu'Atkins a conclu de leur taciturnité dans leurs fêtes mêmes & dans leurs assemblées. Il ajoute que dans leur commerce les mêmes expressions reviennent souvent , & que leurs chansons ne sont qu'une répétition de cinq ou six mots différens.

A l'égard de la Religion , Desmarchais observe que sur toute la Côte , où le Mahométisme ne s'est point encore répandu , on trouve un culte d'idolatrie accompagné de beaucoup d'ignorance & de superstition. Le Diable y est fort respecté : on lui adresse des prières , mais on ne le reconnoit point pour une Divinité.

Les Négocians de l'Europe qui font le commerce au Cap Monte , y achètent quantité de belles nat-

306 *Journal des Sçavans*,
tes & de pagnes , beaucoup d'y-
voire , des peaux de Lions , de
Panthères de Tigres & d'autres
bêtes féroces. On tire du même
Pays douze à quinze cens Esclaves
par an ; mais ils y sont amenés par
les Marchands Mandingos des par-
ties intérieures de l'Afrique ; car
l'usage ne permet de vendre que
les Criminels , & cette vente se
fait au profit du Roy. Le Cap
Monte fournit aussi de l'or , mais
il y est apporté par les Mandin-
gos. Les Forêts y sont remplies
de bois propre à la teinture , sur-
tout de bois rouge. Les Nègres
le coupent en blocs de quatre ou
cinq pieds de longs & l'apportent
au rivage. Les Anglois en achètent
beaucoup & le préfèrent au bois
du Bresil dont on faisoit autrefois
tant d'estime.

Après la description du Cap
Monte , on trouve celle du Cap
Mesurado , qui en est éloigné de
seize lieues ; de là nos Auteurs re-
montent à Sierra Leona , & ils rap-

portent dans un grand détail tout ce que les Voyageurs ont dit des Nations qui habitent l'intérieur des terres. Les plus distingués de ces Nations sont les *Quojas* & les *Fol-gias*. Les Auteurs de ce recueil décrivent leurs mœurs & leurs usages. Mais comme la manière de vivre de ces Peuples, est à peu près la même que celle des habitans du Cap Monte dont nous venons de parler, nous croyons pouvoir nous dispenser d'en donner ici une description. Nous remarquerons seulement que les *Quojas* plus éclairés que les Nègres de la Côte reconnoissent un Etre suprême, un Créateur de tout ce qui existe ; l'idée qu'ils en ont, est d'autant plus relevée qu'ils n'entreprennent pas de l'expliquer. Ils appellent cet Etre *Hanno*. Ils lui attribuent un pouvoir infini, une connoissance universelle & l'immenfité de nature qui le rend present par tout. Ils croient que tous les biens viennent de lui. Mais ils ne lui accordent pas une

durée éternelle. Il aura pour successeur, disent-ils, un autre Etre, qui doit punir le vice & récompenser la vertu.

Ils sont persuadés que les morts deviennent des Esprits, auxquels ils donnent le nom de *Jannanins*, c'est à-dire, patrons & défenseurs. L'occupation qu'ils attribuent à ces Esprits, est de protéger & de secourir leurs Parens & leurs anciens amis. Les *Quojas* qui reçoivent quelque outrage, se retirent dans les bois, où ils s'imaginent que ces Esprits font leur résidence. Là ils demandent vengeance à grands cris, soit à *Hanno*, soit aux *Jannanins*. De même s'ils se trouvent dans quelque embarras, ou quelque danger, ils invoquent l'Esprit auquel ils ont plus de confiance. D'autres les consultent sur les événemens futurs.

Tous les Peuples de cette division circonscisent leurs enfans dès l'âge de six mois, cet usage est fondé sur une tradition immémo-

riale, dont ils rapportent l'origine à *Hanno* même. Il y a aussi parmi eux une sorte de confrérie nommée *Belli*, qui tient une école & ne s'occupe que de l'éducation des enfans ; elle est renouvelée tous les vingt-cinq ans, par ordre immédiat du Roy. La jeunesse y apprend à danser & à combattre. Elle y apprend l'art de la pêche & de la chasse, & surtout un certain chant qu'on appelle *Bellidong*, c'est-à-dire, les louanges de *Belli*. Ce chant n'est qu'une répétition confuse de quelques expressions sales accompagnées de gestes & de mouvemens fort immodestes. Lorsqu'un jeune Nègre est parfaitement instruit, il prend le titre d'associé de *Belli*, qui le rend capable de posséder toutes sortes d'emplois, & qui lui donne certains privilèges. Les *Quolgas* ou les Idiots qui n'ont pas reçu cette éducation, ou qui n'en ont pas profité, sont exclus de tous ces droits.

Vient ensuite la description de

Rio Sestos ou Sestro, qui est à 40 lieues du Cap Mesurado, & où commence suivant quelques Géographes, la Côte de Malaguettes proprement dite. L'étendue de cette Côte à la prendre depuis Rio Sestro jusqu'à Growa où les Géographes la bornent, est environ de cinquante lieues. Les endroits les plus remarquables sont le grand & le petit *Sestre*, que l'on nomme encore le grand & le petit Paris, depuis le temps que les Dieppois y exerçoient le commerce du poivre & de l'ivoire. Nous avons déjà remarqué que longtemps avant l'arrivée des Portugais, les Négocians François avoient des établissemens sur cette Côte; les Auteurs de ce recueil font observer ici, que les noms de *grand & petit Paris* qui sont encore aujourd'hui en usage chez les Nègres, ne permettent pas d'en douter.

Nous ne suivrons pas nos Auteurs dans la description de la Côte d'Ivoire; nous observerons

seulement qu'elle comprend l'espace qui est entre le Cap das Palmas, & celui de tres-Puntas; les Nations qui l'habitent s'appellent *Quaquas*, ou *Male gentes*. On ne sçait pas au juste d'où leur est venu le nom de *Quaquas*; Smith prétend que ce mot signifie *dents* chez les Nègres, & comme ils le répètent sans cesse à l'approche d'un Vaisseau, on a jugé, qu'ils invitoient les Négocians Européens à venir acheter des dents d'Eléphans, qui est la marchandise la plus commune dans cette contrée, & que les Hollandois ont pris de là occasion de les appeller *Quaquas*. Les Portugais les ont nommés *Male gentes*, à cause de leur cruauté & de leur perfidie dans le commerce. La plupart des Voyageurs les ont regardé comme des Anthropophages, & ils avertissent de ne point approcher de leur Côte pour y prendre de l'eau ou d'autres provisions, sans armer les Matelots de Mousquets & de de-

312 *Journal des Scavans*,
mi-piques, & de faire exactement
la garde sur les mats & sur le pro-
montoire, pour prévenir toutes
fortes de surprises.

Comme les mœurs, les usages,
le gouvernement & les pratiques
religieuses de ces Peuples ressem-
blent à celles des Nègres de la
Côte d'or; les Auteurs de cette
collection ont remis à en donner
une idée dans l'article où ils traitent
de cette dernière Côte.

C'est ici où finit le troisième
volume. Le quatrième commence
par la description de la Côte à la-
quelle les Portugais ont donné le
nom de *Costa del oro*, à cause de
la prodigieuse quantité d'or qu'ils
en ont tirée. Son étendue est de
130 lieues; la description, que
nos Auteurs en donnent, est d'au-
tant plus curieuse, & plus digne
de l'attention des Lecteurs, qu'elle
est faite en partie sur les excellens
mémoires de Bosman, qui a rési-
dé plus de vingt ans dans la Gui-
née, en qualité de Gouverneur de
Mina

Février 1748. 313

Mina pour la République de Hollande. Bosman avoit toutes les qualités propres & en même temps les facilités nécessaires pour prendre une parfaite connoissance de cette Côte. Les relations que son emploi lui donnoit avec tous les Princes du Pays, la longue résidence qu'il y a faite, jointe à l'inclination de s'instruire & à la sagacité naturelle qu'il avoit pour observer; l'ont mis à portée de connoître parfaitement le caractère & les mœurs des Nègres, & tout ce qui a rapport au commerce & à l'histoire naturelle du Pays.

Aussi regarde-t-on ce qu'il a écrit sur la Guinée non comme une simple relation de Voyage, mais comme une histoire complète de cette partie de l'Afrique. Nos Auteurs cependant ne se sont pas tellement attachés à suivre les mémoires de Bosman, qu'ils aient négligé de rapporter les observations d'Artus, de Villaut, de Desmarchais, de Barbot, & des au-

Février.

Q.

314 *Journal des Sçavans*,
très Voyageurs. La description de
la Côte d'Or tient une place con-
sidérable dans le quatrième volu-
me, elle est de 262 pages. Elle
commence par l'histoire des diffé-
rens établissemens des Européens.
Il n'est point de Nation versée
dans la navigation que l'avidité de
l'or n'ait attiré sur cette Côte.

Les François, si on en croit
Robbe & Villaut sont les premiers
qui en ont fait la découverte; dès
l'an 1364, ils avoient pénétré jus-
qu'à Sestro Paris sur la Côte de
Malaguette. En 1382, les Mar-
chands de Dieppe de concert avec
ceux de Rouen, envoyèrent trois
Vaisseaux pour faire de nouvelles
découvertes au long de la même
Côte. Un de ces Bâtimens nom-
mé la *Vierge*, alla jusqu'à *Commen-
do* & de là jusqu'au lieu où l'on a
bâti depuis la Ville de Mina, qui
a tiré ce nom de la quantité d'or
qu'on y reçut des Nègres, ou de
l'opinion qu'on s'étoit formée des
mines du Pays. L'année suivante

Février 1748. 315

on travailla à l'établissement d'un Comptoir, & en 1384 la Colonie étant considérablement augmentée, on y bâtit une Chapelle & le commerce y fut très-florissant jusqu'en 1413. Mais les guerres civiles de France le firent tomber dans une langueur qui obligea bientôt les Normands d'abandonner tous leurs établissemens. Une preuve, sur laquelle les François se fondent pour s'attribuer la fondation du Château de Mina, c'est qu'après tant d'années & de révolutions un des bastions de cette Place conserve le nom de bastion de France & qu'on y lit fort distinctement ces deux chiffres 13... ; qui semblent être les restes de 1383, date de l'érection du Fort par les Normands.

Cent ans après les Portugais s'emparèrent de Mina, y bâtirent un Fort & plusieurs maisons. Jean II. Roy de Portugal, honora Mina du titre de Cité, lui donna le nom de S. Georges, & prodigua

316 *Journal des Sçavans*,
les franchises & les privilèges à
ceux qui voudroient s'y établir.
Les Portugais demeurèrent maîtres
de cette importante place & pai-
sibles possesseurs de tout le com-
merce de la Guinée jusqu'en 1637;
qu'ils en furent chassés par les Hol-
landois. Il faut voir dans le livre
même la relation de cette guerre,
& l'histoire des divers établisse-
mens, que les Hollandois, les Da-
nois & les Anglois ont formé sur la
Côte d'Or. On y trouvera la liste
& la description des Forts & des
Comptoirs que ces Nations y ont
construit.

Cet abrégé d'histoire est suivi
de la description géographique de
la Côte. On y distingue quinze
Royaumes, qui ont chacun une,
deux, ou plusieurs Villes & Villa-
ges sur le bord de la mer, entre ou
sous les Forts & Châteaux Euro-
péens; mais les principales Villes
des Nègres & les plus peuplées
sont dans les terres. Neuf de ces
Royaumes sont gouvernés par des

Princes, qui ne prenoient avant l'arrivée des Européens, que le nom de Capitaines, mais qui ont pris depuis le titre de Rois. Les six autres sont des Républiques indépendantes & gouvernées par leurs propres Magistrats. Les Pays intérieurs ont aussi leurs Rois ou leurs Princes. Nos Auteurs sont entrés dans de si grands détails non seulement sur la Topographie du Pays, mais aussi sur les intérêts des Princes, les forces de chaque Etat, & les guerres qu'ils ont eûes entr'eux, qu'il ne nous est pas possible de les suivre. Nous nous contenterons de dire un mot du caractère, des mœurs, & de la religion des Nègres.

Tous les Voyageurs conviennent que les Nègres de la Côte d'Or, ont en général beaucoup de pénétration d'esprit & la mémoire excellente, que dans le plus grand trouble que peut causer le péril ou l'embarras des affaires, leurs idées sont nettes & sans con-

fusion, mais qu'ils sont d'ailleurs d'une indolence & d'une paresse si grande, qu'ils n'en sortent que lorsque la nécessité les y force. La bonne fortune & l'adversité, ajoutent-ils, ne sont pas beaucoup d'impression sur eux. Quoiqu'ils paroissent fort avides dans l'occasion d'acquérir, la perte de leurs biens les afflige peu. Ils sont généralement trompeurs, artificieux, dissimulés, portés au larcin, à l'avarice, à la flatterie, à la gourmandise, à l'ivrognerie, à l'incontinence. L'amour propre & l'envie les dominent sans exception. Ils se querellent pour les moindres sujets. Ils sont vains & fiers dans leurs expressions, dans leur port & toutes leurs manières. Mais le trait de leur caractère le plus odieux, c'est qu'ils ne sont capables d'aucun sentiment d'humanité. Ils se voyent mourir les uns les autres sans compassion & sans secours. Ils abandonnent leurs meilleurs amis dans le temps de la ma-

Février 1748. 319

ladie. C'est un usage établi chez eux, de ne leur donner aucune assistance. Les femmes mêmes abandonnent leurs maris dans ces occasions, les enfans leur Pere. Le malade demeure seul, lorsqu'il n'a pas d'Esclaves pour le servir. Cette desertion des parens & des amis, n'est pas même regardée comme une faute. Si la santé du malade se rétablit, ils recommencent à vivre avec lui, comme s'ils avoient rempli tous les devoirs de la nature & de l'amitié.

Quoiqu'un Nègre puisse prendre autant de femmes qu'il est capable d'en nourrir, il est rare que le nombre aille au-delà de vingt. Ceux mêmes qui en prennent le plus, se proposent moins le plaisir que l'honneur & la considération, parce que la mesure du respect que les Nègres se rendent mutuellement, se règle sur le nombre de leurs femmes & de leurs enfans.

Toutes ces femmes s'exercent

à la culture de la terre , excepté deux , qui sont dispensées des travaux manuels lorsque les richesses du mari le permettent. La principale qui est la *Muliere grande*, est chargée du gouvernement de la maison. Celle qui la suit en dignité , porte le titre de *Bossun* , elle est consacrée au Fétiche de la famille , c'est ordinairement quelque belle Esclave achetée à fort grand prix. L'avantage qu'elle a d'appartenir à la Religion , lui donne de grandes prérogatives. Les autres sont condamnées à des travaux pénibles pour entretenir leur mari , tandis qu'il passe le temps dans l'oïiveté à boire du vin de palmier avec ses amis.

La Religion de ces Contrées est divisée en plusieurs Sectes. Il n'y a point de Villes , de Villages , ni même de famille , qui n'ait quelque différence dans ses opinions. Tous les Nègres de la Côte d'Or croient un seul Dieu , auquel ils attribuent la création du

Février 1748. 321

monde ; mais cette créance est obscure & mal conçue. Si on leur fait des questions sur la nature de Dieu , ils font des réponses qui blessent les premiers principes de la raison , & si on prend la peine de leur en faire sentir l'absurdité , leur réplique est qu'ils tiennent leur doctrine des Fétiches. Bosman a reconnu qu'ils ne font jamais la moindre offrande à Dieu , & qu'au lieu de l'invoquer dans leurs besoins , ils adressent toutes leurs prières aux Fétiches. D'où il conclut que s'ils ont quelque notion de la Divinité , ils l'ont reçue des Européens. Le mot de *Feitisso* ou Fétiche , est Portugais dans son origine , & signifie proprement Charme ou Amulette. On ignore quand les Nègres ont commencé à s'en servir ; dans leur langue c'est *Bossun* qui signifie Dieu ; un os de volaille ou de poisson , un cail-
lou , une plume , enfin les moindres bagatelles prennent la qualité de Fétiches suivant le caprice

322. *Journal des Sçavans* ;
de chaque Nègre ; le nombre n'en
est pas mieux réglé. Ils en por-
tent sur eux & dans leurs canots ,
le reste demeure dans leurs caba-
nes , & passe de pere en fils com-
me un héritage , & la famille leur
rend un respect proportionné aux
services qu'elle croit en avoir
reçus.

Nous renvoyons au livre même
le Lecteur curieux de s'instruire
en détail de toutes les pratiques
religieuses qui sont en usage chez
les Nègres. Il y trouvera aussi une
instruction très-ample & très-bien
faite pour tout ce qui regarde le
gouvernement & l'art militaire de
ces Peuples , la qualité du climat,
& l'histoire naturelle.



Février 1748. 323

LETTERA DEL EMINENTIS-

SIMO è Reverendissimo Signo-
re Cardin. Querini, All' Illu-
strissimo è Reverendissimo Si-
gnore Bernardo di Franchen-
berg, Abate del Monastero de
Disentis, è Principe del S. R.
I. C'EST-A-DIRE, *Lettre de S.
E. Monseigneur le Cardinal Que-
rini, à l'Illustrissime & Révé-
rendissime Seigneur Bernard de
Franchenberg, Abbé de Disentis,
& Prince du Saint Empire, in-
4°. pp. 24, datée de Bresse du
XXI. Octobre 1747, sans nom
d'Imprimeur.*

UN Auteur Espagnol, pour
nous donner une idée de la
vie que mènent les Voyageurs,
l'appelle une *laborieuse oisiveté*.
mais on ne peut se rappeler les
sçavans écrits que nous ont valu
les différens voyages de M. le
Cardinal Querini, soit dans son
Diocèse, soit ailleurs, sans dire

324 *Journal des Sçavans* ;
encore avec plus de vérité , que
rien n'est plus laborieux que l'oisiveté , dont il semble jouir dans ses voyages. On ne craint point d'affirmer que cet illustre Cardinal est également utile aux Lettres , soit qu'il quitte son Cabinet , soit qu'il y reste enfermé , comme il le fait ordinairement.

La Lettre que nous annonçons aujourd'hui fournira la preuve de ce que nous avançons. Elle a été écrite au retour d'un voyage d'un mois & demi , que ce Cardinal a fait dans la partie de son Diocèse , qui est dans la Valteline & le pays des Grisons. Cette Lettre contient deux parties. Dans la première M. le Cardinal Querini nous donne une relation abrégée , mais fleurie des fatigues & des dangers que le désir de faire ses fonctions Pastorales dans certaines Vallées de son Diocèse , où l'on ne peut arriver , qu'en passant par des montagnes bordées de précipices affreux & toujours couvertes de

neige , lui a fait courageusement effuyer. Il s'est cru même permis de dire , en empruntant les paroles de l'Ecriture , que dans ces routes périlleuses les chemins tortus s'étoient redressés pour lui , & que ceux qui étoient raboteux s'étoient applanis, *prava in directa & aspera in vias planas*. Aussi nous assure-t'il que le grand nombre de visites qu'il a déjà faites dans un pays si sauvage , l'y a fait recevoir avec des marques de joye d'autant plus grandes , qu'il n'étoit point arrivé à aucun de ses Prédécesseurs de s'y montrer plus d'une fois , ce qui fit dire aux gens du lieu , que depuis vingt ans , leurs cloches avoient plus sonné pour son Eminence, qu'elles n'avoient sonné pendant l'espace de cent ans , pour tous les Prélats qui avant lui , avoient tenu le siège de Bresse.

Tout ce morceau nous donne une grande idée du zèle de M. le Cardinal Querini pour le salut de ses peuples , & en même temps :

326 *Journal des Sçavans ;*

de l'amour constant qu'il a pour les Lettres ; on y voit qu'il a passé tout le temps de ce voyage, dans une lecture continuelle de l'histoire & de la géographie de la Suisse & du pays des Grisons, & par dessus tout à se mettre parfaitement au fait du *présent système* de ce qui appartient à la Religion dans ces pays.

La deuxième partie roule sur un diplôme que lui communiqua l'Abbé de Disentis pendant un séjour qu'il fit avec lui dans la Ville de Coire. Ce qui regarde cette pièce paroît avoir été l'objet principal de M. le Cardinal Querini dans cette Lettre.

Le diplôme dont il s'agit, a été donné en 1048, par l'Empereur Henry III. & se conserve dans les archives de cette Abbaye. On y lit selon l'interprétation que lui donnent les Religieux du Monastère, que pour le délivrer de la servitude sous laquelle il avoit gémi depuis la concession, que

Février 1748. 327

l'Empereur Henry I. en avoit fait
aux Evêques de Bresse, par la
négligence desquels il se trouvoit
presque réduit à rien; ce Prince à
la sollicitation & aux prières d'Un-
dalric qui en étoit pour lors Abbé,
casse l'aliénation qui en avoit été
faite en faveur des Evêques de
Bresse, le rétablit dans les droits
de fief Impérial, & lui rend son
ancienne liberté.

On voit la même chose dans les
annales du Monastère de Disentis;
on y fait la peinture la plus forte
de l'esclavage qu'il avoit souffert
pendant plus de quarante ans qu'il
avoit été soumis à la domination
des Evêques de Bresse; & ils y sont
représentés, non comme des Pa-
stEURS, mais comme des loups affa-
més qui l'avoient cruellement de-
voré.

Comme M. le Cardinal Querini
n'étoit point à portée pour lors de
consulter les archives de son Eglise,
il n'osa d'abord nier un fait qui en
intéressoit si particulièrement l'honneur

neur ; mais il se contenta de marquer que l'interprétation que l'on donnoit à ce diplôme lui étoit très-suspecte. En effet , de retour à Bresse , il n'a trouvé aucune pièce qui fasse mention de l'aliénation de l'Abbaye de Disentis en faveur de l'Eglise de Bresse , & encore moins que cette Eglise y eût jamais exercé aucun droit : d'où il suit que tout ce qui est dit à ce sujet , dans le Diplôme de l'Empereur Henry III. ne peut tomber sur les Evêques de Bresse , mais seulement sur ceux de Brixen ou Bressanone , qui sont beaucoup mieux désignés par le mot de *Prixinensis Ecclesia Episcopi* , que les Evêques de la ville de Bresse. Il soutient donc que c'est aux premiers & non aux seconds , qu'en punition de ce que l'Abbé Oker , conjointement avec les Evêques de Coire , & de Constance , avoient pris le parti d'Herman , Duc de la Rhétie , & de l'Allemagne contre l'Empire , & Henry le Saint , ce

Prince avoit transféré le Domaine de l'Abbaye de Disentis , aux Evêques de Brixen.

Mais en supposant même la vérité des vexations exercées contre l'Abbaye de Disentis , dont il est parlé dans ce Diplôme , M. le Cardinal Querini s'offre de l'en dédommager amplement. Comme elle est dans la résolution d'établir un Collège où l'on instruira les jeunes gens de la Valteline qui se destinent à l'état Ecclésiastique , & que dans ce dessein les Religieux ont déjà acheté un fonds qui alloit tomber entre les mains d'un Protestant riche & puissant ; M. le Cardinal Querini pour favoriser un établissement d'autant plus utile , qu'il n'y en avoit aucun de cette espèce dans la Valteline , leur promet sitôt que ce Collège sera ouvert , de donner une somme de 3000 florins pour en acheter un fonds , dont le revenu sera destiné à l'entretien de deux Pensionnaires de ce Collège. Mais il veut

330 *Journal des Sçavans,*
que le fonds qui sera acquis de ces deniers, soit actuellement possédé par un Protestant où du moins menacé de leur appartenir quelque jour.

Les voyages qu'il a faits, dit-il, dans ces Cantons, lui ont fait sentir de quelle conséquence il étoit pour la Religion Catholique de ne pas laisser insensiblement, comme il ne l'est que trop à craindre, les Protestans devenir maîtres de tous où presque tous les fonds du pays; ce qui conséquemment y fortifieroit de plus en plus leur secte.

L'exemple de S. Charles qui étant venu à l'Abbaye de Disentis pour y visiter les Reliques de S. Placide & de S. Sigisbert qu'on y conserve, en amena deux jeunes gens pour les faire élever à Milan dans les Séminaires; la nécessité plus grande encore que du temps de ce S. Prélat, de veiller à la conservation de la Religion Catholique dans ces Cantons, & la reconnaissance du bon accueil qui lui a

Février 1748. 338

Été fait dans cette Abbaye , comme dans toutes celles du même Ordre , par les Evêques & par toutes les personnes Ecclésiastiques & Religieuses du Pays , sont autant de motifs pressans qui l'ont déterminé à cette libéralité , vertu comme on l'a vû en tant d'occasions , qui donne un nouveau relief à toutes celles qui distinguent M. le Cardinal Querini.

Il finit cette Lettre par l'éloge de la régularité avec laquelle la règle de S. Benoît est observée dans les Monastères de ce Pays , & surtout dans celui de Disentis : régularité , dit-il , à laquelle la magnificence de Prince , que l'Abbé y fait éclater en temps & lieu , n'apporte aucun préjudice.

Il ajoute qu'il y a trouvé l'état des Lettres très-florissant , les Bibliothèques bien remplies , & surtout dans l'Abbaye de S. Gal qui a toujours été regardée comme une pépinière de Sçavans. Il exhorte les Religieux de cette Abbaye

faire part au Public de plusieurs anciens monumens qu'ils y conservent, & il rapporte les entretiens qu'il a eu la dessus avec le Prince Abbé, chez lequel il a passé quatre jours. Il espère même que l'Abbé de Disentis qui pendant le temps qu'il a été Religieux de cette Abbaye y a exercé successivement avec une grande réputation, les emplois de Lecteur en Théologie & en droit Canon, & ensuite d'Official & de Vicaire Général de ce Territoire, dont dépendent plus de soixante Paroisses, voudra bien consacrer ses talens & son temps à un travail si utile.

Il fait encore ressouvenir l'Abbé de Disentis, de la prière qu'il lui a faite étant chez lui, de faire travailler à une traduction Allemande, de l'histoire de l'Eglise, que le Pere Orsi a commencé en Italien, & dont il a déjà publié les deux premiers Tomes; traduction qui lui paroîtroit très-propre à précautionner les Peuples de ce pays-

là contre toutes les erreurs & les faussetés que débitent les Protestans.

Il finit cette Lettre par la promesse qu'il fait de pulvériser un écrit qui lui a été rendu à son retour à Bresse, & dans lequel M. Selhorn revient pour la troisième fois, avec une nouvelle vivacité contre ce que son Eminence avoit déjà écrit pour justifier le Cardinal Polus, les Papes Paul III. & Paul IV. des calomnies dont les Protestans ont voulu noircir la mémoire de ces grands Personnages. Notre Eminentissime Auteur nous y apprend, que quoique M. Selhorn, au jugement des habiles gens, eût dû se tenir pour foudroyé par les réponses que son Eminence lui a faites, ce Sçavant Bibliothécaire pour donner quelques signes de vie, a cru devoir renouer le combat avec lui; mais qu'il espère d'en sortir encore vainqueur, & de manière à faire vérifier à son adversaire ce mot si cé-

334 *Journal des Sçavans*,
lébre. » *Casi colui del colpo non acortò*
» *andava combattendo, ed era morto.*

HISTOIRE GENERALE

d'Allemagne par le Pere BARRE,
Chanoine Régulier de Sainte Ge-
neviève & Chancelier de l'Uni-
versité de Paris, in-4°. pp. 632.
non compris la table des matières.

A Paris, chez Charles-Jean-
Baptiste de l'Epine, & Jean-
Thomas Hérissant, 1748.

L'EXEMPLE de Mariana, de
Strada, du P. Daniel & de
plusieurs autres célèbres Historiens,
nous prouve assez qu'on peut aspi-
rer à ce titre sans avoir été répandu
dans le monde, & encore moins
sans y avoir exercé des emplois
considérables dans les conseils des
Souverains ou dans leurs armées.
En effet pour écrire l'histoire, &
surtout une histoire telle que celle
que nous annonçons aujourd'hui,
il faut un travail, une érudition &
des recherches, qu'on ne peut at-

tendre que d'un homme qui passe sa vie dans la retraite, au milieu des livres, & loin de cette foule de distractions auxquelles les personnes qui vivent dans le tumulte des affaires sont nécessairement exposées.

Bien loin donc que le genre de vie dans lequel le P. Barre se trouve engagé dès sa tendre jeunesse, puisse former un préjugé contre cette histoire ; c'est au contraire un garant & des soins qu'il y a apportés, & des avantages qu'il a eus pour la bien traiter. Que ne doit-on pas attendre d'un homme qui né, comme il nous l'assure lui-même, avec un goût décidé pour l'histoire, travaille à celle-ci depuis une longue suite d'années & qui dans l'obligation de consulter ce nombre immense d'Auteurs qui ont écrit sur l'histoire d'Allemagne, a eu l'avantage de les avoir presque tous sous les mains, dans la magnifique Bibliothèque de l'Abbaye où il fait sa résidence,

Dans l'impossibilité où nous

sommes de nous étendre, sur l'examen critique qu'il fait dans la Préface, des sources où il a puisé les connoissances qui lui étoient nécessaires, pour entreprendre, & pour finir un si grand projet, nous remarquerons seulement avec lui, que personne ne l'avoit encore exécuté jusqu'à présent. Parmi les Historiens modernes qui ont écrit l'histoire d'Allemagne, les uns, comme M. Heiss, nous ont voulu faire croire que celle de l'ancienne Germanie, ne renfermoit rien d'important, & les autres se sont trouvés accablés sous les difficultés sans nombre, que présentent même depuis Charlemagne, les révolutions fréquentes arrivées dans un corps composé de tant d'Etats. Pour connoître l'histoire d'Allemagne, soit ancienne, soit moderne, le P. Barre s'est donc vu dans la nécessité de l'étudier dans les compilations, les recueils, les dissertations & autres pièces de cette nature, dont il paroît que la multitude

tude & l'étendue, auroient rebuté tout autre courage que le sien.

Le nombre de ces pièces monte à dix-sept cens ou environ, selon le Catalogue qu'en a donné Gottlieb Struvius. Notre Historien avoue que l'ouvrage de ce Sçavant lui a été d'autant plus utile qu'il est assez étendu; que loin de se fixer comme presque tous les autres au siècle de Charlemagne, il remonte à l'origine de la nation & la suit dans toutes ses vicissitudes jusqu'en 1729.

A l'exemple de Struvius, il a commencé son Histoire au septième siècle de la fondation de Rome. On y voit les Cimbres, les Teutons, les Suèves, les Sicambres, les Quades, les Chérusques, les Marcomans, les Goths & autres peuples de la Germanie, tantôt se rendre redoutables aux Romains, & s'égalant à ces Maîtres de l'Univers. Tantôt ennemis & tantôt alliés de l'Empire, ils vengent les autres

338 *Journal des Savans* ;
Nations de la tyrannie de Rome ;
& détruisent enfin la puissance de
cette Capitale du monde.

Ce que cet Auteur & plusieurs
autres modernes , sur lesquels le
P. Barre porte en passant son juge-
ment , disent de la nation Germa-
nique , est tiré de Jules César , de
Tacite , de Plutarque , de Florus ,
de Suétone , de Strabon , de Pline ,
& des autres dont le témoignage
est d'un poids d'autant plus grand ,
qu'ils doivent être considérés com-
me les Copistes des relations en-
voyées à Rome , par les Généraux
Romains qui commandoient dans
les différentes Provinces de la Ger-
manie.

» On a reproché , dit le P. Barre ;
» à Tacite de donner dans ses anna-
» les trop peu au naturel , & de
» placer des descriptions fines &
» même satyriques à la place du
» vrai & du bon. Mais comme cet
» Auteur a cru , que pour ne pas
» se tromper , il falloit ordinaire-

ment penser mal de ceux dont on fait l'histoire ; s'il a dit du bien des anciens Germains, on peut assurer qu'il ne l'a rapporté qu'après un mur examen.

Les autres Ecrivains, ajoute-t-il qui ont écrit sur l'ancienne Germanie, tels que Vopiscus, Aurelius-Victor, Eutrope, Agathias, Zozime, Procope, Zonaras, Dion Cassius, &c. ne s'accordent pas toujours dans ce qu'ils rapportent de la nation Germanique. Les uns comme Procope & Zozime, ont déguisé la vérité, les autres ont négligé de nous instruire des motifs & des succès des entreprises.

A l'égard de ce qui s'est passé sous Charlemagne & ses enfans, notre Historien fait voir qu'on a beaucoup plus de lumières. La forme de leur gouvernement, leurs guerres, leurs traités de paix, la décadence & la chute de leurs maisons, sont des événemens rapportés fort au long par des Auteurs

340 *Journal des Sçavans*,
fidèles & Contemporains, dont on
a rassemblé les écrits dans différens
recueils. Notre Auteur les indique
& nous marque les secours qu'il en
a tirés. Il s'en trouve de très-exacts,
& où la conduite politique de ces
Princes est parfaitement développée,
ce qui détruit, selon la remarque
du P. Barre, le faux & injuste préjugé
de quelques Historiens, qui prétendent,
que le règne de la Maison Carlovingienne
dans la Germanie, n'est pas capable
de piquer la curiosité, & que même
celui des Othons & de leurs successeurs,
jusqu'aux Empereurs Autrichiens,
ne fournit d'autre article intéressant
que celui des démêlés de ces Princes
avec les Papes.

C'est néanmoins, continue-t-il,
sous les régnés des Empereurs
des X. & XI^e. siècles que le gouvernement
de l'Empire Romano-Germanique,
commence à se faire connoître.
C'est vers ce temps-là

qu'il prend la forme d'un état confédéré. Il confifte : 1°. en ce que les Princes qui forment entr'eux un même corps , conservent chacun sa Souveraineté & son Gouvernement particulier ; 2°. en ce que les affaires qui regardent la sûreté & le bien de tout le corps doivent être traitées dans une assemblée générale où chacun ait une voix délibérative.

Mais un semblable Gouvernement a du nécessairement être sujet à beaucoup d'irrégularités , & par conséquent à beaucoup de factions. L'Auteur nous en présente ici un tableau raccourci qui montre combien l'explication qu'il se propose d'en donner doit être curieuse & intéressante.

Quoiqu'il avertisse que les Auteurs qui ont écrit pendant les X, XI, XII, & XIII^e. siècles , ne méritent pas tous une égale croyance ; il assure néanmoins qu'ils ne manquoient pas absolument de criti-

342 *Journal des Sçavans*,
que, que pour lors tous les Sçavans ne donnoient pas tête baissée dans les erreurs populaires, & qu'on sçavoit distinguer ce qui étoit supposé, de ce qui ne l'étoit pas.

Mais dans ce qui regarde l'histoire des contestations que les Papes eurent avec les Empereurs, & des grandes révolutions qui en furent les suites; il remarque qu'il faut être d'autant plus en garde contre les Historiens Contemporains qui les ont rapportées, que rien n'est plus ordinaire, que de voir ces Papes & ces Empereurs comblés des plus grands éloges par les uns, & représentés par les autres sous les Couleurs les plus noires.

Il faut voir dans la Préface même le nom & le caractère de ces Historiens, & toutes les précautions que le P. Barre a prises pour démêler la vérité au milieu des contradictions dont leurs narrations sont remplies: mais en trou-

ve-t'on moins sur certains points délicats, dans les Ecrivains d'après lesquels il a écrit l'histoire d'Allemagne de ces derniers temps, & même celle de l'Empereur Charle VI. par laquelle il finit son ouvrage?

Comme de tous les événemens qui ont le plus signalé le règne de ce Prince, il n'en est point de plus remarquable que la célèbre Pragmatique - Sanction donnée à Vienne au mois d'Août 1727, & que cet Acte est l'origine des mouvemens qui agitent l'Europe depuis environ six ans, le P. Barre promet d'exposer fidèlement les ressorts que ce Prince a fait jouer pour en obtenir la garantie du corps Germanique & des puissances étrangères, & l'opposition qu'elle a éprouvée de la part de plusieurs Princes qui vouloient acquérir au moins une partie de la succession Autrichienne.

Pour rendre cet ouvrage plus utile à toutes-sortes de personnes,

il a eu soin de mêler l'histoire Ecclésiastique d'Allemagne à l'histoire civile & militaire. Il rapporte les erections des Evéchés & des Abbayes; leurs droits, leurs prérogatives & leur supériorité territoriale. On y voit „ les grands biens du „ Clergé Germanique qui furent „ autrefois le témoignage & la récompense de la vertu, devenir „ dans le seizième siècle la cause „ des desordres qu'on lui a reprochés: desordres qui ont servi de „ prétextes aux Protestans pour „ envahir ses richesses & l'en dépouiller.

Il parle aussi du Droit public d'Allemagne lorsque l'occasion s'en présente, & d'après les amples collections des Sçavans qui en ont traité. Mais il observe en passant que quoique ce Droit paroisse avoir des principes assez fixes, il est néanmoins sujet au changement dans quelques-unes de ses parties, & ces innovations dépendent des révo-

lutions qui arrivent dans la forme
& le gouvernement de l'Empire.

Par l'exposé qu'il fait de la plupart des Auteurs qu'il a été obligé de consulter, & par le jugement qu'il porte de leurs Ecrits, il sera aisé de juger combien il lui a fallu de temps pour faire des lectures d'une telle étendue, & pour amasser, si l'on peut ainsi s'exprimer, les fonds immenses dont il avoit besoin pour l'exécution d'une si grande entreprise. Il ne croit cependant pas pouvoir dissimuler que parmi une infinité de morceaux très - authentiques qui lui ont passé par les mains, il a souvent rencontré des actes, des titres, des diplomes, ou douteux, ou faux, ou altérés.

Quand il ne nous l'apprendroit pas lui-même, on sentiroit assez combien il a dû lui coûter pour en faire le triage & pour en séparer le vrai du fabuleux. „ Ce n'est pas, „ dit-il, un petit travail de faire

» un choix exact & judicieux de
» ce que tant de Compilateurs &
» d'Ecrivains ont rapporté sur dif-
» férens faits; & il n'y a peut-être
» pas moins de gloire à recueillir
» judicieusement ces différens mor-
» ceaux épars en tant d'endroits,
» à les réunir ensemble, & à en
» faire par cette réunion un corps
» fidèle & animé, qu'à produire
» quelque chose de son fonds & de
» son invention. «

On sçait que l'Empire Germani-
que n'est ni une véritable Monar-
chie, ni une simple République. Si
l'Empereur en est le Chef, il y a
aussi des Electeurs, des Princes,
des Villes qui partagent avec lui
la souveraineté; il n'a donc pu se
dispenser, pour donner une juste
idée de cet Empire, d'en faire bien
connoître le Chef & les Membres;
la différence ou l'égalité qui se trou-
vent entr'eux; les intérêts qui les
partagent ou qui les réunissent; la
forme du gouvernement, l'autorité

des Tribunaux , l'ordre des jugemens , l'origine , le progrès , la décadence ou l'élévation des grandes Maisons d'Allemagne , des Barons , des Villes libres & Impériales ,

Combien n'a-t-il pas eu de difficultés à surmonter pour fixer l'esprit du Lecteur sur tant de matières , que l'éloignement des temps , la partialité des Historiens , & les intérêts particuliers ont dû nécessairement embrouiller ; mais surtout pour les lier entre elles , de manière qu'elles fussent si bien assorties , que de leur réunion nâquit un tout également utile & agréable.

Mais comme c'est une chose qu'on est en droit d'exiger d'un Historien , aussi nous assure-t-il qu'il n'a rien négligé pour y réussir. Il fait voir en finissant cette Préface , que la qualité de François ne doit point former un préjugé contre l'exactitude & la fidélité de ses narrations : il convient cepen-

dant qu'en général tout Auteur qui écrit l'Histoire de sa Nation, a beaucoup d'avantages sur un étranger qui entreprend le même ouvrage.

» Mais cette prérogative, dit-il,
» que la naissance donne au premier, le second peut se la procurer par le travail & par l'application. De plus, un étranger est
» à couvert de plusieurs écueils
» qu'un Ecrivain national a bien de la peine à éviter. Il n'est que trop
» ordinaire de régler ses expressions sur ce qu'on peut craindre
» & espérer des personnes sous l'autorité desquelles on a à vivre.
» L'amour de la patrie forme aussi
» beaucoup d'obstacles. On voit les
» choses plutôt comme on desire
» qu'elles soient, que comme elles
» sont effectivement ; on se passionne ; la balance penche, &
» l'on perd cet équilibre si nécessaire pour connoître & pour dire
» la vérité. «

Cette Preface, qui mérite à tous.

égards d'être lue, donne tout à la fois bonne opinion de l'Ouvrage & de l'Auteur. Elle est suivie d'une Introduction à l'Histoire d'Allemagne. Il a cru que pour faciliter l'intelligence de ce que l'on peut dire sur les commencemens de la Nation Germanique, il devoit donner d'abord quelques notions générales de l'origine & des mœurs des premiers peuples qui ont habité la Germanie, connue depuis sous le nom d'Allemagne. Il avertit qu'il est inutile de prévenir sur la difficulté qu'il y a de traiter cette matière avec succès : on sçait que les commencemens des peuples sont envelopés de nuages épais qu'il n'est pas facile de dissiper. Cependant César, Strabon, Plin, Tacite, Ptolomée, & autres Auteurs de l'antiquité ne laissent pas de nous apprendre bien des choses touchant les mœurs, la religion & le gouvernement des anciens Germains ; mais ils ne nous fournissent pas au

tant d'instructions sur l'étendue du pays que ces peuples ont occupé d'abord. Peu d'accord entr'eux, ce qu'ils en disent ne peut guères selon le Pere Barre, produire que des conjectures. Il expose leurs différens sentimens à ce sujet ; mais dans tout ce qu'ils avancent sur les commencemens de l'Allemagne, il ne s'arrête qu'à ce qui lui paroît le plus probable, & ne parle affirmativement que lorsqu'il croit avoir assez de lumière pour le faire.

C'est ainsi qu'il en use, sur-tout en rapportant les étymologies dont les Anciens & les Modernes ont prétendu que venoit le nom de Germanie, le plus ancien qui ait été donné à l'Allemagne; il n'oublie pas non plus les noms que ce Pays a successivement portés dans ce grand nombre de révolutions qu'il a essuyées jusqu'au douzième siècle; temps où le nom d'Allemagne a été donné universellement aux peuples de l'ancienne Germanie.

De là le Pere Barre remonte à l'origine des premiers peuples qui l'ont habitée, matière sur laquelle il convient qu'on ne peut former que des conjectures, par la raison qu'il en est de l'origine des peuples, comme des Généalogies des grandes Maisons; les uns & les autres ont recours à la fable & à la chimère, pour donner plus de lustre à leurs commencemens. Les Germains n'ont pas été exempts de cette foiblesse, ils font remonter leur origine jusqu'au Géant Thuis-ton qu'ils font passer pour un des fils de Noé, ou pour un fils de Japhet, né après le déluge.

Quoique cette opinion ait été soutenue avec chaleur par quelques sçavans d'Allemagne, d'autres du même pays en ont fait sentir le ridicule, & notre Auteur se joint à ces derniers; mais en même temps de ce qu'avant l'an 648. de Rome, il n'est fait nulle part mention des anciens Germains, il prétend qu'on

auroit tort d'en conclure avec un Auteur moderne , qu'ils ne sont pas plus anciens que cette Epoque.

Pour ce qui concerne les mœurs de ces anciens Germains , il fait voir qu'elles sont plus faciles à connoître que leur origine ; il entreprend de prouver qu'on ne leur a pas rendu justice , lorsque sur le rapport de quelques Auteurs anciens qui les ont traités de peuples barbares & féroces , on nous les a représentés comme des hommes dépourvus de toutes les connoissances utiles à la vie , sans arts , sans loix , sans religion & sans humanité. Il soutient au contraire que les anciens Germains avoient l'esprit bon & d'excellentes qualités , quoique mêlées de grands vices ; que si à la vérité ils se croyoient tout permis contre les autres nations , ils exercoient entr'eux une justice exacte & l'hospitalité envers les Etrangers , qu'il leur restoit des traces d'une

Février 1748. 353

religion ancienne & héréditaire,
& une forme de Gouvernement.

Mais pour donner une idée plus
précise du caractère des Nations
qui habitoient autrefois le pays
auquel on a donné depuis le nom
d'Allemagne, il représente en
abregé, & par forme d'extrait les
mœurs des Germains telles que
Tacite nous les a dépeintes.

Aux traits que cet Historien a
omis ou qu'il n'a fait qu'ébaucher,
le P. Barre en ajoute quelques au-
tres, qui méritoient de tenir ici
leur place. Ils nous font connoî-
tre la forme des assemblées des
Germains, leurs occupations, les
précautions qu'ils prenoient pour
ne point souffrir parmi eux de man-
dians, les loix qu'ils avoient éta-
blies pour punir les fainéans de pro-
fession, la puissance absolue qu'a-
voient les peres de famille dans
leurs domestiques, l'éducation
qu'ils donnoient à leurs enfans, &c.

Pour ce qui regarde la Géo-

354 *Journal des Sçavans ;*
graphie de l'ancienne Germanie,
il ne craint pas de dire que quoi-
que plusieurs Auteurs, tant anciens
que modernes, ayent taché de l'é-
claircir , nous ne sommes pas pour
cela mieux instruits de ses limites ;
& de toutes les distinctions de ses
Provinces. Les Romains connurent
fort tard la Germanie ; on peut
juger de leur ignorance à cet égard
par le portrait que Sénèque en fait ,
& que le P. Barre rapporte. Il
prouve que Strabon qui vivoit sous
Auguste , ne connoissoit de la
Germanie que ce que les guerres de
César, de Drusus , de Germani-
cus & de Tibère en avoient fait
découvrir , & que ce célèbre Géo-
graphe se trompe manifestement
dans ce qu'il nous dit du cours
de différentes rivières , & d'un
grand nombre de lieux considéra-
bles, dont il a marqué très-mal la
position.

Quoique Ptolomée ne soit pas
toujours un guide infallible, ce-

pendant comme au jugement de notre Auteur , de tous les autres anciens Géographes tels que Mela & Plin , c'est celui qui paroît avoir rencontré le plus juste , & qu'avec cela il décrit la Germanie , non telle qu'elle étoit de son temps , c'est-à-dire sous les Antonins , mais telle qu'elle étoit autrefois ; c'est aussi d'après lui que le P. Barre nous donne ici les limites & la description générale de l'ancienne Germanie , la division de ce Pays en cinq parties qui prenoient leurs noms des différentes Nations qui les habitoient , & qu'il parle des lieux qu'elles occupoient suivant le rapport qu'ils y ont avec la Géographie Moderne.

Après avoir ainsi décrit la grande Germanie , au-delà du Rhin , il passe à la Germanie Citérieure par rapport au Rhin , & fait voir que sa division en haute & basse , est presque aussi ancienne que l'Empire Romain , & qu'elle a duré

356 *Journal des Sçavans*,
autant que le pouvoir des Empe-
reurs dans les Gaules.

Mais c'est une matière qui n'est pas susceptible d'extrait. Il faut la voir dans l'ouvrage même, & avec la Carte de la Germanie ancienne, que le P. Barre a fait graver par le sieur Robert, pour servir à la lecture de cette Histoire : on la trouvera à la fin de ce volume. L'importance & l'étendue de la Préface, aussi bien que de l'introduction à l'histoire d'Allemagne, ne nous ayant pas permis de rendre compte des cinq premiers livres qui sont renfermés dans ce premier Tome, nous en parlerons dans le prochain Journal, & avec d'autant plus de plaisir, que nous croyons qu'il est de l'intérêt de la République des Lettres, d'y faire connoître un ouvrage si sçavant & si sagement écrit.



DICTIONNAIRE GEOGRAPHIQUE portatif ,
ou description de tous les Royaumes ,
Provinces , Villes & autres lieux considérables des
quatre parties du monde , &c.
Ouvrage très-utile pour l'intelligence de l'histoire moderne & des
affaires présentes, traduit de l'Anglois sur la treizième édition de
Laurent Echard avec des additions & des corrections considérables.
Par M. VOSGIEN, Chanoine de Vauconleurs , seconde
édition revue, augmentée, & corrigée. A Paris, chez Didot, Libraire,
Quay des Augustins, à la Bible d'Or, 1747. pp. 572.

CET ouvrage a été reçu si favorablement du Public, que la première édition en a été vendue presque aussitôt qu'elle a commencé à paroître. Quoi qu'on en ait tiré un très-grand nombre d'ex-

348 *Journal des Sçavans*,
xemplaires, il n'y en a point en
assez pour satisfaire l'empressement
de la moitié des personnes qui de-
siroient de l'acquérir. Ce prompt
debit, & les desirs du public ont
obligé l'Auteur à en donner une
seconde édition plutôt qu'il ne s'y
étoit attendu. Ceux qui n'ont pas
pu profiter de la première, seront
bien dédommagés de leur attente
par l'acquisition de celle-ci. Ils y
trouveront des corrections & des
additions considérables. M. Vos-
gien a mis à profit les remarques,
que les Sçavans lui ont communi-
quées. Il a corrigé les fautes, que
lui ont fait appercevoir bien des
personnes versées dans la Géogra-
phie & l'Histoire, qui ont pris la
peine de lire ce petit Dictionnaire
d'un bout à l'autre, dans le dessein
de lui donner toute la correction
possible. Il a recherché lui-même
avec beaucoup de soin tout ce qui
a pu lui être échappé d'erreurs &
de négligences. Il a revû toutes

les distances des lieux , toutes les longitudes & latitudes. Mais malgré l'attention qu'il a apportée à les marquer exactement , il n'ose pas assurer qu'elles soient toutes vraies ; car outre qu'il a pu aisément arriver qu'il s'y soit glissé quelques fautes d'impression , l'Auteur ne présume pas assez de son exactitude & de ses lumières , pour croire qu'il ne se soit jamais trompé , & qu'il n'ait pas mis quelquefois un chiffre pour un autre.

Au reste le Lecteur auroit tort de le condamner sur l'inspection des premières Cartes qui lui tomberoient entre les mains. Les Cartes sont la plupart très-peu exactes pour ce qui regarde les distances , & l'Auteur ne doit point être garant des fautes , qui s'y trouvent. Comme il a eu la précaution d'indiquer dans la Préface de la première édition celles qu'il a cru devoir suivre comme étant les meilleures au jugement des Sçavans ,

360 *Journal des Sçavans*,
il doit être censé avoir rempli son
engagement envers le Public, s'il
ne s'en est point écarté.

M. Vosgien prie encore le Lecteur de se souvenir que dans l'estimation des distances, il s'est toujours servi de lieues communes de France. Il prévient par là les mauvais jugemens, que pourroient porter de son ouvrage les habitans des Provinces éloignées, qui voulant voir les distances d'une Ville de leur Province, ne les trouveroient pas telles, qu'ils ont coutume de les compter dans leur Pays. Il a bien senti que son Dictionnaire auroit été d'une plus grande utilité aux Voyageurs, s'il avoit pu marquer les distances populaires; mais pour cela il auroit fallu avoir d'autres secours, que l'on a eûs jusqu'ici. C'est une question d'ailleurs de sçavoir si la chose est possible du moins à l'égard des pays étrangers.

Un autre avantage de cette seconde

conde édition, c'est que toutes les dates qui regardent l'histoire de France, ont été vérifiées sur l'excellent ouvrage de M. le Président Hainaut. L'Auteur ne pouvoit pas prendre un meilleur guide. Comme on lui a fait remarquer que le Dictionnaire d'Hoffman, dont il s'étoit servi pour les noms latins, n'est point exact, il a suivi ceux que d'habiles gens lui ont indiqués comme les meilleurs.

Sur le reproche que des personnes lui ont fait d'être tombé dans quelques erreurs, même en ce qui regarde la Géographie de la France; l'Auteur s'explique de la manière suivante : » J'avoue, dit-il, » que ce doit être la partie de mon » Ouvrage où l'on doit trouver » le moins à redire, mais si les » meilleurs Auteurs que j'ai consultés, se sont quelquefois trompés, il n'est point étonnant, » qu'en les suivant, je me sois trompé comme eux. Il est impossi-

» ble d'aller dans tous les lieux
 » pour vérifier ce qu'on en dit. Il
 » s'y fait d'un moment à l'autre
 » des changemens dont on n'est
 » pas toujours instruit. M. Piga-
 » niol de la Force & le doct. Ab-
 » bé de Longuerue disent de dif-
 » férentes Villes bien des choses,
 » qu'on n'y voit point aujourd'hui,
 » & M. de la Martinière qui a tra-
 » vaillé depuis eux, a souvent fait
 » les mêmes fautes. Il est bien dif-
 » ficile, que dans des Ouvrages
 » aussi chargés de faits, que le sont
 » ceux de ces Sçavans hommes,
 » on ne se trompe quelquefois. «

Quelque déférence que l'Auteur
 ait eue, pour les avis qu'on lui a
 donnés touchant la correction de
 certains articles de son Ouvrage,
 il n'a cru en devoir faire usage,
 qu'avec les précautions d'une saine
 critique, de peur de corriger des
 fautes par d'autres fautes, & de
 faire des changemens en ce qui est
 exact. On lui a reproché, par exem-

ple, d'avoir mis le Village de Sorbon dans le Diocèse de Rheims & d'y avoir fait naître le fondateur de la Sorbonne, quoique M. Piganiol de la Force dans sa description de Paris, mette ce Village au Diocèse de Sens, & prétende que Robert de Douay, Chanoine de Senlis, est le premier fondateur de la Sorbonne. M. Vosgien n'a pas cru devoir se rendre aux remontrances qu'on lui a faites sur cet article. Voici les raisons qui l'ont déterminé à ne rien changer. » M. » Piganiol, dit-il, fonde sa pré- » tention sur un legs de quinze cens » livres parisis, fait par Robert de » Douay à Robert Sorbon son ami, » pour des Ecoliers étudiants en » Théologie, & il ajoute que ce fut » en conséquence de ce legs que Ro- » bert de Sorbonne commença la » fondation de ce Collège vers l'an » 1252. Mais M. Piganiol n'a pas » fait attention que ce legs n'est » que du 13 May 1258, & pour

» de nouveaux Ecoliers *ad opus no-*
 » *orum Scholarium in Theologia*
 » *studentium*, temps auquel Robert
 » Sorbon avoit déjà fondé son Col-
 » lége & rassemblé des Ecoliers.
 » Ce n'est donc point en consé-
 » quence de ce legs, que Robert
 » Sorbon commença la fondation
 » de son Collége, puisqu'il l'avoit
 » commencé plusieurs années au-
 » paravant, c'est-à-dire, vers l'an
 » 1252, selon M. Piganiol lui-
 » même. «

M. Vosgien répond encore dans
 sa Préface à un second reproche
 qu'on lui a fait au sujet de l'Isle
 de Malte, Bien des personnes tien-
 nent pour certain que S. Paul fut
 mordu d'une vipère dans cette Isle,
 & auroient voulu qu'on eût suivi
 leur opinion. Mais ce fait ayant
 paru très-douteux à l'Auteur, il
 n'a pas jugé à propos de rien chan-
 ger, & il apporte toutes les rai-
 sons, qui prouvent que c'est à Me-
 leda auprès de Raguse, & non à

Février 1748. 365

Malte, que S. Paul se refugia après son naufrage & fut piqué d'une vipère.

Au reste comme en donnant ce Dictionnaire, il n'a eu d'autre but que l'utilité du Public, il prie très-instamment ceux qui y remarqueront quelques défauts de vouloir bien les lui faire appercevoir, afin que, s'il arrive dans la suite qu'il en donne d'autres éditions, il puisse en profiter; c'est par ce seul moyen que cet Ouvrage peut devenir parfait.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

I T A L I E.

D E R O M E.

ON distribue presentement aux Souscripteurs, les deux premiers vol. de l'histoire Ecclésiastique du P. M. Joseph-Augustin Orsi, de l'Ordre de S. Dominique; le troisième volume est actuelle-

366 *Journal des Sçavans*,
ment sous la presse. Cette Histoire
qui s'imprime in-4°. en Italien,
chez Nic. & Marc Pagliarini, Impri-
meurs-Libraires de cette Ville, & qui
comprendra un grand nombre de
volumes, se débite par souscription
à raison de 10 Jules par volume
(environ 6 liv. momoye de Fran-
ce) pour ceux qui payeront d'a-
vance, & de 15 Jules pour ceux
qui ne jugeront pas à propos de
prendre des assurances.

DE BOLOGNE.

On trouve chez Lelio della
Volpe, Imprimeur, Libraire de
cette Ville, le recueil *delle Lettere
famigliari di Alcuni Bolognesi del
nostro secolo*, 1745. in-8°. 2. vol.
Ces Lettres qui ont été données
au Public, par le sieur Dominique
Fabri, Professeur d'Eloquence dans
l'Université de cette même Ville,
sont de M. E. Manfredi, de M.
G. P. Zanotti, de M. F. A. Ghe-
dini, de M. A. Fabri, de M. F.
Scarfelli, & de M. D. Fabri, tou-

Février 1748. 367

tes personnes connues dans la République des Lettres par différens ouvrages.

Dell' insegno Abbaziale Basilica di S. Stefano di Bologna libri due al nobil. vomo Giuseppe-Niccolo Spada Patrizio Ferrarese , &c. in Bologna, 1747. in-4°.

De Bononiensi scientiarum , & artium Instituto atque Academia Commentarii. Tomi secundi pars tertia. Bononiæ , 1747. in-4° . p. 368. Voici les titres des pièces qu'on a employées dans ce vol.
1°. J. Beccari *de quàm plurimis phosphoris nunc primum detectis , commentarius alter* ; 2°. R. J. Boscovich *de motu corporis attracti in centrum immobile , viribus decrescen- tibus in ratione distantiarum recipro- câ duplicata , in spatiis non resistan- tibus. De viribus vivis.* 3°. A. Collinæ *de acus nautica inventore.* 4°. J. A. Galli *de nonimestri foetu extra uterum aucto , & mortuo per abdomen viva matris extracto* ; 5°.

Q iiij

T. Laghii *de rubentibus lignorum cineribus*; 6°. E. Manfredii *de Mercurii ac solis congressu observato die XI. Nov. 1723. de Jovis ac Martis conjunctione Heliocentrica, De congressu Mercurii cum sole observato die XI. Nov. 1736. De Cometa an. 1737*; 7°. G. Manfredii *de eliminandis ab aequatione arcubus circularibus*; 8°. H. Manfredii *de viribus ex elastorum pulsu ortis*; 9°. P. Matteucci *de Aurora Boreali an. 1739*; 10°. V. Menghinii *de ferrearum particularum progressu in sanguinem*; 11°. C. Mantii *de Aldrovandia novo herba palustris genere*. 120. J. Riccati *de motuum communicationibus ex attractione problema; dato quacunque ratione radio osculi per curvam describendam curvam describere*. 13°. V. Riccati *animadversiones in fractionem, cum numerator & denominator per certam determinationem nibilo aequales sunt. Animadversiones in formulam differentialem, in qua indeterminata*

Février 1748. 369

*ad unicam tantum dimensionem ad-
scendunt, de centro aequilibræ; 14°. P. Tabarrani de Thermometrorum
peculiari correctione nunc primum
excogitata; accedit epistola de fontic-
ulo quodam; 15°. J. C. Trom-
belli de acus nautica inventore; 16°. J.
Veratti de aurora Boreali an.
1732. 17°. E. Zanotti de Cometa
anni 1739, de quibusdam lumini-
bus Septentrionalibus, an. 1730. ob-
servatis; 18°. F. M. Zanotti de
Elastris sermones, accedunt Eccipses
varia observata.*

DE FLORENCE.

*Memorie di varia erudizione del-
la Societa Colombaria Fiorentina. Fi-
renze, nella stamperia d'Apollo;
alla piazza di S. M. Imperiale,
1747. in-8°. Le volume dont on
vient de voir le titre, contient les
prémices des travaux littéraires del-
la Societa Colombaria Fiorentina;
on voit dans la Préface l'Histoire
de l'origine & de l'établissement de
cette compagnie, & le genre d'oe-*

cupation qu'elle s'est choisie, les pièces ou dissertations qu'on a fait entrer dans le tome qui paroît, sont toutes des Associés étrangers; on leur a donné par honneur cette préférence. Le second volume comprendra les pièces qui sont composées par les Associés de la Ville de Florence. Pour donner quelque idée des travaux de cette Académie naissante, nous indiquerons la matière des Dissertations qui sont employées dans le premier volume. La première contient l'éclaircissement de quelques anciens monumens Etrusques, découverts depuis quelque temps dans le territoire de Cortone; le sujet de la seconde, est l'*Offlegio degli Antichi*; la troisième traite, de *servi de liberti Antichi*; la quatrième roule sur les XII. tables; la cinquième & la sixième sont une défense de l'histoire de Tite-Live à l'égard des endroits, où cet Historien parle des prodiges. La septième

Février 1748. 371

me est l'éclaircissement d'un ancien monument Chrétien par le Monogramme du Christ; la huitième & la neuvième sont une description abrégée des Pierres précieuses, Métaux, Minéraux, Fossiles, & autres raretés du Cabinet de M. Baillon de Luques. La dixième est un projet touchant la Diplomatie; la dernière est l'explication de quelques marbres gravés, qu'on a découverts depuis peu dans le Royaume de Naples.

Fasti Attici, in quibus Archontum Atheniensium series, Philosophorum, aliorumque illustrium virorum ætas atque præcipua Attica historia capita per olympicos annos disposita describuntur, novisque observationibus illustrantur. Auctore Eduardo Corsino Cler. Reg. Scholarum Piar. in Pisana Acadèmia Philosophiæ Professore. Tom. secundus sex reliquis Dissertationes completens. Florentiæ, ex Typographiæ Joannis Pauli Giovanelli, 1747.
in-4°. Qvi

Herodiani Infanticidii Vindicia:
 Auctore F. Casto Innocente An-
 faldo , Ordinis Prædicatorum , ac-
 cedit ejusdem *Dissertatio de loco*
Johannis aliter atque habet Vulgata
a nonnullis Patribus lecto. Brixiaë,
 excudebat Joannes-Maria Rizzar-
 di , 1747 , in-4°. Ces deux Dis-
 sertations qui forment un Volume
 assez considérable , sont dédiées au
 Souverain Pontife régnant. Dans
 la première le P. Anfaldi refute
 l'opinion de Joseph Scaliger , qui
 avoit soutenu que le passage de
 l'Evangile selon S. Matthieu , où
 le fait du meurtre des SS. Inno-
 cens est rapporté , n'étoit pas de S.
 Matthieu , mais qu'il y avoit été
 ajouté. La seconde roule sur le
 verset 13. du Ch. 1. de l'Evangile
 selon S. Jean ; *neque ex voluntate*
viri , sed ex Deo nati sunt ἐκ τῆς
θεοῦ ; où il paroît que Tertullien ,
 S. Irénée , Vigil de Tapse & quel-

Février 1748. 373

ques autres, ont lu *natus est*, au singulier.

M. le Cardinal Querini, Archevêque de Bresse & Bibliothécaire du Vatican, a écrit dans le cours de l'année dernière plusieurs Lettres dont voici les titres : *Lettera all. Sig. Cardinale Pozzobonelli Arcivescovo di Milano*, 11. Marz. 1747. Cette Lettre regarde la diminution du nombre des Fêtes chomées.

Lettera all' Ill. Bernardo di Franchenberg, Abbate del Monastero Desertinense in Retia, e Principe del Sacro Rom. Impero, 26. Maggio, 1747. Cette Lettre contient une Relation de la visite que ce Cardinal a faite dans la partie de son Diocèse, qui est dans la Valteline & dans la Retie.

Altera Lettera all' Ill. D. Bern: de Franchenberg, &c. in-12. Luglio. 1747. Elle regarde un Ouvrage de M. Muratori, qui a pour titre : *Della regolata divizion de Christiani*

374 *Journal des Sçavans*,
ni, & particulièrement le Ch. **XXI**.
où l'Auteur traite de la réduction
des Fêtes chomées.

A L L E M A G N E.

D E L E P S I C K.

Nous avons annoncé dans les
Nouvelles du mois de Mars de
l'année dernière la première Partie
du quatrième tome de la collection
des Dissertations sur divers points
importans de l'Ecriture, & de
l'Histoire Ecclésiastique, Politique
& Littéraire, qu'on imprime &
qu'on débite en cette Ville sous le
titre de *Miscellanea Lipsientia nova
ad incrementum Scientiarum ab his,
qui sunt in colligendis Eruditorum
novis Artibus occupati, per partes
publicata. Lipsiæ, in Officina hæ-
redum Lanckisianorum, in-8°*. On
a publié depuis, la seconde, la troi-
sième & la quatrième parties du
même tome, qui comprennent les
Dissertations suivantes : Part. II.
Dissertatio I. *B. P. Zornii de vita
& morte beatorum per osculum*, Diss.

Février 1748. 379

II. M. J. F. Frischii observatio sacra Israelitarum furtum de liberatione Ægyptiorum intelligendum esse. Diff. III. Commentatio Jo. G. Walchii de Luthero Jenensi. Diff. IV. J. F. Falckii de Codice traditionum Corbeiensium inedito, prope diem edendo, commemoratio. Diff. V. Jo. Chr. Haremborgii de reformanda Geographia mathematica, eaque practica. Diff. VI. Go. Eu. Zeibichii Conjectura de Jove. Vicilino ad T. Liv. lib. 24. c. 24. Diff. VII. F. Of. Menckenii observatio ad tria Valerii Max. loca.

Part. III. Dissert. I. G. L. Oederi ad Galat. c. IV. vv. 21. 22. 23. Diff. II. P. Zornii de Nazaraïs ex ordine Procerum Viris Principibus. Diff. III. C. H. Zeibichii de ritu adjurandi summum Hebræorum Pontificem. Diff. IV. J. C. Haremborgii supplementum in Had. Relandi recensionem Urbium & Vicorum Palæstina. Diff. V. F. C. Conradi de usu Picturarum in judiciis apud Ro-

376. *Journal des Sçavans*,
manos. Diff. VI. M. Belii *Observa-
tio Historico-Physica de Antro Ri-
hariensi*, halitus noxios eructante.
Diff. VII. F. Ot. Menckenii *emen-
datio duorum Ovidii locorum*.

Part. IV. Dissert. I. J. C. Haren-
bergii *expositio Oda Davidica LX.
ad criticam sacram exacta* Diff. II. B.
P. Zornii *de Christo servatore, quate-
nus is apud Mahammedanos Verbum
Dei & Filius Dei appellatur*. Diff.
III. J. Conr. Schwartzii *correctio-
nes quaedam & amplificationes qua-
rundam vocum Grammaticarum He-
braicarum*. Diff. VI. J. G. Schelhor-
nii *singularia de libris quibusdam*.
Diff. V. J. F. Frischii *animadversio
de usu participii prateriti Romano
altera, ad voss. lib. 7. c. 41. de arte
grammatica*. Diff. VI. Ot. Menc-
kenii *ad duo loca Ovidii animadver-
siones criticae*.

Jo. Philippi Slevogtii *opuscula
Juris Ecclesiastici*, quorum unum de
unione Ecclesiarum & Beneficiorum,
alterum de *divisione Ecclesiarum*, &

Février 1748. 377
Beneficiorum agit, Lipsiæ, 1746.
in-4°.

Jacobi Burckardi historia Bibliotheca Augusta, qua Wolfenbutellæ est. Tom. II. & III. Lipsiæ, 1746.
in-4°.

DE VIENNE.

Veldidena, urbs antiquissima, Augusti Colonia, & totius Rætiae princeps in tractu præcipue Vithinensi & Cenipontano, è tenebris eruta & vindicata, insertis compluribus adhuc ineditis, qua per Tyrolim supersunt monumentis Romanis, ab Ant. Roschmanno... *Illust. Provinciæ Historiographo.* Ulmæ, prostat, apud Danielelem Bartholomæi, & filium, 1745. in-4°. Cet ouvrage qui est nouveau à tous égards, comprend l'Histoire Ecclésiastique & civile de la Ville & du territoire de Wilthen, on y trouve la vie de S. Valentin, Apôtre de la Rhétie.

M. Roschmann a encore donné depuis un autre ouvrage en Alle-

378 *Journal des Sçavans* ;
mand, sur la vie de l'Apôtre des
Rhéties, en voici le titre en La-
tin ; *Descriptio vite Sancti Va-
lentini utriusque Rhetia Apostoli
cum animadversionibus Chronologico-
Historico - Geographicis adornata*,
&c. 1746, in-4°.

Le même Auteur travaille actuel-
lement à recueillir & à éclaircir les
antiquités du Tyrol.

DE NUREMBERG.

C. Plinii secundi Panegyricus
Cæsari Imperatori Nervæ Trajanô
Augusto dictus ; quem ex duode-
cim codicibus MSS. librisque col-
latis recensuit, ac notis observatio-
nibusque, item & numis ære ex-
scriptis, illustravit, simulque adje-
ctis integris pariter atque excerptis
virorum eruditorum commentariis
instruxit Christ. Gottlieb Schwar-
zius. Norimbergæ, apud Jo. Georg.
Lochnerum, 1746. in-4°. Cette
Edition du Panégyrique de Pline,
est la plus ample de toutes celles

Février 1748. 379
qui ont paru jusqu'à présent. Elle
comprend plus de 960 pag. de pe-
tit caractère, sans y comprendre
les Préfaces ni les Tables.

F R A N C E.

D E P A R I S.

Laurent d'Houry, fils, Libraire, rue de la Bouclerie, débite les
Essais & Observations de Médecine de la Société d'Edimbourg, in-
12. 7. vol.

Le même Libraire mettra incessamment au jour, 1°. *la Description Historique & Géographique du Brabant, & de la Flandre Hollandoise avec des Cartes géographiques*, 1748 in-12.

2°. *Les Lettres du Baron de Busbecq, Ambassadeur de Ferdinand I. auprès de Soliman II. & ensuite auprès du Roy de France, traduites du Latin en François, & enrichies de remarques Historiques & Géographiques*, par M. l'Abbé de Foy,

180 *Journal des Sçavans,*
Chanoine de l'Eglise de Meaux;
1748, in-12. 3. vol.

On trouve encore chez ce Libraire un grand nombre de Livres modernes de Piété, d'Histoire Ecclésiastique & Civile, de Littérature & particulièrement de Médecine.

— Les Tomes VI. & VII. de l'*Abrégé de l'Histoire de l'Ancien Testament... avec des éclaircissemens & des réflexions*, paroissent depuis peu chez Desaint & Saillant, Libraires, rue Saint Jean de Beauvais, in-12. 1748. Ces deux Volumes vont jusqu'au temps de Néhémie. L'Auteur a mis à la fin du septième Tome une suite de l'*Histoire des Juifs depuis Néhémie jusqu'aux Machabées*. Ce morceau qui remplit un espace d'environ 250 années dont l'Ecriture Sainte ne parle point, comprend en abrégé l'Histoire des Juifs & celle des peuples voisins de la Judée.

On a publié le cinquième tome

Février 1748. 381

du *Dictionnaire Universel de Médecine*, traduit de l'Anglois de M. James, par Messieurs Diderot, Eudous & Toussaint ; revû, corrigé & augmenté par M. Julien Buffon, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, chez Briasson, David l'aîné & Durand, Libraires de cette Ville, rue Saint Jacques, 1748, *in-folio*.

Il paroît depuis peu une troisième édition du *Petit Dictionnaire du temps pour l'intelligence des nouvelles de la guerre* ; chez J. B. C. Bauche, Libraire Quay des Augustins, & Ph. N. Lottin & J. H. Butard, rue Saint Jacques, 1748, *in-12*.

Essai sur la Marine des Anciens & particulièrement sur leurs Vaisseaux de Guerre, par M. Deslandes, chez David l'aîné & Ganeau, Libraires, rue S. Jacques, 1748, *in-12*, avec plusieurs planches en taille-douce. On trouvera à la fin plusieurs Pièces intéressantes & curieuses.

383 *Journal des Sçavans,*

rieuses : 1^o. La description du Combat Naval donné à Actium. 2^o. Une Dissertation sur les propriétés générales de l'eau salée & de l'eau douce, & sur leurs différences. 3^o. Une autre Dissertation sur les Vers qui rongent le bois des vaisseaux, sur leur origine en Europe & sur la manière de s'en préserver, avec des Figures. 4^o. Des Remarques sur quelques propriétés des Oyseaux de Mer, & sur les Vers qui se trouvent dans les Huîtres.

Les Tomes XV. & XVI. de l'*Histoire de l'Eglise Gallicane*... contraincte par le P. G. E. Berthier de la Compagnie de Jesus, paroissent depuis quelque temps chez Fr. Montallant & J. Rollin, fils, Quay des Augustins, & chez J. B. Coignard & H. L. Guerin, rue S. Jacques, n^o 747. L'Auteur a mis au commencement du XV^e. tome, un Discours fort étendu sur les Années, & une Dissertation à la fin du

Février 1748. 383

Tome XVI. sur l'histoire de la Pu-
celle d'Orléans.

Fables Nouvelles, par M. P***.

Cet endroit d'Horace au frontis-
pice.

*Quid ridet ? mutato nomine de te
Fabula narratur.* Et cette tradu-
ction :

Tu ris ! change le nom , ma Fa-
ble est ton Histoire.

Chez Prault , Quay de Gèvres ,
1748 , in-8°. Ce Livre est bien
imprimé , il est orné d'un Fron-
tispice & de plusieurs Vignettes
gravées avec beaucoup de pro-
preté.

Debure l'aîné, Libraire , Quay
des Augustins , debite l'Ouvrage
de M. Brubier sur l'incertitude des
signes de la Mort , en 2. volumes
in-12.



T A B L E DES ARTICLES CONTENUS dans le Journal de Fév. 1748.

E LOGE de M. Burette, &c.	195
Catalogue raisonné des Bijoux,	
&c.	212.
La vie de S. Charles Borromée,	
&c.	225.
Observations sur les remarques de	
l'Anonyme, &c.	241.
Essais & observations de Médecine,	
&c.	279
Histoire générale des Voyages, &c.	
	300
Lettera del Eminentissimo à Reve-	
rendissimo, &c.	323
Histoire générale d'Allemagne, &c.	
	334
Dictionnaire Géographique, &c.	357
Nouvelles Littéraires, &c.	365

Fin de la Table.

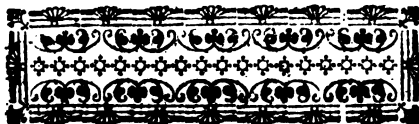
LE
JOURNAL
DES
SCAVANS.
₃
POUR
L'ANNÉE M. DCC. XLVIII.
MARS.



A PARIS,
Chez G. F. QUILLAU, Pere, Imprimeur
Juré-Libraire de l'Université, rue
Galande, à l'Annonciation.

M. DCC. XLVIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY





L E
JOURNAL
D E S
SCAVANS.



MARS M. DCC. XLVIII.

JOAN. CHRISTOPHORI DE

Jordan S. R. M. Hungariæ &
Bohemiæ, Confiliarii Bohemici
Aulici de Originibus Slavicis,
Tomus primus, seu pars prima.
Introductio in origines Slavicas
in capita XXIX. divisa. De Slavis
præcipuè, tum verò & de aliis
Gentibus ad Slavicas res illustran-
das facientibus: Bojis, Illyriis,
Marcomannis, Quadis, Alaman-
nis, Vandalis, Gothis, Herulis,

R ij

Rugis, Scyris, Hunnis, Lango-
bardis, Gepidis, Bojoariis, Thu-
ringis, & Saxonibus tractans;
cui accedit conspectus generalis
in totum opus, necnon Index
triplex locupletissimus Chrono-
logicus, Geographicus & Histo-
ricus. Vindobonæ. Typis Joan.
Jacobi Jahn in P. J. & Gregorii
Kurtzboëk, in reliquis, 1743.

C'EST-A-DIRE, *les Origines des
Slaves ou Esclavons*, par Jean-
Christophe DE JORDAN, Consei-
ler Aulique de la Reine de Hon-
grie & de Bohême. Tome premier
ou première partie contenant une
Introduction aux origines des Es-
clavons divisée en XXIX chapi-
tres, où il est question non seule-
ment des Esclavons, mais aussi
des autres Nations, dont l'histoire
peut répandre quelque jour sur cel-
le des Esclavons, sçavoir des Bo-
jens, des Illyriens, des Marco-
mans, des Quades, des Allemans,
des Vandales, des Goths, des Hé-
rules, des Ruges, des Scyres, des

Huns, des Langobardes, des Gepides, des Bojariens, des Thuringiens, des Saxons. On y a joint un plan général de tout l'ouvrage & trois Index très-amplés, dont l'un est Chronologique, l'autre Géographique, & l'autre Historique. A Vienne, chez Jean-Jacques Jahn, & Grégoire Kurtzboëk, 1745. in-fol. pp. 247.

CET ouvrage est divisé en deux volumes. L'introduction aux origines des Esclavons n'occupe que la moitié du premier volume. L'autre moitié contient un Apparat Chronologique, qui commence à la fondation de Rome, & s'étend jusqu'au dixième siècle de l'Ere Chrétienne. Le second volume contient deux autres Apparats, dont l'un est Géographique & l'autre Historique. Ces trois Apparats montrent dans le plus grand détail, en quels temps se sont faites les différentes migrations des Esclavons, quelles contrées ils ont

390 *Journal des Sçavans*,
habitées, quel a été le sort de leurs
armes, quels étoient leurs mœurs
& usages, & leur gouvernement
depuis leurs premiers établissemens
jusqu'au dixième siècle. L'Auteur
ne paroît les avoir composés, que
pour répandre plus de clarté sur la
première partie de son ouvrage, &
pour expliquer plus au long une in-
finité de traits, tant Historiques
que Géographiques, qu'il n'avoit
pu qu'indiquer dans son introduc-
tion aux origines Esclavonnes.

Quoique le titre de cet ouvrage
semble annoncer des recherches
générales sur l'origine de tous les
peuples compris sous le nom d'Es-
clavons, le projet de M. de Jor-
dan n'est cependant pas de trai-
ter en détail ce qui regarde cha-
que branche de cette grande Na-
tion; il n'a en vûe que d'éclaircir
l'origine de la partie des Esclavons,
qui a peuplé la Bohême, & s'il par-
le des autres, ce n'est qu'autant
que leur histoire est intimement
liée avec celle des Bohêmes, &

qu'elle fournit des éclaircissémens sur l'objet particulier de ses recherches.

Le système de M. de Jordan est fondé sur une tradition populaire, qui porte, que les chefs de la Colonie Esclavonne qui s'est établie dans la Bohême & dans une partie de la Pologne, étoient deux Freres, qui s'appelloient *Czech* & *Lech*. Cette tradition peut être fort ancienne parmi les Bohêmes; le premier Auteur cependant qui en ait fait mention est Pulkava, qui écrivoit dans le quatorzième siècle. Cosmas Doyen de la Cathédrale de Prague, qui a composé une histoire des affaires de Bohême au commencement du douzième siècle, donne au Chef de la Colonie Esclavonne le nom de *Bohemus*, & ne parle point de *Czech*, ce qui pourroit faire douter de la vérité ou du moins de l'ancienneté de cette tradition. Mais M. de Jordan, qui apparemment a quelque intérêt à l'établir, prétend, on ne

392. *Journal des Sçavans* ;
sçait pas trop sur quel fondement,
que du temps de Cosmas les noms
de *Czech*, en Esclavon & de *Bohe-*
mus en Latin, étoient synonymes
comme ils le sont, dit-il, encore
aujourd'hui Quoiqu'il en soit, les
Ecrivains qui depuis Pulkava ont
recherché les antiquités de la Bo-
hême, ont tous suivi cette tradi-
tion. *Æneas Sylvius*, Jean *Dubra-*
vius Evêque d'Olmütz, *Martin*
Kuthenus, *Venceslas Hagecius*,
Procopé Lupacius, *Martin Cro-*
mer & plusieurs autres, ont regar-
dé comme une vérité incontestable,
que *Czech* & *Lech* avoient été les
Conducteurs de la Colonie Escla-
vonne dans la Bohême ; mais si ces
Auteurs s'accordent sur le nom des
Fondateurs, ils diffèrent entr'eux,
quant au temps, aux causes & aux
circonstances de la migration &
de l'établissement des Esclavons.
Nous n'entreprendrons pas de rap-
porter ici leurs différentes opinions ;
comme elles ne sont fondées sur
aucun monument historique, elles

ne méritent pas l'attention de nos Lecteurs. Nous nous contenterons d'exposer le sentiment de M. de Jordan , & de rendre compte des principales preuves dont il l'appuye.

M. de Jordan croit , que la migration de la Colonie Esclavonne , sous la conduite de Czech & de Lech s'est faite en l'année 374 de l'Ere Chrétienne sous l'Empire de Valentinien , & que la raison qui obligea ces deux Chefs à sortir de la Croatie pour aller s'établir en Bohême avec une partie du Peuple , ce fut la dureté avec laquelle les Gouverneurs Romains traitèrent dans ce temps là l'Illyrie & les pays voisins. Il fonde cette époque sur un passage d'Ammien Marcellin , où il est fait mention de la défection des Quades , des Sarmates , des Jazyges , & des Esclavons appelés *Limigantes* , & de la dernière expédition de Valentinien qui se fit en l'année 375. L'Historien se plaint en cet endroit

de l'avarice de l'Empereur, & des vexations, que Probus Préfet du Prétoire exerça contre les Pannoniens, & il dit entr'autres choses, que les impôts excessifs dont on accabloit les Peuples, avoient obligé quelques personnes de distinction, *optimatum quosdam*, d'abandonner leur pays pour aller s'établir ailleurs; & il ajoute, que la dureté de Valentinien, qui ne voulut pas écouter les plaintes de ses sujets, fut cause, que l'Illyrie se dépeupla. M. de Jordan conjecture que c'est dans cette occasion, que *Czech & Lech*, prirent le parti d'abandonner leur Patrie pour se soustraire à la tyrannie de Probus, & il croit que cet événement a dû arriver en 374, parce que c'est dans cette année même que Probus ayant été nommé Préfet du Prétoire, alla résider à Sirmium dans la Pannonie pour être plus à portée de tirer l'argent des Provinces.

Cette époque & cette cause de

la migration Esclavonne, paroissent d'autant plus convenables à notre Auteur, que l'ancienne tradition porte que Czech & Lech n'emmenèrent avec eux qu'une partie des Habitans de la Croatie ; car si par exemple, dit-il, on vouloit fixer cette époque à l'année 378, temps auquel les Goths envahirent la Croatie & les pays adjacens, ou à quelque autre année, où tout le Peuple sans exception fut accablé de malheurs, on seroit obligé de supposer une migration générale, ce qui seroit contraire aux témoignages de tous les Historiographes, & à l'ancienne tradition de la Nation Esclavonne.

Une autre raison qui engage notre Auteur à fixer l'époque de cette Colonie à l'année 374, c'est qu'alors Czech avoit à craindre l'invasion des Huns qui en 373 avoient déjà parcouru une partie du pays qu'occupoient les Marcomans & les Quades, & avoient porté leur ravage bien avant dans la Pannonie.

396 *Journal des Sçavans*,
nie en remontant le Danube.

Les mouvemens, que les Quades firent cette même année pour venger la mort de leur Roy Gabinus, que Marcellianus Duc de Valérie avoit tué en traître, sont regardés par notre Auteur comme un troisième motif capable d'avoir engagé Czech & Lech, qui aimoient la paix, à quitter leur pays.

Après avoir rapporté les motifs de la migration, M. de Jordan raconte comment la Colonie Esclavonne entra dans la Bohême. La tradition ancienne dit, que Czech n'y fut pas plutôt arrivé qu'il alla sur une montagne appelée *Rzip* pour découvrir le pays qu'il destinoit à sa nouvelle habitation. Cette montagne est située presque au milieu de la Bohême, entre le fleuve Ocra ou Egra, qui est à l'Occident & la Moldau qui est au Midi, & l'Albis dans lequel l'Egra & la Moldau vont se décharger. La situation de cette montagne fournit à M. de Jordan le moyen de détermi-

ner l'endroit par lequel les Esclavons entrèrent dans la Bohême : ensuite il trace la route que tint ce Peuple pour venir de Krapina & Bari sa première demeure , jusqu'aux montagnes de Bohême où il borna sa course.

La Colonie ne trouva aucun obstacle à son établissement. La Bohême étoit alors vuide d'habitans. Les Marcomans , qui l'avoient occupée pendant plusieurs années , en étoient partis pour aller sur le Rhin. D'ailleurs la partie Septentrionale de cette Région , où sont situées les montagnes appelées *Sudetes* , étoit encore inculte & couverte de forêts. Czech étoit à portée de sçavoir toutes ces choses ; comme son projet n'étoit pas de se faire un établissement par la voye des armes , tout devoit l'inviter à venir prendre possession d'un pays abandonné. Les forêts dont la terre étoit couverte, bien loin de l'en détourner, étoient au contraire de grands attraits pour

398 *Journal des Sçavans,*
l'engager à y conduire des Esclavons , qui étant Nomades d'origine & de profession , aimoient les bois & les montagnes , comme les lieux les plus propres pour la nourriture de leurs troupeaux.

Voilà en peu de mots le système de M. de Jordan sur l'époque, les causes & les circonstances de la migration des Esclavons , & de leur établissement dans la Bohême. Pour justifier ce système dans toutes ses parties, & pour montrer qu'il n'implique aucune contradiction avec l'histoire des autres Peuples , M. de Jordan est entré dans des détails d'érudition, où nous ne pouvons pas le suivre. Il s'est attaché surtout à faire voir, que d'un côté, les circonstances où se trouvoit la Croatie en 374 , étoient telles , que le Peuple qui l'habitoit , devoit désirer d'en sortir ; & que d'un autre côté la Bohême étoit dans une situation , qui devoit inviter ce Peuple à s'y réfugier.

Mars 1748. 399

Pour mettre ces choses en évidence, il porte ses recherches sur l'état & la fortune des plus anciens Habitans de la Bohême. Il rassemble tous les traits d'histoire épars, dans les Auteurs Grecs & Latins, concernant les Boiens, les Marcomans, les Quades, les Illyriens, les Allemands, les Vandales, les Goths, les Venedes. Il raconte les mouvemens, les guerres, & les migrations de ces différentes Nations : l'histoire de ces Peuples occupe les onze premiers chapitres de son ouvrage. On peut dire que l'érudition y est prodiguée ; l'Auteur y rapporte plusieurs traits qui n'ont pas une liaison nécessaire avec l'objet de ses recherches ; mais le Lecteur ne sera peut-être pas fâché de trouver rassemblé, à peu près tout ce que l'on sçait touchant les peuples qui ont habité la Bohême & les pays d'alentour.

Ce n'est pas assez pour M. de Jordan, d'avoir appuyé son sys

système de toutes les preuves dont une matière aussi conjecturale que celle-ci pouvoit être susceptible, il réfute encore les opinions de ceux qui ont, ou avancé ou reculé l'époque de l'arrivée de Czech dans la Bohême. Quelques Sçavans fondés sur un passage de Procope, ont cru, que la migration des Esclavons en Bohême, n'a pu se faire que vers le milieu du sixième siècle. Procope dit que les Esclavons passèrent le Danube en l'année 549, & qu'ils pénétrèrent dans l'Illyrie, la Croatie, la Carniole, & la Souabe. Reiffen-Stuell, entr'autres Sçavans, tire de là cette conséquence : si les Esclavons, dit-il, ne s'emparèrent de la Croatie qu'en 549, leur passage de la Croatie dans la Bohême n'a pu arriver que pendant le cours de l'année 550. M. de Jordan reproche à ces Sçavans de n'avoir pas cité le passage de Procope tout entier. S'ils avoient lu ce qui suit, ils auroient pu re-

marquer, dit-il, que ces Esclavons, dont parle Procope, se retirèrent d'abord dans leur ancienne demeure, emportant un grand butin avec eux, que ce n'étoit donc qu'une petite partie de la Nation, qui fit une irruption subite pour s'enrichir aux dépens des Colonies Romaines. Mais l'on ne peut pas conclure de là que les Esclavons ne fussent pas établis dans la Croatie longtemps auparavant. M. de Jordan a montré par les témoignages de l'Auteur de la vie de Constantin, de S. Jérôme & d'Idace, que la Nation Esclavonne s'étoit établie en 334, dans l'Illyrie, la Dalmatie & les pays voisins, du consentement de cet Empereur qui l'avoit reçue au nombre de ses sujets, & il a déjà fait mention sur le rapport de Jornandés d'une autre incorporation d'Esclavons dans l'Empire, sous le régne de l'Empereur Marcian en 454: qu'ainsi le passage des Esclavons, dont parle Proco-

pe, n'étant pas le premier, rien n'empêche que Czech & Lech n'aient passé dans la Bohême, en l'année 374.

Afin que la diversité des Dialectes Esclavonnes, qui sont aujourd'hui en usage, tant dans la Croatie que dans la Bohême, ne puisse pas faire soupçonner que les deux Peuples qui habitent ces Provinces, ne sortent pas de la même tige ; M. de Jordan a mis dans son Apparat Historique, un chapitre du nouveau Testament en ces deux langues, avec la traduction Latine, par où l'on peut se convaincre qu'elles viennent d'une même langue. Après avoir établi son système & répondu à toutes les objections qu'on pourroit lui faire, l'Auteur continue ses recherches sur les Hérules, les Ruges, les Scyres, les Satages, les Gepides, les Ostrogoths, les Lombards, les Slavins, les Anthes, les Chervates ou Croates, les So-

rabes, les Huns, les Avars, les Bojariens, les Thuringiens, les Saxons. Comme l'histoire de ces Nations est liée avec celle des Esclavons Bohémiens, l'Auteur a cru devoir la traiter dans le plus grand détail. Nous renvoyons au livre même le Lecteur curieux de ces sortes de recherches. Il y trouvera rassemblé tout ce que l'antiquité nous apprend touchant ces Nations; il ne sera pas moins satisfait de la bonne critique, & de la sagacité de M. de Jordan, qu'étonné de la prodigieuse érudition.

HISTOIRE DES HOMMES

Illustres de l'Ordre de S. Dominique, c'est-à-dire, des Papes, des Cardinaux, des Prélats éminens en science & en sainteté; des célèbres Docteurs, & des autres grands Personnages qui ont le plus illustré cet Ordre, depuis la mort de son S. Fondateur, jusqu'au Pontificat de Benoît XIII. Ouvrage

404 *Journal des Sçavans*,
dédié à Sa Sainteté par le Révé-
rend Pere A. TOURON, Reli-
gieux du même Ordre, Tome I V.
in-4°. pp. 791. y compris la
Table des matières. A Paris, chez
Babuty & Quillau, Pere, 1747.

ON trouve à la tête de ce qua-
trième volume une Lettre
écrite de la part de S. Sainteté par
M. le Cardinal Valenti au Pere
Touren, dans laquelle il l'assure
que le Souverain Pontife a parcou-
ru rapidement tout le troisième
Tome de cette Histoire, sans que
cette rapidité l'ait empêché de
s'arrêter avec beaucoup d'attention
sur les recits les plus frappans, &
qu'il a été également satisfait, soit
pour le fonds même des choses,
soit par l'élégance & la manière
avec laquelle elles sont racontées.

Quand on ne considéreroit dans
sa Sainteté que la profondeur des
lumières & du savoir, ce témoi-
gnage seroit d'autant plus glorieux
à l'Auteur, qu'il suffiroit seul pour

donner à son ouvrage la plus grande réputation. Nous ne doutons pas que ce quatrième Tome dont nous allons rendre compte, ne lui attire un pareil éloge, & que cet éloge ne soit reçu avec applaudissement.

Dans ce grand nombre de personages distingués, dont le P. Touron nous donne ici la Vie, les plus connus sont le Cardinal Cajetan, Ambroise Catharin, Melchior Cano, Dominique & Pierre Soto, tous deux Confesseurs de l'Empereur Charles V. Sixte de Sienne, le Pape Pie V. Barthélemi Caranza, S. Louis Bertrand, Apôtre des Indes Occidentales, Louis de Grenade, & Dom Barthélemi des Martyrs.

La Vie du Cardinal Cajetan qu'on n'a pas fait difficulté d'appeler un autre S. Thomas, est la première du XXV. livre, par laquelle commence ce volume. L'Auteur persuadé, comme il nous l'a paru dans le cours de son ouvrage,

qu'il n'y a que les louanges fondées sur la vérité qui honorent celui qui les reçoit & celui qui les donne, s'est attaché à nous représenter ce grand Cardinal, tel qu'il a été, sans exagérer ses vertus, & sans dissimuler les reproches qu'on lui a faits, sur la liberté qu'il s'est donnée d'expliquer l'Ecriture, non sur la Vulgate, mais sur les textes originaux, & sans avoir égard aux explications des Peres qu'il accuse de ne s'être pas assez attachés au sens littéral; ce que le Pere Tournon dit à ce sujet & par rapport à tout ce qui concerne ce Cardinal, justifie ce qu'il avoit déjà avancé, sçavoir „ que sa piété ne „ fut pas moindre que son erudition, que la réputation qu'il se „ fit d'abord parmi les Sçavans, „ devint toujours plus éclatante, „ & que les qualités de son esprit „ ne furent point au-dessous des „ éminentes Dignités dont il fut „ revêtu. „

De tous ses adversaires le plus

vif & le plus implacable , fut
 Ambroise Catharin, célèbre Théo-
 logien du même Ordre, & qui lui-
 même donna encore plus de prise
 à la censure des Théologiens, si
 on en croit notre Auteur. Après,
 dit-il, s'être élevé avec succès con-
 tre Luther, & les autres Séctaires
 qui pour lors déchiroient l'Eglise
 Catharin trop livré à son génie
 & au feu de son imagination,
 déclara une espèce de guerre à
 plusieurs de ceux qu'elle regar-
 doit avec raison comme ses en-
 fans, ses Théologiens, ses illu-
 stres Défenseurs, & il ne respec-
 ta pas assez l'autorité des Pères
 & des Saints Docteurs. Souvent
 & à dessein, il s'est écarté des
 sentimens de St. Augustin & de
 S. Thomas : il les a même quai-
 vertement combattus touchant
 la Prédestination & la Grâce,
 la masse de corruption, l'état des
 enfans morts sans Baptême, &
 sur plusieurs autres points Théo-
 logiques, qui ne peuvent être

408 *Journal des Sçavans,*
» indifférens à la Religion. De là
» cette foule d'opinions hardies,
» singulières, adoptées ou inven-
» tées par cet Auteur, & inconnues
» aux autres Théologiens Catho-
» liques. «

Il falloit du moins de son temps
qu'on ne portât pas tout à fait le
même jugement d'Ambroise Ca-
tharin, puisqu'il fut du nombre
des Théologiens, que le Pape
nomma pour assister au Concile
de Trente. » Quoiqu'il en soit ce
» Théologien suivant le caractère
» de son génie, s'y distingua en
» bien & en mal, dit notre Au-
» teur, c'est-à-dire, par sa capa-
» cité & par les opinions qu'il y
» avança assez souvent contre le
» sentiment commun des Théolo-
» giens. «

De toutes les disputes qu'il y
soutint contre Dominique Soto,
autre Théologien de son Ordre,
disputes auxquelles, selon la pen-
sée de M. Simon, il semble que
les Peres du Concile prissent plai-
sir

sir par l'éclaircissement qu'ils en
 tiroient , principalement sur les
 points qui regardent la Grace &
 la prédestination, la plus longue,
 ainsi que la plus vive, regarde la
 certitude que l'homme peut avoir
 en cette vie de sa justice. Catha-
 rin assuroit » qu'indépendemment
 » de toute révélation particulière,
 » les Justes peuvent être certains
 » de leur justification, d'une cer-
 » titude entière & parfaite, qui
 » exclut tout doute. « Notre Au-
 teur a cru qu'il ne seroit pas hors
 de propos de s'étendre un peu sur
 cet article ; mais la profondeur de
 la matière demande qu'on la voye
 dans l'ouvrage même. On y mon-
 tre qu'on auroit tort d'accuser
 Catharin de Luthéranisme, mais
 on lui reproche d'avoir fait paroî-
 tre trop de vivacité à soutenir une
 opinion fort éloignée du sentiment
 commun des Théologiens Ortho-
 doxes.

Cependant malgré ces repro-
 ches , & quoi qu'on eut déferé à

l'Inquisition 50 propositions extraites de ses écrits, la pureté de ses mœurs & les déclarations qu'il avoit faites de vive voix & par écrit, d'être toujours dans la disposition de soumettre ses ouvrages à l'autorité de l'Eglise, fit qu'à la prière des Prélats & des Théologiens du Concile, le Pape ne laissa pas de le nommer Evêque de Minori, & ensuite Archevêque de Conza. Jules III. étoit même prêt de l'honorer de la Pourpre, lorsqu'étant parti de son Diocèse pour se rendre à Rome, la mort le surprit à Naples à l'âge de 70 ans.

Dans la vie de Melchior Cano, Evêque des Canaries, qui s'est immortalisé par ses *Licæ Théologiques*, ouvrage écrit avec autant de solidité que d'élégance, & qui a fourni à l'Eglise Universelle des armes pour triompher de l'erreur, le P. Touron prouve que c'est sans aucun fondement que M. Dupin rapporte, que quelques-uns ont

soupçonné Melchior Cano d'avoir acquis les bonnes grâces de Philippe II. aux dépens de Dom Carlos ; il fait voir aussi que l'Auteur Anonyme de l'histoire d'Espagne, imprimée à Paris en 1723, s'est trompé lorsqu'il donne à entendre que ce grand Théologien fut du nombre des Docteurs, par l'avis desquels ce Prince fit arrêter Dom Carlos, puisqu'il est certain que Melchior Cano mourut en 1560, & que cette consultation fut faite en 1568.

Au reste Melchior Cano s'acquit beaucoup de réputation dans le Concile de Trente, où il parut en qualité de Théologien, sur quoi nous remarquerons que la plupart de ceux qui eurent cet avantage, furent presque tous tirés de l'Ordre de S. Dominique, comme on le verra dans cette histoire.

Dominique Soto, dont la Vie suit ici immédiatement celle de Melchior Cano, fut aussi de ce nombre & même le chef des Théol.

logiens Espagnols, que Charles V. dont il étoit Confesseur, nomma pour assister à ce Concile. Ce Prince avoit tant de confiance en lui, qu'il le choisit pour être comme l'arbitre dans la célèbre dispute, que soutint publiquement devant le Conseil & pendant plusieurs Séances, Barthélemy de Las Casas, contre le Docteur Sépulveda, Chanoine de Salamanque, & l'un des plus habiles Jurisconsultes de son temps. Elle roula sur la conquête des Indes & sur le droit que les Espagnols prétendoient avoir de réduire en servitude les Naturels du Pays.

Comme le premier s'est rendu célèbre par la vivacité avec laquelle il écrivit en faveur des Indiens, contre les cruautés & les vexations dont ils accusoient les Espagnols : il faut voir dans sa Vie l'histoire de cette importante dispute. Le P. Touron y cite souvent le P. Charlevoix, & en rapporte de très-grands morceaux.

On y verra que le Licentié Las

Casas, car il n'étoit pas encore de l'Ordre de S. Dominique, lorsqu'il se chargea de plaider devant le Conseil d'Espagne, la cause des Indiens contre leurs oppresseurs, s'en acquitta avec tant de zèle & de succès, que le Roy Catholique lui donna le glorieux titre de Protecteur de ces Peuples, & le chargea de divers ordres pour réprimer la tyrannie sous laquelle ils gémissaient.

Mais après avoir tenté inutilement de faire mettre ces ordres à exécution dans divers cantons de l'Amérique, il comprit, dit notre Auteur, que » les Esclaves de la » Cupidité, & les Ministres de l'E- » vangile ne s'accorderoient ja- » mais, ni dans la fin, ni dans les » moyens; « ainsi le desespoir de réussir dans ses projets pour procurer la liberté aux Indiens, ou du moins pour adoucir leur servitude, lui fit prendre le parti de renoncer au siècle, & d'entrer à l'âge de

414 *Journal des Savans* ;
48 ans dans l'Ordre de S. Do-
minique.

Il en prit l'habit dans l'Isle
de Saint Domingue, y resta pen-
dant huit ans , occupé des seu-
les fonctions de Missionnaire , &
n'en sortit que lorsqu'en 1530, le
bruit s'étant répandu que les Espa-
gnols méditoient de nouvelles con-
quêtes en Amérique , son zèle
le détermina à repasser en Castille,
pour empêcher, autant qu'il seroit
en lui, qu'on ne fit à ces Peuples
qu'on vouloit attaquer, tous les
mauvais traitemens dont se trou-
voient accablés ceux qui avoient
déjà subi la Loi du vainqueur.

Dans cette vue il presenta à
l'Empereur Charles V. un Mémoi-
re portant pour titre , *la destruc-
tion des Indes par les Espagnols* ;
» l'Auteur ne parle, dit le P. Tou-
» ron , presque jamais dans cette
» relation que de ce qu'il avoit vû ;
» & on ne sçauroit y lire sans fremir
» une partie des cruautés exercées

Mars 1748. 415

» de gayeté de cœur contre des
» peuples entiers, qu'on ne se con-
» tentoit pas de dépouiller de tous
» leurs biens, mais qu'on extermini-
» noit sans miséricorde, comme
» sans justice & sans raison. «

Les représentations de Las Casas furent écoutées, & il repartit pour l'Amérique muni d'un Edict & de loix favorables aux Indiens, Il eut la satisfaction de les voir exécutées dans quelques endroits du Mexique & du Pérou qu'il parcourut ; mais voyant qu'un grand nombre de Gouverneurs Espagnols refusoient de s'y conformer, son zèle entreprit un nouveau voyage en Espagne, pour trouver les moyens de les y contraindre.

Il y obtint une partie de ce qu'il demandoit, & même la liberté de plusieurs Indiens qu'on avoit transportés en Espagne, & réduits à un rude esclavage. Pour lui donner plus d'autorité l'Empereur le nomma Evêque de Chiapa, Capitale du Pays de même nom dans la

nouvelle Espagne. Mais à son retour il eut la douleur de voir que la même cupidité qui portoit les Gouverneurs & les autres Officiers du Pays à violer toutes les loix de Dieu & de la nature , leur faisoit aussi trouver mille prétextes pour éluder les ordres du Souverain , toutes les fois qu'ils pouvoient les mépriser impunément.

Aussi notre Auteur prétend - il , que comme jamais peut-être aucun Successeur des Apôtres , n'éprouva plus de contradictions dans son ministère , ne fut en butte à plus d'humiliations , ni exposé à plus de dangers que Las Casas ; de même on en connoit peu en qui la fermeté Episcopale ait paru avec plus d'éclat. Mais enfin voyant qu'il lui étoit impossible d'arrêter les extorsions , les barbaries & les cruautés qu'on exerçoit contre les Indiens ; excès , qui selon le Pere Touron , firent périr par le fer , le feu , & toutes sortes de supplices , plus de 15 ou 18 millions d'In-

diens ; le charitable Evêque de Chiapa ne pouvant plus en supporter l'horreur, prit le parti de se défaire de cette dignité entre les mains du Pape, & repassa en Europe.

» Ce n'est, dit notre Historien ;
» qu'avec peine que nous rappor-
» tons ici une petite partie de ces
» cruautés, dont Las Casas à rem-
» pli plusieurs ouvrages. On le peut
» d'autant moins accuser d'avoir
» outré la vérité des faits, qu'après
» les avoir écrits sur les Lieux &
» publiés dans la nouvelle Espagne
» sous les yeux des coupables, il
» les a souvent présentés au Roy
» Catholique & à son Conseil.
» D'ailleurs il n'est pas le seul qui
» ait attesté la même chose, nos
» plus saints Missionnaires, Pierre
» de Cordoue, Antoine Montesi-
» no, quelques Franciscains même,
» quoiqu'ils en eussent vû beau-
» coup moins, s'en étoient déjà
» plaint amèrement. On peut voir
» de quelle manière s'est exprimé

418 *Journal des Savans ,*

» Nicolas Antoine , si zélé pour
 » l'honneur de sa nation. Nous ne
 » pensons pas au reste que la con-
 » duite barbare de quelques Offi-
 » ciers doive faire tort à toute la
 » nation Espagnole ; puisque leurs
 » Souverains (la Reine Isabelle ,
 » le Roy Ferdinand , Charles V.
 » Philippe II.) bien loin d'auto-
 » riser ces excès , les défendoient
 » par des loix très-sages ; & que
 » la même Nation qui a porté ces
 » destructeurs des Indes , a porté
 » aussi les grands Evêques & les
 » hommes Apostoliques qui se sont
 » déclarés les zélés défenseurs de
 » la liberté des Indes. «

Pour revenir à Las Casas , re-
 devenu simple Religieux dans une
 maison de son Ordre à Valladolid ,
 il n'abandonna pas les intérêts des
 Indiens. Il y publia son fameux
traité de la Tyrannie des Espagnols
dans les Indes , & le dédia au Roy
 Philippe II. il composa cet ouvrage
 pour répondre à celui de Sépul-
 véda , qui gagné , dit Notre Au-

teur, par les amis des Tyrans ou par leur argent, avoit écrit un ouvrage Latin en forme de Dialogue, sous le titre de *la Justice de la guerre du Roy d'Espagne contre les Indiens.* Mais l'Empereur lui ayant constamment refusé la permission de le faire paroître en Espagne, l'Auteur l'envoya à Rome, où il fut imprimé, & d'où il s'en répandit en Espagne des Copies sur lesquelles il a été traduit en langue vulgaire. Celui de Las Casas l'a été aussi en François, & cet ouvrage aussi bien qu'un grand nombre d'autres qui avoient le même objet, a mérité au jugement même de Dom Antoine, une approbation générale. Las Casas mourut à Madrid âgé de 92 ans, regretté de tous ceux qui aimoient la probité & la vertu.

La Vie de Sixte de Sienne est d'autant plus remarquable, qu'après avoir été jusqu'à l'âge de 32 ans, le scandale de ses freres par sa conduite & par ses erreurs, il est

416 *Journal des Sçavans* ;
devint dans la suite l'édification &
la lumière par ses écrits & par sa
piété. Né de parens Juifs il se con-
vertit à la vraye Foi , & prit l'ha-
bit de S. François qu'il quitta peu
de temps après ; & sans qu'on sa-
che s'il revint aux erreurs qu'il
avoit sucées avec le lait , il s'égar-
dans la Foi , apostasia , & fut dé-
féré à l'Inquisition de Rome. L'ab-
juration vraye ou simulée qu'il fit
de ses erreurs , lui procura la li-
berté : mais étant retombé dans
ses premiers égaremens en matière
de Religion , il fut arrêté pour la
deuxième fois , convaincu d'être
Relaps , & comme tel condamné
au feu.

La Sentence auroit été exécutée,
si le P. Ghisleri depuis Pape, sous
le nom de Pie V. & qui pour lors
étoit Commissaire du S. Office ,
frappé des grands talens de Sixte
de Sienne , & après s'être assuré de
son repentir, n'avoit avec beaucoup
de sollicitations obtenu sa grâce du
Pape Jule II. Ce saint Religieux

ne se trompa point dans le jugement qu'il avoit porté de son Profélyte, & levoyant disposé à prendre l'habit de S. Dominique, il le lui donna lui-même. Depuis ce temps Sixte de Sienne ne cessa jusqu'à sa mort d'édifier l'Eglise par sa vie, par ses sermons & par ses écrits.

Nous nous contenterons de dire ici qu'il donna avant que de mourir, un exemple de modestie bien rare parmi les Sçavans, en jettant lui-même au feu tous les ouvrages qu'il avoit composés, & qu'il n'avoit pas eu le temps de retoucher. Il mourut âgé de 49 ans, chéri de ses freres, & estimé des Sçavans parmi lesquels sa bibliothèque sainte lui fera toujours tenir un rang considérable.

La Vie de S. Pie V. occupe seule le vingt-huitième Livre, elle mérite d'autant plus d'être lue, que le P. Touron déclare, que dans tout ce qu'il racontera de ce S. Pape, il ne lui sera pas difficile de le ven-

422 *Journal des Sçavans*,
ger des calomnies dont l'Hérésie
a osé ternir la mémoire , puisqu'il
» aura le précieux avantage de
» pouvoir suivre comme un guide
» assuré le Saint & Sçavant Pape
» qui gouverne aujourd'hui l'Eglise
» se avec tant de gloire. « L'excellent
abregé de la vie de Pie V.
fait , dit-il , sous le Pontificat de
Clément XI. par M. Prosper Lambertini
alors Promoteur de la Foi ;
se trouve dans le premier Tome
de ses ouvrages , & je n'aurai garde
de m'en écarter.

Après avoir remarqué dans une
note , que l'Auteur Anonyme de la
nouvelle vie des Papes , imprimée
à la Haye en 1734 , commence
son cinquième Tome par un discours
satyrique , qu'il appelle Vie
de Pie V. Le P. Touron dit d'abord
en général , qu'il est aisé de
voir que cet Auteur » s'y est moins
» proposé de faire connoître que
» de noircir un Pontife , dont il
» empoisonne toujours les actions
» & les intentions , lui attribuant

» partout beaucoup d'ambition, de
» cruauté, & une politique, non-
» seulement très-éloignée du cara-
» ctère d'un Saint, mais indigne
» même de l'honnête Homme. Il
» est vrai, ajoute-r'il, que cet Ecri-
» vain presque toujours en contra-
» diction avec la vérité, l'est aussi
» plus d'une fois avec lui-même. «
On en trouvera la preuve dans un
assez grand nombre de Notes que
notre judicieux Historien a placées
au bas des pages de la vie de
Pie V.

Nous voudrions pouvoir nous
étendre sur celle de Barthélemy
Caranza, Archevêque de Tolède,
que la sainteté de ses mœurs, l'é-
minence de son sçavoir, la pureté
de sa Doctrine, la dignité de Pri-
mat d'Espagne, & les sollicitations
mêmes des Peres du Concile de
Trente qui prirent sa défense, ne
purent affranchir des procédures
de l'Inquisition & d'une captivité
qui dura plus de 16 ans. C'est un
morceau qui mérite toute l'atten-

424 *Journal des Sçavans*,
tion du Lecteur, & que notre Au-
teur paroît avoir écrit avec un soin
particulier.

Nous ne donnerions point de
bornes à cet Extrait, si nous entre-
prenions seulement d'indiquer tout
ce que nous avons remarqué d'in-
structif, d'édifiant, ou simplement
même de curieux, dans la vie de
ce grand nombre d'illustres Person-
nages, dont ce Volume renferme
les vies. Il nous suffira de dire que
bien loin que les forces du P. T'ou-
ron, paroissent se rallentir à mesure
qu'il avance dans sa carrière, elles
semblent au contraire reprendre
une nouvelle vigueur.

Du reste il seroit inutile de répé-
ter ici qu'il donne communément
la liste, & quelquefois l'analy-
se des ouvrages de la plupart des
Sçavans dont il écrit la vie, qu'il
rapporte même avec impartialité
les jugemens qu'on en a fait, &
que le zèle qu'il a pour son Ordre
ne prévaut point dans lui sur ce
qu'il doit à la vérité. Dans les oc-

Mars 1748. 425

cations même où il est obligé de relever les méprises de M. Dupin ; du Continuateur de M. Fleury ; & de plusieurs autres Auteurs , il s'exprime toujours avec une modération qui fait autant d'honneur à son caractère , que la justesse de ses raisonnemens , & l'agrément de ses narrations , en font à son esprit & à ses talens.

HISTOIRE GENERALE

des Voyages depuis le commencement du XV^e. siècle , &c. Tome quatrième , Liv. X^e. contenant la description des Côtes , depuis Rio da Volta jusqu'au Cap Lope Confalvo. A Paris, chez Didot, Libraire, Quay des Augustins, à la Bible d'Or, 1747.

LA Côte dont les Auteurs de ce recueil donnent la description dans le dixième livre, s'appelle la Côte des Esclaves, à cause du grand nombre de Nègres que les Navigateurs Européens y

achètent tous les ans pour les transporter dans les Isles de l'Amérique. Elle commence à Rio de Volta où finit la Côte d'Or, & elle s'étend jusqu'à Rio Lagos dans le Royaume de Benin. Les premiers Royaumes, qui se présentent sur cette Côte, sont ceux de Koto & de Popo peu connus des Voyageurs & peu fréquentés par les Vaisseaux de l'Europe à cause de leur stérilité, de la difficulté d'y aborder, & des guerres continuelles qui les divisent. Barbot, Bosman, & Desmarchais, disent que le terroir de Koto est d'une nature entièrement opposée à celle de la Côte d'Or, qu'on n'y trouve pas la moindre Colline, que c'est un pays plat, sablonneux, sec & stérile, & sans autres arbres que des Palmiers & des Cocotiers sauvages qui y croissent en abondance, que le Commerce s'y réduit à la traite des Esclaves, qu'on n'y en trouve cependant jamais un assez grand nombre pour charger un Vaisseau.

Mars 1748. 427

que l'usage des Habitans est de les voler dans les pays intérieurs & de les vendre aux Portugais, qui fréquentent plus cette Côte que tous les autres Marchands de l'Europe, que pour ce qui est de la Religion, de la politique, & de l'économie, les Peuples de Koto & de Popo, ont à peu près les mêmes usages & les mêmes maximes que ceux de la Côte d'Or.

Mais si les Voyageurs ont dit peu de choses de ces deux petits Royaumes, ils nous ont donné en récompense une ample description de celui de Juida qui leur est contigu. La beauté & la fertilité du pays, l'industrie & le bon naturel de ses habitans, le grand commerce que l'on y fait, tout a excité l'attention des Voyageurs & leur a paru mériter la relation la plus détaillée. Le Royaume, que les Anglois appellent *Wida*, les Hollandois *Fida*, & les François *Ovida* ou *Juida*, & quelques uns *Juda* par corruption, n'a, selon Desmar-

428 *Journal des Sçavans*,
chais que quinze ou seize lieues
d'étendue au long de la Côte ; sa
largeur est de huit ou neuf lieues
dans les terres. Il est à six degrés
vingt minutes de latitude du Nord.
Ses bornes sont le Royaume de
Popo au Nord Ouest, & celui
d'Ardra au Sud-Est. Il est arrosé
par deux rivières, qui descendent
du Royaume d'Ardra ; & qui tra-
versant tout le pays de l'Est ou
l'Ouest, y répandent une admira-
ble fécondité.

Tous les Européens qui ont fait
le voyage de Juida, conviennent
que c'est une des plus délicieuses
contrées de l'Univers. Les Arbres
y sont d'une grandeur & d'une
beauté admirable, sans être offus-
qués comme dans les autres par-
ties de la Guinée par des buissons
& de mauvaises plantes ; la ver-
dure des Campagnes, qui ne sont
divisées que par des Bosquets ou
des sentiers fort agréables, & la
multitude des Villages, qui se
présentent dans un si bel espace.

forment la plus charmante perspective, qu'on puisse s'imaginer. Il n'y a ni Montagnes ni Collines, qui arrêtent la vûe. Tout le Pays s'élève doucement, jusqu'à trente ou quarante milles de la Côte, comme un large & magnifique amphithéâtre, où de chaque point les yeux se promènent jusqu'à la mer. Plus on avance, plus on le trouve peuplé. C'est, disent nos Auteurs, la véritable image des Champs-Elysées; Bosman est persuadé que l'Univers n'a point de Canton qui l'égale. Tous les Voyageurs tiennent le même langage & en font à peu près le même tableau.

Voici l'idée que Bosman nous donne de la culture & de la fécondité de cette charmante contrée. On y voit, dit-il, croître en abondance trois sortes de bleds, des pois, des fèves, des patates, & toutes sortes de fruits. Les Richesses de la terre sont si serrées, que dans la plupart des Champs,

il ne reste qu'un petit sentier sans culture. Les Nègres de Juida sont fort industrieux. Ils n'abandonnent que les terres absolument stériles. Tout est cultivé, semé, planté jusqu'aux enclos de leurs Villages & de leurs maisons. Leur avidité va si loin, que le jour d'après leur moisson, ils recommencent à semer sans laisser à la terre un moment de repos. Aussi est-elle si fertile, qu'elle produit deux ou trois fois l'année. Les pois succèdent au riz; le millet vient après les pois; le bled de Turquie après le millet; les ignames & les patates après le bled de Turquie. Les bords des fossés, des hayes & des enclos, sont plantés de melons & de légumes; il ne reste pas un pouce de terre en friche; leurs grands chemins ne sont pas plus larges que les sentiers en Europe.

Quoique le Royaume de Juida ait si peu d'étendue, il est néanmoins divisé en 26 Provinces on

Mars 1748. 431

Gouvernemens, que le Roy confie aux principaux Seigneurs & qui deviennent héréditaires dans leurs familles. Le Peuple y est si nombreux, que chaque Capitale de Province contient autant d'Habitans que les Royaumes ordinaires de la Côte d'Or. Outre les grandes Villes on trouve de toutes parts une multitude innombrable de petits Villages, qui ne sont éloignés l'un de l'autre que d'une portée de mousquet. Comme les Habitans des Villes ont la liberté de s'établir dans les lieux qui leur plaisent, chaque famille peut former un Village qui augmente en grandeur à mesure que la famille se multiplie.

Il n'est pas facile aux Européens d'aborder dans ce beau pays; l'agitation des vagues qui forment ce qu'on appelle la Barre, y est toujours si violente, que le débarquement n'est jamais sans danger. Bosman observe que de son temps les naufrages y étoient très-fréquens.

Mais depuis que les Européens exercent le Commerce à Juida, les Nègres ont eu le temps de se familiariser avec ce dangereux passage, & ont trouvé le moyen de transporter les Passagers & les Marchandises au rivage sans beaucoup de risque. Il est rare à présent qu'un Canot y perisse. Nos Auteurs expliquent ce que c'est que cette Barre qui régné au long de la Côte de la Guinée, & qui est plus ou moins dangereuse suivant la position des Côtes, & suivant la nature des vents auxquels la Côte est exposée.

Par le terme de Barre, on entend, disent-ils, l'effet produit par trois vagues, qui viennent se briser successivement contre la Côte & dont la dernière est toujours la plus dangereuse, parce qu'elle forme une sorte d'arcade assez haute & d'un assez grand diamètre, pour couvrir entièrement un Canot, le remplir d'eau, & l'abimer avant qu'il puisse toucher au rivage.

ge. La première vague ne s'enfle pas beaucoup , parce qu'elle n'est pas repoussée par une vague précédente qui ait eu le temps de se briser avant que celle-ci arrive ; la seconde ne forme pas encore d'arcade, parce que le retour seul de la première vague , n'a pas assez de force pour repousser fort impétueusement celle qui la suit. Mais la troisième qui trouve le repoussément de la seconde augmenté par celui de la première, forme cette Arche terrible qui porte proprement le nom de *Barre*, & qui a causé la perte de tant de malheureux. Ces vagues commencent à une portée de fusil de la Côte, parce que la mer trouve dans ce lieu un banc plat, mais élevé, après lequel il n'y a plus rien à craindre, & les Canots sont portés au rivage avec une rapidité incroyable, L'adresse des Rameurs Nègres consiste à sauter promptement dans l'eau & à soute-

434 *Journal des Sçavans* ;
tir le Canot des deux côtés, pour
empêcher qu'il ne tourne.

Après avoir donné une idée générale du Pays, & de la rade par laquelle on y aborde, les Auteurs parlent des Marchés, des Foires, & du Commerce qu'on y exerce & des Voitures du pays. Il se tient tous les quatre jours un grand Marché à *Sabi* ou *Xavier*, Ville capitale du Royaume. Il s'en tient un autre dans la Province d'*Aptoga*, où le concours est si grand, qu'on n'y voit pas ordinairement moins de cinq ou six mille Marchands. Les principales marchandises du Royaume de Juida, sont les étoffes de la fabrique des Femmes, les nattes, les paniers, les cruches pour le pito, les calebasses de toutes sortes de grandeurs, les plats & les tasses de bois, la malaguette, le sel, l'huile de palmier, le *Kanki* & d'autres denrées.

Le commerce des Esclaves est exercé par les Hommes, & celui

de toutes les autres marchandises par les femmes. Nos plus fins Marchands, disent nos Auteurs, pourroient recevoir des leçons de ces habiles Négresses, soit dans l'art du débit, soit dans celui des comptes, aussi les Hommes se reposent ils entièrement sur leur conduite. Les Européens, les Seigneurs de Juda, & les Nègres riches, se font porter dans des Hamacs sur les épaules de leurs Esclaves. La qualité du climat ne laisse point aux Européens le choix d'une autre voiture. Un Anglois, dit Philips, ne pourroit faire un mille à pied sans être affoibli très-dangereusement par l'excès de la chaleur, au lieu qu'il est fort soulagé dans un Hamac par la toile qui le couvre & par le mouvement de l'air, que les porteurs agitent continuellement.

Les Auteurs de ce recueil rapportent dans un grand détail, ce qui regarde la figure, l'habillement, le caractère, la nourriture, les ma-

436 *Journal des Sçavans*,
riages, la religion, & le gouver-
nement des Habitans de Juida.
La réduction qu'ils ont faite ici
des diverses relations des Voya-
geurs, est d'autant plus curieuse
& amusante, que ce Peuple inté-
resse le Lecteur par sa politesse,
son industrie & son amour pour le
travail; que les Voyageurs ont eu
plus de facilité d'en prendre une
exacte connoissance, & qu'ils s'ac-
cordent presque tous dans leurs
relations. Ils nous représentent les
Habitans de cette contrée com-
me étant généralement de haute
taille, bien faits & robustes, plus
civilisés & plus polis que la plupart
des autres Nations du monde. Les
devoirs de la civilité sont si bien
établis entr'eux, & leur respect
va si loin pour leurs Supérieurs,
que dans les visites qu'ils leur ren-
dent ou dans une simple rencon-
tre, l'inférieur se jette à genoux,
baise trois fois la terre en frap-
pant des mains, souhaite le bon
jour à celui qu'il se croit obligé

Mars 1748. 437

d'honorer, & le félicite sur sa santé. Les distinctions de rangs & les proportions de respect sont aussi bien observées entre les Nègres de Juida, que parmi les Chinois mêmes; bien différens, dit Bosman, de ceux de la Côte d'Or, qui vivent ensemble comme des brutes sans aucune idée de bienfaisance & de politesse.

La paresse est en général la passion favorite des habitans de l'Afrique; mais à Juida l'ardeur du travail est égale dans les deux Sexes. On n'y voit personne qui abandonne ses occupations avant que de les avoir finies. Tout le monde cherche à s'employer pour gagner de l'argent & pour augmenter son bien. Outre l'agriculture, dont le Roy & quelques Seigneurs sont seuls exemps, leurs ouvrages manuels consistent à filer du coton, à fabriquer des étoffes, à faire des calebasses, des ustensiles de bois, des zagaies, des instrumens de fer, &c. Tandis que

les Hommes s'occupent avec cette ardeur, les Femmes ne demeurent pas oisives. Elles brassent de la bière, elles préparent des alimens soit pour la subsistance de leurs familles, soit pour les vendre au marché. L'émulation semble animer les deux sexes. Aussi vivent-ils splendidement & ne se refusent-ils rien, pendant que les Nègres de la Côte d'Or n'osent manger un morceau qui leur coute quelque chose.

Mais si les habitans de Juida surpassent tous les autres Nègres en industrie comme en politesse, ils se distinguent aussi par l'inclination & la subtilité qu'ils ont pour le vol. Les Voyageurs représentent toute cette Nation comme une troupe de Voleurs, d'une expérience si consommée dans leur profession, que de l'aveu des François, ils entendent mieux cet art, que les plus habiles Filoux de Paris. Si un Européen surprend un Voleur sur le fait, il est inutile de porter

ses plaintes au Roy. On n'obtient ni justice ni restitution, le Voleur est toujours protégé par quelque Seigneur, qui participe au vol.

L'usage est établi parmi les habitans de Juida de prendre autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. Le Commun en prend quarante ou cinquante, les Chefs en ont trois ou quatre cens, & le Roy n'en a pas moins de quatre ou cinq mille. Il n'y a point de Pays où les mariages se fassent à moins de frais & avec moins de cérémonies. Il n'en coute que quelques colliers de Rangos mêlés de Corail, dont on fait présent à l'épouse, & quelques pots de Pito pour régaler les deux familles. Smith observe qu'il est fort commun de voir dans une famille deux cens enfans pleins de santé & de force. Il ajoute qu'un homme se trouve souvent pere d'une douzaine d'enfans qui lui naissent dans le même jour. Jamais les maris n'ont de commerce avec leurs femmes pendant qu'elles

sont grosses ou qu'elles ont leurs infirmités périodiques. Cette seule raison est un grand motif pour la Polygamie. D'ailleurs les richesses consistent dans la multitude des enfans , que les peres vendent quelquefois pour l'esclavage. On ne doit donc pas être surpris, conclud ce Voyageur, que le Pays soit si peuplé & qu'il en sorte annuellement un si grand nombre d'esclaves.

Quant à la Religion des Nègres de Juida, Bosman croit qu'ils ont une foible idée du véritable Dieu. Ils sont persuadés, dit-il, qu'il existe un Etre, dont l'univers est l'ouvrage, & qui mérite par conséquent d'être préféré aux Fétiches. Mais ils ne le prient pas, & ils ne lui offrent point de sacrifices. Ils s'imaginent que ce grand Dieu est trop élevé au-dessus d'eux pour s'occuper de leur situation. Ils croient qu'il a confié le gouvernement du monde aux Fétiches, qui sont des puissances subordon-

nées auxquelles ils doivent adresser leurs prières.

Le Royaume de Juïda est rempli de Fétiches , les grands chemins & les sentiers en sont bordés. Ce sont de petites idoles que chaque particulier choisit à son gré. Les plus communes sont de terre grasse, les Nègres leur donnent la forme qu'il leur plaît. Ils les placent religieusement sous des huttes de terre ou dans des niches. Mais le Serpent est de tout les Fétiches celui auquel ils rendent les plus grands honneurs. Il est regardé comme sacré , il est défendu de lui nuire ; s'il arrivoit à quelqu'un, Nègre ou Blanc, d'en tuer ou d'en blesser un , toute la Nation seroit ardente à venger ce meurtre ou cette injure.

Desmarchais a donné une description fort exacte du Serpent qui fait le principal objet de la religion de Juïda. Cette espèce, dit-il , a la tête grosse & ronde , les yeux beaux & fort ouverts , la

442 *Journal des Sçavans*,
langue courte & pointue comme
un dard , le mouvement d'une
grande lenteur excepté lorsqu'elle
attaque un Serpent venimeux; elle
à la queue petite & pointue, la
peau fort belle. Ces Serpens sont
d'une douceur surprenante. On
peut marcher sur eux sans crainte.
Ils se retirent sans aucune mar-
que de colère , ou s'ils se ser-
vent de leurs dents pour mordre ,
la blessure est toujours sans dan-
ger.

Les Nègres ont dressé dans tou-
tes les parties du Royaume , des
Loges ou des Temples pour l'ha-
bitation & l'entretien des Serpens.
Mais la principale Loge ou le
Temple Cathédral , comme parlent
nos Auteurs , est située à deux
milles de la Ville Royale de *Sabi*
sous un grand & bel arbre. C'est
dans ce sanctuaire que le Chef
& le plus gros des Serpens fait sa
résidence. Il doit être fort vieux
suivant le récit des Nègres , qui
le regardent comme le premier

pere de tous les autres. Bosman assure qu'il est de la grosseur d'un homme & d'une longueur incroyable. Les plus grandes Fêtes qu'on célèbre à l'honneur du Serpent, sont deux processions solennelles, qui suivent immédiatement le couronnement du Roy. Desmarchais ayant été témoin de la procession qui se fit le 16 d'Avril 1725, nous en a laissé une longue description, que nos Auteurs ont rapportée, & sur laquelle ils ont fait graver une belle estampe, qui représente cette procession.

Nous passons sous silence plusieurs autres pratiques religieuses de ces peuples, pour dire un mot de leur gouvernement. L'autorité suprême & l'administration civile & militaire est entre les mains du Roy & des Grands-Seigneurs. Dans le cas de crime le Roy fait assembler son Conseil, qui est composé de plusieurs personnes choisies, leur expose le fait, & recueille les opinions. Si la pluralité

444 *Journal des Sçavans*,
des suffrages s'accorde avec ses
idées, la sentence est exécutée sur
le champ. S'il n'approuve pas le
résultat du Conseil, il se réserve
le droit de juger en vertu de son
autorité suprême. On ne punit
de mort à Juïda que le meurtre &
l'adultère avec les femmes du
Roy. Les Auteurs de ce recueil
ont rapporté d'après les Voyageurs
plusieurs exemples d'exécutions &
de supplices dont ils ont été té-
moins.

Un usage bien singulier, c'est que
le Roy se sert quelquefois de ses
femmes pour l'exécution des Ar-
rêts qu'il prononce. Il en détache
trois ou quatre cens avec ordre
de piller la maison du Criminel,
& de la détruire jusqu'aux fonde-
mens. Comme il est défendu de
les toucher, sous peine de mort,
elles remplissent tranquillement
leur commission.

Nous ne nous étendrons pas
davantage sur les coutumes &
usages de ces Peuples. Ce que

nous en avons dit doit suffire pour exciter la curiosité de nos Lecteurs & les engager à lire l'ouvrage même. Nous pouvons leur promettre qu'ils auront lieu d'être satisfaits de la réduction que nos Auteurs ont faite ici de tout ce qu'il y a de plus curieux & de plus instructif dans les diverses relations de voyages. Les différentes remarques des Voyageurs sont ici placées si à propos, digérées dans un si bel ordre, & enchaînées avec tant d'art, qu'elles forment une narration suivie & autant agréable qu'utile à lire. Ce Livre est terminé par la description du Royaume d'Ardra, où on trouve le récit de l'Ambassade qu'un Roy de ce Pays envoya à Louis XIV. pour établir une étroite correspondance avec les François, & leur offrir un commerce avantageux.



OBSERVATIONS NOUVEL-

*LES & extraordinaires sur la
prediction des crises par le pouls,
faites premierement par le Docteur
D. FRANCISCO SOLANO DE LU-
QUES, Espagnol, & ensuite par
differens autres Medecins, en-
richies de plusieurs cas nouveaux
& de remarques, par M. NI-
HELL, D. M. traduites de l'An-
glois par M. LAVIROTE, Do-
cteur en Medecine de l'Universitè
de Montpellier. A Paris, chez
Debure l'aîné, à l'entrée du
Quay des Augustins, à S. Paul,
1748. Vol. in-12. de 258 pp.
sans les Préfaces, l'Epître Dé-
dicatoire, & la Table des Cha-
pitres, qui en font 46.*

NOUS avons donné dans notre
Journal de Février dernier,
l'extrait d'un ouvrage du Docteur
George Martin intitulé, *Essai sur
les periodes & les crises des mala-
dies*, où le Medecin Anglois en

etablit la realité sur une suite de preuves qui remontent de nos jours jusqu'à ceux d'Hippocrate. On trouve dans les ouvrages des anciens des signes prognostics des crises ; mais , si l'on doit ajouter foi aux observations du Docteur Solano , il a beaucoup encheri sur la doctrine de ses Maîtres , puisque le seul mouvement du pouls le met en état de predire non seulement une crise encore éloignée de plusieurs jours , mais sa nature même. Et pourquoi n'y auroit-on pas de foi ? Ses observations sont confirmées par de semblables qui ont été faites par des Medecins de ses amis , par ses adversaires , par des personnes etrangeres à la profession , & qui n'en avoient d'autres connoissances que celles qui leur avoient été communiquées par D. Solano ; enfin sur celle que M. Nihell a faites en Angleterre. Quant aux observations du Docteur Espagnol , elles ont , outre son témoignage , celui des personnes les

448 *Journal des Sçavans*,
plus distinguées d'Antequera, Ville
où il faisoit sa residence, qui ont
assuré à M. Nihell, qui y fut ex-
près de Cadix pour le suivre, &
qu'il a eu occasion de voir souvent
pendant deux mois qu'il y a passés,
qu'elles estoient exactement con-
formes à ce qu'il en disoit.

Les regles que D. Solano a eta-
blies pour le prognostic des crises
ne sont pas aussi sures que les ob-
servations sur lesquelles elles sont
fondées, comme le remarque le
Docteur Anglois, & comme nous
le ferons voir en parlant de la se-
conde partie de son ouvrage, qui
contient les observations de ce der-
nier, ses remarques sur les regles
de D. Solano, & des observations
generales sur l'attention des An-
ciens, & la negligence des Moder-
nes par rapport aux crises.

Quant à la premiere partie elle
contient les prognostics des crises
par le pouls, les faits qui consta-
tent la réalité des observations, &
les regles pour le prognostic des

crises par le pouls, le tout tiré de l'ouvrage de D. Solano intitulé *lapis lydius Avollinis*, si l'on en excepte quelques observations communiquées à cet Auteur par quelques Medecins depuis l'impression de son ouvrage, & qui sont distinguées par des asterisques.

Le Medecin Espagnol, & ses amis à son exemple, n'en ont fait que sur trois sortes de pouls, le rebondissant (*dicrotus*) le pouls intermittent, & le pouls qu'il nomme *inciduus*, espèce de rythme qui a échappé aux attentions des anciens, quoiqu'ils en aient tellement multiplié les espèces qu'ils ont embrouillé sa connoissance peut-être plus qu'ils ne l'ont éclaircie. Voici l'idée que D. Solano attache à ce mot. *Deux, trois ou quatre pulsations doivent s'élever non-seulement au-dessus des autres, mais aussi par degrés chacune au-dessus de la precedente, la seconde au-dessus de la premiere, &c ainsi de suite.* L'Auteur se borne au nombre de

450 *Journal des Sçavans* ;
quatre, par ce qu'il n'en a jamais
observé de suite un plus grand
nombre de cette espece.

Le premier de ces poulx, ou le
rebondissant, annonce une hemor-
ragie critique, le second ou l'inter-
mittent une diarrhée critique, &
le troisieme ou l'*incidans*, une
sueur critique.

Plus ces changemens réglés sont
frequens dans le poulx, plus le
temps de la crise est proche. A
chaque trentieme pulsation ils mar-
quent que la crise est éloignée de
quatre jours; s'ils reviennent à cha-
que seizieme, elle ne l'est que de
trois; ils l'annoncent pour le second
quand on les remarque à chaque
huitieme; & quand c'est à chaque
quatrieme, troisieme, ou secon-
de, ou que le poulx est continuel-
lement de l'un de ces caracteres,
la crise arrive dans les vingt-qua-
tre heures.

Il se fait quelquefois une com-
binaison de deux de ces poulx,
ou même des trois, & D. Solano

en conclud qu'il viendra des crises de plusieurs especes, dont la proximité se prognostique suivant les regles que nous venons d'exposer.

S'il arrive, comme on le voit quelquefois, que le caractère du pouls se soutienne après que la crise s'est faite, c'est une preuve qu'elle recommencera; & le tems où elle arrivera une seconde fois se connoit aux mêmes caractères qui ont annoncé la premiere.

Il ne faut pourtant pas que le nom de crise en impose de maniere qu'on s'imagine que l'évenement en est toujours heureux. Le malade est quelquefois tellement épuisé par la maladie, qu'une crise un peu considerable achève de detruire ses forces, & lui donne la mort; ce qui ne fait point de tort à la verité des observations de D. Solano, & des consequences ou regles qu'il en a tirées.

Des connoissances qui seroient purement speculatives, s'il en est

de ce genre en fait de Medecine ; feroient fort indifferentes à cette science ; mais celles dont on a obligation à D. Solano n'ont pas ce deffaut ; elles influoient sur la pratique. Disciple fidele des Anciens , il ne s'ecartoit pas du principe fondamental de leur doctrine , qu'il ne faut pas detourner ou deranger , par des remedes placés à contretemps , la nature qui travaille à cuire la matiere morbifique , & à disposer les humeurs à l'evacuation. Ce n'est que dans un seul cas où le Docteur Espagnol jugeoit que ce principe demandoit une modification , c'est-à-dire , celui d'une foiblesse si grande du malade , qu'il n'etoit pas en etat de resister à la violence de l'evacuation. Cette circonstance exceptée , dès que la nature annonçoit par un pouls caracterisé comme nous l'avons expliqué qu'elle travailloit à produire une crise , non seulement il restoit tranquille spectateur de ses opérations , lorsque le malade etoit uniquement

confié à ses soins, mais il s'opposoit de toutes ses forces aux remedes que propoisoient ses confreres consultés concurremment avec lui.

Nous n'avons garde d'omettre deux circonstances singulieres, la premiere que D. Solano n'a trouvé ses regles en defaut que trois fois dans l'espace de trente années; c'est-à-dire, depuis 1707 ou 1708, qu'il a commencé ses observations; jusqu'en 1738, temps de sa mort; la seconde que l'habitude d'observer dans le goût dont nous parlons lui avoit acquis une connoissance si précise qu'il prognostiquoit les crises heure par heure.

Quoique nous aions annoncé ci-dessus D. Solano comme l'Auteur des découvertes dont nous parlons, il n'est pas le seul Ecrivain qui ait consigné à la posterité des observations dans son genre. On en trouve deux toutes semblables aux siennes sur le pouls intermittent, l'une dans le traité de Prosper Alpin de *presagienda vita*

254 *Journal des Sçavans,*
et morte, l. 4. ch. 4. & l'autre de
Wierus dans le Livre XI des ob-
servations de Horstius, obs. 8. Mais
M. Nihell prouve fort bien qu'el-
les étoient inconnues au Medecin
Espagnol. Au reste quand elles lui
auroient donné l'idée d'observer
dans le goût de son ouvrage, sa
gloire en souffriroit-elle quelque
diminution ? Non sans doute : le
veritable Auteur d'une decouverte
n'est pas celui que le hazard rend
temoin d'un fait unique, qu'il re-
garde comme une singularité, ou
même qui n'est point frappé de la
circonstance la plus interessante;
c'est celui qui en tire de justes con-
séquences, & qui sçait en tirer par-
ti pour acquies de nouvelles lu-
mieres. Passons à la seconde partie
de l'ouvrage.

Entre les observations dont M.
Nihell n'a pas obligation à D. So-
lano, il en donne qui sont détail-
lées, & il donne simplement le re-
sultat des autres. Celles dont on a
le detail ont été faites en Espagne,

tant par M. Nihell que par ses amis; les autres ont été faites par lui en Angleterre, mais il ne dit pas dans quel endroit. Celles-ci sont moins d'accord que les autres avec les regles du Medecin Espagnol. Il n'y en a point sur le pouls *incidans*, que M. Nihell n'a jamais rencontré. Elles n'ont donc d'autre objet que le pouls rebondissant & l'intermittent. N'est-il point arrivé de sueurs critiques à aucun des malades de l'Auteur? Ou cette crise n'a-t-elle point été annoncée par le pouls que D. Solano regarde comme pronostic? C'est sur quoi M. Nihell ne dit rien.

Il remarque qu'il a observé le rebondissement du pouls dans cent vingt & un malades, entre lesquels il n'y en a eu que sept qui n'aient point saigné du nez, ou senti des symptomes qu'on peut regarder comme une tendance à l'hémorrhagie, ou comme une suite de ce qu'elle auroit manqué. Les cent quatorze restans ont tous eu

456 *Journal des Sçavans,*
quelqu'un , & même plusieurs
symptomes qui caractérisent un en-
gagement du sang dans la tête ; &
de ceux-ci soixante & douze sai-
gnèrent du nez en plus ou moins
grande quantité. Il faut voir dans
l'ouvrage les différences qui ont
été observées entre ces différentes
hémorrhagies , & en quoi elles se
font écartées des regles de D. So-
lano.

De vingt-trois malades qui eu-
rent le pouls intermittent , M.
Nihell remarque qu'il n'y en eut
qu'un seul où l'intermission fut
reguliere , & ce malade eut une
diarrhée , conformément aux re-
gles de D. Solano ; vingt autres
eurent des accidens qui caractéri-
sèrent une fluxion des humeurs sur
les intestins , & deux , malgré l'in-
termission , n'eurent ni diarrhée ,
ni tendance à cette évacuation.

Nous nous bornerons à quelques
articles principaux du Chapitre III ,
qui contient des remarques généra-
les sur les observations précédentes.

Entre

Entre les malades dans lesquels M. Nihell a observé le pouls rebondissant , le nombre de ceux qui ont saigné du nez , ou eu une tendance à cette hemorrhagie , est au nombre de ceux à qui il n'est survenu aucun de ces symptomes à peu près comme 16 à 1 ; le nombre de ceux qui ont saigné est au nombre entier environ comme 5 à 8 ; le nombre de ceux qui ont sûrement saigné du nez est au total comme 8 à 15. De toutes les personnes dans lesquelles M. Nihell a observé des hemorrhagies du nez , depuis la connoissance qu'il a eue des observations de D. Solano , il n'y en a que deux qui n'aient pas eu de rebondissement dans le pouls.

De ces remarques & de plusieurs autres , que nous sommes obligés de supprimer , M. Nihell conclut , cependant sans affirmer positivement , qu'il existe une connexion generale entre les pouls observés par D. Solano & leurs crises respectives ; que le rebondissement du

pouls doit être plutôt regardé comme le signe & l'effet d'une tendance à l'hémorrhagie du nez , que comme un signe certain & absolu de cette hémorrhagie , comme D. Solano l'assure ; & que , puisque le rebondissement du pouls n'est pas un signe certain d'une hémorrhagie future , il peut encore moins l'être du temps fixe & précis auquel elle doit arriver.

Comme les observations de M. Nihell sur le pouls intermittent sont en petit nombre , il ne s'arrête que peu sur les signes qu'on en tire. Ce qu'il remarque à ce sujet de plus intéressant , c'est qu'il est plus commun que le pouls rebondissant ; qu'il est souvent habituel , & qu'alors il ne peut être critique ; qu'il peut être l'effet de plusieurs causes totalement étrangères aux crises , comme spasmes , convulsions , &c. mais il ne s'ensuit pas delà que l'intermittence du pouls ne doive point être regardée comme un signe de tendance à la

diarrhée. C'est au Medecin à distinguer les differens cas.

L'on ne peut attribuer les variations que l'on remarque dans les pouls critiques à la force differente des vaisseaux des deux bras, ni à l'attitude dans laquelle le malade a pu se trouver pendant longtemps, ni à l'inegalité de la distribution du sang, puisque M. Nihell a observé que l'etat critique du pouls se soutenoit tout un jour dans un seul bras, pendant qu'il disparoissoit entierement dans l'autre, pour reparoître dans celui-ci & disparoitre dans celui où il s'étoit constamment fait remarquer. C'est à la disposition des nerfs & à leur action sur le cœur & les arteres que M. Nihell attribue ces changemens.

Bien qu'il resulte de ses observations que D. Solano a donné beaucoup trop de generalité à ses regles, il en tire cependant ces consequences importantes, qu'il faut se comporter avec beaucoup

de précaution quand on remarque des pouls critiques , puisqu'ils indiquent des tendances de la nature, & que la decouverte de D. Solano est precieuse en ce qu'elle ajoute un nouveau degré de certitude aux predictions qu'on peut faire des crises en conséquence des signes que les anciens ont decrits comme prognostics de chacune de ces evacuations. Ajoutons avec l'Auteur un autre avantage de ces decouvertes, qui seul suffiroit pour leur donner du mérite ; le pouls intermittent a de tout temps été regardé comme un signe mortel , & cela d'autant plus que les intermissions sont plus frequentes , & il resulte des observations de nos deux Auteurs , que , loin d'être constamment un signe mortel , il l'est très-souvent d'une operation salutaire de la nature : *l'intermittence du pouls n'est à craindre que lorsqu'il est joint à d'autres signes qui concourent à faire voir qu'il n'est pas critique , que la crise qu'il annonce*.

Mars 1748. 461
n'est pas salutaire, ou que le malade
est trop foible pour la soutenir.

Ce passage est tiré du Chapitre IV. qui contient des remarques generales sur la nature des crises, & sur l'attention des anciens & la negligence des modernes à leur sujet. C'est par lui que nous terminerons cet Extrait, les suivans ne contenant que des observations, & l'historique de la decouverte de D. Solano; & nous nous y arrêtons d'autant plus volontiers, que notre extrait du mois dernier, joint à celui-ci fera un petit traité assez complet sur les crises.

Il y a deja longtemps que la doctrine des crises est meprisée par la plupart des Medecins; mais les faits sur lesquels les anciens l'avoient etablie n'ont jamais été démontrés faux, & d'ailleurs on ne l'a attaquée que par des difficultés qui n'ont aucun fondement réel. Elle se reduit au fond à ces principes que *les jours septenaires & demi-septenaires, sont particuliere-*

462 *Journal des Sçavans ;*
ment consacrés aux révolutions criti-
ques des fievres aigues , & que le
plus souvent ces revolutions sont sa-
turaires , sans aucune exclusion des
autres jours , particulièrement des
crises moins favorables ; & que les
crises peuvent être prédites par les
signes que les Anciens ont donnés pour
cela. Attaquer cette doctrine par
le raisonnement , c'est le faire en
pure perte ; on n'y réussira pas
mieux qu'à l'établir par la même
voye , la cause des crises & des pe-
riodes des maladies étant hors de
la portée de notre theorie. C'est
donc par les faits qu'il faut en
juger.

Or M. Hoffmann , l'un des plus
celebres Praticiens de nos jours ,
assure d'après quarante années d'ex-
perience , que dans les fievres les
plus aigues , les trois , quatre , sept ,
onze & quatorzieme jours sont par-
ticulierement remarquables pour
les revolutions critiques ; & distin-
gue , le neuvieme & le onzieme ,
pour les evenemens malheureux

qui les accompagnent souvent.

De quarante-huit fievres aiguës ; dont Forestus nous a donné les histoires , trente-sept furent , ou accompagnées de crises , ou terminées les jours septenaires & demi-septenaires ; dix - sept malades de ces trente-sept , eurent des crises & se retablirent , & des vingt autres auxquels il ne survint point de crises , six moururent. Les onze maladies , qui ajoutées aux trente-sept font le nombre de quarante-huit , furent ou accompagnées de crises , ou terminées les cinq , neuf , dix , vingt , & vingt-quatrième jour ; & ce qu'il y a de remarquable , c'est qu'il n'y eut que deux crises dans ces onze maladies , & qu'il mourut six de ceux qui en étoient attaqués. Ce qui merite encore d'être remarqué , c'est que Forestus predit une partie des crises plusieurs jours avant qu'elles arrivassent.

On fait deux objections contre la doctrine des crises. La premiere

est tirée du danger où elles mettent le malade, à cause de l'effort violent que la nature est obligée de faire pour se débarrasser des mauvaises humeurs qui la surchargent, & la seconde de l'incertitude du prognostic de ces evacuations.

M. Nihell répond à la première en disant que cela arrive rarement, comme il résulte de son expérience, & des observations rapportées dans son ouvrage, & fait voir que les crises, plusieurs jours avant qu'elles arrivent, se préparent par la nature même qui dispose successivement les humeurs à l'évacuation la plus convenable, sans désordre ni mouvement violent, mais non avec un mouvement tellement insensible qu'on ne puisse l'appréhender ; & c'est parce qu'on l'aperçoit, lorsqu'on est dans l'habitude de ne rien négliger en fait de maladie, qu'on est en état de prédire l'existence future d'une crise.

M. Nihell, après avoir répondu aux objections tirées de la théorie,

Mars. 1748. 465

repond à celles qui se tirent des faits , & fait toucher au doigt que , de ce qu'en suivant la pratique moderne il ne se fait plus de crises , on n'en peut rien conclurre contre la doctrine des anciens à leur sujet. Car , la marche de la nature etant derangée par la pratique *violente* de nos jours , & des remedes etant employés contre tous les symptomes qui peuvent annoncer une crise , il n'est pas etonnant qu'il n'en paroisse plus.

La conduite des anciens etoit bien differente ; loin de troubler la nature quand elle operoit le plus sensiblement , ils ne vouloient pas même qu'on administrât de remedes dans la proximité des jours critiques , & ils se fondoient sur des observations qui leur avoient appris que les purgatifs les plus doux causoient dans ces temps des superpurgations mortelles. Telle etoit aussi la conduite d'un des plus celebres Praticiens d'Angleterre le Docteur Radcliffe.

Mais ce qui contribue infiniment à donner de l'autorité à la doctrine des crises, c'est les observations du Docteur Albertini, observations confirmées par une quantité d'autres rapportées dans les Mémoires de l'institut de Bologne, que le Quinquina ne guerit sûrement les fièvres qu'au moyen des crises qu'il procure, souvent plusieurs jours après que la fièvre a cessé.

Enfin l'avantage des crises sur les remèdes de quelque nature qu'ils soient, est évidemment prouvé par l'observation, qui fait connoître qu'une évacuation artificielle, de sang, par exemple, ne supplée point du tout, quand elle seroit plus abondante, à celle que la nature procure pour entretenir la santé, ou pour la rétablir.

Si le Lecteur doutoit de l'utilité de l'ouvrage, dont nous venons de l'entretenir, nous le prions de se rappeler ce passage du grand Boerhaave ; *on ne peut examiner*

trop attentivement le pouls, parce qu'il fait connoître que la matiere morbifique va se mettre en mouvement, qu'elle y est, qu'elle se dispose à l'excretion, ou que l'excretion commence à s'en faire; & que le pouls fait connoître mieux que les autres signes le temps convenable pour agir, Instit. N°. 970; & le jugement du judicieux Commentateur de ses aphorismes, le celebre Van-Swieten, qui parle ainsi du traité de notre Auteur; L'importance de cette matiere est telle que tous ceux qui cultivent la Medecine doivent y faire attention. Il est même probable qu'on peut decouvrir dans la respiration, la langue, l'urine, &c. plusieurs signes semblables. Il est pourtant bon de remarquer que les regles de D. Solano, se sont trouvées beaucoup moins fautives en Espagne qu'en Angleterre. Ne seroit-ce pas par rapport à la sobriété des Espagnols? Si c'étoit, comme il est vraisemblable, la raison de la difference remarquée par

468 *Journal des Sçavans*,
M. Nihell, son ouvrage seroit plus
utile dans les Campagnes que dans
les Villes, & dans les petites Villes
que dans les plus grandes. C'est ce
que nous espérons apprendre de
l'attention de nos Praticiens à
profiter de toutes les découvertes
qui peuvent être avantageuses à la
Société. On doit cependant sçavoir
gré à M. Lavirotte d'avoir mis
ceux qui ne sçavent pas l'Anglois
en état d'en profiter; mais sa ca-
pacité donne lieu d'espérer qu'il se
rendra utile au public par d'au-
tres voyes que celle des tradu-
ctions.

*COURS DE BELLES - LET-
TRES distribués par Exercices.*
A Paris, chez Desaint & Sail-
lant, rue S. Jean de Beauvais,
1747. in-12. 1. vol. pag. 416.

*Non ab ingestis sed à digestis fit
nutritio.*

Ce qui nous nourrit n'est pas ce

Mars 1748. 469

que nous mangeons , c'est ce
que nous digérons.

LE Titre annonce assez le projet de l'Auteur , & l'épigraphie qui est placée au-dessous du titre , annonce la manière dont on se propose de l'exécuter. Ce sont des espèces de leçons de littérature toutes digérées qu'il veut donner aux jeunes gens , qui ont besoin d'être guidés , quand ils commencent à se livrer à l'étude des Lettres. Il est étonnant , dit l'Auteur , que dans tous les autres genres on ait fait des abrégés , des réductions , pour faciliter les progrès de ceux qui veulent s'initier dans les Arts ou dans les Sciences , & qu'on n'ait rien fait de semblable pour faire éclore , former , perfectionner le goût , qui fait la principale différence des hommes dans tous les états. Car le goût ne se borne pas à une habitude acquise , d'observer une pensée fine , un sentiment délicat , une période foi-

470 *Journal des Sçavans*,
gneusement arrondie. Et s'il se
bornoit à cela , seroit-ce un avan-
tage assez considérable pour qu'on
employât tout le temps de la jeu-
nesse , temps si précieux à l'étude
des Lettres ? Le bon goût , en gé-
néral , est le goût du bon. Par
conséquent il s'étend aussi bien sur
la conduite & sur les mœurs , que
sur les choses qui ont rapport à
l'esprit. D'où l'Auteur conclut ,
qu'il est extrêmement important
de l'avoir bon , sur & délicat ; c'est
pour le rendre tel qu'on exerce
d'abord les jeunes gens sur des
ouvrages parfaits , & pour la for-
me & pour le fonds ; afin que par
l'habitude qu'ils y auront prise
d'approuver le bon & le beau , il
s'imprime dans leurs ames des prin-
cipes d'ordre & de décence , dont
les effets se portent jusque sur leur
conduite.

Mais comme cet exercice est
difficile & dangereux dans les com-
mencemens , si on n'est pas guidé ,
il a paru à l'Auteur qu'un ouvrage

dans lequel on détailleroit toutes les espèces de beautés qui se trouvent dans les livres de goût, seroit fort utile aux jeunes gens, tant pour les mettre sur les voyes, que pour leur faire connoître leurs forces & la manière de s'en servir avec succès.

Pour exécuter cette idée, il y a deux choses que l'Auteur se propose : la première de donner des principes clairs sur chaque genre de littérature : la seconde de les vérifier par des exemples analysés dans toutes leurs parties. Il tâche par tout de se mettre à la portée des jeunes gens. Cependant comme il y en a qui ont plus de conception que d'autres, & que c'est sur ceux-là qu'est fondée la plus belle espérance de la littérature & de la société ; il aime mieux qu'il y ait quelquefois du trop pour les médiocres esprits, que de refuser aux excellens génies une nourriture dont ils pourront profiter.

Cet ouvrage embrassera les Belles

472 *Journal des Sçavans*,
les-Lettres Françoises, les Latines
& les Grecques, de manière que
les ouvrages faits en ces trois lan-
gues puissent être comparés.

Quant à la forme l'Auteur a pris
un certain milieu, qui sans avoir
le désagrément des ouvrages mis
par demandes & par réponses, en
a toute la commodité. Il a mar-
qué d'un chiffre tous les *Alinea*
qui sont à la portée des jeunes
gens, & a mis la table en forme de
demande; de sorte qu'avec la seu-
le table un Maître pourra commo-
dément exercer son Elève, ou l'E-
lève s'exercer lui-même. Tel est le
plan que l'Auteur se propose de
remplir.

L'ouvrage dont nous rendons
compte n'en est qu'un commence-
ment, un essai; l'Auteur ne donne
que les petits Poèmes d'abord, &
il donnera tous les autres genres
de littérature, si le public n'est pas
mécontent de ce qu'il lui offre au-
jourd'hui. Ces deux premiers vo-
lumes contiennent l'Apologue, l'E-

glogue, l'Ode, la Satire, & l'Épigramme. Il y a ajouté six lettres qu'il adresse à M. l'Abbé d'Olivet, sur différens points de littérature, nous en parlerons dans le temps.

Avant que d'entrer dans sa carrière, l'Auteur s'arrête un moment, & donne à ses jeunes Lecteurs les instructions préliminaires dont ils ont besoin, pour profiter de ce qu'il a à leur dire. Les simples Artisans, dit-il, commencent par montrer à leurs Eleves les instrumens dont ils doivent se servir, ils leur en disent le nom, l'usage, &c. Ainsi quand on veut faire entrer les jeunes gens dans les bons Auteurs, comme on leur parle à chaque instant de pensées, d'expressions, de tours, de sentimens, le seul bon sens exige qu'on leur explique la signification & la valeur de ces mots.

Il explique d'abord ce que c'est qu'une pensée, une expression, il en distingue les différentes espèces,

474 *Journal des Sçavans*,
marque leurs qualités logiques,
qui sont, la vérité, la clarté, la
justesse. Il les nomme ainsi parce
que c'est l'esprit qui semble sur-
tout exiger ces qualités; il y en
a d'autres qui appartiennent au
goût, telles que la vivacité, la for-
ce, la richesse, la hardiesse, la
proportion avec le sujet, lequel a
des sous-divisions, selon la diffé-
rence des matières; l'expression
marche toujours avec la pensée;
il ne définit jamais l'une sans
l'autre & les exemples suivent tou-
jours les définitions.

Après avoir parlé de l'idée & du
terme, du jugement & de la propo-
sition, du raisonnement & de l'ar-
gument, de leurs espèces & de
leurs variations; l'Auteur vient aux
notions de Rhétorique, il expli-
que en peu de mots ce que c'est
que l'invention, la disposition, l'E-
locution, quelles sont les différen-
tes espèces de termes: les uns pro-
pres, les autres figurés, les uns bas;
les autres nobles: les différentes espé-

ces de *tours*, les uns de *mots*, comme la *gradation*, la *répétition*, &c. Les autres de *pensées*, l'*Apostrophe*, la *subjection*, &c. Ensuite il définit le *style*, en distingue les espèces, qui sont le simple, le médiocre, le sublime, le coupé, le périodique. Voilà tous les matériaux avec lesquels se fait un discours, les choses, les pensées, les termes, les tours; ces matériaux sont liés par le *style*, voilà un corps formé, mais avec quoi l'animer. L'Auteur explique alors ce que c'est que le *sentiment*, & en donne des idées aussi claires qu'on le peut à des jeunes gens.

Il termine ces notions par quelques définitions de termes de *Métaphysique*. Il explique ce que c'est que l'*esprit*, le *génie*, ce qu'on entend par les termes de *pénétration*, *sagacité*, *jugement*, *imagination*. Ce que c'est que la *volonté* & les différens noms qu'elle porte quand elle est agitée par différens passions dont les unes sont vi-

476 *Journal des Sçavans*,
ves, qu'on appelle proprement
passions, *emportemens*, *fuveurs*, les
autres paisibles & modérées, qu'on
nomme *mouvemens*, *sentimens*,
passions douces: comme l'amitié, l'es-
pérance, la gayeté. C'est dans le
rang de ces dernières que l'Auteur
place le goût, parce qu'elles ont
autant de lumière que de chaleur,
de connoissance que de sentiment.
Ainsi le goût est une passion dou-
ce, un sentiment éclairé qui nous
montre le vrai & nous le fait ap-
prouver.

L'Auteur ne croit point que
toutes ces notions soient à la por-
tée des Commençaans ; mais il laisse
aux Maîtres mêmes à faire les re-
tranchemens & les développemens
qui seront nécessaires, parce qu'il
ne peut pas y avoir de plan gé-
néral pour l'éducation, & que cha-
cun doit faire le sien selon les fonds
& son terrain.

L'exercice sur l'Apologue con-
tient six chapitres. Dans le premier
on explique la nature de l'Apolo-

gue: c'est le récit d'une action allégorique. On fait sentir la différence qu'il y a entre le récit & le spectacle, on explique ce que c'est qu'une action, une allégorie. On détaille les qualités essentielles du récit, la brièveté, la clarté, la vraisemblance, on dit quels sont les ornemens qu'on peut y ajouter, quand on a dessein de plaire & d'instruire en même temps. Il y en a qui consistent dans les images, d'autres dans les pensées, dans les allusions, &c. Ensuite on distingue les différentes espèces de fables, les raisonnables, les morales, les mixtes, & on montre qu'elles ont nécessairement deux parties, le récit & la vérité qui en résulte. Ce chapitre est terminé par l'explication de ce qui a rapport au style de la fable, lequel doit-être simple, familier, riant, gracieux, naturel & même naïf.

Le deuxième chapitre contient l'histoire abrégée de l'Apologue, un Politique, un Philosophe, un

Prophète s'en servoient presque dans le même temps , à Rome pour ramener le peuple séditieux ; en Asie , pour instruire les Villes & les Rois ; à Jérusalem pour annoncer à David son crime , d'où l'Auteur conclut, que puisque sans être d'intelligence, les hommes employoient également l'Apologue dans différens lieux du monde, il y a grande apparence qu'ils s'en étoient avisés longtems auparavant.

Ce fut d'abord la nécessité & le besoin qui firent employer l'Apologue , parce que le langage des images & des comparaisons est le plus à la portée de l'homme. Ensuite on s'en servit, soit pour rendre une idée sensible quand elle étoit trop fine, soit pour l'envelopper quand elle étoit trop sensible. Les Sages de l'antiquité l'employèrent à ces deux fins : mais Esope ayant le premier fait profession de cette manière de philosopher, fut celui qui donna son

nom à ce genre d'instruction qui présente la vérité dans des images. L'Auteur donne en peu de mots l'histoire d'Esopé , trace le caractère de ses fables , ensuite il fait la même chose sur Phédre , sur Avienus , & sur le célèbre la Fontaine , après quoi il passe aux exemples qui vérifient les règles & les principes. C'est la matière du troisième , quatrième & cinquième Chapitre.

Il traduit les fables Grecques & les Latines , & met au bas de la page le texte Grec , & le Latin , & après la traduction de chacune , il s'arrête un moment pour en faire une espèce de dissection , & montrer les parties fondamentales qui sont ; 1°. la vérité ; 2°. l'action qui la revet ; 3°. les parties de l'action qui sont le commencement , ou l'exposition du sujet , le milieu , qui fait une espèce de nœud , la fin , qui donne le dénouement ; 4°. les Acteurs & leurs caractères ; 5°. les parties qui appa-

180. *Journal des Sçavans*,
tiennent à la forme , la clarté du
récit, sa brièveté, sa vraisemblance;
69. les pensées, les tours, les ex-
pressions, &c. & comme les habi-
tudes ne se forment qu'en réité-
rant les impressions, l'Auteur a
présenté plusieurs fois les mêmes
observations, de manière cepen-
dant qu'il y eut une certaine va-
riété, pour attirer les jeunes gens
& prévenir le dégoût. Souvent il
compare Phédre avec la Fontaine,
& il donne l'avantage tantôt à l'un,
tantôt à l'autre; il cite une fable
tirée d'Horace, & une de Tite-
Live, afin d'avoir occasion de faire
remarquer aux jeunes gens com-
ment un genre change de ton
quand il entre dans un autre gen-
re. Il s'étend beaucoup sur les beau-
tés de la Fontaine, & il montre
dans différens exemples son heu-
reux naturel, sa naïveté, sa force,
sa délicatesse, sa finesse, &c.

Le dernier chapitre est sur la
manière, dont les jeunes gens doi-
vent rendre compte de leurs études
dans

dans un exercice, soit public, soit domestique, comment il faut les former, leur donner les tons, les gestes & la confiance.

Le second exercice, qui est sur l'Eglogue, est précédé de notions préliminaires sur la versification, L'Auteur explique d'abord ce que c'est qu'un vers en général, ce que c'est que temps, mesure, pied, &c. Ensuite il remonte à l'origine de la versification, & fait voir comment elle est née de la musique, & comment peu à peu elle s'est portée au point de perfection où elle a été chez les Grecs & chez les Latins; il explique en même temps les raisons que nos Pères ont eues, d'admettre les rimes pour l'ornement des finales, & les hémistiches, pour partager les nombres & les repos: d'où il tire des conséquences avantageuses à notre Poësie. Il donne en passant les règles de la versification Grecque & de la Latine, mais il entre dans

482 *Journal des Sçavans*,
un plus grand détail sur la France
goise.

L'exercice sur l'Eglogue est divisé de même que le premier. L'Auteur commence par une définition : *L'Eglogue est une imitation de la vie champêtre présentée avec tous ses charmes possibles.* Et de cette définition il conclut sur le champ que pour faire une Eglogue, il ne suffit pas d'attacher quelques guirlandes de fleurs à un sujet qui n'aura rien de champêtre par lui-même, mais qu'il faut montrer la vie champêtre elle-même, ornée seulement des graces qui lui conviennent; L'objet ou la matière de l'Eglogue, est le repos de la vie champêtre, repos qui renferme une juste abondance, une liberté parfaite, une douce gayeté. Les Bergeries sont proprement la peinture de l'âge d'or débarrassé, de tout ce merveilleux hyperbolique dont les Poètes en avoient changé la description. C'est le règne de la

liberté, des plaisirs innocens, de ces biens pour lesquels tous les hommes se sentent nés, quand leurs passions leur laissent quelques momens de silence pour se reconnoître. Ce genre admet toutes les sortes de Poësies, parce que les Bergeries sont un monde, qui, quoique différent du nôtre, lui ressemble à certains égards; cependant comme on ne doit y voir que des passions douces, l'Auteur croit qu'il est plus sage d'imiter Théocrite & Virgile, & de s'en tenir à des pièces d'une médiocre étendue. Il vient ensuite à la forme des Eglogues, aux caractères des Bergers qui doivent être naïfs & délicats, à leur style qui doit être simple, doux, & aux tours de phrase qui doivent avoir chez eux une teinte particulière: il en donne des exemples.

Le deuxième chapitre contient l'histoire abrégée de l'Eglogue; l'Auteur en place l'origine dès le commencement du monde, lors-

que les hommes n'étoient que Labou-
reurs, ou Bergers, & qu'ils cé-
lébroient entr'eux le bonheur de
leur état; si on regarde Théocrite
comme le premier des Poètes Ber-
gers, ce n'est que parce qu'étant
beaucoup au-dessus de ceux qui
l'avoient précédés, ses ouvrages
furent regardés comme une épo-
que au-delà de laquelle on crut
qu'il ne falloit pas se donner la
peine de remonter. Théocrite a
peint la nature simple, naïve, &
gracieuse, sa versification est ad-
mirable, pleine de feu, d'images,
& surtout d'une mélodie qui lui
donne une supériorité incontestable
sur tous les autres. Moschus
& Bion vinrent quelque temps
après Théocrite. Ils traitèrent l'E-
glogue avec plus d'art & de finesse,
surtout le dernier. L'Eglogue de
Théocrite est dans un bois, ou
dans une prairie riante: celle de
Mochus est dans une maison de
plaisance, celle de Bion est pres-
que sur un Théâtre.

Virgile est le seul Poëte Latin qui ait excellé dans la Pastorale; l'Auteur explique le *molle & le facerum* qu'Horace lui attribue. Il passe légèrement sur Calpurnius Nemesianus, sur les Poëtes Italiens, & donne ensuite en peu de mots les caractères de Racan, de Segrais, de Madame Deshoulières. Après ce détail historique, il vient à l'examen de plusieurs Idylles de Théocrite. Il donne la huitième qui est un combat de Bergers, la onzième qui a pour titre *le Cyclope*, la douzième *les Pêcheurs*, la vingt-neuvième qui est l'*Amour piqué par une Abeille*, & il la compare avec celle qu'Anacréon a fait sur le même sujet. Ensuite l'*Amour fugitif* de Moschus, une parodie de l'*Europe* & le *Tombeau d'Adonis* par Bion; tous ces morceaux sont traduits par l'Auteur & accompagnés d'analyses & de réflexions qui en détaillent les beautés. Il a traité de même trois

486 *Journal des Sçavans,*
Eglogues de Virgile, la V^e. VI^e.
& X^e.

Après avoir montré tant de Bergers & de Troupeaux, l'Auteur a cru qu'on ne lui sçauroit pas mauvais gré de donner l'éloge de la vie champêtre de la main d'Horace. C'est l'Ode fameuse *Beatus ille*; l'Auteur la traduit, & fait observer en même temps que le Peintre n'est pas Berger, mais un Citoyen dégouté de la Ville, ce qui lui ôte cette mollesse, cette naïveté champêtre, qui se trouve dans les ouvrages vraiment pastoraux. Après ce Tableau de la main d'Horace, l'Auteur en présente un autre de la main de Racan qui a encore un autre caractère, parce que c'est un Philosophe délicat qui le fait, & non un Usurier dégouté des affaires. L'Auteur finit par quelques morceaux de Segrais & de Madame Deshoulières, sur lesquels il fait peu de réflexions, parce qu'il est aisé d'y appliquer celles qui

Mars 1748. 487
ont été faites précédemment.

Cet ouvrage à ce qu'il nous a paru, est disposé avec un ordre & une simplicité convenable ; il contient les vrais principes de la Littérature , & peut contribuer d'une manière efficace à former le goût des jeunes gens.

*ENTRETIENS SUR LES
vérités fondamentales de la Reli-
gion ; pour l'instruction des Offi-
ciers & Gens de mer. Par le Pere
Yves VALOIS , de la Compagnie
de JESUS , de l'Académie Royale
des Belles-Lettres de la Rochelle ,
& Professeur d'Hydrographie ,
première partie. A la Rochelle ,
chez René-Jacob Desbordes ,
Imprimeur des Fermes-Généra-
les du Roy , du Collège & de
la Ville , au Canton des Fla-
mans , 1747. vol. in-12. pa-
ges 303. sans la Préface qui est
de 26 pages.*

LE Pere Valois non content de
faire des Elèves pour la Maria

ne a composé ces entretiens pour les instruire de leur Religion , & les rendre de bons Chrétiens , en même temps qu'il travaille à les rendre d'habiles Navigateurs. Il voyoit avec douleur que l'irréligion n'a que trop fait de progrès parmi les personnes de cet état , & qu'elle a réussi à y répandre son venin avec d'autant plus de facilité , que les Marins sont moins à portée de lire & d'entendre ce qui pourroit les ramener à la vérité & les y confirmer. Dans cette première partie il fait usage des meilleures preuves que les Auteurs , tant Anciens que Modernes , ont employé pour établir d'une manière incontestable la certitude des vérités fondamentales de notre Religion ; il a cru que des entretiens seroient plus propres que toute autre forme d'ouvrages , pour mettre ces démonstrations à la portée de ceux pour qui il a écrit. Ce premier volume est composé de huit entretiens , dont la Scène est toujours dans un vaisseau.

Le premier est entre l'Aumônier, un Missionnaire passager, & un Créole qui retourne à S. Dominique; l'Aumônier fait d'abord connoître l'esprit, le caractère, & les talens de tous ceux qu'il doit faire parler dans la suite; il s'entretient avec le Missionnaire des différentes causes qui portent à l'irréligion un si grand nombre de personnes de tout état & de toute condition. Il fait voir que l'irréligion a toujours pour fondement quelque dérèglement du cœur & de l'esprit: il cite à ce sujet cette excellente réflexion de la Bruyère, qui dit; » je voudrois voir un homme sensible, modéré, chaste, équitable, » prononcer qu'il n'y a point de » Dieu; il parleroit du moins sans » intérêt, mais cet homme ne se » trouve pas. « Le Pere Valois finit ce premier entretien en comparant les gens de mer incrédules avec les incrédules des autres états, & fait voir combien les uns & les autres se ressembloit par le dére-

498 *Journal des Sçavans* ;
glements des mœurs, l'opiniâtreté
affectée, par une ignorance pré-
somptueuse qui les entretient dans
leur folie & qui les empêche
de chercher les moyens de s'en
guérir.

Le second entretien est entre le
Pilote, un Négociant passager, &
le Pilotin; le P. Valois s'y propo-
se d'y démontrer l'existence de
Dieu.

Dans le troisième dialogue il
prouve que puisqu'il y a un Dieu,
il y a aussi une Religion, que cette
Religion doit nécessairement avoir
été révélée par Dieu lui-même,
qu'elle doit obliger tous les hom-
mes, déterminer nos obligations
envers l'Etre Suprême, & régler
les exercices par lesquels nous lui
rendons les hommages de respect
& d'amour que nous lui devons.
Les Interlocuteurs, sont le Néo-
cier passager, le Capitaine, le
Pilote.

Le quatrième entretien renfer-
me les preuves de l'authenticité des

livres Saints, de la mission de Moïse, & des Prophètes ; on y fait voir que la Religion des Juifs leur avoit été révélée divinement, mais que nous sçavons par cette même révélation, que cette Religion étoit encore imparfaite & qu'elle ne devoit avoir toute sa perfection qu'à l'avènement du Messie, qu'à lors les Juifs n'auroient plus de Temples, & qu'ils seroient dispersés par toute la terre. Ceux qui parlent dans cet entretien, sont l'Aumônier, le Capitaine, le Négociant passager.

Dans le cinquième entretien, l'Aumônier & le Capitaine disputent contre le Lieutenant, pour le convaincre que l'ame est spirituelle & immortelle, & qu'elle sera punie ou récompensée après la mort ; on a employé dans ce dialogue les raisonnemens les plus forts que la saine Philosophie puisse fournir, & on les a fortifiés par l'autorité de la révélation.

L'Auteur s'est attaché dans le

fixième entretien , à prouver que la Religion Chretienne n'est pas l'ouvrage de l'esprit humain , qu'elle est toute Divine & que Dieu seul pouvoit en former le projet & l'exécuter ; cet entretien se passe entre un Officier d'Infanterie passager , le second Capitaine , le Lieutenant , le Missionnaire.

Le Pere Valois dans le septième entretien , s'est attaché à faire voir qu'il ne peut y avoir qu'une seule Eglise Chrétienne , & que c'est la seule Eglise Romaine qui est cette Eglise à l'exclusion de toutes les Sectes qui se disent Chrétiennes. Les Interlocuteurs de ce dialogue , sont l'Aumônier , un Officier d'Infanterie passager , le second Capitaine & l'Enseigne.

Le huitième entretien roule sur le même sujet , qui a fait l'objet du septième : on continue de discuter & d'éclaircir la question de la véritable & seule Eglise ; l'Aumônier , un Officier d'Infanterie passager & l'Enseigne se réunissent

Mars 1748. 493

pour persuader au second Capitaine qui est de la Religion Prétendue Réformée, d'abjurer les erreurs de sa Secte, & de revenir au giron de l'Eglise.

Tel est le plan général de l'ouvrage du P. Valois; quant au fond nous avons déjà dit que l'Auteur y avoit fait usage des meilleurs argumens en faveur de la Religion Chrétienne, qui se trouvent répandus dans les plus excellens Livres, qui ont été composés sur cette matière, soit par des Ecrivains Catholiques, soit par des Sçavans d'une autre communion. Il paroît que le P. Valois les connoit bien & qu'il les a étudié à fonds; non seulement il a lu ce que l'on a écrit pour la Religion Chrétienne, il a voulu sçavoir encore ce que l'on a écrit contr'elle; il parle & cite les ouvrages des incrédules qui ont fait quelque bruit dans le monde, en sorte qu'on ne l'accusera pas de réfuter les Athées & les Libertins, sans s'être instruits des raisonne-

294 *Journal des Sçavans*,
mens qu'ils ont coutume de faire
pour défendre une si mauvaise
cause.

Peut-être que les gens du monde
auront quelque peine à gouter le
genre du dialogue qui règne dans
ce Livre : mais c'est principalement
pour les gens de mer qu'il est com-
posé, & l'Auteur a cru sans doute
s'insinuer mieux dans leur esprit,
en parlant pour ainsi dire leur lan-
gue, en empruntant souvent de la
marine ses idées & ses comparai-
sons. Pour rendre ce que nous di-
sons sensible, nous allons rap-
porter ici cet endroit, tiré du
cinquième entretien ; le Lieutenant
fait à ce Capitaine, contre l'im-
mortalité de l'ame, cette objection
si connue & qu'a fait Lucrèce : sça-
voir que notre ame est dans l'en-
fance, dans la force, dans le trou-
ble, & dans sa décadence, à mesure
que notre corps passe par tous ces
différens états, d'où l'on prétend
conclure que notre corps venant
à mourir, notre ame aura aussi le

même fort. Voici de quelle manière le Capitaine répond. „ On ſçait „ aſſez (dit-il au Lieutenant qui „ eſt ſon frere) que tu excelles dans „ l'art de manœuvrer & de conduire un Navire ; mais de quel uſage ſont ton expérience , ta ſageſſe , ton activité , ton ſçavoir , „ lorsqu'un orage violent que tu „ n'as pu prévoir emporte rapidement ton Vaiſſeau ; ſ'il a une „ voye d'eau ſous les varangues ou „ au voiſinage de la quille , ſ'il eſt „ mal conſtruit , mal agréé , mal leſté ; ſi les marchandises y ſont „ mal arrimées , en un mot ſ'il n'y „ a aucune proportion fixe entre „ les membres , les mats , les voiles , le poids , le leſte. Telle eſt „ l'ame dans un corps mal organisé , ou dont l'organisation ſ'altère , par exemple dans une fièvre chaude. „

Au reſte ce Livre peut être utile aux perſonnes raisonnables de toute ſorte d'état ; elles n'ont pour cela qu'à ſ'attacher aux ſeuls rai-

496 *Journal des Sçavans*,
sonnemens, & mettre à part tout
ce qu'on n'y a mis que pour les Ma-
rins, ce qui n'est pas l'essentiel du
Livre; à la fin de chaque entre-
tien, on trouve une prière très-
affectueuse tirée des Pseaumes &
qui a rapport au sujet qui vient
d'être traité.

PRINCIPES DU DROIT
naturel, par J. J. BURLAMAQUI,
Conseiller d'Etat, & ci-devant
Professeur en Droit Naturel &
Civil à Genève. A Genève, chez
Barillot & fils, 1747. in-4^o.
pp. 352. non compris 24 pa-
ges de sommaires, & un très-
court Avertissement de l'auteur.
On trouvera ce Livre, à Paris,
chez David le jeune, rue d'Hu-
repoix.

CE Traité, que sa réputation
nous avoit fait demander &
attendre avec impatience depuis
longtemps, annonce assez par son
titre, qu'il a été écrit d'original en

Mars 1748. 497

François : & le soin que l'Imprimeur a eu de répondre, tant par son exactitude, que par la perfection de ses caractères, au mérite de l'ouvrage, nous a paru digne d'être remarqué.

Il avoit déjà paru en 1743, sous le titre d'*Essai sur les principes de Droit & de la Morale*, par M. Daube, un Livre, dont nous avons donné le précis dans notre Journal du mois de Juillet 1743, & dont l'Auteur pourroit paroître d'abord avoir eu le même objet que M. Burlamaqui. Mais en examinant les deux ouvrages de plus près, on voit par leurs titres même, par ce que chacun de leurs Auteurs déclare de son dessein, & plus encore par la diversité de la manière dont ces deux différens desseins ont été remplis, que M. Daube & M. Burlamaqui ne se sont proposés, ni le même but, ni le même genre d'ouvrage.

M. Daube entièrement livré de tout temps aux fonctions de la

Magistrature, ne s'est proposé sur le Droit Naturel, ainsi qu'il l'annonce assez par son titre, qu'un essai. Par la raison même que ce n'étoit qu'un essai, M. Daube a réduit sa méthode à établir d'abord les principes les plus généraux & les plus importans, & à en tirer les conséquences les plus immédiates, selon que la suite des principes a présenté les objets à son esprit.

M. Burlamaqui au contraire, ci-devant Professeur en Droit Naturel, a conçu le vaste projet d'un Traité universel sur ce Droit, & l'étendue nécessaire à un pareil ouvrage, lui a fait suivre la méthode accoutumée de diviser, de subdiviser son sujet, & d'en lier toutes les parties, comme tous les principes, par un ordre que le Lecteur pût aisément saisir & retenir.

En effet l'ouvrage que nous annonçons, n'est encore (selon l'avertissement de M. Burlamaqui) que le commencement d'un *Système*

complet sur le Droit de la Nature & des Gens. Il y a même lieu de croire que ce grand ouvrage est déjà ou entièrement fini ou du moins bien avancé. Car l'Auteur semble déclarer qu'il auroit commencé plutôt à le rendre public, si d'autres occupations & principalement la foiblesse de sa santé ne le lui avoient fait comme perdre de vue.

L'Auteur ajoute qu'il n'y a eu en vue que *les jeunes gens qui commencent à s'instruire du Droit de la Nature*, & non *les personnes déjà éclairées*. Mais en jugeant de ce qui doit suivre par le traité rendu à présent public, il nous paroît que son ouvrage sera d'une utilité beaucoup plus étendue. En effet, il sera d'un grand secours pour tous ceux qui désireront de connoître & de goûter la liaison nécessaire, établie par le Créateur, entre l'observation des loix qu'il impose à tous les hommes, par la lumière de la raison naturelle, & leur vérité.

300 *Journal des Sçavans*,
ble félicité présente & future.

Tel est aussi le but que l'Auteur s'est perpétuellement proposé. On le découvre presque à chaque page. On voit de plus qu'il a sçu le remplir ; & on conviendra sans peine qu'il ne peut y avoir d'objet plus digne de nos soins.

Le Droit Naturel est celui que la raison prescrit à tous les hommes , pour les conduire au véritable & au seul but qu'ils doivent se proposer , c'est-à-dire , au bonheur le plus solide. Or chaque homme est doué par le Créateur d'un entendement destiné à être éclairé par les lumières de la raison. Il sembleroit donc que chacun de nous en recherchant avec attention , ce que son entendement peut lui fournir de lumière , devroit y découvrir toutes les loix prescrites par ce Droit ; d'où il résulteroit que les livres composés pour apprendre à connoître ces loix , devroient être regardés comme inutiles , du moins à l'égard de ceux

qui pourroient & qui voudroient se livrer à cette recherche.

Ce raisonnement pourroit être en effet assez juste si la foiblesse de l'entendement humain, n'exposoit pas l'homme à se laisser conduire le plus souvent par l'ignorance & par l'erreur. Or des guides aussi trompeuses précipiteroient souvent l'homme dans bien des abîmes, ou du moins le laisseroient presque à chaque pas embarrassé sur la route qu'il doit tenir, s'il ne joignoit aux ressources qu'il peut trouver dans son propre fonds, celles que les sages avis de ses semblables peuvent lui prouver. Ce n'est donc que par la réunion de ces différens secours, que l'homme peut parvenir à dissiper ses ténèbres, à éclaircir ses doutes, & à distinguer la lumière de la raison qui ne peut se tromper, d'avec les fausses lueurs que lui présentent ses passions, qui le séduisent presque continuellement. Mais ces sages avis dont chaque homme a

701 *Journal des Sçavans*,
tant de besoin pour régler la conduite, ne font autre chose que l'expression des loix naturelles, que plusieurs ont ou découvert d'eux-mêmes, ou appris par une espèce de tradition. D'ailleurs l'Ecriture est le moyen le plus propre à en conserver, à en perpétuer, à en répandre, & à en augmenter la connoissance. Rien n'est donc plus utile que de bons traités sur ce sujet.

C'est ce qui nous a paru résulter des vûes que produit M. Burlamaqui, quoiqu'il ne les expose pas de cette manière: & ce que nous avons eu d'autant plus important à observer que la confiance en ses propres lumières, & la négligence à profiter de celles que la lecture & l'étude des bons livres peuvent fournir, semblent faire chaque jour de nouveaux progrès.

La Collection de toutes les loix prescrites par la raison, selon les diverses sortes de circonstances;

feroit ce qu'on pourroit appeller un Corps de Droit Naturel véritablement complet. Mais comme ces circonstances varient à l'infini ; un pareil détail seroit trop au-dessus des forces de l'esprit humain. Aussi personne n'a-t'il jamais pensé à l'entreprendre.

Tout ce qu'on a pu faire jusqu'à présent a été de rassembler les principes les plus généraux de ce droit. Encore même n'en n'a-t-on jamais eu que des recueils imparfaits qui ont varié selon les temps & selon les lieux.

Le plus ancien recueil qui nous en reste est celui contenu dans le corps du Droit Romain, que son excellence a fait nommer la raison écrite. Mais le détail immense des matières particulières traitées dans cette collection, la multitude de loix arbitraires qu'elle renferme, enfin le peu d'ordre & de méthode qu'on a employé à la confection, ne permettoient pas d'y démêler sans un travail très-considérable &

sans un esprit fort juste, la lumière qu'elle peut fournir sur la science du Droit Naturel. Peu de personnes étoient en état de faire sortir cette lumière du cahos dans lequel elle paroissoit comme enveloppée. Entre tant d'espèces d'Auteurs qui avoient travaillé sur ce Droit, aucun ne sembloit même avoir seulement tenté de remonter jusqu'à la première source de tout le Droit : c'est-à-dire, jusqu'aux principes du Droit purement Naturel. Enfin personne n'avoit discuté & approfondi ces principes avec ordre & avec méthode; lorsque vers le commencement du dernier siècle, Grotius conçut cet utile projet, commença à l'exécuter & publia en 1625 en Latin, sous le titre du Droit de la guerre & de la paix, le premier traité systématique du Droit Naturel.

Le titre du Livre, (titre sous lequel l'Auteur avoit masqué son véritable but, pour faire plus aisément lire & goûter son ouvrage
aux

Mars 1748. 509

aux puissances, parce qu'il le leur croyoit plus nécessaire) le nom & le mérite de l'Auteur, tout concourut à faire lire l'ouvrage avec empressement. Bientôt il se répandit par toute l'Europe. Il fut annoté, commenté, traduit en diverses langues, expliqué même par plusieurs Professeurs de Droit comme un nouveau Code, & des 1691 imprimé *cum notis variorum* : honneur alors le plus grand pour un Auteur, & qu'aucun autre n'avoit reçu si promptement.

Mais avant cette époque l'ouvrage de Grotius avoit été suivi sur la même matière de plusieurs autres, dont nous ne citerons cependant qu'un comme du même genre, c'est celui de Puffendorf.

En effet nous ne mettrons point dans ce rang ni le livre que Jean Selden, célèbre Jurisconsulte Anglois, a publié alors en Latin, sur le Droit de la Nature & des Gens, selon la doctrine des Hébreux ; livre dont l'objet est tout différent

Mars.

V

506 *Journal des Sçavans*,
de celui de Grotius , & qui d'ail-
leurs ne traite que d'un droit po-
sitif : ni les ouvrages Latins d'Hob-
bes , intitulés du Citoyen & Le-
viathan , ouvrages dont les prin-
cipes sont si faux & si pernicious,
qu'il y a peu de Livres sur lesquels
il soit plus à desirer qu'ils n'euf-
sent jamais vu le jour.

Nous n'y comprendrons pas en-
core le traité Philosophique des
Loix Naturelles composé aussi en
Latin , par le Docteur Cumber-
land (Théologien Anglican , &
illustre dans sa Nation) traité qui
parut vers le même temps que ce-
lui de Puffendorf. Cette produ-
ction aussi excellente pour éclair-
cir les principes du Droit Natu-
rel qu'imparfaite quant au style & à
la méthode , nous a paru ne pou-
voir être envisagée que comme
un traité particulier sur quelques
points de ce Droit. Tout le but
de l'Auteur se réduit (dans une
espèce de dissertation , composée
d'un discours préliminaire & de

9 chap.) à réfuter les détestables maximes d'Hobbes : à faire approfondir l'obligation que les loix naturelles imposent à tous les hommes , de contribuer autant qu'il est en eux au bien commun : à rendre sensibles les avantages qui résultent de la pratique de ce devoir , que l'Auteur pose pour fondement de toutes les loix naturelles : & à inspirer une juste crainte pour les maux qui suivent la recherche du bien particulier lorsqu'elle nuit au bien commun. Au surplus ce Livre ayant été récemment traduit en François par M. Barbeyrac, nous en avons parlé à cette occasion dans notre Journal du mois de Juin 1744.

Enfin nous ne placerons pas même au nombre des traités systématiques sur le Droit purement naturel , l'ouvrage de Domat qui fut rendu public peu après ceux dont nous venons de parler. Cependant de tous les livres qui ont traité du Droit Naturel , ainsi que

508 *Journal des Sçavans*,
de tous ceux qui ont embrassé l'U-
niversalité de la Jurisprudence,
celui de Domat est peut-être le
plus parfait, tant pour le choix des
principes & des loix, que pour
leur expression, leur disposition,
& pour l'ordre des matières entr'el-
les. L'obligation d'aimer Dieu &
son prochain, que Domat prouve
dans son traité des loix, être fon-
dée sur la nature même de l'hom-
me & former les deux premières
loix, d'où il déduit toutes les autres,
est sans doute le principe le plus lu-
mineux & le plus solide de toutes
les loix Divines & Humaines, natu-
relles & arbitraires. La manière
dont Domat caractérise ensuite
chacune de ces loix, ce qu'il dit
sur leur juste interprétation: enfin
le détail qu'il expose tant de celles
du Droit Civil, que d'une partie
de celles du Droit Public, sont
presqu'autant de chefs-d'œuvre.
Il nous a paru même que M.
Burlamaqui pouvoit avoir profité
des vues de ce grand Auteur. Main

Mars 1748. 509.

il nous semble aussi que Domat ayant entrepris & ayant exécuté du moins en grande partie, un ouvrage unique par son genre & par son excellence, méritoit une classe à part. De plus nous n'avons pas cru devoir regarder comme un traité sur le Droit purement naturel, un Recueil principalement destiné à mettre dans le plus bel ordre les principes particuliers du Droit Naturel, que les Loix Romaines nous fournissent, & qui entre dans le détail de règles particulières étrangères à ce Droit, ou du moins fondées en partie sur le Droit positif.

Il faut donc nous restreindre à Puffendorf véritablement digne de paroître, sur la science du Droit purement Naturel, après le célèbre Grotius.

Puffendorf après s'être bien rempli de l'ouvrage de Grotius, qu'il a même enseigné & expliqué, dans la Chaire que l'Electeur Palatin Charles Louis avoit fondée en

510 *Journal des Sçavans* ;
sa faveur , mit enfin au jour en
1672 , son traité Latin du Droit
de la Nature & des Gens , qui avoit
paru des 1660 , aussi en Latin sous
le titre d'élémens de Jurispruden-
ce universelle. Puffendorff fit ensuite
du tout un abrégé encore en La-
tin connu sous le titre des devoirs
de l'homme & du citoyen.

L'ouvrage de Puffendorff ayant
paru dans un temps , où la science
du Droit Naturel étoit devenue
pour ainsi dire à la mode , chez
les Grands & chez les Sçavans ,
procura bientôt à son Auteur la
plus illustre réputation. Il fut tra-
duit, commenté, & toute l'Europe
voulut le lire.

M. Barbeyrac a enrichi notre
langue d'une traduction récente
& estimée , de ces traités de Puffen-
dorf & de Grotius , ainsi que de
celui de Cumberland. Il a fait plus ,
il a revu & corrigé avec tant de
soin les textes de tous ces Auteurs
& leurs citations : il y a joint tant
de nouvelles & d'utiles explica-

Mars 1748. *SIR*

tions & corrections, qu'on peut en quelque sorte le regarder sur le Droit Naturel comme un nouvel Auteur.

Tel étoit l'état de la science du Droit Naturel, lorsque M. Burlamaqui a composé l'ouvrage dont il nous donne à présent le premier traité.

Si cet Auteur s'est dispensé de mettre à la tête de son Livre l'histoire que nous venons de tracer de ce Droit, c'est sans doute parce qu'il l'a crue étrangère à son dessein ou assez connue. Mais il nous a paru convenable de rappeler du moins les principaux traits de ce détail historique, pour mettre le Lecteur plus en état de connoître, en quoi consiste précisément l'ouvrage de M. Burlamaqui, & en quoi il diffère de ceux de Grotius & de Puffendorf, qui l'ont précédé.

En jugeant de tout l'ouvrage de M. Burlamaqui par le premier morceau rendu public, nous croyons

512 *Journal des Sçavans*,
y reconnoître un de ces Modernes qui, joignant ses talens, ses découvertes & ce que son siècle peut lui fournir d'esprit méthodique & de lumières, aux connoissances qu'il a puisées tant dans ceux qui ont travaillé avant lui sur la même science, que dans les meilleurs Auteurs en tout genre, commence à procurer à la Société un traité de Droit Naturel, dont le système semble mieux lié, mieux suivi, plus clair & plus concis quoique plus abstrait, enfin d'une utilité plus étendue que ce qui avoit paru jusqu'à présent de la part de Grotius & de Puffendorf.

Un Compilateur qui auroit sçu dans ce genre bien choisir & rassembler sous un bel ordre ce qu'il donneroit au Public, seroit sans doute fort estimable. Mais il paroît que M. Burlamaqui va bien plus loin. L'idée que la lecture de son ouvrage laisse de lui, est bien plutôt celle d'un véritable Auteur, auquel tout ce que renferme son

Mars 1748. 513

ouvrage est propre, par la justesse avec laquelle il a conçu les principes qu'il y expose, soit qu'il en ait fait la découverte, ou qu'il l'ait empruntée de ceux qui l'ont devancé, par la méthode dont il a fait usage pour les lier & les disposer, enfin par les traits lumineux qu'il a employés pour les peindre à l'esprit de son lecteur.

On y découvre un Auteur également en garde, contre le défaut d'une vaine parade d'érudition (défaut sans doute plus commun autrefois) & contre celui de se faire honneur des pensées & des découvertes faites par d'autres, (défaut qui pourroit caractériser davantage notre siècle.) On voit encore que quand l'Auteur pour abréger renvoye son Lecteur sur certains détails, à des passages de Grotius, de Puffendorf, ou de M. Barbeyrac qui les expliquent plus au long; l'Auteur sçait en peu de mots exprimer avec exactitude, presque toute la substance de ces passages.

La justesse des réflexions, la solidité des raisonnemens, la perfection de la méthode qui conduit le Lecteur par les degrés les mieux suivis jusqu'au but le plus utile, c'est-à-dire, jusqu'à faire connoître, estimer & aimer la raison & la vertu : enfin la pureté, la netteté, la précision du style, sont les principaux traits qui nous ont paru caractériser ce traité.

Telle est l'impression qui nous est restée du mérite de l'ouvrage, après l'avoir lu avec autant d'attention que de satisfaction, & après en avoir comparé l'esprit, les principes, la méthode & la manière d'écrire, avec ce qui concerne tous ces points dans les ouvrages de Grotius, de Puffendorf, & de M. Barbeyrac.

Pour venir à l'idée que nous croyons pouvoir donner de ce qui distingue particulièrement le traité de M. Burlamaqui, de ceux de Grotius & de Puffendorf, voici à quoi elle se réduit.

Grotius paroît n'avoir fait qu'entrevoir les principes fondamentaux du Droit Naturel, & s'y être même au moins quelquefois mépris. Puffendorf ayant profité des découvertes de Grotius, en a vu sans doute davantage & laissoit encore à desirer sur ce sujet plusieurs vues plus justes dont M. Barbeyrac paroît avoir connu une partie. M. Burlamaqui commence à faire voir qu'il a sçu faire usage de tous ces secours pour aller plus loin. Nous irions même jusqu'à dire qu'il a découvert la meilleure partie de ce qui restoit à trouver, si l'incertitude de ce qui peut paroître par la suite nous le permettoit.

Au surplus en appréciant ainsi les ouvrages, nous n'avons garde de prétendre fixer dans la même proportion le mérite des Auteurs, & ce que le public leur doit. C'est une question dans laquelle nous n'entrons point & qui demanderoit beaucoup de discussion.

Autre différence entre M. Burlamaqui, Grotius & Puffendorf.
 » Il y a, dit Grotius (du Droit
 » de la guerre & de la paix, liv. 1,
 » chap. 1. §. 12. trad. de M. Barbeyrac) deux manières de prouver qu'une chose est de Droit
 » Naturel, l'une *à priori* par des
 » raisons tirées de la nature même
 » de la chose, l'autre *à posteriori*
 » par des raisons prises de quelque
 » chose d'extérieur, « telles que
 l'exemple & le sentiment unanime
 des nations civilisées. Selon Grotius lui-même, cette seconde manière n'est que probable: la première est la seule toujours sûre. Or il paroît qu'en général, Grotius & Puffendorf, mais surtout Grotius, ont fait plus d'usage de la seconde espèce de preuve, & que M. Burlamaqui (ainsi que Cumberland) s'est presque uniquement borné à la première.

Enfin quoique Grotius, Puffendorf & M. Burlamaqui se soient tous attachés à approfondir, éta-

blir, & expliquer les principes du Droit Naturel, & à rendre l'homme heureux en l'engageant à observer ce Droit; cependant il semble qu'ils ayent eu chacun des vues un peu différentes.

Grotius paroît avoir eu pour objet principal, les Souverains, leurs Ministres & Conseils, leurs Généraux & leurs Ambassadeurs.

Puffendorf semble s'être proposé plus particulièrement l'accomplissement de toutes les obligations entre particuliers & la bonne administration de la justice qui doit y pourvoir. C'est à ces objets qu'il consacre la première, & la plus grande partie de son ouvrage, n'en réservant que la dernière & la moins étendue pour ce qui regarde le gouvernement des Etats.

Quant à M. Burlamaqui, on voit par son premier traité qu'il s'est intéressé d'une manière plus marquée à l'avantage de tous les hommes chacun en particulier. Tout ce qu'il y dit ne tend qu'à leur dé-

montrer sensiblement que quiconque voudra bien *calculer* (c'est son terme) & balancer d'un côté les efforts qu'exige l'obéissance aux loix de la raison, & les récompenses attachées à cette soumission: d'un autre côté la satisfaction momentanée que peut procurer le mépris de ces loix, & les suites funestes que ce mépris entraîne, ne pourra se refuser, du moins à la conviction la plus intime que le parti de la raison est le seul qu'il doit choisir. Tout se réunit pour y faire voir que la docilité à la voix de la raison est seule propre à procurer sûrement à l'homme l'état le plus parfait, & par conséquent le plus heureux même de cette vie, & à le consoler des peines qui en sont inséparables, par une espérance au moins très-vraisemblable, si elle n'est pleinement démontrée par les seules lumières de la raison, mais au surplus très-certaine par la révélation, d'une félicité complète après la mort,

Mars 1748. 119

Il est si rare d'avoir à annoncer des ouvrages aussi intéressans par leur sujet , aussi généralement utiles par leur objet & aussi bien exécutés , que nos Lecteurs ne seront point sans doute étonnés de nous avoir vus excéder dans cet Extrait nos bornes les plus ordinaires. Nous ne quittons encore le Livre dont nous venons de parler qu'à regret , & dans l'espérance de le reprendre pour faire connoître dans un second extrait le détail du traité en lui-même , donner du moins quelque idée particulière de ses définitions , de ses raisonnemens , de ses principes , & marquer même ce que nous y avons observé de défectueux & de moins parfait.



**ELOGES DES ACADEMI-
CIENS** de l'Académie Royale
des Sciences, morts dans les an-
nées 1741, 1742, & 1743.
Par M. D'ORTOUS DE MAIRAN,
Secrétaire de cette Académie pen-
dant lesdites Années, l'un des
quarante de l'Académie François.
&c. in-12, pp. 360. A Paris,
chez Durand, rue S. Jacques
1747.

CE n'est que depuis 1699,
comme on nous l'apprend
dans un court avertissement, qu'on
a commencé à nous donner régu-
lièrement ces sortes d'Eloges : on
en trouve à la vérité quelques-uns
dans l'histoire Latine de cette Aca-
démie, écrite par M. Duhamel qui
en étoit Secrétaire. Mais ces Elo-
ges ne consistent qu'en peu de li-
gnes répandues dans le courant de
cette histoire. M. de Fontenelle
lui ayant succédé, ces Eloges pri-
rent une forme plus régulière; ils

devinrent entre les mains de cet illustre Ecrivain autant de morceaux d'éloquence ; ils furent lus dans les assemblées publiques de l'Académie peu de temps après la mort des Académiciens , & imprimés ensuite à la fin de l'histoire de chaque année ; on les a aussi donnés séparément au public en divers temps , dans différens recueils & avec toutes les œuvres.

M. de Mairan successeur de M. de Fontenelle , s'est conformé aux mêmes usages , mais les Eloges qu'il a prononcés pendant les trois années qu'il s'est contenté de garder le Secretariat , n'ayant paru à l'exception de celui du Cardinal de Polignac , que dans l'histoire de l'Académie des Sciences , on a cru devoir les rassembler dans un seul volume pour se prêter aux desirs de ceux qui n'étoient point à portée de les lire dans cette histoire même.

Ces Eloges sont au nombre de dix , sçavoir ceux de Messieurs Pe-

322 *Journal des Sçavans* ;
et, Médecin, le Cardinal de Po-
lignac, Bolduc, Hallev, de Bro-
mont, l'Abbé de Molières, Hu-
nauld, le Cardinal de Fleury,
l'Abbé Bignon & l'Emery.

Le premier de ces Eloges est de
M. Petit, Médecin ; M. de Mai-
ran nous y fait remarquer que ce
n'est pas quelquefois faute d'esprit
& de mémoire, que certains enfans
ont tant de peine à réussir dans les
études auxquelles on les applique
d'abord, mais que c'est unique-
ment parce qu'on les applique à
des études pour lesquelles la na-
ture ne les a point formés. Ce ne
fut en effet que de la manière la
plus tardive & la plus laborieuse,
que M. Petit vint à bout d'appren-
dre assez de Latin & de Belles-
Lettres pour pouvoir monter en
Philosophie.

Mais à la vue de la Physique, dit
M. de Mairan, » toutes les facul-
» rés de l'ame du jeune Etudiant
» s'ouvrirent pour la recevoir : son
» esprit saillit, sa mémoire garda

„ tout ce qui fut présenté par la
 „ Physique, mais par la Physique
 „ de Descartes, & même par la
 „ partie expérimentale de cette
 „ Physique. M. Perit y trouva tout
 „ à coup une facilité à comprendre
 „ & à retenir, dont la découverte
 „ fut sans doute la plus flatteuse
 „ qu'il ait faite de sa vie.

Le goût qu'il avoit pour la Phy-
 fique expérimentale, lui fit tour-
 ner uniquement ses vues & ses de-
 sirs vers l'Académie des Sciences;
 „ c'est-là en effet, dit M. de Mai-
 „ ran, qu'il alloit retrouver, non
 „ le Cartésianisme, mais l'esprit de
 „ Descartes, l'amour des expé-
 „ riences & toute l'ardeur que ce Phi-
 „ losophe fit paroître pour s'en
 „ procurer le secours; sa circon-
 „ spection dans leur choix, sa ma-
 „ nière de les expliquer & de rai-
 „ sonner sur les Phénomènes de la
 „ nature, toujours par le seul mé-
 „ canisme, soit qu'il s'y montre,
 „ soit qu'il s'y cache: en un mot
 „ l'esprit de doute & de discussion.

124 *Journal des Sçavans,*

» qui caractérise son immortelle
» méthode & cette Académie; ou
» plutôt, c'est là que M. Petit alloit
» voir Descartes préféré par les
» uns, Newton par les autres, &
» plus souvent Descartes associé à
» Newton, à Leibnitz, à Aristote
» même, & à tous les grands gé-
» nies dont les méditations & les
» veilles ont enrichi l'esprit humain
» de quelque nouvelle connois-
» sance.

A ce morceau qui ne fait pas
moins d'honneur à cette sçavante
Académie qu'à celui qui l'a tracé,
nous en joindrons encore un autre
à peu près dans le même goût : on
le trouvera dans l'Eloge de M. le
Cardinal de Polignac. M. de Mai-
ran pour nous faire mieux sentir
une partie des talens que l'éminen-
tissime Académicien avoit pour la
négociation, nous y peint ainsi la
ville de Rome.

» Se distinguer, dit-il, parmi les
» différentes têtes qui habitent cette
» Ville fameuse, ou qui s'y rassem-

Mars 1748. 525

„ blent du monde entier , dont à
„ certains égards elle n'a pas cessé
„ d'être la Capitale : parmi des
„ gens tout occupés de mille inté-
„ rêts différens , & exercés dans la
„ politique la plus profonde & la
„ plus raffinée ; au milieu d'un état
„ qu'on croiroit être un composé
„ de plusieurs républiques ; & où
„ quoique le pouvoir appartienne
„ à un seul , chaque Prince ne laisse
„ pas d'avoir sa Cour & son auto-
„ rité particulière ; s'y faire goûter ,
„ s'y faire aimer ; combien de dis-
„ cernement , d'art & de pruden-
„ ce , que de talens naturels & ac-
„ quis suppose un tel succès !

M. de Mairan en nous donnant
une idée aussi exacte que lumineuse
de l'Anti-Lucrèce , nous dit qu'on
le croiroit l'ouvrage des trois
célèbres Académies qui se glori-
fioient de compter M. le Cardi-
nal de Polignac parmi leurs mem-
bres ; mais que si toutes pourroient
reclamer ce Poëme par les diffé-
rens genres de beautés dont il

26 *Journal des Sçavans*,
brille, il appartiendra toujours
de préférence à l'Académie des
Sciences, par la partie Philosophi-
que qui y domine, qui le caracté-
rise, & qui en fait la base.

» C'est ici, il faut l'avouer, ajou-
» te-t'il, que la grande & sublime
» poésie l'emporte infiniment sur
» la prose dogmatique la plus élé-
» gante; celle-ci ne produira ja-
» mais que des Lecteurs, celle-là
» fait des Spectateurs, elle attache
» l'esprit, elle remue l'ame; ce n'est
» pas le Cardinal de Polignac
» que vous écoutez dans son poë-
» me, c'est le spectacle même de
» la nature, où vous assistez avec
» lui.

Il est glorieux à la poésie qu'un
pareil hommage lui soit rendu
par un Géomètre, & par un des
plus grands Géomètres de notre
siècle. S'il ne leur est pas ordinaire
de traiter si favorablement la poë-
sie, c'est qu'il est peu de Géomé-
tres qui aient, comme M. de Mai-
ran, la délicatesse de goût & l'é-

Mars 1748. 327

tendue de connoissances nécessaires, pour faire l'ornement de deux Corps aussi distingués que l'Académie Françoisse & celle des Sciences.

On trouvera une nouvelle preuve de ce que nous venons de dire dans le morceau suivant, ou sur ce que M. le Cardinal de Polignac n'a point eu le temps de finir son Poëme, notre éloquent Académicien s'exprime ainsi.

» Il en est peut-être de ces for-
» tes d'ouvrages non achevés, mais
» portés au point où se trouve
» actuellement celui-ci, comme
» de ces Tableaux admirables dont
» parle Pline, & qui selon ce sça-
» vant connoisseur, n'en étoient
» que plus admirés, de cela mê-
» me qu'ils étoient demeurés im-
» parfaits. Saisis d'une douleur ten-
» dre à la vûe de ces chefs-d'œu-
» vre de l'art, auxquels la mort
» trop prompte de leur Auteur a
» ravi les derniers traits, nous
» leur prétons ce qui leur man-
» que; nous suppléons à nos de-

„ sirs , nous lisons sur l'ouvrage
 „ toute la pensée du génie qui la
 „ conçu ; nous y voyons toutes
 „ les beautés qui alloient éclore
 „ sous les mains de l'Ouvrier ; &
 „ ces mains expirantes qui sem-
 „ blent encore y être attachées , en
 „ rehaussent le prix à nos yeux.

On remarquera dans la plupart de ces Eloges , mais principalement dans celui-ci , avec quelle facilité M. de Mairan sçait toujours égaler son style & ses expressions aux choses & aux personnes dont il parle ; on diroit que le genre d'éloquence qui régné dans ce discours , se ressent des graces & de la noblesse qui éclatoient dans l'air , dans les gestes , dans les paroles & dans toute la personne du Cardinal de Polignac.

Un grand nombre de voyages & de sçavantes expéditions en différentes parties du monde , que l'amour des sciences & surtout de l'Astronomie , fit entreprendre à M. Halley , rend son Eloge presque

que aussi intéressant pour le commun des Lecteurs, qu'il est instructif pour les Physiciens, & en général pour tous ceux qui aiment les sciences exactes.

Ce célèbre Astronome ayant démontré dans un de ses ouvrages, qu'en 1761, il arrivera un phénomène qui nous fera connoître la parallaxe du Soleil & sa vraie distance à la terre, il y exhorte en même temps & en termes pathétiques tous les Astronomes qui vivront alors, à se préparer pour cette importante observation, à mettre en œuvre tout ce qu'ils auront de sagacité & de sçavoir, pour bien déterminer les circonstances d'un Phénomène si rare & si décisif; » car il ne se flate nullement, dit M. de Mairan, d'en être le témoin; mais il n'en prend » pas moins part au spectacle, & » il ne néglige rien pour en assurer » le succès. Toute Philosophie » ajoute-t'il judicieusement, qui » voudroit affoiblir en nous ce

» desir d'être utiles , lors même
 » que nous ne serons plus , & nous
 » enlever la satisfaction actuelle
 » que nous procure un semblable
 » avenir , sappe les fondemens de
 » l'héroïsme & de la société.

La reflexion précédente & la
 suivante qui commence l'éloge de
 M. de Brémond , donneront une
 idée de l'esprit philosophique qui
 brille dans toutes celles que le sça-
 vant Académien a répandues avec
 autant de justesse que de retenue
 dans les autres éloges.

» Ce que le sang peut commu-
 » niquer de dispositions & de ta-
 » lens , est fort douteux , mais les
 » secours des exemples domesti-
 » ques , & ce qu'ils peuvent inspi-
 » rer d'ardeur pour cultiver les ta-
 » lens naturels , est presque tou-
 » jours certain.

Ceux de M. de Bremond le por-
 tèrent principalement à la Méde-
 cine , à la Physique & à l'histoire
 Naturelle. S'il n'étoit pas fort pro-
 fond dans les Mathématiques , il

en possédoit du moins, dit M. de
 Mairan, l'érudition ; » car toutes
 » les sciences, ainsi qu'il l'observe,
 » ont leur érudition ; la Géométrie
 » même, où cette partie ne fait
 » pas aujourd'hui un petit objet,
 » ni peu utile, ne fut-ce que pour
 » nous convaincre des progrès
 » dont l'esprit humain est capable
 » lorsqu'il peut s'appuyer sur des
 » principes certains. La connois-
 » sance des faits & des découver-
 » tes, continue-t'il, sert à nous
 » diriger dans nos travaux ; elle
 » nous épargne le temps & la pei-
 » ne que nous employerons peut-
 » être sans succès à nous découvrir
 » des routes qui sont déjà tracées ;
 » & où il ne s'agit que d'avancer ;
 » elle assure aux inventeurs la gloi-
 » re de l'invention ; elle en dégra-
 » de ceux qui se l'attribuent inju-
 » stement, ou faute de lumière ;
 » elle nous garantit enfin nous-
 » mêmes d'une semblable illusion
 » toujours taxée de vanité & d'i-
 » gnorance.

L'éloge de M. l'Abbé de Mo-
lières nous représente ce modeste
Académicien comme un homme
sur qui le goût pour les Mathé-
matiques, » fit cette impression
» qu'elles ne manquent pas de faire
» sur les esprits d'une certaine
» trempe, impression qui va sou-
» vent jusqu'à leur inspirer un dé-
» goût marqué pour la plûpart des
» autres connoissances moins exa-
» ctés, mais communément plus
» indispensables, mieux assorties
» aux besoins & au commerce
» de la vie, & surtout à ce qu'on
» appelle établissement & fortune.

Le desir de voir & d'entretenir le
P. Mallebranche ayant été la seu-
le raison qui déterminâ M. l'Abbé
de Molières à faire le voyage de
Paris, donne occasion à M. de Mairan de faire ainsi le portrait de ce
fameux Philosophe; » il jouissoit,
» dit-il, alors de la réputation la
» plus brillante; disciple zélé de
» Descartes, commentateur origi-
» nal, chef de secte, lui-même par

„ les idées neuves & sublimes qu'il
 „ prétait à la Philosophie Carte-
 „ sienne, il pouvoit être mal en-
 „ tendu, critiqué, contredit, mais
 „ on ne pouvoit s'empêcher d'ad-
 „ mirer l'étendue de son génie dans
 „ l'enchaînement de ses dogmes
 „ mêmes auxquels on refusoit de
 „ souscrire.

Il faut voir dans l'éloge même
 avec quelle lumière & quelle im-
 partialité M. de Mairan en parlant
 des *leçons de Physique* de M. l'Ab-
 bé de Molières, expose & balance
 tout ce qui a été dit pour & con-
 tre le système des tourbillons, le
 plein & le vuide, & en général la
 doctrine des Cartésiens, & des
 Newtoniens; on ne peut trop lire
 ce morceau, mais en même temps
 on ne pourra le lire sans appliquer
 à M. de Mairan même, l'éloge
 qu'il fait des leçons de Physique de
 M. l'Abbé de Molières, en disant
 „ qu'on y trouvera par-tout un
 „ Philosophe impartial qui ne cher-
 „ che que la vérité, un Concilia-

» teur modeste qui ne voit dans les
 » Sçavans qui se font la guerre
 » & dans les propres adversaires,
 » que des moniteurs utiles sur les
 » erreurs où ils ont pu tomber ré-
 » ciproquement.

Ce qu'il dit encore sur le repro-
 che qu'on a fait à M. l'Abbé de
 Molières d'avoir trop aimé les sy-
 stèmes, est marqué au même coin,
 & mérite toute l'attention de ceux
 qui ne se conduisent que par la vé-
 rité & non par l'esprit de leur
 corps, de leur siècle, & de leur
 nation.

Les limites étroites dans lesquel-
 les nous sommes renfermés, nous
 obligent de passer sous silence,
 l'Eloge de M. Hunauld, pour pou-
 voir nous arrêter un moment sur
 ceux de M. le Cardinal de Fleury
 & de M. l'Abbé Bignon. Les qua-
 lités acquises, & naturelles du pre-
 mier, le rang qu'elles lui ont don-
 né dans l'état, & celui que le se-
 cond tenoit dans la République
 des Lettres, où l'on eût dit, pour

Mars 1748. 535

parler avec M. de Mairan, que le département de l'esprit & du sçavoir lui étoit échu en partage du consentement unanime des nations, offrent une matière d'autant plus difficile à traiter, qu'elle est très-abondante; cependant il nous a paru qu'elle est ici remplie d'une manière qui ne laisse rien à désirer à ceux qui s'intéressent à la mémoire de ces deux grands hommes; de semblables morceaux doivent plaire, quand même on ne les regarderoit que comme on regarde le portrait d'un inconnu, peint par la main d'un excellent Maître.

On en jugera par quelques traits que nous tirerons du Portrait du Cardinal de Fleury; „ arrivé, dit M. „ de Mairan, au ministère sans efforts: disons mieux, malgré ses „ efforts pour s'en défendre, il „ l'exerça sans contradiction; il s'y „ maintint sans trouble, son autorité coula de source, & se ressentit de la simplicité des moyens „ qui la firent naître..... il fut

536 *Journal des Sçavans*,
» peu touché d'immortaliser son
» nom par des actions d'éclat; il
» ne chercha point à illustrer son
» ministère par de nouveaux éta-
» blissemens; mais il employa tout
» son pouvoir, il donna tous ses
» soins à faire revivre, à mettre en
» exécution, ou à perfectionner les
» établissemens utiles qui avoient
» été imaginés sous les ministères
» précédens, & dont il n'avoit été
» ni l'inventeur, ni le promoteur,
» sacrifice trop rare d'un amour
» propre, qui nous a si souvent
» ravi le fruit des anciens travaux,
» sans nous procurer de nouveaux
» avantages..... les temps & les
» circonstances lui ont plus sou-
» vent fourni ses maximes qu'ils n'y
» ont été soumis. Aussi n'a-t'il été
» l'émule d'aucun de ses prédéces-
» seurs dans le ministère; mais il a
» marché sur les traces des uns,
» sans penser à les imiter, comme
» il s'est éloigné de la conduite des
» autres sans songer à les repren-
» dre..... on ne sauroit dire si, son

Mars 1748. 337

» heureux tempérament a été la
» cause ou l'effet de l'égalité de son
» ame, sa vie a coulé uniforme-
» ment au milieu de la Cour par-
» mi les plus grandes affaires, &
» malgré la vicissitude des temps,
» comme la vie d'un particulier
» qui cultive en paix le champ de
» ses ancêtres.

L'Eloge de M. Bignon confir-
mera ce que nous avons dit de
l'art avec lequel M. de Mairan
varie son style pour l'assortir au
caractère particulier de ceux dont
il parle ; M. l'Abbé Bignon s'étant
toujours fait admirer par la facilité
& par la beauté de son élocution,
c'est avec tout ce que l'éloquence
a de plus fort & de plus agréable
que notre célèbre Académicien
nous le représente comme un hom-
me, qui né avec un goût presque
universel pour toutes les sciences
& pour tous les arts, s'est fait un
nom immortel par la protection
constante qu'il accorda à ceux qui
les cultivoient, par les faveurs si-

338 *Journal des Sçavans*,
gnalées qu'il attira sur elles & sur
eux, par le fameux renouvellement
de l'Académie des Sciences & de
celle des Belles-Lettres, & par la
splendeur où il a porté la Biblio-
thèque du Roy.

Mais bien loin de pouvoir nous
étendre sur cet Eloge, nous ne di-
rons rien de celui de Louis Leme-
ry, fils de Nicolas Lemery, que
M. de Mairan appelle le Descar-
tes de la Chimie, parce qu'il fut le
premier qui soumit cette science
aux principes clairs & certains de
la Mécanique; nous nous conten-
terons seulement de remarquer que
M. de Mairan, dans cet Eloge,
comme dans tous les autres, nous
donne non seulement une idée ju-
ste & précise de l'Académicien qui
en est l'objet, mais du genre de
science par lequel il s'est distingué,
des difficultés que cette science ren-
ferme, des préjugés qu'elle a à
combattre, & de la route qu'il
faut tenir pour y réussir; il ne faut
pas oublier qu'on trouve après l'é-

Mars 1748. 339
loge de chaque Académicien , un
catalogue complet de ses ouvrages.

BIBLIOTHECA RINCKIANA

feu suppellex Librorum tam
impressorum , quàm manuscrip-
torum , quos per omnia scien-
tiarum genera collegit Vir quon-
dam illustris Dominus Eucha-
rius Gottlieb Rinck , J. C. T.
Hæreditarius in Stötteritz Sa-
cræ Cæs. Maj. Consiliarius ,
Academiæ Noricæ senior ac An-
tecessor primarius , cum præfa-
tione Adami Friderici Glassey
ICTI. Accedit Index locuple-
tissimus. Lipsiæ apud Viduam
B. Casp. Fritschii , litteris Lan-
genhemianis. C'EST - A - DIRE :
*Catalogue des Livres , tant imprimés
que manuscrits , que feu M.
Eucharius Gottlieb Rinck , Ju-
risconsulte , Conseiller de Sa Ma-
jesté Impériale , & premier Ante-
cessor de l'Académie d'Altorff ,
a rassemblé en tout genre de scien-
ces ; avec la préface de M. Adam*

340 *Journal des Sçavans,*
Fridéric Glaffey, Jurisconsulte.
On y a joint un Index très-ample.
A Leipfic , chez la Veuve de
B. Casp. Fritsch. 1747. 2. vol.
in-8°. pp. 1048, sans la Pré-
face & l'Index.

CE Catalogue nous a paru mé-
riter d'être connu du Public,
non seulement par le nombre & le
choix des Livres qu'il contient,
mais plus particulièrement encore
par l'ordre singulier, dans lequel
l'Auteur les a disposés. Il pourroit
servir de modèle aux Libraires qui
composent de ces sortes d'ouvra-
ges, & être en même temps de
quelque utilité aux personnes qui
voudroient ou arranger ou com-
poser une Bibliothèque. M. Glaf-
fey, qui en est l'Auteur, a tâché
autant qu'il lui a été possible, de
régler l'arrangement des Livres sur
l'affinité que les sciences ont entr'el-
les. C'est ce lien par lequel toutes
les sciences tiennent les unes aux
autres, qu'il a pris pour guide dans

la composition de ce Catalogue. Nous rendrons un compte plus détaillé de sa méthode, après que nous aurons fait connoître les raisons qui l'ont déterminé à entreprendre cet ouvrage.

M. Glaffey trouva à la mort de M. Rinck son Beau-Pere, une immense quantité de Livres, placés confusément sur des tablettes, sans aucun égard pour l'ordre des matières. La taille des volumes en avoit seule réglé le rang. M. Rinck n'avoit fait aucun Catalogue de sa Bibliothèque; il se fioit à sa mémoire, & elle le servoit si bien, qu'on ne pouvoit pas lui demander un Livre, qu'il ne le trouvât sur le champ. M. Glaffey rend ce glorieux témoignage à son Beau-Pere: Il dit que l'ostentation n'eut aucune part à l'acquisition de tant de richesses littéraires. Sa Bibliothèque étoit ouverte à tous les Sçavans. Les jugemens d'ailleurs, que M. Rinck a écrit de sa main sur le front,

942 *Journal des Sçavans*,
règle des livres les plus remarqua-
bles, & les notes sçavantes dont il
en a quelquefois chargé les mar-
ges, sont des preuves non suspectes,
que l'amour des Lettres étoit le
seul motif, qui l'avoit engagé à les
acquérir.

Des raisons de familles obligé-
rent ses héritiers à vendre un effet
si considérable. M. Glaffey se char-
gea d'arranger les livres & d'en
dresser un Catalogue. Il ne crut
pas que cette occupation fût indi-
gne d'un homme de Lettres. Il
étoit au contraire persuadé, qu'un
bon Catalogue est un ouvrage qui
demande de l'érudition, & qui ne
peut que faire honneur à celui qui
l'a dressé.

Deux choses rendent ce Cata-
logue digne de l'attention du Pu-
blic ; 1°. les notes que l'Auteur a
jointes à la plupart des livres, dans
lesquels il désigne les meilleures
éditions, & où il rapporte plu-
sieurs traits particuliers touchant

l'histoire de ces livres; 2°. la méthode singulière que l'Auteur a suivie dans l'arrangement des matières. Il auroit bien voulu mettre après le titre de chaque livre, le jugement que M. Rinck en a porté, & faire part au public de toutes les remarques de ce Sçavant; mais il en a été détourné par la crainte de donner trop d'étendue à ce Catalogue, & d'en rendre par là le prix trop considérable. Il s'est donc restreint à rapporter en peu de mots, les principales remarques de M. Rinck sur la qualité des éditions, & d'y joindre ses propres observations lorsqu'il les a jugé dignes de l'attention des Lecteurs.

M. Glaffey a inséré dans sa préface une table qui représente le plan de cet ouvrage. Nous aurions souhaité pouvoir l'exposer aux yeux de nos Lecteurs; un coup d'œil jetté sur cette table les auroit mis au fait de la méthode de l'Auteur, mais elle est trop étendue.

pour pouvoir trouver place dans notre Journal : nous nous contenterons donc de parcourir les principaux articles de ce Catalogue, & de rendre compte de ce qu'il a de singulier dans son arrangement.

L'Auteur place à la tête les ouvrages qui traitent de l'érudition en général, qui indiquent le chemin qui conduire aux sciences, & qui font connoître les écueils qu'il faut éviter. Après cet article préliminaire qui ne contient qu'un petit nombre de livres, il divise son Catalogue en six parties qui sont ; 1°. la Théologie ; 2°. le Droit privé ; 3°. l'Histoire & le Droit public ; 4°. la Médecine ; 5°. la Philosophie ; la sixième partie est pour les Manuscrits. Il s'est fait un devoir dans cette distribution, de se conformer à l'ordre des Facultés établies dans toutes les Universités ou Académies de l'Europe ; il ne s'en est écarté qu'en ce qui regar-

Mars 1748.. 345

de le Droit public , qu'il a jugé à propos de séparer du Droit privé , & d'en faire une classe à part ; parce que comme l'Histoire & le Droit public ont été l'objet particulier des études de M. Rinck , la plus grande partie des livres qu'il a laissés , regardent ces deux sciences ; ils méritoient par conséquent , qu'on les rangeât dans une partie séparée. C'est par la même raison qu'il a placé les livres d'Histoire dans la classe du Droit public , à cause de la lumière que ces deux sciences se prêtent mutuellement , contre l'usage ordinaire , qui comprend l'Histoire sous le titre de la Philosophie.

Ceux qui composent des Catalogues font ordinairement précéder la partie qui traite de la Théologie , d'un article particulier qui contient les Apparats , les Concordances de la Bible , & les Lexiques des Langues Sacrées. M. Glassey a jugé à propos de ranger les Appa-

346 *Journal des Sçavans*,
rats, & les Concordances au nom-
bre des Interprètes de l'Ecriture
Sainte, parce que le but de cette
espèce d'ouvrages n'étant que de
mettre le Lecteur à portée de con-
noître le véritable sens de la Bible,
en rapprochant les endroits paral-
lèles, & en déterminant la vraie
acception de chaque mot par la
comparaison des divers passages
où ces mots se trouvent, on doit
les regarder comme des espèces de
commentaires. Pour ce qui est des
Lexiques, tant Grecs, qu'Hé-
breux, il les a tous renvoyés à la
classe de la Philologie, où il est
question des livres qui servent à
apprendre les langues.

L'intime liaison, qu'a l'Histoire
Ecclésiastique avec la Théologie,
a déterminé M. Glaffey à la placer
dans la première partie, à la suite
des Peres & des Théologiens. Il
en a usé de même à l'égard de l'Hi-
stoire Civile, qu'il a tirée de la par-
tie de la Philosophie pour la met-

tre à la tête du Droit public ; comme nous n'avons rien remarqué de singulier en ce qui concerne l'ordre des livres de Théologie & du Droit privé ; nous passons légèrement sur ces deux parties du Catalogue, pour nous attacher à la troisième qui renferme l'Histoire & le Droit public. L'Auteur distingue trois sortes d'Histoire, sçavoir l'Ecclésiastique, la Civile & la Littéraire. Nous avons vu la place qu'il assigne aux deux premières ; quant à l'Histoire Littéraire il la laisse dans la classe de la Philosophie.

Comme l'Histoire en général ne sçauroit subsister sans le secours de la Géographie, de la science des Généalogies, de l'art Diplomatique, de l'art Héraldique & même sans la connoissance des langues du moyen âge ; il fait marcher ces sciences avant l'Histoire Civile, comme autant de Satellites qui doivent lui préparer les voyes.

Sous le titre de la Géographie,

348 *Journal des Sçavans*,
l'Auteur a rangé tous les livres qui
traitent de la Topographie, c'est-
à-dire, de la description particu-
lière des lieux, & les livres compo-
sés de Cartes qui donnent une idée
générale du globe terrestre, tels
que sont les *Atlas*, les *Mappe-mon-*
des. Il y a joint les Itinéraires &
les relations de voyages. Il y a des
Sçavans qui renvoient aux Mathé-
matiques la *Cosmographie*, qui a
pour objet toute la machine du
monde en y comprenant le globe
terrestre, comme aussi la *Géogra-*
phie sublime, qui enseigne la ma-
nière de construire les Globes &
les *Mappe-mondes*, & qui apprend
à résoudre les problèmes de *Géo-*
graphie. Mais l'Auteur a jugé à
propos de ne pas séparer ces scien-
ces ; il les réunit toutes sous le ti-
tre de la *Géographie*, à cause de
la grande affinité qu'elles ont en-
tr'elles. Après les livres qui traitent
de la *Géographie* en général & des
sciences qui y ont rapport, on a

placé ceux qui entrent dans le détail des quatre parties du monde.

On s'étonnera peut-être que M. Glaffey ait placé les Lexiques, & les Glossaires de la moyenne & basse Latinité avant les livres d'Histoire. La raison qu'il en apporte est fondée sur les secours que l'on tire de ces Lexiques pour l'intelligence des diplomes & des autres écrits du moyen âge. Il a terminé cet article par les livres, qui traitent de la critique & de l'art diplomatique, sans laquelle on ne sauroit expliquer les diplomes ni se tirer des difficultés, qu'on y rencontre. C'est par la même raison encore qu'il y a joint les Calendriers du moyen âge.

Ces sciences préliminaires sont suivies des sources où l'on puise la connoissance de l'Histoire; les diplomes & les écrits de ceux qui les ont rassemblés tiennent ici la première place. Viennent ensuite les Ecrivains contemporains de ces di-

plumes, dont les témoignages fondés sur l'expérience & sur ce qu'ils ont entendu dire, sont toujours d'une grande utilité pour l'intelligence de ces pièces originales. Les monumens, les inscriptions, les médailles, les pierres gravées terminent ce chapitre.

Les livres d'Histoire sont rangés dans l'ordre suivant. On trouve d'abord les Compilateurs de systèmes, d'Abregés & de Lexiques Historiques. Ceux qui dans leurs systèmes ou abregés, ont embrassé l'Univers entier, sont à la tête de tous. Mais quoique les uns ayent remonté jusqu'au commencement du monde, & ayent conduit l'Histoire jusqu'à leurs temps, & que d'autres ayent seulement écrit ce qui s'est passé dans certains temps chez toutes les Nations du monde; l'Auteur les a confondus dans le même article, & les a rapportés par ordre alphabétique.

Après ces Histoires générales,

Mars 1748. 551

viennent celles qui ont l'Europe entière pour objet. L'Auteur range ensuite les livres historiques, qui concernent chaque Etat de l'Europe en commençant par l'Allemagne, & avant que d'entrer dans le détail des Histoires particulières de chaque Etat, M. Glaffey rapporte les systèmes ou les abrégés historiques & les chroniques de l'Empire en général. Pour ce qui est de l'histoire des autres Etats de l'Europe, l'Auteur a suivi la méthode ordinaire.

Le Droit public est arrangé de la manière suivante : l'Auteur commence par les loix de l'Empire considérées en général, & ensuite il descend aux constitutions particulières. Son intention étoit de mettre à la tête de cette partie de son Catalogue les *Actes publics*, c'est-à-dire les conseils, les négociations, les protocoles, les alliances, les traités de paix & d'autres pièces semblables, qui regardent

l'Europe en général, & en conséquence il vouloit faire du Droit public de l'Europe un article à part, qui auroit précédé celui du Droit public de l'Allemagne; mais il est arrivé par la faute de son Copiste, que cet arrangement n'a pas pu avoir lieu. L'embarras où il auroit été pour déranger & mettre dans un nouvel ordre tous les chiffres qui étoient déjà arrangés, l'a empêché de remédier à cette confusion.

A la tête du Droit public de l'Empire on trouve les livres systématiques & les abrégés qui embrassent toute cette matière, & la traitent avec ordre & dogmatiquement. Les petits traités qui ne font qu'effleurer la matière & n'ont qu'une méthode arbitraire, sont arrangés à la suite dans un article séparé.

Après les Livres qui concernent l'Empire en général, on trouve ceux qui regardent le chef de l'Empire,

pire, & les ordres qui en partagent la puissance & le gouvernement, ce qui forme un grand nombre d'articles qu'il faut voir dans le Catalogue même.

Entre les ordres de l'Empire les Electeurs tiennent le premier rang, chacun d'eux a des droits, des privilèges & une forme de gouvernement particulière. La science qui a pour objet les droits & les intérêts de ces différens ordres relativement les uns aux autres s'appelle le *Droit public particulier*. Elle s'apprend par la lecture des ouvrages polémiques, qu'on appelle vulgairement *déductions*, où l'on trouve la discussion des droits de chaque ordre. Lorsque ces ordres ont ensemble quelques différens, ils choisissent les plus habiles Jurisconsultes, qui fouillent les archives & dressent des mémoires où ils établissent les droits de leurs parties. M. Rinck avoit rassemblé un très-grand nombre de ces mémoires.

qu'on a coutume de distribuer dans les Cours, M. Glassey les a rassemblés ici dans un article à part, & ils sont tous rangés par ordre alphabétique suivant le nom des maisons & des familles. Mais lorsque plusieurs parties concourent pour le même intérêt, comme il est arrivé au sujet de la succession des Etats de Juliers, que la maison de Saxe, celle de Brandebourg & celle de l'Electeur Palatin ont disputée, l'Auteur a pris le parti de ne pas séparer les mémoires qui regardent la même affaire.

Nous ne dirons rien ici de l'arrangement des livres qui traitent du Droit public des autres Etats de l'Europe. L'Auteur les a rapportés suivant l'ordre alphabétique des Provinces en sept différens chapitres.

La quatrième partie qui comprend les livres de Médecine, n'a aussi rien de singulier. Mais la cinquième qui renferme la Philoso-

Mars 1748. 555

phie, mérite que nous nous y arrê-
tions. Elle est divisée en deux livres.
Le premier contient les ouvrages
qui traitent de la Philosophie pro-
prement dite ; le second contient
tous les livres de Philologie.

Les livres qui embrassent toutes
les parties de la Philosophie, ont
le premier rang dans le Catalogue
de notre Auteur. Viennent ensuite
ceux qui traitent de chaque partie,
comme les livres de Logique & de
Métaphysique, que quelques Au-
teurs appellent du nom de Philo-
sophie *instrumentale*. La Physique
est divisée en deux sections, la pre-
mière est pour les *corps terrestres*,
la seconde pour les célestes. Les
Sciences qui ont les corps terrestres
pour objet, sont l'Anthropologie,
l'Anatomie, la Botanique, la Li-
thographie, la Métallurgie, &c.
Celles qui concernent le Ciel, sont
l'Astronomie & l'Astrologie aux-
quelles l'Auteur a joint la Géoman-
ie & les autres arts de deviner

356 *Journal des Sçavans* ;
comme la Chiromantie , la Phy-
siognomie , l'Anthroposcopie , la
Métoposcopie , &c. La troisième se-
ction est pour la Pneumatologie ,
où se trouvent tous les livres qui
traitent des Démon , des Spectres ,
de l'ame humaine , des prestiges ,
des Sorciers. Quant à la doctrine
qui regarde le *Souverain Etre* que
quelques-uns appellent *Théosophie* ,
l'Auteur l'a placée dans la Thé-
ologie.

Les Mathématiques , qui font
ici partie de la Philosophie , com-
prennent l'Arithmétique , la Géo-
métrie , l'Architecture civile & mi-
litaire , les Arts Mécaniques , sça-
voir la Sculpture , la Peinture , la
Cryptographie , la Calligraphie ,
la Typographie , l'art que l'Auteur
appelle , *Ars Scissoria* , l'art de la
Cuisine , *coquinaria* , l'art de la Na-
vigation , enfin la Stéréométrie &
la Pyrologie. M. Glassey comprend
dans la même section , les arts qui
concernent les exercices du corps ,

Mars 1748. 557

comme l'art de danser , de faire des armes , de monter à cheval , la Gymnastique. Il y auroit même placé les *Tournois* s'il ne les avoit déjà mis dans le chapitre de l'art Héraldique.

On trouvera les Satyriques parmi les livres de Morale , parce que le but de ces Auteurs est de combattre le vice & de corriger les mœurs. La Politique est partagée en sept sections ; la première contient les systêmes & les ouvrages qui traitent de la Politique en général ; dans la seconde on aura les traités particuliers ; la troisième regarde la science des cérémonies ; la quatrième l'art militaire avec les stratagêmes ; la cinquième la science des négociations ; la sixième l'œconomie , & la dernière contient des sujets particuliers.

La Philologie , qui est la deuxième partie de la Philosophie , comprend l'Histoire littéraire & les Belles-Lettres. Dans l'Histoire lit-

téraire, on trouvera les Journaux & les disputes des Sçavans sur différens sujets, à moins que la matière ne demandât qu'elles soient rapportées à d'autres titres; on aura aussi les Auteurs qui ont écrit de la science du Bibliothécaire, & les Catalogues mêmes des Bibliothèques. On renferme sous le même titre l'histoire des Académies, des Ecoles, des sociétés de Sçavans, les vies des Gens de Lettres & plusieurs autres choses qu'il seroit trop long de déduire.

Sous le nom de Belles-Lettres on entend ici tout ce qui a rapport à la Grammaire, à l'Eloquence & à la Poësie. La méthode que M. Glassey a suivie dans l'arrangement des livres qui traitent de ces sciences, est à peu près la même que celle des autres Catalogues. Cet ouvrage est terminé par un Index très-ample, où la place de chaque livre est indiquée soit par les noms des Auteurs, soit par les matières qu'ils traitent.

NOUVELLES LITTERAIRES.

HOLLANDE.

DE LA HAYE.

ON propose par souscription la nouvelle édition de l'*Histoire d'Angleterre* de M. Rapin de Thoyras, en 13 volumes in-4°. les neuf premiers sont déjà imprimés, & l'Edition entière sera achevée & en état d'être délivrée aux Souscripteurs au mois de Décembre de cette année 1748. Voici en peu de mots les avantages de cette édition ; 1°. outre les XIII. vol. que cette histoire comprend, & qui ont été réimprimés plusieurs fois, on y trouvera les *remarques Historiques & Critiques sur cette Histoire*, par M. Tindal, qui ont été imprimées à la Haye en 1733 en 2 vol. in-4° ; 2°. les Notes du même Auteur placées au bas des pages aux endroits où elles se rapportent,

360 *Journal des Sçavans*,
avec de nouvelles Notes contenant
divers éclaircissémens utiles & sou-
vent nécessaires ; 3°. les extraits
que M. Rapin de Thoyras a faits
des XVII. Vol. des actes de Ry-
mer de la première édition ; ces
extraits qui commencent au règne
de Henry I, & finissent avec celui
de Jacques I. seront distribués dans
les volumes où se trouvent les ré-
gnes auxquels ils se rapportent ;
4°. on ajoute des remarques, par-
ticulières au temps de Charles II.
& de Jacques II. Elles sont tirées
de l'histoire de Jacques II. impri-
mée à Bruxelles en 1740 ; 5°. on
joint à l'histoire de Guillaume III.
un extrait de la vie de Jacques II.
par le P. Bretonneau, Jésuite ; &
on termine le volume où cette
Histoire se trouve, par l'abrégé de
la vie de ce Prince, depuis sa
naissance jusqu'en 1688 ; 6°. le
Journal du règne de George II.
qui comprend la suite des faits sui-
vant l'ordre des temps ; 7°. au

Mars 1748. 561

commencement de chaque règne depuis Guillaume le Conquérant, jusqu'à George II. On a mis une Vignette de goût, relative à quel- qu'événement considérable: cette Histoire sera imprimée avec des caractères & sur du papier sembla- bles à ceux du Programme qu'on a publié pour annoncer cette édi- tion. Le prix de la souscription est de 90 liv. payables, 45 liv. en souscrivant, & 45 liv. en reti- rant les exemplaires. La souscrip- tion sera ouverte jusqu'à la fin du mois d'Avril prochain. A Paris, chez la Veuve Ganeau, rue S. Jacques; le Gras, au Palais; Ca- velier, Pere, rue S. Jacques; Gif- fart, Pere, rue S. Jacques; Rol- lin, Quay des Augustins; Quillau, Pere, rue Galande; David, l'aîné, rue S. Jacques; Bauche, Quay des Augustins; Durand, rue S. Jacques; d'Houry, Fils, rue de la Bouclerie. A Lyon, chez les Freres Duplain; H. de Claustre;

A a v

362 *Journal des Savans*,
de la Roche. Ceux qui n'auront
pas souscrit, payeront l'exemplai-
re, à raison de 120 liv.

*Essais sur les passions & sur leurs
caractères*, avec cette Inscrip-
tion :

Nemo in sese tentat descendere.

Perf. Sat. IV. v. 23. A la Haye,
chez Neaulme, 1748. in-12 deux
Volumes.

Cet ouvrage se trouve aussi à
Paris, on en rendra compte dans
un des Journaux suivans.

F R A N C E.

D E R E I M S.

*Les devoirs d'un Chrétien envers
Dieu, & les moyens de pouvoir s'en
bien acquitter*, chez Regnaud Flo-
rentin, Imprimeur du Roy, 1744.
in-12.

D E D I J O N.

*Traité des Crieés, vengs des im-
meubles & des Offices par décret*,

Mars 1748. 563

principalement suivant l'usage du Duché de Bourgogne ; avec des observations sur les décrets volontaires , les directions , la vente judiciaire , la vente des Lettres de Barbiers & Perruquiers , celle des rentes foncières & constituées. Et un recueil d'Edits , Déclarations du Roy , Coutumes , Réglemens , Certificats d'usages , & Formules sur cette matière. Nouvelle édition , revûe , corrigée , & considérablement augmentée. Par M. Jean Alexis Thibaut , Procureur au Parlement de Dijon ; chez François Desventes , Libraire , 1746. in-4°. 2. vol.

DE TOULOUSE.

Méditations sur la Passion de Notre-Seigneur Jesus-Christ , par le R. P. Joseph-Antoine Dalmas de la Compagnie de Jesus , chez Biroffe , Libraire de cette Ville , 1747. in-12. deux vol.

Cet ouvrage se débite à Paris ;

A a vj

364 *Journal des Sçavans* ;
chez Hippolyte - Louis Guérin ,
Libraire , rue S. Jacques , à S.
Thomas d'Acquin.

DE BORDEAUX.

On a publié en cette Ville deux
Dissertations, la première a pour
objet la cause de l'augmentation
de poids que certaines matières
acquièrent dans leur calcination ,
qui a remporté le prix au jugement
de l'Académie des Belles-Lettres,
Sciences , & Arts ; par le P. Beraut
Jésuite, Professeur de Mathéma-
tiques dans le Collège de Lyon.
Chez P. le Brun , Imprimeur aggré-
gé de l'Académie , 1747. in-4°.

La seconde roule sur la Mécha-
nique des secretions dans le corps
humain, qui a remporté le prix au
jugement de la même Académie ;
par M. Hamberger , Professeur de
Physique & de Médecine , dans
l'Université de Jêne. Chez le même
Libraire, 1747. in-4°. Cette Dis-
sertation est en Latin & en Fran-
çois.

Mars 1748. 565

DE PARIS.

Le V^e. Tome de l'*Histoire générale des Voyages*, enrichie de Cartes, &c. paroît tout nouvellement chez Didot, Libraire, Quay des Augustins, de l'Imprimerie de Claude Simon, Père, Imprimeur de M. l'Archevêque, 1748. in-4^o.

Le Catalogue des Livres de feu M. l'Abbé Mergeret, dont la vente se fera au plus offrant & dernier enchérisseur, le quatre Mars 1748. & jours suivans, rue des Moulins Butte S. Roch, se débite chez Cl. J. B. Bauche, Fils, Libraire, Quay des Augustins, in-8^o. 1748.

Pensées Evangéliques pour chaque jour de l'année. Chez Desaint, & Saillant, Libraires, rue S. Jean de Beauvais, 1747. in-12. deux Volumes. L'Auteur s'est proposé de donner aux personnes qui pensent sincèrement à leur salut, un Livre qui puisse leur fournir des

1566 *Journal des Sçavans* ;
pensées édifiantes pour chaque jour
de l'année ; c'est en effet ce que
l'on trouve dans l'ouvrage que nous
annonçons : il est spécialement des-
tiné pour les personnes, à qui leurs
occupations ne laissent que fort
peu de temps pour donner à la
lecture.

*ConsINUATIO Praelectionum Theolo-
gicarum Honorati Tournely , sive
Tractatus de universa Theologia
moralis, Tomus VII. continens Tra-
ctatus ; 1°. de Sacramentis in gene-
re ; 2°. de Baptismo. Opus ad juris
Romani & Gallici normam exactum.
Apud Viduam Raymundi Mazio-
res, & J.B. Garnier, Typographos
& Bibliopolas, via Jacobæa, 1747.
in-8°.*

Le sieur le Rouge , Ingénieur
Géographe du Roy , à Paris rue
des Augustins, vient de publier la
Topographie de la Zélande, en
neuf grandes feuilles ; Carte qui
forme un atlas de trente-six feuil-
les, in-8°, pour mettre dans la

Mars 1748. 367

poche. Cette Carte a été gravée par les meilleurs Maîtres, on y trouve tout le détail qu'on peut desirer.

Observations Chirurgicales sur les maladies de l'Urèthre, traitées suivant une nouvelle méthode, par Jacques Daran, Conseiller Chirurgien ordinaire du Roy par quartier, Chirurgien de Paris, & ci-devant Chirurgien-Major des Hôpitaux & Armées de l'Empereur Charles VI. Chez Debure l'aîné, Libraire, Quay des Augustins, 1748. in-12.

Le même Libraire débite pareillement un Livre de piété, qui a pour titre : *Réflexions Chrétiennes sur les grandes vérités de la Foi, & sur les principaux Mystères de la Passion de Notre-Seigneur*, 1748. in-12.

Le second volume de l'ouvrage intitulé : *Mœurs & Usages des Turcs : leur Religion, leur Gouvernement, civil, militaire, & politique, avec un abrégé de l'histoire Ottomane* ;

368 *Journal des Sçavans*,
par M. Guer, paroît depuis peu
chez Merigot & Piget, Libraires,
Quay des Augustins, 1747. in-
4°. on en rendra compte dans un
des Journaux suivans.

Le parfait accord des Vertus,
ou l'usage du Monde, à Mademoi-
*selle ***.* Chez la Veuve de Lor-
mel, & Fils, Imprimeurs-Librai-
res, rue du Foin, 1747. in-12.
Cl. J. B. Bauche, & Laurent
Ch. d'Houry, Libraires de cette
Ville, mettront au jour dans peu
les Lettres du Baron de Busbec,
Ambassadeur de Ferdinand I. au-
près de Soliman II. & ensuite au-
près du Roy de France, (ou l'ou-
vrage connu sous ce titre: *A. Gisle-*
nii Busbequii omnia quæ extant)
traduites du Latin en François,
par M. l'Abbé de Foy, Chanoine
de l'Eglise de Meaux. Ces Lettres
roulent sur ce qui s'est passé dans
les Cours où le Baron de Busbec a
résidé, en qualité d'Ambassadeur,
sur la Politique & sur l'histoire

Mars 1748. 369

Naturelle. Les remarques dont cette traduction sera accompagnée, ne peuvent manquer de la rendre encore plus curieuse & plus intéressante.

Généalogie de la Maison de Belloy, dressée sur les titres originaux, sur d'anciennes montres, Acquits ou Quittances de services militaires, Rôles des Compagnies des Ordonnances, & comptes anciens des Trésoriers des guerres de nos Rois; sur des manuscrits de la Bibliothèque du Roy & autres; sur des Arrêts du Conseil d'Etat du Roy, & des Jugemens d'Intendants, rendus lors de la recherche de la Noblesse du Royaume en 1666, & depuis; & sur divers Auteurs de l'histoire de France. Chez Thibout, Imprimeur du Roy, Place de Cambray, 1747. in-4°.

*Le Goût & le Caprice; Epître en Vers à Madame du B***. de l'Imprimerie de Prault, Quay de Gesvres, 1747. in-8°.*

370 *Journal des Sçavans;*
Ouvres de Madame la Mar-
de Lambert, avec un abrégé d'
vie, nouvelle édition, Ton
Chez la Veuve Ganeau, ru
Jacques, 1748. in-12.

Guillaume Desprez, & P
Cavelier, Libraires, rue S.
ques, viennent de mettre au
un Programme intitulé: *nou-*
traité de Diplomatie, où l'on
mine les fondemens de cet Art
établit des régles sur le discernement
des titres, & où l'on expose bri-
vement les caractères des B
Pontificales, & des Diplomes de
en chaque siècle: avec des éclair-
semens sur un nombre considérable
points de l'Histoire, de Chrono-
logie, de Critique, & de Discipline
& la réfutation de diverses ac-
tions intentées contre beaucoup
d'écrits célèbres, & surtout celle
anciennes Eglises. Par deux
gieux Benedictins de la Cong-
régation de S. Maur, cinq vol
in-4°. enrichis de notes, de vi

Mars 1748. 171

tes, & d'environ cent planches en
taille-douce, proposé par souscrip-
tion, 1748. in-4o. Les Libraires
de leur côté promettent qu'ils ap-
porteront tous leurs soins à l'exé-
cution de cet utile & sçavant ou-
vrage; il sera imprimé sur du pa-
pier & avec des caractères sembla-
bles à ceux du Programme que
nous annonçons. Le prix de la
Souscription qui sera ouverte de-
puis le premier Mars 1748, jus-
qu'à la fin du mois de Juillet sui-
vant, sera de 50 liv. on en paye-
ra 20 liv. pour les deux premiers
volumes en souscrivant; & en re-
tirant ces deux volumes, on payera
20 liv. pour le troisième, & pa-
raille somme de 10 liv. payables
d'avance, pour chacun des deux vo-
lumes suivans. Les Libraires en ti-
reront, en faveur des personnes
curieuses, un petit nombre d'ex-
emplaires, sur de très-beau papier
grand-raisin, qui couteront 80 liv.
qu'on payera dans la même pro-

portion : 32 liv. pour les deux premiers volumes ; & 16 liv. pour chacun des volumes restans. Les Souscripteurs auront soin de retirer leurs exemplaires dans le cours de l'année qui suivra la publication du dernier volume , sans quoi ils perdront le bénéfice de leur souscription ; ceux qui ne jugeront pas à propos d'y prendre part , payeront l'exemplaire en papier moyen , à raison de 75 liv. Les deux premiers volumes seront en état d'être distribués au commencement de l'année 1749 , & les autres ne se feront pas attendre.

Vincent Libraire rue S. Severin , mettra incessamment en vente le *Traité de la structure du Cœur* , par M. Senac , Médecin Consultant du Roy. On y trouvera outre les recherches anatomiques , que l'Auteur a portées beaucoup plus loin que ceux qui l'ont précédé , tout ce qui a rapport à la physiologie du Cœur , & même aux maladies

Mars 1748. 573

de cet organe, & beaucoup de recherches sur la nature des fluides qui circulent dans les corps animés, & particulièrement sur le sang. M. Senac y prouve contre Leuwenoeck, qui a soutenu que les parties rouges du sang résultent de l'adhésion & de la confusion de six globules, que les prétendus globules du sang sont simples & véritablement lenticulaires, que la couleur rouge ne dépend que des diverses couches de ces parties lenticulaires, &c. Cet ouvrage sera encore enrichi d'un grand nombre de Planches dessinées & gravées avec beaucoup de soin.

Jean-Thomas Hérissant Libraire rue S. Jacques, à S. Paul & S. Hilaire, mettra pareillement en vente au premier jour, *la Pratique du Sacrement de Pénitence, ou Méthode pour l'administrer utilement*; imprimé par l'ordre de M. l'Evêque de Verdun, par feu Messire Louis Habert, Prêtre, Docteur de la

374 *Journal des Sçavans,*
Maison & Société de Sorbonne,
nouvelle Edition, qui contient un
Extrait des Canons Pénitentiaux
tiré des Instructions de S. Char-
les aux Confesseurs imprimées par
ordre du Clergé de France, in-
12. C'est travailler au bien de
l'Eglise, que de procurer l'édi-
tion des ouvrages qui sont véri-
tablement remplis de son esprit.
La pratique du Sacrement de Pé-
nitence est de ce nombre. Ce Li-
vre contient des principes si la-
mineux & si forts, des règles de
conduite si sages & si mesurées
pour les Confesseurs, qu'ils ne
peuvent trop se remplir de sa do-
ctrine, ni s'y conformer trop exa-
ctement.



TABLE

DES ARTICLES CONTENUS

dans le Journal de Mars 1748.

<i>JOAN. Christophori de Jordan ;</i>	
<i>&c.</i>	387
<i>Histoire des Hommes Illustres, &c.</i>	403
<i>Histoire Generale des Voyages,</i>	
<i>&c.</i>	425
<i>Observations nouvelles & extraor-</i>	
<i>dinaires, &c.</i>	446
<i>Cours de Belles-Lettres, par Exer-</i>	
<i>cices, &c.</i>	468
<i>Entretiens sur les Vérités fondamen-</i>	
<i>tales de la Religion, &c.</i>	487
<i>Principes du droit naturel, par J.</i>	
<i>J. BURLAMAQUI, &c.</i>	496
<i>Eloges des Académiciens de l'Ac-</i>	
<i>ademie Royale des Sciences, &c.</i>	520

376 *Journal des Sçavans*,
Bibliotheca Rinckiana seu suppellex
Librorum, &c. 539
Nouvelles Littéraires, &c. 559

Fin de la Table.

Errata pour le Journal de Fé-
vrier, 1748.

P. 208. lign. 22. enfermoient;
~~les~~ renfermoient.



